



·HELENÆ·AVGV·
STÆ·DVCISSÆ
EX·LIBRIS


Fondo
Napoli

FRANCOIS ... E GENERAL DES ARMEES DE L'EMPEREUR NÉ LE 18 OCTOBRE 1663.

La valeur et la vigilence ,
Brillent dans le Guerrier dont tu vois le Portrait
Heureux si le destin de l'Invincible France
Ne rendoit chaque jour son triomphe imparfait.



MEMOIRES HISTORIQUES ET POLITIQUES, DE FRANCOIS EUGENE PRINCE DE SAVOYE,

PRESIDENT DU CONSEIL DE GUERRE DE S.M.Imperiale, & Généralissime de ses Armées.

TOME PREMIER,





A LA HAYE,
Chez ETIENNE FOULQUE, dans le Pont...

M. DCC. XII.









AVERTISSEMENT.

LE Prince Eugene de Savoye s'eſt rendu aujourd'hui ſi celebre par ſes Actions héroïques, que je m'étonne qu'on n'ait encore rien publié ſur ſon ſujet qui ſoit digne d'un ſi grand Capitaine. Il ne faut que nommer ce Prince pour donner une idée de ſon merite qui fait plaiſir à tout le monde : En quelqu'endroit où il ſe trouve les Peuples accourent & s'empreſſent pour

le voir,& ne se peuvent lasser de l'admirer. Ils le considerent comme le Héros à qui l'on doit presque tous les heureux succès de cette Guerre; & comme nous sommes à la veille de la Paix, ils ne font point de façon de dire hautement, qu'il est le restaurateur du repos public, & que c'est lui qui a délivré l'Europe de tous les maux qui l'ont affligée depuis tant d'années. C'est une grande gloire pour un Prince à qui les Peuples donnent de pareils éloges; mais aussi on n'a jamais vû de General qui les ait mieux méritez,& qui s'en soit rendu

plus digne! Ces considerations d'une part,& la veneration que j'ai d'ailleurs pour un si grand Prince,m'ont fait naître le desir de donner au Public cet ouvrage.Comme je l'ai suivi dans toutes ses Campagnes, je me suis fait un plaisir de recuëillir tout ce qui s'est passé de plus remarquable, non seulement dans cette derniére Guerre, mais encore dans la précedente, & je commence par les troubles de Hongrie où il a fait ses premieres Campagne. J'ai écrits avec cette négligence & cette naïveté qui sont naturelles à un hom-

me d'épée ; auſſi ai-je paſſé la meilleure partie de ma vie à la Guerre, & non pas dans le Cabinet. Si cela étoit capable de leur donner quelque mérite, j'aurois peut-être lieu d'être content de la peine que je me ſui donné pour les mettre dans l'ordre où ils ſont. Je dirai auſſi qu'on ne les doit point conſidérer comme un ſujet qui ſe borne uniquement aux évenemens de la Guerre, mais plûtôt comme un mélange, où la Politique, la Guerre, & les Avantures auront leur tour, ſans qu'il y entre rien de fabuleux. Comme cette diverſité de matié-

res placées dans leur ordre a plus d'agrément, & qu'on les lit avec beaucoup plus de plaisir, j'espere qu'on aprouvera le plã que je me suis fait. Les Generaux & autres Officiers à qui ces Avantures seront arrivées auront la satisfaction de les voir publiées, sans que cela interesse leur hõneur, & peut-être que cette considération fera rechercher les Campagnes du P. Eugene avec plus d'épressemẽt. D'ailleurs, étant sorti des Finãces qui furent ma premiere destinée, comme je le dirai dans son lieu, & aïant pris le parti des Armes, j'ai été obli-

gé en quelque maniere à ſuivre mon panchant, & mon inclination qui étoit de faire le recit de quelques Avantures qui me ſont arrivées à Paris, avant mon départ, on en Hollande par où j'ai paſſé pour me rendre en Cour de Vienne, de même que dans les autres Païs où je me ſuis trouvé. J'y ai joint quelques Remarques qui ne deplairōt pas. Je n'ai pû me diſpenſer d'en uſer ainſi ; parce que c'eſt-là le caractere de ces ſortes d'Ouvrages auxquels on donne le tître de Mémoires. J'eſpére qu'on ne déſaprouvera point les Deſcrip-

tions que je fais quelques-fois des choſes qui m'ont paru dignes de rémarque. Je dirai auſſi que nonobſtant que j'aye donné à ces Mémoires un tître, qui ſemble m'engager à ne parler que de ce qui s'eſt paſſé ſous la conduite du P. Eugene en particulier ; je me ſuis cependant vû obligé à toucher tous les événemens de la Guerre en général, par les liaiſons que ces évenemens ont à mon ſujet. Enfin, on doit faire réfléxion que ſi on ne trouve point dans cet Ouvrages toutes les particularitéz qui regardent la vie du P. Eugene

c'eſt que je n'ai point crû qu'il fut néceſſaire de ſuivre pas à pas toutes les Actions de ce Prince, à commencer dès ſon berceau juſques à ſon élevation aux plus éminentes Charges de la Guerre. Il auroit falu pour cela faire ſon Hiſtoire générale, & on n'écrit point l'Hiſtoire des Princes pendãt leur vie. Lors que je parle de lui je me ſuis donc borné uniquement à ſes Cãpagnes qui ſont le Théatre où l'on a vû briller ſon beau Génie, & où il s'eſt diſtingué par ſa valeur.



MEMOIRES HISTORIQUES ET POLITIQUES DE FRANCOIS EUGÈNE PRINCE DE SAVOYE.



RANÇOIS-EUGENE, PRINCE DE SAVOYE, qui fait le sujet de ces Mémoires, nâquit en 1663. Il est fils d'EUGENE MAURICE, Comte de Soissons, mort en l'année 1673. Mais pour donner une

idée plus juste des Alliances qui s'unissent à la Maison de Savoïe, il faut remonter à CHARLES EMANUEL Premier, surnommé le GRAND, Duc de Savoye; lequel ayant épousé CATHERINE-MICHELLE d'AUTRICHE, Infante d'Espagne, fille de Philippe II., eut de ce Mariage cinq Princes, & quatre Princesses: Ceux là furent, PHILIPPE EMANUEL, Prince de Piémont, qui mourut à la fleur de son âge; VICTOR AMÉ, qui lui succéda au Duché de Savoye; EMANUEL-PHILIBERT, qui fut grand Prieur de Castille; MAURICE, Cardinal, qui après avoit quitté le Chapeau, épousa sa Niéce la Princesse Loüise de Savoye; & enfin, THOMAS FRANÇOIS, Prince de Carignan, grand Maître de France, & Commandant en Chef les Armées du Roi en Italie. Les quatre Princesses furent, MARGUERITE, ISABELLE-MARIE-FRANÇOISE, CATHERINE, JEANNE. Le dernier de ces Princes qui fut THOMAS-FRANÇOIS, Prince de Carignan, épousa MARIE DE BOURBON, fille de CHARLES DE BOURBON, Comte de Soissons & de Dreux, fils de LOÜIS DE BOURBON, premier de ce Nom, Prince de Comdé, & eut de ce Mariage EMANUEL-PHILIBERT,

Prince de Carignan ; JOSEPH-EMANUEL, qui mourut jeune ; EUGENE-MAURICE, Comte de Soissons Colonel, Géneral des Suisses & Grisons, & Gouverneur de Champagne en France ; AMEDÉE FERDINAND, CHARLOTTE CHRISTINE, & LOUÏSE-CHRISTINE, qui fut donné en mariage à FERDINAND MAXIMILIEN, Prince de Bade.

EUGENE-MAURICE se maria avec OLYMPIA-MANCINI, qui étoit la niéce du Cardinal Mazarin, & eut de cette Alliance THOMAS-LOUÏS, Comte de Soissons ; PHILIPPES, qui mourut à la Cour de Vienne ; LOUÏS JULES, Chevalier de Savoye ; EMANUEL-PHILIBERT, Comte de Dreux, & FRANÇOIS-EUGENE de Savoye, qui commande aujourd'hui les Armées de l'Empereur. Les filles qu'il eut de ce mariage sont, MARIE-JEANNE-BAPTISTE de Soissons, & LOUÏSE-PHILIBERT de Carignan.

FRANÇOIS EUGENE de Savoye Cadet du Comte de Soissons est donc le Prince dont je vai decrire les Campagnes. On à vû briller se Génie qu'il avoit pour la Guerre dès sa plus tendre jeunesse. Toutes ses Expeditions ont passé pour des prodiges. La Vic-

toire l'a ſuivi par tout où il a eu la conduite des Armées ; quelle gloire n'eſt ce pas pour les Puiſſances qui l'ont attaché à leur ſervice ; & quel deplaiſir n'eſt ce pas pour la France qui lui a donné la naiſſance, & qui n'a pas ſû profiter d'un Prince qui avoit tant de qualitez héroïques. Il quitta la France avec le Prince Philippe ſon frére, & le Prince de Commerci de la Maiſon de Lorraine, dans un tems auquel cette Couronne s'étoit renduë extrémement redoutable à toute l'Europe. Le Roi Très Chrétien étoit pour lors dans la vigueur de ſon âge, & très puiſſant; il aimoit la Guerre, gouvernoit ſes Peuples par une Politique toute nouvelle, & faiſoit trembler ſes Voiſins, où par ſes Conquête, ou par les deſſeins qu'il méditoit. La Comteſſe de Soiſſons, Mere du Prince Eugene, quitta auſſi la France, & ſe retira dans les Païs-Bas. Je n'entrerai point ici dans les dmêlez qui faiſoient la cauſe de ſon reſſentiment; ceux qui connoiſſent à fond cette Cour rendront la juſtice qui étoit dûë à Madame la Comteſſe de Soiſſons. Je dirai ſeulement, que lors qu'elle l'eut quittée, elle fut reſpectée generalement de tous ceux qui eurent l'honneur de l'approcher par

tout où elle se trouvoit, on voïoit brillier la délicatesse de son esprit, & tout le monde s'empressoit à lui faire la cour, tant on étoit charmé de ses manieres honnêtes & engageantes. Le Roi d'Angleterre Guillaume III., si celebre par son Regne, n'a t il pas avoué qu'il y avoit peu de personnes dans le mon de qui cussent tant de belles qualitez que feu Madame la Comtesse. Pendant le sejour qu'elle fit à la Haye, ce Prince faisoit toutes ses delices d'être auprès d'elle, uniquement pour jouïr de sa conversation. Les démêlez à la Cour de France ont été si fréquens pandant ce Regne, qu'il faloit très peu de chose pour être disgracié; & même on a vû souvent qu'à peine les Princesses du Sang étoient à l'abri de l'indignation de ce grand Monarque.

On a pour maxime en France, comme tout le monde sait, lors qu'il se trouve plusieurs enfans dans le Familles illustres; d'en distiner un pour la Robbe, l'autre pour la Guerre; celui ci pour l'Eglise, & un quatriéme est fait Chevalier. Cella se pratique pour ne point trop affoiblir les Maisons: s'il faloit que tous ces enfans allassent du pair avec leur ainé, il n'y a point de

Famille , quelle puissante qu'elle fût, qui en pût soûtenir l'éclat & la depense , & tôt , ou tard , on les verroit tomber dans une fatale decadence ; céla fait que les cadets sont toûjours obligez d'aller faire leur fortune allieurs. Mais comme bien souvent on fait , pour ainsi dire , l'horoscope d'un enfant qui n'est encore que dans le berceau ; il arrive de là , que pour connoitre mal ses inclinations dans une si grande jeunesse , on lui destine le petit Collet . lors qu'il seroit plus propre pour l'épée. De là vient que la plûpart des enfans ne réüssissent point dans les Emplois où ils sont élevez : & si les parens attendoient à consulter leur Etoile , lors que l'âge fait connoitre leur panchant , l'on verroit plus de grands Capitaines dans la Guerre , & de Savans dans l'Eglise. Le Prince Eugene de Savoye nous donne aujourd'hui un éxemple des plus illustres de la certitude de cette vérité. Le Prince Eugene-Maurice, Comte de Soissons son Pere , & la Comtesse sa Mere , le destinerent d'abord pour l'Eglise Il étoit pour lors dans un âge si tendre , qu'on ne pouvoit juger de ses inclinations ; cependant , on ne s'attendoit à rien moins qu'à le voir briller un jour dans les Dignitez Eclé-

fiastiques ; il donnoit même déja, dans cette premiere jeunesse, de grandes esperances pour les belles Lettres ; mais lors qu'il fut parvenu à un âge plus avancé, ayant le genie plus porté à la Guerre, il faisoit sa principalle étude d'un Quintcurse, ou des Commentaires de César. Enfin, ce Prince ayant quitté ses études, s'attacha uniquement aux éxerxices militaires, & il y fit tant de progrès, qu'il est devenu un des plus grands Capitaines de son Siecle. Je ne pretens point de faire ici son éloge, le seul recit de ses Actions héroïques, & la conduite qu'il a tenuë dans le commandement des Armées, suffisent pour faire connoitre qu il a surpassé les plus habiles Guerriers. On a dit autrefois que le Marechal de Turenne excelloit en prudence, le Prince de Comdé en courage, & le Marechal de Luxembourg en bonheur : mais on peut veritablement dire que tous ces avantages se trouvent réünis en la Personne du Prince Eugene. J'en laisse le jugement à ceux qui voudront se donner la peine de parcourir ses Campagnes : Ce que je trouve de plus surprenant dans les Actions de sa vie, c'est de voir qu'un Prince qui est sorti de la Cour de France, où il avoit été élevé, soit devenu le

plus ferme appui de la Maison d'Autriche, l'irréconciliable ennemie de cette Cour. Mais comme dès sa plus tendre jeunesse, la Providence l'avoit destiné à rendre à cette Maison des services si signalez, il s'en est aquité avec une fidelité & un attachement qui n'ont point d'éxemple. Dans tous les endroits où ce Prince a commandé les Armées de l'Empereur, la Cour de France persuadée de son merite, & de son extréme valeur, lui a toûjours opposé ses plus habiles Generaux : Cependant, il a fait les uns prisonniers de Guerre, battu les autres en diverses Batailles rangées, & fait échouër toutes leurs entreprises, malgré leur grande supériorité. La même Cour irritée du peu de progrès que faisoient ses Armées toûjours superieures contre un General qui n'avoit point son pareil dans le métier de la Guerre, crut qu'elle se devoit servir de ressorts plus propres pour l'attirrer dans son Parti, & le détacher des interêts de l'Empereur ; elle avoit employé ces moyens envers d'autre personnes avec assez de succès, dans cette pensée, quelles caresses, & quelles offres n'a-t on pas fait à ce Prince, capables d'ébranler sa fidélité ; s'il avoit eu l'ame moins noble, &

moins genereuſe ? Cependant, il a toûjours demeuré ferme, & ſa conſtance a triomphé malgré mille deſagrémens qu'on lui donnoit à la Cour de Vienne, où la jalouſie, parmi les Miniſtres, ne regne pas moins que dans les autres Cours. Le ſeul plaiſir qu'il avoit, c'étoit de poſſéder le cœur & la bienveillance de l'Empereur Leopold, qui étoit un Monarque debonnaire & plein de generoſité, cela le rendoit le plus content du monde, & il n'en faloit pas davantage pour lui faire rejetter toutes les promeſſes de la France.

Je ſuis ſorti de France quelque tems aprés le départ du Prine Eugene de Savoye. Une Amourette fut cauſe de ma diſgrace ; & des malheurs qui me ſont arrivez dans la ſuite ; c'eſt là l'écueil de la jeuneſſe. Voici le fait ; j'avois un Oncle à Paris qui avoit un Emploi très conſiderable dans les Finances, & qui étoit d'ailleurs dans une grande eſtime à la Cour. Mon Pere venant à mourir me recommanda à lui & le pria de prendre ſoin de mon éducation, & en mêmes tems de ma fortune. Mon Oncle n'ayant point d'enfans, & ne s'étant jamais marié, fut ravi de m'avoir auprès de lui, & n'épargna rien pour me bien élever, afin que je me ren-

disse capable d'entrer un jour dans les Finances, qui sont aujourd'hui la seule route par où on parvient en France. Tout cela alloit le mieux du monde, si je m'en étois tenu à cet état ; mais comme on n'est jamais content de sa petite fortune, il se fit bien-tôt une révolution dans mes affaires, qui faucha dans un instant toutes mes belles esperances. Il prit la folie à mon Protecteur de faire, dans ses vieux jours, une Maitresse, dont les charmes furent bien-tôt pour moi une espece d'enchantement ; rien de si brillant que son air, rien de si enjoué que sa conversation, & de si galant que ses manieres : Tout cela me passoit si souvent par les yeux, qu'enfin il arriva insensiblement que je ne pouvois plus la voir, sans envier en même tems le bonheur de celui qui étoit son Amant. Après l'amour la jalousie vint, & ces deux passions se mélant ensemble, produisirent l'extravagance, c'est à dire un Amour que rien n'est capable d'arréter. Comme j'avois plus de jeunesse que mon Oncle, cette disproportion d'âge donnoit un nouvel éclat à ma passion, qui dérangeoit un peu celle de mon Rival, & m'attiroit d'un autre côté mille doux regards & mille tendres complaisances de la part de sa Maitresse.

Tout cela marquoit un peu de sensibilité & de tendresse pour moi;mais nôtre amour étoit encore dans une grande jeunesse. Il faloit à cette Demoiselle & à moi un peu plus de tems pour le nourrir & l'élever jusques au comble des faveurs

Ce commerce galand étoit si dangereux pour moi que je risquois ma fortune ; car mon Oncle m'auroit fait infailliblement son héritier. Mais qu'est-ce qu on ne sacrifie point à l'amour ; Enfin nous en vinmes si avant qu'elle ne pouvoit plus vivre sans moi, & moi sans elle. Mon Oncle ayant découvert tout ce misterieux commerce,en fut dans une colere qui ne se peut exprimer. Cependant me prenant pour l'Auteur de son changement , il prit dès-lors la resolution de se vanger d'une maniere que je serois seul la victime de son ressentiment ; & sans balancer il m'envoya un beau matin dans le tems que j'étois auprès de sa Maitresse , une Lettre de Cachet qui m'ordonnoit de sortir du Royaume, comme si j'avois été un Criminel de Leze-Majesté. Comme il étoit intime auprès des Ministres d'Etat , il ne lui fut pas difficile de l'obtenir. Quand je reçûs cette Lettre , j'en fus aussi frapé d'étonnement que si la foudre étoit tombée dans le milieu de la chambre ou j'étois. Cependant il n'y avoit point d autre milieu à prendre que celui d'obéir , & m'étant levé de ma chaize , je donnai à la Maitresse de mon Rival un

baiser d'adieu qui exprimoit toute ma tendresse, & en méme tems le cruel déplaisir que j'avois de la quiter pour jamais. Mais combien de larmes ne versa-t'elle pas à une séparation si funeste ! je puis dire que jamais l'amour & la tendresse n'ont plus sensiblement touché mon cœur. Je partis enfin comme un homme desesperé, ou plûtôt qui a perdu l'esprit, & la seule consolation qui m'est restée dans mon éxil, sont les Lettres qu'elle m'a écrites, & qui ne permettront jamais que je l'oublie quand je serois aux extremitez du monde.

Aprés ce coup fatal on peut juger de l'embaras où je me trouvois, ne sachant où aller. Dans cette irresolution mon esprit étoit rempli de tant de pensées diférentes, que je ne savois quel parti prendre. Cependant à force de rêver sur ma destinée, je donnai enfin cariére à mon imagination. J'avois eu l'honneur de connoitre à Paris Mr. le Prince Eugéne de Savoye, & Monsieur le Prince de Commerci. Ces jeunes Seigneurs poussez par une noble ardeur d'aquerir de la gloire avoient quitté la France, comme je l'ai dit, & s'étoient rendus à Vienne Capitale de l'Autriche, menacée d'un Siége par toutes les forces Ottomanes ; sans balancer plus long tems, je pris la resolution d'aller trouver ces Princes, dans l'esperance qu'ils me procureroient de l'emploi, & seroient mes Protecteurs.

Je

Je me figurois que quelques années d'absence aporteroient du changement à ma fortune, & que mon Oncle aïant égard à ma jeunesse,oublieroit le déplaisir que je lui avois fait. Il ne me restoit donc plus qu'à faire mes adieux à Mr. le Marquis de*** qui êtoit le seul intime Ami que je laissois à Paris. Après lui avoir fait le recit de ma disgrace,il approuva la resolution que j'avois prise. Vous allez,me dit-il,à la Cour de Vienne,& vous passerez par la Hollande, je vous donnerai une boëte, & en même tems une Lettre, que vous rendrez en main propre à Mr. le Comte d'Avaux Ambassadeur de France auprés des Etats Generaux. Ce Ministre, ajoûta le Marquis, en lisant ma Lettre vous rendra service, & vous fera un trés bon accueil. Je lui répondis que les liaisons étroites que mon Oncle avoit avec Mr. de Louvois me seroint funestes, si Je me faisois connoître au Comte d'Avaux son parent. Le Marquis me repliqua là dessus, que bien loin que j'eusse sujet de craindre quelque chose de la part de cet Ambassadeur, qu'au contraire il pouvoit avec le tems faire ma Paix, & me réconcilier avec mon Oncle. Comme j'étois persuadé des bons sentimens du Marquis de *** à mon égard, je lui répondis que Je ferois aveuglement tout ce qu'il trouveroit bon, & m'étant chargé de la boëte, & de la Lettre, je partis pour la Holande.

A mon arrivée à Rotterdam, je me promenai le long du Port, qui me parut un des plus beaux que j'eusse encore vû. La commodité qu'ont les plus gros Navires marchands d'entrer chargez jusques dãs la Ville par le moïen de ses canaux, l'a renduë la plus florissante de la Hollande après Amsterdam. Erasme qui a été si célèble dans les belles Lettres nâquit à Rotterdam en l'année 1467. & mourut à Fribourg en Alsace au commencement du seiziéme Siécle. On voit une statuë de bronze sur le grand Pont de la Meuse proche de la Bourse qui le représente. Ce savant homme y paroit sur un pied-destal en habit de Docteur, & tenant un livre à la main. On me dit que Messieurs les Magitrats de Rotterdam avoient fait ériger ce Monument pour éterniser sa mémoire. Je partis de Rotterdam pour me rendre à la Haye, & en passant par Delft, je visitai la grande Eglise, où je vis le Tombeau que la République des Provinces-Unies a fait ériger à Guillaume Prémier Prince d'Orange à qui elle doit sa gloire & son établissement. Ce Prince, par sa valeur & sa Politique, suscita de si grandes affaires aux Espagnols, qu'ils mirent tout en usage pour se défaire de lui, & le firent enfin assassiner. Ce fut le 10. de Juillet de l'année 1584. On voit encore à Delft les Arcenaux, pour les Armemens que l'on fait par Terre & par Mer, & c'est de là que l'on tire les munitions lors que les Etats font la Guerre en Flandre, où

ailleurs. A mon arrivée à la Haïe je fus à la Comédie Françoise, où je vis dans la grande Loge qui est à la droite en entrant, le Prince & la Princesse d'Orange. Le Comte d'Avaux Ambassadeur de France étoit avec sa Maitresse dans la Loge qui est à la gauche opposée à celle du Prince. On jouoit ce soir là le Malade Imaginaire du célébre Moliére, & cette Piéce fut assez bien représentée, quoi qu'elle ne le fut point à beaucoup près si bien qu'on la represente à Paris. L'Acteur qui me plut le plus fut celui qui joüoit le rôle qui porte le nom de la Piéce, & il s'appelloit, à ce qu'on me dit, Romainville? je le trouvai assez bon Comique. Comme j'arrivai à la Haïe un peu tard ce jour là, je remis au lendemain la visite que je devois faire auprès du Comte d'Avaux. Cet Ambassadeur poroissoit dās sa Loge avec beaucoup d'éclat & de fierté, & comme on le craignoit plus par raport à la puissance du Roi, qu'on ne l'aimoit, il afectoit par là de se distinguer du Prince d'Orange. Il n'y avoit rien de si magnifique que ses Equipages,& son train lors qu'il sortoit de chez lui; son Carrosse étoit superbe,& étoit toûjours suivi de quatre Pages, & de quatorze ou quinze laquais dont les livrées étoient des plus riches. Je voïois plus de modestie dans la Loge du Prince d'Orange. La Princesse son Epouse avoit quelque chose de si heureux dans son air, qu'on ne pouvoit la voir sans en étre touché. Elle étoit la plus belle personne de sa

Cour, & peut-être la plus belle Princeſſe de ſon tems. On me dit que le Prince l'aimoit tendrement, & qu'elle aimoit le Prince de même, c'eſt dommage qu'ils n'aïent eu des enfans pour leur ſuccéder. Le lendemain matin j'allai viſiter le Comte d'Avaux qui me reçût avec beaucoup d'honnêteté. Je lui remis la lettre & la boëte cachetée que le Marquis de *** m'avoit donnée. Je le trouvai dans ſa chambre aſſis auprès de ſa Maitreſſe bûvant le Caffé, cette Dame étoit dans ſon des-habillé. A la vûë de cette boëte, elle parut dans l'impatience de ſavoir ce qu'il y avoit dedans, cela me fit croire que c'étoit quelque préſent qui lui étoit deſtiné. En effet je ne me trompois point. L'Ambaſſadeur l'aïant ouverte, la remit en riant entre les mains de ſa Maitreſſe, à qui une petite rougeur monta au viſage qui marquoit un peu de ſurpriſe : peut-être parce que j'étois préſent. Elle en tira une Coëffure qui étoit de la plus nouvelle mode qui parut pour lors à la Cour de France. Cette Dame s'étant levée de ſa chaize avec un air le plus enjoüé du monde, & qui témoig... it en même tems le plaiſir que l'Ambaſſadeur lui faiſoit, s'en alla devant ſon miroir, où elle fit l'eſſai du préſent que je lui apportois : étant revenuë à ſa chaize avec ce nouvel Ornement ; elle demanda à ſon Amant ce qui lui en ſembloit. Le Comte d'Avaux lui répondit qu'elle étoit toute brillante de mille nouveaux attraits. M étant informé

de la qualité de cette Dame, j'apris que c'étoit une personne de distinction. J'avois vû en France des femmes très bien faites ; mais je fus obligé d'avouer, qu'elles n'aprochoient point de celle-ci; outre qu'elle étoit dans une grande jeunesse ; elle avoit d'ailleurs tous les traits d'une parfaite beauté. Le Comte d'Avaux l'aimoit à l'adoration. On dit qu'il en avoit eu plusieurs enfans, & que même il lui avoit promis de quitter le cordon bleu pour l'épouser. Quoi qu'il en soit il ne se passoit rien de nouveau à la Cour au sujet des ajustemens, que l'Ambassadeur ne fit venir pour lui complaire, & par là il avoit gagné son cœur & sa tendresse. Le Marquis de * * * qui m'avoit donné la boëte étoit chargé de toutes ces commissions. Le Comte d'Avaux aïant lû la lettre du Marquis qui lui aprenoit ma disgrace, me demanda si je ne serois point d'humeur à rester à la Haïe. Je répondis que javois pris la résolution d'aller à la Cour de Vienne, & que si je ne trouvois point de l'Emploi, du moins j'aurois la satisfaction de voir l'Allemagne, qu'au reste je le priois de m'accorder sa protection & l'honneur de sa bienveillance. Il me dit là-dessus que je pouvois faire fonds qu'il me rendroit tous les services dont il seroit capable ; mais que l'affaire qui m'étoit arrivée auprès de mon Oncle étant trop récente, il ne voïoit point encore de jour à pouvoir travailler à ma réconciliation ; sur quoi je pris congé de lui & je me retirai. Je restai seulement quel-

ques jours à la Haye pour voir la Cour du Prince, & ses Maisons de Campagne, qui sont à peu près comme nos Maisons Roïales en France; tout ce que j'y trouvois de beau étoit les Paisages & les Forêts, où son Altesse alloit prendre le plaisir de la chasse au cerf, qui étoit à ce qu'on me dit sa passion dominante: Quant aux Batimens ils me paroissoient si antiques, que je ne voyois rien qui aprochât de la beauté des Maisons du Roi où les plus habiles Architectes de l'Europe ont été employez avec des dépenses qui surpassent l'imagination. Ce qui me plut le plus ce sont les Peintures Antiques que l'on voit dans le salon de la Maison du Bois à un quart d'heure de la Haye. Ces Peintures sont d'un bon goût, & les connoisseurs peuvent voir aisément qu'elles partent d'une bonne main. Cette Maison, à ce que j'appris, faisoit toutes les délices de la Princesse d'Orange, & c'étoit sa promenade ordinaire. Le Prince & la Princesse faisoient leur séjour à la Haye, qui est le plus beau lieu, & le plus divertissant du monde. Vous y avez d'un côté le voisinage de la Mer, & de l'autre une belle Forêt; & aux environs vous ne voyez que Maisons de Plaisance On me fit remarquer l'endroit où les Dames se vont promener en Eté après le soupé, qui est depuis les dix ou onze heures jusques à minuit: Mais ce n'est pas toûjours le désir de prendre la fraicheur, qui fait le motif de leur promenade, c'est plûtôt celui d'y

voir leurs Amans. C'eſt une grande Allée d'arbres fermée par des bariéres qui forment un cours pour les caroſſes ; on les nomme en langue du Païs *Voorhout*. C'étoit là où le Comte d'Avaux faiſoit ſa demeure, & où je fus le viſiter. Après m'être informé de tous les plaiſirs que leurs Alteſſes prenoiét à la Haye, je n'en trouvai point de plus agréable que le petit commerce galand qui ſe pratique le ſixiéme, ou le huitiéme jour du mois de Mai, qui eſt le tems de la Foire. On voit pour lors les Dames de la prémiére qualité, & mêmes les plus honnêtes & les plus ſages, ſe mêler indiféremment parmi les Dames Galantes, & les Griſettes ; qui, après s'être déguiſées les unes & les autres, ſe proménent maſquées le long des Tentes qui ſont les boutiques des Marchands. Ces inconnuës portent un petit panier ſous leur bras, qui eſt plein de toute ſorte de Galanteries, dont elles font préſent aux Meſſieurs qu'elles rencontrent ; ceux ci à leur tour leur font auſſi des préſents, & leur rendent le change. Mais comme ce qu'on ſe donne n'eſt rien moins que de précieux bijoux ; ou plûtôt des bagatelles propres à divertir ; cela fait que la plûpart des Dames ne manquent point de s'y trouver ſur les onze heures avant midi. La Princeſſe ſe faiſoit un plaiſir de ſe mêler parmi la foule, mais comme elle étoit la mieux faite, elle étoit toûjours trahie par ſon air, & ſa taille, qui la faiſoient reconnoitre, quelque ſoin qu'elle prit

pour se déguiser. Comme je n'avois vû leurs Altesses qu'à la Comédie, je fus bien aise aussi de les voir manger. Pour cet effet je me rendis à la Cour à l'heure du diner, & je me trouvai parmi un grand nombre de jeunes Païsannes, que la curiosité de voir le Prince & la Princesse y avoit attirées de toutes parts. Je trouvois ces jeunes filles habillées à la mode du Païs d'une propreté à charmer: Il y en avoit mêmeparmi la troupe qui étoient très bien faites, on m'en fit remarquer deux qui étoient riches de près de cent mille frans chacune. Comme nous ne sommes point accoûtumez à voir en France des Païsannes qui aïent tant de bien, je les regardois avec admiration. On me dit que ces sortes de gens aimoient tant leurs Altesses, qu'ils les regardoient comme les Divinitez de la Patrie. En voyant la Princesse, je trouvai que l'idée que j'avois conçûë de son mérite ne se démentoit point. Elle avoit une douceur parmi un grand nombre d'autres belles qualitez, qui la rendoit la plus aimable Princesse du monde; enfin elle étoit digne du Prince qui a tant fait parler de lui par ses Actions Héroïques, & qui s'est rendu si célébre par sa politique & par sa valeur Ce fut la Guerre de septante deux qui éleva ce Prince au Stathouderat qui est la prémiére Dignité de la Republique, & son élévation passa pour un prodige par raport aux divisions qui régnoient dans ce tems là. Si le Prince Guillaume qui fut assassiné à Delft, comme je l'ai dit, se ren-

dit formidable aux Espagnols par son grand génie, le Prince son Successeur dont je parle ne s'est pas moins rendu rédoutable aux François Le Roi de France qui avoit juré la ruine de ces Provinces n'a jamais eu d'ennemi qui lui ait fait plus de peine & qui se soit opposé à ses desseins avec tant de fermeté & de valeur. La fortune aprés avoir fait passer ce Prince par tous les degrez de l'adversité, l'a élevé au Trône qui est le comble de toutes les grandeurs humaines. Il est mort respecté de ses ennemis, & aimé de sa Patrie, & a été anfin enterré parmi les Rois d'une grande Monarchie: Peut-on finir son Régne avec plus d'éclat & de splendeur: mais venons aux autres remarques que je fis dans ces heureuses Provainces.

Comme c'étoit ma prémiére sortie de France, & qu'on disoit à Paris tant de belles choses de la Hollande, je ne fus point trompé en arrivant dans un si beau Païs. Je ne me pouvois lasser d'admirer la propreté qui y régne, & sur tout la précieuse liberté dont on y jouït Je commençai dès lors à avoir du dégoût pour l'esclavage dans lequel nous vivons en France. N'est ce pas une fatalité pour la Nation de n'oser respirer qu'au gré de la Cour, & d'être obligé de ne parler que de la gloire du Roi, de sa Politique, de sa Puissance, de ses Conquêtes, & de son Régne toûjours heureux! En partant de la Haye pour me rendre à Amsterdam, je pris la barque de Leide. Comme je n'étois

point accûtumé à ces sortes de voitures, j'avois un plaisir tout particulier de voir toutes sortes de gens placez pêle mêle dans ces Barques : les Dames de qualité parmi les gens du comm n, & tout cela indiféremment ; mais ce qui me divertit le plus ce fut une jeune Demoiselle très bien faite qui étoit assise auprès de moi. Elle tenoit un Péroquet sur sa main, qui étoit assurément le plus joli Oiseau, que j'aye vû de mes jours. Elle lui avoit appris à chanter plusieurs Airs, & comme elle avoit la voix belle, elle chanta à deux parties avec le Péroquet, dont la voix enrouée faisoit une espéce de basse assez plaisante ; cependant cette Demoiselle donnant à la sienne tous les agrémens que l'on peut souhaiter, elle réparoit les défauts de celle du Péroquet. Cette Avanture nous fit passer le tems le plus agréablement du monde, & l'on ne pouvoit voir sans admiration qu'un Oiseau de cette sorte eut appris tans d'Airs diférens dans nôtre Langue, & qu'il en prononçât les mots fort distinctement.

On a mille sortes d'Avantures en voyageant en Hollande par la commodité de ces Barques. Ceux qui aiment la galanterie y peuvent faire des Maitresses à bon marché, mais qui quelques fois aussi leur font payer bien chérement les plaisirs de l'Amour ; quand on voyage en Brabant, ou en Flandre, vous n'entrez jamais dans une Barque, ou vous y trouvez des Moines & des filles dévotes ; en Hollande vous y

trouvez des Grisettes de tout Pays, & de tout prix. La Galanterie est une espéce de commerce, qu'il n'est guére moins à la mode dans ces Provinces que celui de toutes sortes de marchandises que la Compagnie des Indes fait en Orient. Je le vis par expérience lors que je fus à Amsterdam. Comme je ne connoissois personne dans cette grande Ville, je m'amusai d'abord à me promener le long des grãdes ruës, comme un homme qui ne sait où il va. Je lisois les Ecriteaux, & toutes les Enseignes qui se présentoient à ma vûë; mais comme je n'entendois point la Langue du Païs tout cela étoit de l'Hébreu ou du Siriaque pour moi. Dans ce tems là une personne de bonne mine sans dire mot me vint embrasser par derriére, d'une si terrible force, que je crûs d'abord, ne le connoissant point, que c'étoit une caresse de trahison pour m'enlever, & me conduire en France. La puissance du Roi étoit montée à un si haut degré, & il s'étoit rendu si redoutable depuis la Guerre de septante deux qu'on se croïoit aussi peu en sûreté au milieu d'Amsterdam qu'au milieu de Paris. J'avois fait d'ailleurs un déplaisir à mon Oncle en partant, outre celui qui regardoit les Amours de sa Maitresse, qui pouvoit le porter à cette extrémité, & il ne lui en auroit couté pour cela qu'un mot auprès de Mr. de Louvois, malgré la Lettre de Cachet qui m'ordonnoit de quiter la France. On doit juger de ma surprise, & de mon étonnement. Je portai

tout aussitôt la main à la garde de mon épée pour me mettre en défense: mais cet inconnu à mon égard se mit pour lors à rire de toute sa force, & me demanda si je connoissois le Comte de ***. Il n'en faloit pas moins pour me le faire reconnoitre, car assurément il étoit si changé que je l'aurois pris pour un autre. Il avoit été à Paris le meilleur de mes Amis: Je lui fis mille excuses de ma méprise, & je lui témoignai en même tems la joye que j'avois de le revoir. Il avoit quitté la France pour s'être battu en duel avec le jeune Marquis de Danzac Je lui fis à mon tour le recit de mon infortune; & du dessein que j'avois formé de me rendre à la Cour de Vienne auprès du Prince Eugéne. Il voulut que j'allasse souper & loger chez lui. Comme il avoit fait quelque séjour à Amsterdam je fus ravi de trouver une personne qui pût me faire voir ce qu'il y avoit de remarquable dans cette grande Ville, & sans balancer j'allai loger dans la même Auberge. La prémiére pensée qui se présenta à mon esprit fut de le prier de me faire voir ce qui regardoit la Galanterie dont on parloit tant à Paris, & qui passoit pour la prémiére rareté des Provinces-Unies. Le Comte me répondit naïvement qu'il n'avoit été dans ces sortes de Maisons que par un esprit de curiosité, & qu'outre qu'on risquoit quelquefois d'y être maltraité, elles n'avoient d'ailleurs pour but que de couper la bourse aux étrangers. Je lui répondis que puis que

je me trouvois en Hollande je m'étoit mis en tête de n'en point sortir que je n'eusse satisfait ma curiosité, & qu'au reste je voulois avec plaisir me charger de toute la dépense que nous ferions lui & moi pour visiter ces sortes d'endroits. Le Comte me répliqua que puis que j'étois dans ces sentimens il me prioit de convenir avec lui d'un Préliminaire qui étoit absolument nécessaire, tant pour ménager les fraix qu on y faisoit, que pour donner plus d'agrément au plaisir. Comme vous êtes, dit-il, plus jeune que moi, soufrez que je passe pour vôtre Gouverneur & dans cette qualité ce sera à moi d'ordonner, & de payer. Je lui répondis que j'étois très content, & que je le faisois Plenipotentiaire.

Après avoir soupé ensemble le Comte me mena sur les dix heures du soir dans une de ces Maisons honnêtes qu'on nomme Musyck-huys. Elle avoit pour Enseigne la Cour de ***. Quand j'entrai dans cette Maison, je croyois d'abord de me trouver à l'Opéra; d'un côté je voyois une espéce d'Orchestre où toute sorte de Musiciens jouoient des instrumens; c'étoit une grande Sale qui n'avoit pour meubles, que les quatre murailles, quelques Tables & quelques Bancs. Les Actrices parurent dans un équipage de Reines; mais elles étoiét aussi laides que leurs habits étoient brillans. Je m'imaginai d abord de voir des Marionettes qui ressembloient à des figures humaines: & franchement je ne pûs

m'empêcher de rire de toute ma force. Je dis pour lors à mon Goûverneur, puis que nous sommes à l'Opéra, je suis résolu de le voir jouër jusques à la derniére Scéne. Le Comte me demanda si je n'avois point oublié le Préliminaire dont nous étions convenus, je lui répondis que non A peine fumes nous entrez, que deux des principales Actrices nous prirent par la main, & nous menérent au bout de la Sale. D'abord on vit paroitre plusieurs verres de vin qu'on nous apporta; chaque verre coutoit huit sous. Je bûs à la santé de l'Héroïne qui étoit à mon côté; elle me fit civilité, car elle bût tout le vin, & ordonna à la servante d aporter un autre verre. La Maitraisse de mon Gouverneur, aussi délicate que la mienne en fit de même; quelques autres verres étant venus, je bûs encore à la santé de mon Héroïne, qui me fit réponse en bûvant sa seconde razade Je continuai à lui porter ainsi plusieurs razades, qui eurent toutes le même sort que les deux prémiéres. Mon Gouverneur s'étant aperçû que les verres de vin rouloient de tous côtez, ni plus ni moins que si c'eut été une nôce des plus splendides, me demanda si j'avois résolu de me ruiner en donnant le Bal à tous ceux qui se trouvoient dans la Sale. Dix ou douze Grisettes, & autant de Matelots composoient cette illustre Assemblée, & avoient déja bû pour le moins une trentaine de ces verres à mes dépens. Le Comte de *** que j'avois revetu du caractére de

mon Plénipotentiaire se mit pour lors en-colére, & me demanda si j'avois ordonné tous ces verres · je lui repondis que non ; là-dessus mon Héroïne dit que rien ne c'étoit fait que par mes ordres. Je ne pûs pour lors m'empécher de rire, & je priai le Comte de ne point faire attention à si peu de chose puis que je payerois tout. Comme je n'entendois pas un mot de tout ce que me disoit la Maitresse qui m'étoit tombée en partage, parce qu'elle étoit Hollandoise, je demandai s'il s'en trouvoit parmi la Troupe quequ'une qui parlât nôtre Langue. Il en vint donc une qui parut un peu plus de mon goût, & qui parlòit assez mal le François. Ce changement de décoration du côté de l'amour aporta aussi du changement du côté de la depense ; car pour lors au lieu du vin blanc, on nous donna du rouge qui coutoit douze sous le verre. Ce nouvel objet qui étoit une rafinée mouche, me proposa d'aller visiter sa chambre, qui étoit, disoit elle, un bijou de propreté Le Comte me fit signe de le refuser, dans l'apréhension qu'on ne me menât dans un coupe gorge. Comme je m'étois mis en téte de voir tout coute que coute ; je dis à cette fille que je voulois bien voir sa chambre. Pour lors les verres de vin rouge parurent de tous côtez, & plusieurs chandelles furent alumées. La Maitresse marchoit devant pour me montrer le chemin, & moi je la suivois ; tous ceux qui étoient dans la Sale voulurent aussi être du voyage. Il ne s'est jamais

rien vû de si facétieux, & de si Comique que cette marche Toutes les Grisettes marchant deux à deux me suivirent en procession ; & pour me faire plus d'honneur, chacune arboroit pavillont rouge, qui étoit un verre de vin rouge à razade : dix ou douze Matelots avec leurs habits graissez, & poissez suivoient toutes ces illustres Amazone portant chacun leur verre de vin. Les Joueurs d'instrumens, & les Musiciens fermoient la marche, & ne bûvoient pas moins leurs verres à mes dépens, que les Matelots. Nous montâmes dans cet ordre près de soixante à quatre vingt degrez & je ne croyois point d'en voir la fin. Nous traversâmes ensuite un grenier, qui étoit d'une longueur prodigieuse, véritable séjour des rats, & des souris : au bout de ce grénier étoit la chambre qui avoit fait l'objet de ma curiosité. Pour en faire la description au naturel, on n'a qu'à la comparer aux Baraques, que nos soldats font dans les Armées pour se mettre à couvert des injures du tems. On y voyoit pour tous meubles, différens portraits qui représentoient le libertinage de cette honnéte profession Je dis à cette Demoiselle pour remercier que j'étoit content comme un Roi d'avoir vû tant de beaux ameublemens, & que j'avouois de bonne foi que je n'avois rien remarqué à la Cour de France, qui aprochât de la propreté de sa chambre.

Ce n'est pas le tout faloit décendre, puis que nous étions montez si haut. On

peut juger si une marche aussi fatiquante n'avoit pas altéré la troupe galante ; les verres à rouge bord étant vuides, furent raportez plins pour rafraichir nos Belles qui mouroient de soif ; & afin que tout le monde fut content, les Matelots, & les Musiciens eurent encore chacun le leur. On décendit donc, mais non pas comme nous étions montez. Nôtre retour fut à peu près comme la marche des Ecrivices, c'est à dire à reculons ; ceux qui étoient montez les prémiers furent les derniers. Quand on fut en bas, on voulut danser ; un Matelot avec une de ces Belles firent l'ouverture du Bal par un Menuët & le dansérent d'une maniére si grotesque, que je n'ai jamais rien vû de si extravagant. Comme j'avois appris des meilleurs Maitres à Paris depuis l'âge de douze ans, la folie me prit de danser le même Menuët avec celle qui tenoit le rang de ma Maitresse. Le Comte ne put s'empêcher d'éclater de rire, & me dit que j'allois encore régaler la Compagnie à mes fraix. Je lui répondis que pour une pistole plus ou moins je ne serois pas ruiné. En effet à peine eus je fait le prémier pas de la Danse, que l'on vit voler de tous côtez les verres de vin rouge. Pour lors le vin échaufant d'une part la tête des Matelots, & de l'autre la petite cervelle de leurs Maitresses, on ne voyoit de tous côtez qu'embrassemens, caresses, & baisers tendres. Le Comte qui étoit de mon tempérament, c'est à dire aussi froid que glace,

paſſoit ſon tems à rire de toute ſa force. Il me dit pour lors qu'il n'avoit jamais rien vû de ſi comique, ni qui l'eut plus diverti. Cependant comme il étoit une heure après minuit, nous jugeâmes à propos de nous retirer. Ce n'étoit pas le tout, il faloit payer,& c'étoit là le plus mauvais endroit de la Scéne. Ayant demandé le compte, on me préſenta une liſte des verres de vin qu'on avoit bû qui ſe mentoit à ſoixante & douze florins ; franchement cela me fit d'abord peur, mais comme il n'y a rien à marchander ni à rabattre dans ces ſortes de Maiſons, je tirai de ma bourſe huit louïs ; & en les donnant je dis que ce qui ſeroit au de là du compte, ſeroit pour les Violons. Ainſi nous ſortimes en promettant aux Belles que nous les reverrions. le lendemain à la même heure ; cela leur fit tant de plaiſir, qu'elles frapérent toutes des mains pour donner des marques de leur réjoüiſſance. En nous retirant le Comte me dit, il faut avoüer, mon cher Ami, que la Hollande eſt un aimable Païs. Quand nous ſommes à Paris, il faut nous dérober ſur le fait de la Galanterie, ni plus ni moins que ſi on étoit criminel de Leze Majeſté. Les pauvres filles que l'on ſurprent ſont enfermées dans des Couvents aux Repenties pour y faire pénitence de leurs péchez ; ou bien elles ſont conduites dans un Vaiſſeau, & tranportées dans les Iſles de l'Amérique pour y pleurer, & regréter la perte de leurs Amans, & pleurer un nouveau monde,

qui n'est assurément pas plus sage que nous. Il me semble ajoûtoit il que la tolérance que l'on a en Hollande pour ces sortes d'a. musemens,&la pleine liberté que l'on donne aux filles Galantes, sont plus capables de faire haïr leur commerce, que la contrainte. On n'estime dans le monde que ce qui est rare; rendez commu ce que les hommes recherchent avec tant d'empressement, cela suffit pour leur en donner du dégoût, & les rendre sages.

Comme un Francois veut tout voir, je proposai le lendemain au Comte de me faire le plaisir de me mener dans quelqu'une de ces Maisons particulieres, où la Galanterie régnoit avec plus de réserve, d'agrément, & moins de péril, que dans celle où nous avions été le jour précédent. Le Comte me répondit que les huit pistoles que j'avois déboursées me devoient avoir guéri de cette folie. Je lui dis que c'étoit là une bagatelle, & que je le priois de ne ménager rien moins que ma bourse. Puis que cela est, dit le Comte je ferai ce qu'il vous plaira. Nous allâmes donc dans deux de ces Maisons dont j'ai oublié le nom J'avouë que je trouvai une grande diference, entre celles ci,& celle ou nous avions été Quoi que le libertinage régnat également par tout, je trouvai dans ces derniéres un certain ordre qui me plut. Les Objets qui se présentent ici à vos yeux ne sont point tout à fait dégoûtans. Si on n'y trouve point des Beautez à enchanter, & faire perdre l'esprit à leurs,

Amans, du moins on y trouve de la propreté dans les habits & de l'agrément dans la conversation, ce qui fait toutes les délices de l'Amour. D'ailleurs vous n'y voyez point cette cohuë de matelots, ni tous ces gens de Mer qu'un voyage de long cours a rendus intraitables, & qui sont aussi brutaux auprès des filles à leur retour des Indes, que s'ils n'en avoient jamais vû de leur vie. En entrant ici, il se présente à vous une Dame qui a un air de Reine, & qui vous reçoit avec un sérieux, & une gravité, ni plus ni moins que si vous vous présentiez à l'Abbaye de nos Dames de Saint Cyr en France; On les appelle *Mama*; c'est la Supérieure du Couvent, ou plûtôt la Gouvernante des filles de cette profession. Elle vous conduit d abord dans un apartement qui est assez propre Les Demoiselles sont pour lors averties, qu'il y a des Messieurs qui souhaitent de les voir. Si elles sont en deshabillé, elles prennent leurs plus beaux habits, & se parent comme si elles alloient au Bal, à la Comédie, ou à l'Opéra. Si elles n'ont point toutes les beautez de leur séxe, elles remédient de leur mieux à ce défaut par des ajustemens qui leur sont le plus avantageux. Aussi quand elles se présentent à vous, vous les prendriez pour des Perroquets de toutes sortes de couleurs. La Gouvernante les améne ainsi toutes brillantes auprès de vous, & fait faire à chacune une profonde revérence à l'Amant qui lui est destiné : c'est là l'ouverture de la Scéne ;

de ce grand sérieux on en vient à la raillerie. Celles qui ont de l'esprit le font paroître par des reparties fines & ingenieuses. Celles qui n'en ont point écoutent, & se contentent de rire des plaisanteries qu'on leur dit. Les vins délicieux de toute sorte de couleur, & de prix, vous sont pour lors aportez sur une table ; c'est là le profit de Mama, aussi elle ne manque pas d'exhorter sur tout ces illustres Pensionnaires à bien boire, afin que les Messieurs les imitent, de là vient que celle qui boit le mieux est toûjours la plus aimée de sa Gouvernante. Si le commerce galant est de vôtre goût, vous faites un choix digne de vôtre cœur, & sans contract formel vous vous mariez. Si le seul spectacle vous plaît, vous avez la vuë des objets, le plaisir de la conversation, quelques Airs chantez avec méthode. la Danse, & le Regal ; mais tout cela pour vôtre argent. Nous eumes dans une de ces maisons une Avanture, qui outre qu'elle me parut tout a fait suprenante contribua d'ailleurs beaucoup à me divertir. La Maîtresse qui m'étoit tombée en partage étoit une fille bien faite. Elle avoit une taille majéstueuse, un air de Reine, & des agrémens du côté de la beauté qui la pouvoient faire distinguer de toutes les autres, tout cela valoit bien son prix, & auroit pû contenter un homme moins délicat que moi sur le fait de l'Amour. Cependant, comme je me trouvois dans cette jeunesse qui brille auprès des filles, & que d'ailleurs je faisois toutes les dépense du

régal avec beaucoup de génerosité, j'avois assez de bonne opinion de moi-même pour croire que j'avois triomphe du cœur de cette Avanturiére d une maniére que je lui avois fait oublier tous ses autres Amans ; mais ce n'étoit rien moins que cela. Dans le tems que mon esprit étoit occupé à lui peindre toutes les extravagances de l'amour, & à lui donner en même tems une idée de mérite qui pût la porter à m'aimer plus qu'elle n'avoit jamais fait; elle se leva de sa chaize avez un transport de colere & de rage qui n'a point d'exemple. Elle aracha des ses doigts ses bagues, & les jetta par terre ; elle en fit autant de ses pendans d'oreille, & d'un fil de perles qu'elle avoit au cou. Les Dentelles fines qui étoient au tour de sa gorge furent déchirées en mille morceaux ; & se promenant dans la Sale où nous étions, elle cassoit les porcelaines, les miroirs, & tout ce qui se rencontroit devant ses yeux. Pour moi je crûs de bonne foi qu'elle s'alloit enfin poignarder à l'exemple de la belle Lucréce cette illustre Romaine, avec cette diférence qu'en celle-ci c'étoit le triomphe de la pudeur & de la fidélité, & en celle-là le triomphe du libertinage qui les portoient à cette extrémité. Comme je n'étois point accoutumé à ces sortes de Scénes tragiques, je fis appeller Mama, & je lui demandai quel étoit le sujet d'une pareille folie ; elle me répondit que cette fille avoit un Amant, qui l'étoit venuë vifirer le même soir lors qu'elle étoit auprès de nous ; mais que

pour me donner des marque de sa complaisance, elle avoit bien voulu qu elle restât auprès de moi, & que pour cet effet elle avoit fait dire à la porte à son Amant, qu'elle n'y etoit point ; que cette fille ayant appris cela ; elle s'étoit abandonnée au desespoir ou je la voyois. Nous eûmes le Comte & moi toutes les peines du monde à calmer l'orage qui s'etoit levé dans le cœur de cette fille. Elle etoit si changée, qu'elle n'etoit point connoissable. Enfin, quand je fus informe de sujet de son extravangance, & en même tems de la disgrace de mon amour, je donnai un nouveau tour à ma conversation, qui la radoucit, & lui fit oublier pour quelques momens le tort qu'elle avoit fait à l'estime que j'avois conçûë pour elle. Nous sortimes enfin le Comte & moi de cette fatale maison, & nous passâmes le reste de la nuit à faire des reflexions assez plaisantes sur le libertinage qui regnoit dans les endroits où nous avions été ; mais principalement sur les folies & la bizarerie d'une passion qui cause tant de desordres dans le monde.

Le jour suivant nous allâmes visiter la Maison aux Repenties ; qu'on appelle en langue du Pais *Spenhuys*. C'est là où l on enferme les filles qui ont trop pris des plaisirs de l'amour. Elles servent de spectacle aux allans & venans, afin que leur exemple inspire aux autres de l'aversion pour le libertinage. Il n'y a rien de si plaisant que la maniere dont elles sont placées dans cette maison. Vous les voïez rangées sur

des banes, comme si elles etoient à l'Eglise, faisant une espece de Bataillon quarre. UnProfesseur,dont l'air rebarbaratif feroit trembler les portes des prisons, est poste dans le centre sur une chaire elevée. Il lit à certaines heures du jour quelques chapitres de l'Ecriture Sainte, qui defendent le libertinage,& qui traitent des peines à venir ; c'est là leur Commandant en chef & celui qui les maltraite, quand elles sont desobeïssantes. Elles le regardent comme leur Boureau. On lit dans les yeux de ces pauvres filles l'impatience qu'elles ont de revoir leurs chers Amans ; & leurs soupirs, & leurs regrets peignent au naturel la perte qu'elles ont fait de leur liberte. Il regne le long de la chambre où elles font une espece de balustrade, où se promenent ceux qui les vienent visiter. Quand un Avanturier se presente, elles font un députation des plus jolies de la troupe. Ces filles deputées sont leurs Ambassadrices. Elles sortent de leur rang & s avancent vers la balustrade, tenant d'une main une boëte, où est renfermé leur petit tresor, c'est à dire l argent qu'on leur donne pour boire à la santé de leur Galands. Pour exciter la generosité des Messieurs qui s'aprochent du balustre, elles commeneent toûjours par leur a la donner quelques baisers, & si on a la curiosité de les ecouter, elles vous feront le recit de la plûpart de leurs Avantures, & vous aprendront la demeure des plus jolies de leur profession. Quand la

con-

converſation dure un peu trop long-tems, pour lors le General les regarde avec des yeux qui les font trembler ; cela veut dire reprenez vôtre place. Il n'y a rien qui leur faſſe plus de déplaiſir, que lors que des filles ſages les viennent viſiter. Si le reſpect qu'elles ont pour leur Superieur ne les retenoit dans une ſevere diſcipline, & dans une ſouple obeïſſance, elles diroient mille ſotiſes à ces filles, qui n'étant pas de leur commerce les feroient bien-tôt rougir. Les hommes ſont toûjours bien venus auprès d'elles, & principalement les gens de guerre, c'eſt-là leur élement; pour lors elles ſe levent, ſans ſortir de leur place, & font briller les avantages que la nature leur a donné. Les Spectateurs ſont alors regalez, de mille œillades qui ſont toûjours ſuivies d'une foule de ſoupirs, qui ſeroient capables d'inſpirer de l'amour, ſi celles qui le donnent avoient plus de ſageſſe. Quand ces filles ſortent de ces Maiſons, on ne voit pas qu'elles en ſoient devenuës plus ſages : elles rentrent plus que jamais dans le libertinage, & reparent le tems perdu par une foule de nouveaux Amans. Elles vendent pour lors leurs faveurs à plus haut prix ; leur retraite les a renduës toutes brillantes, & leur a donné un nouvel éclat, & un embonpoint qu'elles n'avoit pas ; c'eſt une nouveauté qui n'a jamais vû le monde ; en un mot c'eſt une fille auſſi pucelle, que ſi elle ſortoit de la mamelle de la nourriſſe, quelques Juifs friands de ces ſorte de

plaisirs s'en accommodent , & comme ils sont plus riches , aussi ont-ils la preference , & la nouveauté des fruits de la saison. Après ce premier aprentissage , ces filles changent de decoration , elles deviennent les Maîtresses de quelqu'autre qui n'a point le goût si fin. S'il s'en presente un troisieme , il est aussi le bien venu ; mais comme il ne leur reste que l'ombre de ce qu'elles ont été , leur fortune change avec leurs appas : pour lors c'est le tour des matelots qui en font leurs Maitresses , & on les voit retomber dans la bassesse, & l'obscurité ; c'est là le Theatre où elles joüent le dernier rôle du libertinage. Si elles ont beaucoup de jeunesse, elles resistent beaucoup plus long-tems aux injures de l'air , ou plûtôt aux desordres de la vie qu'elles menent. Leurs agrêmens font une continuelle revolution ; Ils passent pour un tems ; après on les voit renaitre comme le Phenix de ses propres cendres ; c'est là la transmigration des ames de Pitagore ; du monde on les renferme dans les maisons de penitence ; de ces maisons elles reviennent dans le monde , pour y reprendre les plaisirs , & cette vie dure jusques à ce qu'elles ne sont plus connoissables , qui est lors que l'âge leur a enlevé ce qui les faisoit rechercher , & les rendoit aimables.

Je passai le reste de mon sejour à Amsterdam à visiter les Edifices publics , les Monumens, les Antiquitez , les Arcenaux , & les Maisons des Indes. Je ne me pouvois lasser d'admirer son Port , qui

est le plus fameux du monde ; j'en avois fait ma promenade ordinaire. La vûë de toutes sortes de Nations, que le commerce y attire de toutes parts ce nombre presque infini de Vaisseaux, & de Barques marchandes qui y sont, faisoient mon plus agreable divertissement. J'avois vû nos plus beaux Ports de France, mais je fus oblige d'avoüer que la Hollande seule avoit plus de Navires, ou autres Bâtimens de mer, que tous les autres Princes ou Etats de l'Europe ; que nos Magazins & Arcenaux de Toulon, de Marseille, & de Brest, n'etoient rien en comparaison de ceux-ci où rien ne manque pour faire la Guerre par mer & par terre, contre les plus redoutables Puissances. La Maison de Ville faisoit encore un des principaux sujets de mon admiration ; rien de si superbe que son Architecture, ni de si riche que les Tresors qui y sont enfermez. On en jetta les fondemens le 28. de Novembre de l'année 1648 remarquable par la Paix de Munster, qui mit fin à une Guerre de quatre vingt ans, que les Provinces Unies soûtinrent contre le Puissant Phliippe Roi d'Espagne. On peut juger des richesses, & de la puissance de cette Ville, puis qu'elle entreprit un Bâtiment d'une si grande depense, après une Guerre d'une longue durée. Cette maison est embellie de Statuës de Bronze, d'Ouvrages de marbre, & de Tableaux, qui sont de la main des plus célébres Maitres, & qui ne le cedent

point à ce que l'on voit de plus beau parmi les Antiquitez Romaines. Le Tresor qu'on appelle la Banque est enfermé sous ses voutes ; il contient des richesses immenses , & est sans contredit le plus riche Trésor du monde. On ne l'ouvre jamais qu'un des Bourguemaîtres ne soit présent. Les particuliers qui ont fait une haute fortune dans le Commerce y mettent leur argent en dépôt sans en tirer aucun intérêt, parce qu'il y est plus en surete que chez eux. Les Billiets qu'on en tire passent pour argent comptant & presque tout le negoce roule sur ces Billets.

Les Maisons des Indes firent aussi mon étonnement. C'est là où sont enfermées la plupart des Richesses de l'Orient , j'appris qu'il y a deux Compagnies des Indes;une dõt le Commerce se fait aux Indes Occidentales & l'autre aux Indes Orientales. Celle ci s'est renduë si puissante , que plusieurs Rois en Orient lui sont Tributaires. Elle entretient cent cinquante Navires de Guerre , & plus de trente mille hommes de Troupes reglées. On me dit que quand le General de cette Compagnie sort de son Palais , il est aussi respecté que les Puisances Souveraines. Cinquante Gardes à cheval marchent devant son Carosse , douze Pages de la derniere propreté se tiennent aux Portieres , & une Compagnie d'Infanterie suit. Sa residance ordinaire est à Batavia Capitale de toures les Conquêtes que les Holandois ont fait sur

les Indiens. La Compagnie lui donne un apointement de treize cens écus par mois, & de plus sa maison est entretenuë, & il a une clef de tous les Magazins, où il peut prendre tout ce qui l'accommode. On me fit l'histoire d'une ruse dont la Compagnie se servit pour prendre Poste dans le Roïaume de Bantam, qui me parut assez plaisante. Le Roi de Bantam par un esprit de complaisance avoit permis aux Hollandois de faire une loge de planches sur ses Terres, pour y enfermer leurs marchandises; ceux ci étant bien aises de s'y maintenir d'une maniere qui les mit à couvert d'insulte; firent taillier à Amsterdam des pierres, autant qu'il en faloit pour bâtir une Citadelle. Ces pierres étant embalées étoient chargées sur les Navires de la Compagnie, elles furent enfin transportées en divers tems dans la loge dont nous avons parlé. Les Ouvriers aïant pour lors tout prêt, éleverent une Citadelle des plus fortes; & quand le canon fut placé dans les postes où il devoit être, pour lors on ôta les planches, dont leur Forteresse étoit revêtuë. Les Indiens qui ne s'attendoient à rien moins qu'à une chose si surprenante, crûrent d'abord que le Diable s'en étoit mêlé. Ils prirent cette Forteresse pour un ouvrage tombé des nuës ou plûtôt pour un enchantement. Le Roi de Bantam, qui n'avoit rien de si beau dans ses Etats, se mit en tête de se l'aproprier dans la pensée d'y tenir sa Cour, pour lors les Hol-

landois firent jouer le canon d'une si terrible force, que ce Prince fut contraint de les laisser en repos.

On peut dire que la Compagnie des Indes Orientales est aujourd'hui le plus beau lustre de la République des Provinces-Unies. Cette Compagnie est montée à un si haut degré de puissance, qu'elle seule seroit capable de faire la Guerre au Roi de France. On assure que ce qui a le plus contribué à la rendre florissante, est la bonne foi qui régne à rendre à chacun ce qui lui appartient, de là vient qu'elle est bien servie & que tout le monde s'empresse à y entrer. Au retour des Indes tout le monde est payé jusqu'au dernier des Matelots, on n'a qu'à se présenter au Comptoir pour y recevoir son argent. A propos de cette exactitude au payement, il se passa une petite affaire à Paris, dans le tems que Mr. van Beuning, si célébre par ses Ambassades y residoit, qui merite d'être raporté ici. Un jeune François étant venu à Amsterdam, résolu de passer aux Indes dans l'espérance d'y faire plus de fortune que dans sa Patrie, se présenta aux Directeurs de la Compagnie. Comme il écrivoit parfaitement bien, & qu'il étoit d'ailleurs habile à tenir les Comptes, on lui donna une place d'Ecrivain dans un Vaisseau. Ce garçon n'aïant point laissé de bien en France, & étant sorti d'une famille obscure, s'attacha avec tant d'aplication au service de la Compagnie, qu'il

fit une haute fortune ; à son arrivée à Batavia, on lui donna un Emploi de plus de distinction ; peu d'années aprés, il entra dans les Comptoirs de la Compagnie. Comme le climat du Païs ne s'accommodoit point trop à son temperament, il tomba dans une maladie de langueur, & mourut enfin. Il laissa aprés sa mort douze cens mille livres de bien ; ne s'étant point marié, & n'ayant point de parens dans ce Pays. là, il ne restoit à la Compagnie que son simple nom. Le General en écrivit à Messieurs les Directeurs à Amsterdam, & leur marqua le nom de la personne & les biens qu'il avoit laissé, afin qu'ils en disposassent à l'avantage des héritiers qu'il pouvoit avoir laissé en France. Les Directeurs crûrent que le plus court chemin étoit de s'adresser à Mr. van Beuning qui étoit pour lors Ambassadeur de la République à la Cour de France. Ce Ministre ayant reçû les instructions qui lui étoient nécessaires pour ce sujet, fit mettre dans les Gazettes de Paris, que si quelqu'un de la famille du Défunt se présentoit, & qu'il donnât des preuves suffisantes qu'il étoit véritablement de ses parens, il lui feroit compter douze cens mille livres de bien qu'il avoit laissé. Cette Avertissement fut réitire pédant l'espace de prés de quinze mois, sans que personne parut. Le Marquis de Louvois étant venu un jour chez Mr. van Beuning, pour conférer avec lui sur quelque affaire d'Etat, on

passa de ces affaires à des conversations moins serieuses, Mr. de Louvois dit à Mr. van Beuning; *il faut avouer que les Directeurs de vôtre Compagnie des Indes sont de bonnes gens* ? *je m'étonne* dit-il *qu'ils se donnent tant de peine pour chercher les héritiers d'une somme si considerable. Si une pareille affaire étoit arrivée en France, personne n'en seroit l'héritier que Sa Majesté.* Mr. van Beuning qui étoit un homme d'esprit fit une réponse à Mr. de Louvois, qui étoit digne du discours qu'il avoit tenu. *Je ne suis pas surpris*, lui dit-il, *si l'établissement que vous aviez fait d'une Compagnie des Indes, semblable à la nôtre, a échoüé presqu'aussitôt qu'il avoit commécé: la bonne foi*, ajoûta Mr. van Beuning, *&* *le soin que nos Directeurs prennent de donner à chacun ce qui lui appartient*, *ont rendu leur Compagnie florissante*. En effet, d'abord que la Compagnie qu'on avoit établië en France avoit tant soit peu prospéré, on s'emparoit des profits, personne n'étoit payé, & quand il faloit faire de nouveaux armemens, pour réparer les pertes que l'on avoit faites par les naufages, on se trouvoit sans fonds. Les Interessez se dégoutérent enfin d'un Commerces qui tournoit tout à l'avantage du Roi, & qui cepnedant les ruinoit.

Pour revenir à l'héritage dont nous avons parlé ; cette Avanture fit tant de bruit en France, qu'enfin il se présenta un héritier, c'étoit un cousin du défunt qui se rendit

à Paris du bout de la Provence. Comme cet homme étoit extremement pauvre, il crut que c'étoit un songe, que la nouvelle de tant de richesses. Mr. vant Beuning lui fit toutes les questiõs qu'il jugea à propos, pour n'être pas trompé ; celui-ci répondit à tout d'une maniere qui donnoit à cet Ambassadeur tous les éclercissemens qu'il pouvoit souhaiter. Il fut donc reconnu pour le seul héritier qui restoit de la famille du défunt, & on lui fit toucher douze cens mille livres en argent comptant. Ce pauvre homme qui passoit tout d'un coup de la bassesse & de l'obscurité, dans un Etat de prosperité, ne se connoissoit plus. Il prit d'abord sa fortune pour un espéce d'enchantement : cependant, il acheta une Charge de distinctiõ à la Cour, fit faire des équipages, & faisoit rouler carosse comme un homme de la prémiere qualité.

En me promenant dans les principales Eglises, que je trouvois d'une beauté surprenante, ce qui faisoit toute mon attention, c'étoient les Monumens de marbre qu'on y avoit érigez pour éterniser la mèmoire de quelques Amiraux qui sont les Heros de la Republique ; rien de si superbe & de si riche que ces Tombeaux ; celui de Michel-Adrien de Ruiter qui s'étoit rendu si celebre dans les Guerres passées, fut un des principaux objets de mon admiration. Je trouvai l'Epitaphe de cette illustre

Amiral si belle, que je la copiai tout du long sur mes Tablettes. On le voyoit de sa grandeur naturelle couché sur un Tombeau & represénté armé. Il avoit une main sur sa poitrine, & de l'autre il tenoit un Bâton de Generel, sa tête reposant sur une piece de canon. A sa droite & à sa gauche on voyoit un Triton s'apuyant sur une Colonne de marbre, & tenant d une main une Conque marine ; au dessus on avoit représenté un Combat naval. Les Armes de Hollande étoient d'un côté, & celles de la Republique des Provinces Unies de l'autre ; une Renommée paroissoit au dessus; & plus haut les Armes de l'Amiral. A côté droit de ce Monument il y avoit une Femme avec des Emblêmes qui represéntoient la sagesse & la prudence;à côté gauche on voyoit une autre femme qui represéntoit la valeur & la force. L'Epitaphe du Heros êtoit gravée en letres d'or sur une pierre de touche. Il mourut de ses blessures dans la Guerre de septante deux, & sa Patrie perdit le plus grand homme de mer, qu'elle ait jamais eû. Il étoit né à Flessingue d'une famille pauvre & obscure, son grand courage l'avoit éleve à la Charge d'Amiral apres avoir passé par tous les degrez de la Marine depuis l'âge de huit ans. Je ne m'etonne point si nous n'avons jamais eu en France des Amiraux qui soient parvenus à une si haute reputation. On ne leur a jamais rendu de pareils honneurs. Si le Roi s'avisoit d'eriger des Mo-

numens à la mémoire de ceux qui ont bien fait & qui se sont finalez à sont service, il croiroit d'afoiblir sa gloire & de leur rẽdre des honeurs qui ne sont dûs qu'à nos Rois. On admira en France la tendresse que Sa Majesté eut pour le corps de feu Monsieur de Turenne. Ce Marechal ayant été tué d'un coup de canon, & son corps mis en pieces, le Roi ordonna que l'on ramassât ce précieux depôt, & qu'il fût enterré dans les Tombeaux de nos Rois. Ce grand Homme ne meritoit-il pas qu'on eut éternisé sa memoire, par un Monument aussi illustre que celui de l'Amiral Ruiter, dont nous avons parlé. Mr du Quesne qui passoit pour le plus grand Homme que la France ait eût pour la conduite des Armées navales, le méritoir il moins : Toute la récompense qu'il y a à esperer en France après s'être sacrifié pour la gloire du Roi, se borne au Bâton de Marechal, & à la Dignité de Duc & Pair, & pour y parvenir combien de Victoires ne faut-il pas avoir remportées à la tête des Armées ? Si le boheur quite pour un moment la valeur d'un General, n'est-il pas tout aussi-tôt disgracié, & toute la gloire qu'il s'étoit aquise ne disparoît elle pas comme un ombre ? A peine lui reste-t-il assez de bien pour vivre avec honneur le reste de ses jours : & voila enfin toute la recompense que l'on rend au merite ; de la vient que plusieurs Princes de France ont quite leur Patrie, & qu'ils sont al-

lez dans les Cours ennemies de cette Couronne. Nous en avons vû un exemple en la personne du fameux Prince de Condé, & si les Espagnols lui avoient donné les secours qu'ils lui avoient promis, les Guerres civiles qui ont paru dans le commancement de ce Regne auroient eu plus de succes, & le Roi ne seroit jamais monté à un si haut degré de puissance. Cependant les intrigues du Cardinal Mazarin l'ayant fait revenir dans les interêts de ce Monarque, les Espagnols ont vû la faute qu'ils avoient faite, & ce Prince est enfin devenu malgré lui le soutien de la Couronne de France, comme nous l'avons vû dans les Guerres passées. Le Prince Eugene, & le Prince Philippe de Savoye son frere son entrez dans les interêts de l'Empereur, par l'esperance d'une gloire plus solide, que celle dont on récompense le merite à la Cour de France. Le Prince de Commerci, qui fut tué à la Bataille de Luzara, & le Prince de Vaudemon, étoient dans les mêmes sentimens. Le Prince de Conti, le Prince de la Roche-sur-yon son frere, aujourd'hui Prince de Conti, & qui aspiroit à la Couronne de Pologne, le Prince de Turenne neveu du marechal de Turenne; le fils du Duc deCrequi &plusieurs autres jeunesSeigneurs de la Cour de France, se rendirent à Vienne, tant pour se signaler dans la Guerre de Hongrie, que pour y rester au service de l'Empereur, en renonçāt de gaïe-

té

té de cœur à leur Patrie. Si la plûpart de ces Princes sont revenus en France, c'est qu'on a negligé à la Cour de Vienne de rendre la justice qui étoit dûë à leur merite. Le Prince Eugene de Savoye, & les Princes de Commerci & de Vaudemont ont eu plus de perseverance; les grands services qu'ils avoient rendus à sa Majesté Imperiale les ont fait distinguer, & on les a élevez aux premieres Charges de la Guerre. La Cour de Vienne ayant reconnu une extreme valeur en la personne de ces derniers Princes, ne fit aucune dificulté de les preferer à ses autres Generaux. Ils donnerent les premieres marquç de leur grand courage dans la Guerre de Hongrie. La Guerre d'Italie où ils se sont signalez d'une maniere surprenãte a encore plus contribué à les faire connoître: & le Prince Eugene, qui est resté seul de ces Princes fait voir aujourd'hui par son habileté qu'il tient le premier rang dans la conduite des Armées.

J'ai dit que la seule consolation, qui me restoit eloigné de la France, étoient les Lettres tendres que Mademoiselle d'Angers m'écrivoit, c'est le nom de la Maîtresse de mon Oncle, j'en reçûs une, pendant le sejour que je fis à Amsterdam. Comme ces Memoires ainsi que je l'ai déja avancé dans un Avertissement, ne se bornent point aux évenemens de la Guerre, on ne sera pas fâché que j'en donne les copies. J'ai tant d'estime pour une

personne de son merite, que je serois un perfide, si je l'oubliois après les sermens que je lui ai fait d'un amour éternel.

Quand vous êtes parti de Paris, m'écrivoit Mademoiselle d'Angers, *vous m'avez laissé dans des mortelles inquiétudes. Il faut que je vous avoüe qu'un Amour qui se voit forcé à combatre contre deux redoutables Rivaux, un Oncle & un Neveu, se trouve dans un étrange embaras. La jeunesse qui est le partage de l'Amour, m'attire d'u côté, & l'interêt malgré la disproportion d'âge m'attire de l'autre. Vous avez triomphé à un égard de toutes mes inclinations. Vous possédez, si je l'ose dire, mon cœur. Je vous en ai fait confidence avant vôtre départ, & je n'ai point changé; mais ma fortune m'engage à négliger pour un tems ma tendresse; que cet aveu ne vous alarme point, vous y trouverez vôtre compte. Je tremble quand j'écris depeur que vôtre Rival ne surprenne ma Lettre. Pour faire ma paix il a falu me résoudre à lui faire des sermens que je vous haïssois comme le plus mortel de mes ennemis. C'est une perfidie qui m'a fait rougir, & qui doit réjouir vôtre cœur, faites-en, je vous prie, un bon usage, & ne vous abandonnez point aux plaisirs d'un Amour illegitime & volage tel que celui dont vous me peignez les agrémens avec tant de délicatesse dans vôtre derniere Lettre, où vous me parlez de la Hollande comme d'un Païs enchanté. Je*

les regarde comme des faux brillans, qui vous éblouïrent pour un tems; mais qui n'aiant rien de solide vous feront enfin regreter celle qui a fait l'objet de vôtre bonheur lors que vous étiez à Paris, & qui fait aujourd'hui celui de vôtre disgrace absent de la France. Je vous dirai pour nouvelle que la Cour n'a jamais été si brillãté. Le Roi prend d'un côté ses plaisirs, Monseigneur le Dauphin en fuit de même. Les autres Prince de la Cour en content aux Dames. On parle aussi beaucoup des grands preparatifs que les Turcs font à Constatinople pour venir faire la Guerre à l'Empereur, Je ne sai si le Roi y a quelque part; mais la consternation où la Cour de Vienne se trouve réjouït extrémement nos Ministres. J'en entens souvent parler à Mr. vôtre Oncle. Quoi qu'il en soit, si vous prenez le parti de la Guerre, comme vous me le mandez, je nous conjure de ne vous point trop exposer. Souvenez-vous que les Turcs ne font point de quartier. Si vôtre Lettre exprime les véritables sentimens de vôtre cœur, vous aimeriez mieux être auprès de moi qu'auprès de ces Barbares. Ie vous traiterois avec plus d'humanité; mais puis que cela ne se peut, aimons-nous toûjours en dépit de l'absence, & de celui qui nous a séparez, &c.

De peur que ceux qui aiment uniquement la Guerre ne se plaignent de ce que je m'arrête trop long-tems dans les Remarques

que j'ai faites sur la Hollande pendant mon séjour, je les finirai par une petite Avanture qui ne sera pas desagréable; après cela je quiterai ce Païs, & je poursuivrai ma route pour me rendre à la Cour de Vienne auprès du Prince Eugene où je m'attacherai uniquement à décrire ses Campagnes. Voici l'Avanture dont je parle; étant à Amsterdam, & me promenant un jour dans une grande ruë qu'on nomme *keyserfgraft*, je vis sur un Pont un homme de bonne mine, habillé de rouge avec un galon d'or, chantant quelques Airs qui avoient été faits sur la Paix de Nimegue, & à la gloire du Prince d'Orange qui s'étoit signalé dans la Guerre de 70 deux. Cet homme qui avoit tout l'air d'un Officier, chantoit si bien que dans moins d'une heure il eut debité un gros paquet de chansons qu'il avoit sous son bras. La curiosité me porta à m'aprocher de lui. J'appris que cette personne avoit fait une gageure assez plaisante avec quelques uns de ses Amis. Comme ces Messieurs se promenoient dans la ruë, celui dont je parle, & qui entendoit la Musique à fonds, voïant un Matelot qui chantoit ces Airs d'une voix enroüée & pitoyable, ce qui faisoit qu'il n'avoit point de debit, dit à ses Amis qu'il vouloit faire un pari avec eux: ce pari consistoit à un regal, celui qui le proposoit le devoit payer, si au bout de deux heures il n'avoit pas debité toutes les Chansons du Matelot; & au contraire,

s'il les avoit debitées, c'étoit aux autres Messieurs à le regaler; le pari ayant été accepté, celui ci alla trouver le Matelot & lui demanda ce qu il vouloit avoir de tous ses Airs. Le Matelot ravi de trouver une ocasion de se defaire tout d'un coup de sa marchandise, lui fit grand marchez, l'acord fut conclu à trois écus pour le tout celui qui les achetoit le païa& prit les airs Pour lors il commença à les chanter avec tant d agrément, que les jeunes Hollandoises charmées d'une si belle voix acouroient en foule de tous côtez pour les venir acheter, mais ce qu'il y avoit de plus plaisant, c'est que comme il savoit la Langue du Pays, il ajoutoit aux Airs qu'il chantoit mille bagatelles qui regardoient l'Amourette, & qui ne se trouvoient point imprimées dans ce qu'il vendoit. Ceux qui les achetoient lui demandoient à bon compte si tout étoit dans le livre. Le Musicien leur répondoit qu'oüi. Le debit alla si loin, que dans moins d'une heure il vendit pour six pistoles, ce qui ne lui avoit couté qu'un écu. La nouveauté de l'avanture, & la distinction de la personne qui chantoit en avoit augmenté le prix.

Après avoir fait mes adieux au Comte de *** avec qui j'avois passé le tems fort agréablement, je quittai la Hollande pour entrer dans l'Allemagne. Je ne trouvois point en voyageant ici les mêmes agrémens que j'avois eu dans les Provinces Unies, où la propreté, & la commodité des voi-

ſures m'avoient paru un enchantement. En arrivant dans les Villes où les Princes avoient paſſé, j'appris les empreſſemens que la Cour de France s'étoit donnez pour les faire revenir à Paris. On avoit dépêché Courier ſur Courier, & Mr. de Louvois leur faiſoit faire les plus belles offres du monde. Ce Miniſtre qui s'étoit toûjours opoſé à leur avancement étoit devenu plus traitables; il croioit que l'eſperance de quelques Emplois de diſtinction les feroit changer de ſentiment. Le Roi ne pouvoit ſouffrir que des Princes ſortis de ſa Cour allaſſent ſervir dans les Armées de l'Empereur ſon Ennemi. Mais ce qu'il y a de particulier, c'eſt que dans les offres que Mr. de Louvois leur faiſoit faire, on en avoit excepté le Prince Eugéne, comme ſi ce Prince s'étoit rendu indigne de la bienveillance de ce premier Miniſtre. Le Prince Eugene voyant la hauteur & l'ingratitude de Mr. de Louvois, fut pique d'une noble ardeur qui lui fit dire, qu'il reviendroit un jour en France en dépit de Mr. de Louvois; mais que ce ſeroit les armes à la main; ce qui en effet arriva dans la ſuite, lors que le Duc de Savoie entra en Dauphiné dans la Guerre qui prèceda la Paix de Ryſvvich. La Campagne de Toulon, & la Campagne de Lille, ont encore fait voir, que le Prince Eugéne ne s'étoit point dementi, & ſi la Guerre continuë, & que les Armes des Alliez aient un heureux ſuccès, comme il y a toute apa-

rence : on peut dire que ce fortuné General entrera en France d'une maniere qui le vangera du peu de complaisance que la Cour a eu pour son merite, & en même tems du mepris que l'on a fait de sa Valeur. Je fis le Voyage de Vienne, malgré l'incommodité des voitures avec assez de tranquilité, à la reserve d'une Avanture qui faillit à me couter la vie. Etant parti de Francfort après le diner, où j'avois congedié mon valet qui m'avoit fait une friponnerie, il s'éleva un broüillard si épais vers la nuit, que mon cheval s'égara de la route que je devois suivre, de sorte que je marchois toujours sans savoir où j'allois. Je me trouvois pour lors dans une rase campagne, & dans un Pays qui m'étoit aussi inconnu que si j'avois été dans les Deserts de l'Arabie. Il étoit si tard & la nuit étoit si obscure, que mille pensées commencerent à remplir mon esprit d'inquietude. Mon cheval en se cabrant fit un saut, & peu s'en falut que je ne fusse reversé par terre, pour lors en levant le bras pour l'arrêter, je portai ma main sur un visage dont la barbe étoit aussi piquante, que si je l'avois mise sur des épines. Je crus d'abord que s'étoit un Fantôme, ou quelque aparition nocturne. On peut juger de ma fraïeur, ne sachant ce que c'étoit. Je fis de mon mieux pour ramener mon cheval, & je jugeai à propos de mettre pie à terre pour éviter un plus grand malheur, m'étant envelopé de

mon manteau , & tenant le cheval par la bride , je me couchai sur un gazon fort humide, dans l'impatience de revoir le jour. Je n'ai jamais passé de nuit plus affreuse que celle-là, & je ne dormis non plus que si je m'étois trouvé sur mer au milieu d'une grande tempête. Le jour étant venu je découvrir ce qui avoit donné lieu à mon cheval de se cabrer Je me trouvai couché au pied d'une potence & au dessous d'un pendu, qui étoit exposé aux grands chemins. Ce spectacle me fit rire, & me divertit autant que j'avois eu de frayeur; cependant ayant répris le grand chemin je continuai ma route. J'arrivai à Vienne sur la fin de l'année 1683. La levée du siege de cette Place & les heureux succès que les Armes de l'Empereur avoient eu sur les Turcs, avoient extrémement réjoüy la Cour Imperiale. Je vis les Travaux qu'on avoit fait pendant le siége, & les ordres qu'on avoit donné pour les applanir. Mais comme la visite que j'avois à faire au Prince Eugene de Savoye, & au Prince de Commerci, faisoit toute mon attention, je me rendis auprés de ces Princes pour les saluer. Je les trouvai occupez à faire leurs équipages pour la Campagne de 1664. Leurs Altesses me reçurent avec toute l'honnêteté imaginable. Je leur fis le recit de l'Avanture qui m'étoit arrivée à Paris au sujet de Mademoiselle d'Angers Maîtresse de mon Oncle, ce qui les fit rire; cependant,

je dis à ces Princes, que puis que j'avois quitté la France par un coup de jeunesse qui m'avoit fait perdre ma fortune, il ne me restoit point d'autre ressource que celle d'avoir recours à leur bienveillance, & à leur Protection Le Prince Eugéne me demanda si j'avois autant d'inclination pour la Guerre, que j'en avois eu pour les Finances, je répondis à Son Altesse que je n'avois encore tué personne, mais que le cœur guerrier me vindroit avec le tems. Le Prince me dit avec la douceur qui lui est si naturelle, que je pouvois hazarder quelques Campagnes pour consulter mon inclination, & que si elle me portoit à la Guerre, je ne devois point me mettre en peine d'un avancement. Je remerciai Son Altesse des marques qu'elle me donnoit de son estime, & je le priai en même tems de souffrir que je le suivisse en qualité de volontaire dans ses Campagnes; j'ajoûtai que quoi que j'eusse perdu l'espérance d'une fortune assurée, j'avois cependant conservé les ressources qui pouvoient me faire toucher de l'argent quand j'en aurois besoin. Le Prince de Commerci me répondit là dessus, que j'avois donc un extréme bonheur dans la disgrace de mes Amours, & qu'aparament ce qui me touchoit encore sensiblement le cœur, c'étoit la perte que j'avois fait d'une Maîtresse. Je lui répondis qu'il faloit se consoler dans ces sortes de révolutions; mais que cependant je n'oublierois jamais l'estime que j'avois

conçûë pour Mademoiselle d'Angers. J'appris la mort du Prince Philippes ; frére du Prince Eugéne qui restoit par là seul au service de l'Empereur. La perte que le Prince Eugéne venoit de faire d'un frére qu'il aimoit tendrement l'avoit extrémement affligé : Elle ne fut gué es moins sensible au Prince de Commerci. Avant le Siége de Vienne le grand Visir fit faire divers mouvemens à l'Amée Ottomane pour tromper le Duc de Lorraine, & lui dérober sa marche. Cela donna occasion à un choc qui se passa entre la Cavalerie Impériale & & un Corps de Tartares, qui avoit été détaché pour venir fondre sur celle-là. Le Prince Louis de Bade voïant le péril arrêta le désordre de quelques Escadrons Impériaux qui avoient d'abord été rompus, & sauva par sa sage conduite la Cavalerie Allemande, qui auroit été entierement défaite par la supériorité des Ennemis. Elle se retira enfin avec beaucoup de précipitation proche de Pétronel. Le Prince d'Arensberg & le Prince Philippes de Savoie perdirent la vie dans cette Action ; celui-là eut la téte fenduë d'un coup de sabre qu'un Tartare lui porta, & le Prince Philippes aprés s'être signalé, & être sorti de la mêlée, eut le malheur de recevoir un coup du pommeau de la selle de son cheval dans l'estomach. Son cheval ayant été blessé il n'étoit plus possible de l'arrêter ; enfin ce Prince fut porté à Vienne, & y mourut quelques jours aprés,

extremement regrété du Prince Eugéne son frére & son cadet.

Je ne trouvai point tant d'éclat à la Cour de Vienne, qu à celle de France, cependant l Empereur occupe le prémier Trône du Monde. Quand j'allois voir manger le Roi de France,& que je me trouvois à son oposite un seul de ses regards me faisoit trembler, d ailleurs rien n étoit si brillant que sa suite. Monseigneur le Dauphin, les autres Princes, & les grands Seigneurs étoient d'une propreté, & d'une magnificence sans pareille; d'un autre côté les Dames de la Cour ne leur cédoient en rien, outre la richesse de leurs habits que le caprice des modes inventoit; elles avoient un air qu on ne voyoit guéres qu'à la Cour de France. Les Maîtresses du Roi principalement se distinguoient par dessus toutes les autres Le Roi étoit tout puissant & à la fleur de son âge; ses Conquêtes, & les nombreuses Armées qu il avoit sur pié le faisoient craindre de ses sujets, & le rendoient redoutable à ses Voisins. En faisant le paralelle de la Cour de France & de la Cour de Vienne, si je ne trouvois pas en celle ci tant d'éclat j'y remarquois du moins plus de douceur, & de bonté, cela fit qu'insensiblement je m'accoûtumai à Vienne, & que j'en aurois preferé le sejour à celui de Versailles. L'Empereur qui regnoit pour lors, étoit Leopold I., dit Leopold Ignace François Balthazar Io-

ſeph Felicien, né le 19. Juin de l'année 1640. Il fut elû Empereur le onze du même mois en 1658. Il épouſa en 1665. en premiere nôce, Marguerite Marie-Théréſe d'Autriche Infante d'Eſpagne, fille de Philippe IV de laquelle il eut Ferdinand Venceſlas mort au berceau en 1668 Il y avoit encore une fille de ce mariage. L'Impératrice mourut au mois de Mars de l'année 1673., & l'Empereur ſe maria le 15, Octobre ſuivant avec Claude Felicité d'Autriche d'Inſpruch, qui mourut le 8. d'Avril 1676 Leopold, I. prit en ſuite une troiſiéme femme le 14 Decembre ſuivant, ce fut Anne-Marie-Joſeph de Neubourg née le 6. de Ianvier de l'année 1655. Fille de Philippes Guillaume Prince Palatin Duc de Neubourg, & de ſa ſeconde femme Eliſabeth Amelie de Heſſe. Il en eut le 27. Iuillet de l'année 1678. un fils nommé Ioſeph-Iacob-Iean-Ignace-Euſtache, qui fut élû Roi des Romains & de Hongrie, lequel occupe aujourd'hui le Trône Impérial, & enſuite, il eut l'Archiduc-Charles à préſent Roi d'Eſpagne, & divers autres enfans.

L'Empereur Leopold, dont nous avons parlé me parut d'une humeur un peu mélancolique; mais en même tems le meilleur Prince du monde. Il étoit d'une moienne taille, & la couleur du viſage un peu brune. Il s'eſt diſtingue pendant ſon regne par ſa pieté & par ſa clemence. Sa vie fut troublée par pluſieurs adverſitez que les

affaires

affaires domestiques & étrangeres lui causerent; cependant sa patience le fit triõpher de tout. La plûpart des malheurs qui ont inquiété ce Prince lui ont été suscitez par la Cour de France. La haine, & la jalousie qui a toûjours régne entre ces deux Maisons, ont été la source des Guerres qui ont troublé son regne, comme nous le verrons dans les Campagnes du Prince Eugéne. Ce grand Capitaine vint fort à propos à la Cour de Vienne pour relever la gloire de l Empire Nous avons dit que la piéte étoit la vertu dominante de l'Empereur Leopold. On n'a jamais vû de Prince qui eut plus de tendresse pour les pauvres, ou pour les personnes affligées. Si les grandes depenses, qu'il étoit obligé de faire pour soutenir la Guerre, lui avoient permis de faire tout le bien qu'il auroit souhaité, on croit qu'il auroit dechargé les Peuples de la plûpart des impôts. Comme il ne regnoit point par un esprit d'ambition qui porte la plûpart des Princes à sacrifier tout pour s'agrandir, il ne tiroit aussi de ses sujets, que le moins qui lui étoit possible. Il seroit à souhaiter que tous les autres Princes eussent eu les mêmes sentimens, on ne verroit point aujourd'hui divers Etats accablez de malheurs & les Peuples de misere. Quand un Prince s'est mis en tête de faire la Guerre toute sa vie, il ne merite point de régner & se depouille des vertus eminentes qui lui doivent attirer l'amour de ses Sujets. Les Souverains doivent être les

Peres des Peuples, & pour cela il faut qu'ils ayent pour eux de la clemence & de la tendresse. Pendant mon séjour à Vienne j ai fait plusieurs autres remarques sur la Cour de l'Empereur, dont je parlerai dans ces Memoires lors que l'occasion s'en présentera. Je viens aux agrémens que je trouvai d'abord dans cette Capitale. Comme je ne savois point parler la Langue du Païs, & que quand on venoit à la Cour Imperiale, il n'y avoit qu'à parler François pour se rendre odieux, cela me fit prendre la résolution d'apprendre l'Allemand, malgré le mépris que presque tous les François font des Langues étrangetes, par la grande opinion qu'ils ont de la politesse de leur Langue L'accès des femmes pour un jeune homme est la voïe la plus courte, pour étudier le monde, je jugeai à propos de me servir de cette methode, qui est celle dont la plûpart des Allemans se servent à Paris à leur arrivée: Pour apprendre la Langue Francoise, ils font d'abord une Maitresse. Je me mis en tête de faire aussi une Maitresse Allemande. J'eus moins de peine à réüssir que je n aurois en France Les filles sont à Vienne d un accès fort libre, & je crois que l'amour leur rompt la tête aussi-bien qu'aux Françoises. Enfin je fis un choix qui me servit d'amusement, en l'absence de Mademoiselle d'Angers pour qui je conservois cependant toujours la tendresse de mon cœur. La Viennoise que je jugeai,

digne de mon estime étoit une personne de mérite. Comme elle ne savoit point nôtre Langue, & que je ne savois point la sienne il falut d'abord faire l'amour par signes : cette metode avoit tant d'agrément pour elle & pour moi, que nous ne faisions que rire quand nous étions ensemble. Cependant, à force de parler elle aprenoit toujours quelque mot, & moi de même. Comme je la frequentois au retour de toutes nos Campagnes, elle devint si savante dans nôtre Langue, & moi dans la sienne, que nous faisions l'amour dans la suite indifferenment, en François ou en Allemand. Cette inclination me procura mille connoissances que je n'aurois jamais decouverte par moi-même. Vous avez à Vienne, comme à Paris, un grand nombre d'Abbez & de gens d'Eglise, qui ont des commerces galans. La Viennoise ma Maîtresse m'aprenoit à les connoitre, & me faisoit le recit de leurs Avantures. De cette Scéne nous passions à une autre d'une plus grande distinction, qui étoit les Amours des grands Seigneurs, avec quelques Dames de la Cour; & voilà comme je passois le tems à Vienne. Je viens à present aux affaires de la Guerre, & je commencerai par les troubles de Hongrie, suscitez par Emeric Comte de Tekeli, & fomentez par la France.

Le Comte Etienne de Tekeli pere d'Emeric Comte de Tekéli, qui attira les Turcs en Autriche, étoit si puissant dans

la Haute-Hongrie, qu'il joüissoit de trois cens mille livres de rente. Si on en doit croire le sentiment de quelques-uns, ses grandes richesses furent la principale source de son infortune & de ses disgraces. Il étoit parvenu à cette puissance par l'héritage de sa Mere, qui étoit fille & heritiere d'Emeric Thurso Palatin de Hongrie. D'ailleurs, il avoit eu de grands biens du côté de sa Femme. Les Ministres de l'Empereur, dit-on, jaloux de la puissance de ce Comte, mirent tout en usage pour le dépoüiller de ses richesses. Pour cet effet ils tâcherent de l'enveloper dans la Conspiration du Comte de Serin, d'abord que celui-ci eut été executé de méme que trois autres grands Seigneurs de Hongrie, savoir, Frangipani, Nadasti, & Tattembach, auxquels on trancha la tête, ce qui fut en l'année 1671.

L'Empereur averti que quelques autres Seigneurs soupçonnez d'avoir eu part dans la méme Conspiration, aussi bien que le Comte Etienne de Tekeli, s'étoient retirez dans leurs Forteresses resolus de s'y defendre, envoïa le General Heister avec un Corps de Cavalerie pour les y assieger. Il se rendit maître de toutes les Places qui appartenoient aux Comtes d'Osterchits, Petrozzi & Baragozzi, où l'on dit qu'il trouva beaucoup de munitions de bouche & de guerre. De là il marcha contre le Comte Etienne de Thekeli, qui protestoit qu'il avoit toujours été fidele à

l'Empereur, & offroit de se justifier selon les formes établies par les Loix de Hongrie; mais qu'il se preparoit à emploïer la force pour sa defense, si on prétendoit n'avoir aucun égard à ces Loix, & juger de lui à la Turque, comme il voïoit qu'on le faisoit à l'égard des autres. Tekeli avoit fait saisir toutes les avenuës de son Château; qui, étant entre des Montagnes, étoit facile à garder, cela obligea Heister à dnmander du Canon & de l'Infanterie, avec quoi il mit le siége devant le Château de Kus où TeKeli s'étoit renfermé. Pendant les premiers jours du siege ce Comte mourut de maladie, & laissa son fils entre les mains de quelques-uns de ses Amis, qui tâcherent de se bien defendre; mais se voïant sur le point d'être forcez, le jeune Emeric Comte de TeKeli qui n'étoit pour lors âgé que de quinze ans, se sauva de nuit avec Baragozzi. Petrozzi, & quelques autres. Ils se retirerent dans le Château de Licovva, où ils furent encore assiegez: mais ils trouverent une seconde fois le moïen de se sauver à la faveur de la nuit, & se retirerent au Château de Hust en Transilvanie. Les biens de Tekeli furent confisquez, & on ne vid plus que desolation dans tout son Païs. Ses trois sœurs furent amenées à Vienne, où elles se firent Catholiques, & se marierent dans la suite à trois grands Seigneurs de la Cour Imperiale. TeKeli ne pouvant oublier le mauvais traitement que l'Empereur

avo't fait à son Pere resta en Transilvanie avec quelques autres Chefs des Mécontens, en attendant que le tems lui fut favorable pour se vanger. Cependant il tâcha de s'insinuer dans les bonnes graces du Prince Abaffi ; son esprit & son extréme valeur, le firent bien tôt distinguer des autres Seigneurs de cette Cour, & lui aquirent la faveur du Prince, il devint son premier Ministre. Le Roi T. C voïant l'élevation du Comre de TeKeli dans la faveur du Prince de Transilvanie, lui fit écrire une Lettre par le Marquis de Louvois la plus obligeante du monde. La Cour de France ne pouvoit mieux choisir son tems pour favoriser les projets qu'elle avoit formez sur l'Empire. Le mécontentement de TeKeli, & le desir ardent qu'il avoit de se vanger venoient fort à propos, il ne lui manquoit pour cela qu'un puissant appui & un considerable secours d'Argent. Le Roi de France profitant de ces heureuses dispositions envoïa une personne de confiance auprés de TeKeli, qui l'assura de sa protection, & lui promit tous les secours dont il auroit besoin On lui fit entendre en même tems qu'on avoit pris des mesures si justes à la Cour Ottomane, qu'il pouvoit faire fonds que le Grand Seigneur étoit dans les mêmes dispositions. En effet l'Ambassadeur de France qui residoit à Constantinople avoit porté le Sultan à joindre ses forces à celles de TeKeli pour entrer dans l'Empire.

D'un autre côté la Cour de France apuïa la fortune de Tekeli auprés du Prince de Transilvanie, & les caresses & les offres que l'on fit à ce Prince, l'engagerent enfin à declarer Tekeli General des Troupes qu'il envoïoit au secours des Mécontens. Tekeli en fit la revuë, & trouva qu'elles alloient à douze mille hommes effectifs, outre le Corps d'Armée separé qui étoit commandé par le Comte de Tekeli son cousin. En 1678. ce Chefs des Mecontens, aïant fait marcher ses Troupes, commença ses Conquêtes dans la Haute-Hongrie, prit plusieurs Villes considerables, & se rendit Maître de la Campagne. Le bonheur que ses Armes eurent d'abord l'encouragea à entrer dans la Basse Hongrie, & s'étant rendu Maître de Levvents auprés de Strigonie, ou Gran, il envoïa à tous les habitans du Païs des Lettres circulaires pour les inviter à prendre les armes, & à suivre son parti. Ces Lettres, la haute reputation de Tekeli, & ses heureux succèz, attirerent les Hongrois en si grand nombre, que son Armée se trouva au commencement d'Août de plus de vingt mille hommes, sans y comprendre les détachemens qu'on avoit fait. Cependant la Cour de Vienne souhaitant d'arrêter ces troubles de peur qu'ils n'eussent des suites funestes pour l'Empire, donna les mains à l'accommodement des deux Partis, par la médiation de l'Archevêque de Strigonie qui y travailla avec les

Ministres de l'Empereur. On examina donc les sujets de plainte & les prétentions de Tekeli, & des Mecontens, qui étoient, *qu'on feroit sortir du Royaume de Hongrie, tous les Ecclesiastiques qui leur étoient suspects; qu'on leur accorderoit une Amnistie generale, le libre exercice de leur Religion, la restitution de leurs biens & de leurs Temples, & la permission d'élire un Palatin de leur Nation*, avec menaces de livrer aux Turcs toutes les Villes des Montagnes, dont ils s'étoient rendus Maitres, si on ne leur accordoit ce qu'ils demandoient. Ces Articles ne furent point du goût de la Cour de Vienne; c'est pourquoi la Guerre recommença comme auparavant; & comme Tekeli étoit poussé d'une part par la France, & de l'autre par la Cour Ottomane cela le rendoit d'autant plus intraitable.

Il y eut en 1680. une Treve pour deux mois, & pendant ce tems on mit sur le tapis quelques propositions d'accommodement. Le Comte de Tekeli qui avoit toûjours aimé la fille du Comte de Serin, qui fut ensuite mariée avec le Prince Ragotzi, la rechercha en mariage d'abord que celui ci fut mort, les premieres amours sont toujours les plus tendres, & rien n'est capable d'en éfacer l impression. Les Ministres de l'Empereur informez de sa passion, mirent tout en usage pour traverser ce mariage qu'ils regardoient comme une chose très-prejudiciable aux inte-

rêts de leur Maître. On peut juger de l'excès de son desespoir, & en même tems de l'excès de son amour, puis qu'il offroit de se faire Catholique, si on vouloit lui permettre de l'épouser. Cette alliance ne fut point aprouvée par les Ministres de l'Empereur, qui representerent à S. M.Imperiale, qu'outre que ce mariage rendroit Tekeli encore plus puissant, on devoit d'ailleurs aprehender que la Princesse Ragotzi ne voulut vanger la mort de son infortuné Pere. Il se fit ensuite à Tirnau une convocation des Etats de Hongrie pour y traiter des moïens qui pouvoient accommoder les deux partis. Tekeli sensiblement outré de ce que l'Empereur avoit refusé de consentir à son mariage avec la Princesse Ragotzi, prit son tems pour en marquer son ressentiment. Il dit hautement qu'il ne pouvoit rien conclure sans la participation du grand Seigneur. S.M.I. voiant que Tekeli étoit devenu intraitable, prit la resolution d'envoïer le Baron de Kaunits à Tonstantinople, pour s'aboucher avec le Grand Visir, & conferer avec lui sur les excuses de TeKeli. Celuici ayant été informé de l'Ambassade de Kaunits, en fut si irrité, que sans attendre la fin de la Treve, il sortit de son Camp, recommença les actes d'hostilité, & s'aprocha des frontieres des Turcs. Les Mecontens à son imitation reprirent les armes. La Cour de France voiant qu'elle avoit reüssi auprès de TeKeli, qui étoit

de lui inſpirer la Guerre, & de l'éloigner de tous les accommodemens qui lui ſeroient popoſez de la part de l'Empereur, eut ſoin de lui faire toucher de conſiderables remiſes. Le Marquis de Louvois lui écrivit encore une lettre pour l'encourager. *Vous devez faire fonds*, lui marquoit ce premier Miniſtre, *que le Roi mon Maître ne vous la ſſera manquer de rien. Si Dieu benit vos armes dans une juſte Guerre, que vous allez entreprendre contre un Prince, qui s'eſt declaré l'ennemi juré de vôtre Religion, de vôtre Liberté, & de vos Privileges, & qui s'eſt emparé de tous vos biens, comptez que ce ſera pour vous un acheminement au Trône de Hongrie. Le Roi T.C. m'a chargé de vous aſſurer fortement de ſa protection, &c.* Le Comte de TeKeli profitant de tous ces avantages, & flaté par de ſi belles eſperances entreprit donc de faire la Guerre,& en effet aïant reçû de grands ſecours des Turcs & des Tartares, ſepara ſon Armée en trois Corps, l'un étoit commandé par TeKeli, lui-même, l'autre par Petrozzi,& le troiſiéme par Palaffi Imbre. Enſuite il forma le deſſein d'entrer dans les Païs Hereditaires de la Maiſon d'Autriche par trois endroits differens, tandis que d'un autre coté les Turcs aïant à leur tête le Baſſa de Bude, feroient irruption dans la Croatie. TeKeli avoit fait mettre ſur ſes Etendarts ces paroles pour inſcription. *Comes Tekeli, qui pro Deo, & Patria*

pugnat. La Cour Impériale considérant les funestes suites que pouvoit avoir la Guerre de Hongrie, jugea à propos de faire de nouvelles tentatives, pour obliger TeKeli à mettre les Armes bas. Pour cet effet, on fit au commencement de l'année 1681. une Treve qui dura jusques à la Diéte qui se tint à Oedembourg sur la fin du mois d'Avril. On pria TeKeli de s'y trouver; mais il s'en excusa & se contenta d'écrire une lettre qu'il signa de sa propre main, & la fit encore signer à six des Principaux des Mécontens. Par cette lettre ils offroient d'accepter l'Amnistie aux conditions, *qu'on leur accorderoit la liberté de leur Religion, qu'on leur rendroit tous leurs Temples, & tous leurs biens, & qu'on païeroit en même tems aux Turcs l'agent qu'on leur avoit promis.* La Diéte envoïa cette lettre à l'Empereur, qui fit réponse qu'il ne pouvoit consentir au nouvel Article touchant les Turcs. TeKeli informé de la réponse de la Cour de Vienne reprit les Armes & recommença les hostilitez, mais aussi-tôt il les cessa, & proposa même de rentrer sous l'obéissance de l'Empereur. Le grand Seigneur allarmé de cette nouvelle, par les dispositions où TeKeli paroissoit de vouloir faire sa paix avec l'Empereur, lui envoïa un Bassa pour l'en détourner, avec offre de lui faire avoir la Principauté de Transilvanie, immédiatement après la mort du Prince Abaffi. Ce Bassa éxécuta heureusement sa Négotiation dans les

Conferences qu'il eut avec TeKeli, & les autres Chefs des Mécontens, lesquels promirent au nom de tout le Roiaume de Hongrie de payer à Sa Hautesse un Tribut de quatre-vingt mille écus par an, si elle leur vouloit donner un puissant secours. Enfin, la Cour de Vienne cherchant toûjours les moyens de prevenir la Guerre, & de mettre fin aux troubles de Hongrie, & se trouvant d'ailleurs occupée à faire couronner l'Impératrice, conclut encore avec TeKeli une suspension d'armes : Ce fut dans le mois d'Octobre de l'année 1681. & elle devoit durer jusques au prémier de Juillet de 1682. Cependant comme Tekeli avoit formé le projet de commencer la Guerre & d'agir ouvertement, d'abord que la Treve entre l'Empereur & les Turcs seroit expirée ; ce qui étoit au commencement d'Août ; il se rendit auprès du Bassa de Bude avec une escorte de trois mille chevaux pour s'aboucher avec lui & conférer ensemble sur les mouvemens que feroient leurs Armées. Le Bassa informé de sa venuë, voulut rendre à Tekeli tous les honneurs qui étoient capables de flater son ambition, & qui pouvoient l'engager plus étroitement dans les interêts du Grand Seigneur. Pour cet effet il ordonna à son fils de l'aller recevoir à la Porte de la Ville à la tête des Spahis. Tekeli entra dans Bude en Conquérant. Les Troupes de son Escorte furent logées sous des Tentes au

delà

delà de la Riviere proche de Peſt Le Baſſa à la tête des Janiſſaires l'attendit dans la Ville, lui fit toutes les civilitez imaginables, & l'aſſura en même tems de la bienveillance & de la protection de ſa Hauteſſe. Après cela il le pria d'ôter ſon bonnet à la Hongroiſe, & lui en préſenta un autre à la Turque enrichi de pierreries; il lui donna auſſi un ſabre, une Maſſe d'armes & un Drapeau & lui dit que le Grand Seigneur lui faiſoit préſent de tout cela, pour lui donner des marques de ſon eſtime & de ſon affection. Outre cela le Baſſa lui donna encore en ſon particulier quelques chevaux richement enharnachez On dit même qu'il le déclara Roi de Hongrie, lui mit la Couronne ſur la tête, & le revêtit des Habits Royaux, en préſence de tous les Officiers de la Garniſon, & de pluſieurs autres Baſſas qui avoient reçû ordre exprès de ſe rendre à Bude pour aſſiſter à cette pompeuſe Cérémonie. Les inſtances que l'Ambaſſadeur de France avoit faites à la Cour Ottomane, contribuérent beaucoup à porter le Grand Seigneur à faire cette démarche, La vûë d'une Couronne avoit de puiſſans attraits ſur l'eſprit de TeKeli, & il n'en faloit pas davantage pour l exciter à la révolte & au ſoûlévement. La gloire de TeKeli venoit de monter par là au comble des grandeurs; mais elle ne rempliſſoit pas encore toute l'étenduë de ſes deſirs. L'amour tendre qu'il avoit conçû pour la Princeſſe Ragot-

zi ne lui permettoit pas de joüir de cette tranquilité qui fait la félicité des Rois, aussi-bien que de leurs Sujets. Pour contenter cet amour, il voulut encore faire une tentative auprès de l'Empereur, qui fléchit ce Prince, car ayant envoyé son Sécretaire à Vienne, pour obtenir la permission d'épouser la Princesse. L'Empereur qui étoit un bon Prince crut qu'une complaisance faite à propos à TeKeli seroit capable de le ramener dans l'obéissance. Sa M. Imperiale considéroit d'alleurs : qu'en fait de mariage on pouroit toûjours passer outre sans son consentement, ainsi elle prit le parti d accorder à l'Envoyé de TeKeli, tout ce qu'il lui demandoit au nom de son Maître. A cette nouvelle TeKeli fut dans une joye qui ne se peut exprimer. Il en donna tout aussi tôt avis à la Princesse Ragotzi, qui se rendit à Mongatz, où le Comse de TeKeli la vint trouver, & y célebra ses nôces ; ensuite il fit entrer des Troupes de son parti dans cette Forteresse, & dans toutes les autres qui apartenoient à la Princesse son Epouse. En 1682. au mois d'Août TeKeli commença à faire tout de bon la Guerre, & ayant joint ses forces à celles des Turcs, il porta la terreur & la désolation partout. Pour donner plus d'éclat à ses projets, il fit battre de la Monoie, où il étoit représenté d'un côté avec ces parolss; *Emericus Comes*, *Tekeli*, *Princeps Hungariæ*: & sur le revers on lisoit, *Pro Deo*, *Pro*

Patria , & Pro Libertate. Dans le mois suivant, il fit une députation vers la Cour de Vienne qui fut considérée comme l'éclair, qui précede la foudre Ces Députez présenterent à S. M. Impériale un Mémoire; où lui Tekeli, tous les Mécontens protestoient, *qu'ils ne seroient point responsables des calamitez que la Guerre alloit causer, parce qu'ils n'avoient point eu d'autre intention, que celle de conserver la libeté, & les Priviléges de la Hongrie, dont l'Empereur avoit juré à son Couronnement l'éxacte observation.* Après cette démarche Tekeli convoqua une Diéte qui se tint dans le mois de Janvier de l'année 1683. où un Aga Turc devoit être présent pour y prendre soin des interéts de la Cour Ottomane: On en fit l'ouverture à Cassovie. Un Bassa de la part du Grand Seigneur y assista? plusieurs Comtes du Royaume de Hongrie quoi que fideles à la Cour de Vienne, ne se pûrent dispenser d'y envoyer leurs Députez, pour prévenir les menaces de Tekeli, qui protesta dans la Diete qu'il ne pouvoit se séparer des intérêts de la Porte. Cependant TeKeli continuant toûjours à bloquer les Forteresses qui restoient à l'Empereur dans la Haute-Hongrie, & à se rendre Maitre des passages par où les Imperiaux pouroient entrer, voulut encore témoigner qu'il ne pensoit à rien moins qu'à la Guerre. Il declara aux Députez des Comtes fidéles à l'Empereur, qu'il souhaitoit que la cour de

Vienne devenant plus traitable, voulut lui accorder des conditions raisonnables Mais il faut croire que puis qu'il avoit pris son parti, ces sentimens n'étoient point sincéres, & qu'il étoit plus porté à la Guerre qu'à la Paix. Il en donna bientôt des marques; ce fut à l'aproche des Turcs Pour lors il leva le masque de sa dissimulation, & se mit en état de satisfaire aux engagemens dans lesquels il étoit entré avec la Porte & la Cour de France. Le Grand Visir ayant passé la Save vint camper prés d'EffeK; & ce fut là que TeKeli aprés avoir traversé le Dauube à Valcovvar le vint joindre. On envoya jusques à trois lieuës au devant de lui le Chiaous Bassi, suivi du Spahilar Agasi, & de divers autres Agas, à qui Mauro Cordato, prémier Interprete du Grand Seigneur, servit de truchement. Six vingt Dellis du Visir vinrent lui offrir leur services, & lui firent savoir, qu'ils venoient pour obéir à ses ordres. Ils se mirent à la tête, dans le reste de la marche qu'il avoit à faire, pour se rendre au Camp des Turcs. Aprés eux marchoient cent cinquante Hussars bien montez, avec des Trompêtes, & des Timbales. L'un d'eux portoit un Etendart de couleur bleuë, où l'on voyoit en or un bras, tenant à la main une épée nuë, & le nom de Tekeil autour. Il y avoit encore un Etendard rouge avec ses armes, & quelques autres, avec six chevaux de main, cinquante Gentilhommes

Hongrois, Proteſtans & Catholiques, & entr'autres le Comte Humanai marchoient enſuite. On voïoit aprés un Cornéte qui étoit ſuivi de divers Hongrois, mêlez parmi les Turcs. Sept autres cheveux de ſelle étoient conduits après eux par des Palefreniers vêtus à la Hongroiſe. On voïoit derriére eux TeKeli lui méme ſur un cheval ſuperbement enhernaché, que le Viſir lui avoit envoyé. Il étoit environné de ſix perſonnes avec des peaux de Tigre ſur le dos, vêtus à la Hongroiſe d'un drap gris fouré de loup Cervier, avec des galons d'argent ſur les bords, & une longue plume blanche ſur le bonet. Après étoit ſon Carroſſe avec ſix Heyduques à chaque portiére, vétus d'une étoffe de ſoie rouge, doublée d'oranger, avec des plumes ſur leurs bonnets. Il y avoit encore un autre Carroſſe, & deux caléches, ſuivis d'un Etendart, à la téte d'une Compagnie d'Heiduques, & bien mis, & bien armez. Enfin, venoit une troupe de Cavaliers qui faiſoient avec les précédens le nombre de quatre cens. TeKeli arriva en cet ordre à la Tente du Viſir qui le régala de caſtans, avec tous ceux qui le ſuivoient. Le Viſir lui fit auſſi préſent d'une Veſte doublée d'Hermine, & couverte d'une étoffe à petites fleurs d'argent, ſur un fonds rouge, après quoi il fut conduit dans une Tente qu'on lui avoit préparée, & qui étoit environnée de diverſes autres pour la Nobleſſe qui étoit avec lui. On fit cette reception

à TeKeli aux yeux de l'Evoïé de l'Empereur, pour lui faire voir l'estime que l'on faisoit à la Porte de ce Chef des Mécontens. TeKeli eut plusieurs Conférences avec le grand Visir, sur les desseins que l'on pourroit former de concert, & sur ce qu'il pourroit faire en particulier; après quoi il repartit pour Cassovie. Dès qu'il y fut arrivé il y fit publier un Manifeste, par lequel il exhortoit tous les Hongrois, qui avoient quelqu'amour pour leur Patrie, à se ranger sous ses Etendards. Il leur faisoit savoir, *Que le Grand Seigneur recevroit sous sa protection tous les Hongrois, qui embrasseroient le parti des Mécontens, & qu'il les maintiendroit dans leur Religion, & leurs priviléges; mais qu'on ne donneroit aucun quartier à ceux qui refuseroient de se soûmettre.* Comme les Peuples se portent aisément aux Révolutions, & que le changement de Parti les flate toûjours d'une meilleure fortune, ce Manifeste fit une telle impression sur eux, que plusieurs Villes ouvrirent leur portes aux Mécontens. Mais puis que Vienne faisoit l'objet de l'ambition de TeKeli, & du grand Visir, aussi bien que le principal but de leurs Conquêtes, nous en donnerons ici la description.

Vienne Ville Capitale de l'Autriche, est située sur le Danube. L'Empereur Maximilien Prémier, aiant pris la résolution d'y tenir sa Cour vers l'année 1500. contribua beaucoup à son embelissement.

Avant le dernier Siége, son Fauxbourg de Leopolstadt étoit presque aussi magnifique que la Ville méme. La superbe Eglise des Ecossois, & la Maison des Favorites s'y distinguoient par leur beauté. Les Palais que plusieurs Seigneurs de la Cour de l'Empereur y avoient, en faisoient les principaux ornemens: enfin, tout cela fut réduit en cendres pendant le Siége de 1683. dont nous allons parler. L'Eglise Cathédrale dédiée à St. Etienne est célébre à cause de son clocher qui est un des plus remarquables qui soit au monde. Sa hauteur est si prodigeuse qu'on peut decouvrir sans peine, quand on est sur ce clocher, une bonne partie de l'Autriche. Les Ouvrages d'Architecture qui l'embellissent sont d'une beauté tout à fait surprenante. L'Eglise de nôtre Dame est aussi une des plus considerables. Les Fortifications de cette Capitale consistent en douze Bastions. On les nomme [1 de la Cour, *ou* du Bourg, 2. de Lobel, 3. du Portoy, 4. du Danube, 5. de Canit, 6. de la Porte neuve 7. de Corinthie; 8. de Biber, 9 de Holler. Stauden, 10. de Brain, 11. de Malthe, & 12. d'Espagne.] En l'année 1529. le 25. de Septembre, elle fut assiégée par Soliman II. avec une Armée de deux cens mille hommes. Cet Empereur avoit une si bonne opinion de son entremise, qu'il se ventoit de l'emporter à l'arrivée de son Artillerie qu'il faisoit venir sur le Danube; mais le Gouverneur de Presbourg le trom-

pa dans ses espérances ; car ayant fait pointer sur les bords de ce Fleuve les canons de sa Forteresse, il coula à fonds l'Artillerie de Soliman. Celui ci ne pouvant plus battre Vienne, comme il l'avoit prétendu, voulut se servir des Mines ; & faisant donner deux assauts géneraux, ses Troupes furent repoussées. Le peu de succès qu'eurent ses Attaques, en l'aproche de Charles-Quint, qui s'avançoit à grandes journées, pour faire lever le Siege, lui firent prendre la résolution de se retirer, au desespoir de n'avoir rien fait avec une Armée si nombreuse : ce fut le 14. d'Octobre de la même année. Depuis ce tems-là on a fait fortifier Vienne, comme elle est à présent. Il est vrai que les Fortifications qu'on y a faites ne sont point régulieres, mais la quantité de ses Bastions bien revêtus, la commodité du Danube pour le transport des Munitions, & les grand nombre de ses habitans, supléent aux autres défauts & contribuent beaucoup à sa défense. D'alleurs le Danube forme à ses Portes l'Isle de Prater, où une Armée peut camper avantageusement pour la couvrir. Je viens presentement au dernier siége de Vienne qui fut un des plus fameux qui soit arrive pendant ce Siecle. Nous avons vu comment le Comte de Tekeli avoit joient le Grand Visir, & que sur le plan qu'ils avoient formé, ils faisoient déja le partage entr'eux des depoüilles de l'Empire. Ils avoient conçu une si haute idée du bou-

heur qui devoit accompagner leurs Armes dans cette Campagne, que TeKeli étoit déja confidéré, comme Roi de Hongrie, & le Grand Seigneur Maitre de toute l'Allemagne. Mais Dieu qui dispose des événemens, renversa les orgueilleux projets de ses Ennemis. Voici en abregé les circonstances de ce Siége. En 1683. l'Armrée Ottomane forte de plus de deux cens mille hommes étant entrée en Autriche, le Duc de Lorraine averti de cette marche, craignit d'abord d'être envelopé par une Armée si formidable. Il avoit un Corps de Troupes qui n'étoit par capable de resister à tant d'ennemis, ainsi il prit la resolution de se retirer sous le canon de Vienne, & se posta entre le Raab, & le Rabvviez pour defendre la Ville, & disputer aux Ottomans le passage du Raab. Après ce mouvement, il jugea à propos de venir camper dans l'isle de Tabor près des Ponts de Vienne, où il eut avis que toute l'Amée Ennemie marchoit vers Aldembourg. On peut juger dans quelle consternarion l'Empereur, & toute la Cour Impériale se trouvoient pour lors. L'Empereur se trouvant dans une situation si affligeante eut recours au Conseil de ses Principaux Ministres, les aïant fait assembler, & conféré avec eux, il furent d'avis que S. M. Impériale, se retireroit avec toute sa Cour de l'autre côté de la Riviére, pour ne point tomber entre les mains des infidéles. Pour lors

toutes les voitures que l'on pût trouver, furent emploïées pour tramſporter les perſonnes, & les équipages. Les Palais, & les principales Maiſons furent abandonnées, auſſi bien que tous les meubles précieux, & les proviſions qui s'y trouvoient. Quelles larmes ne verſa-t-on pas, & s'eſt-il jamais rien vû de ſi triſte & de ſi affligeant, que le fut le départ de l'Empereur lors qu'il ſorti de Vienne? Ce fut le 7. Juillet de la même année. Ce Prince étoit accompagné des deux Impératrices, des Archiducs, & des Archiducheſſe. On voyoit les Dames qui ſuivoient la Cour toutes en pleurs & inconſolables. On auroit dit que c'étoit une pompe funébre, & non pas le départ d'une Cour qui eſt la plus Auguſte de l'Europe. Quand on fait attention à cet événement on peut dire que l'Empire ne s'eſt jamais vû dans un ſi terrible embaras. Le deſtin de toute l'Allemagne dépendoit pour lors de la défenſe de Vienne, & du bonheur qu'auroient les Armes des Princes Chrétiens qui venoient au ſecours de l'Empire. Enfin la Cour Imperiale prit le chemin qui eſt au delà du Pont, & alla coucher à Cronembourg à deux ou trois milles de Vienne. Il ſortit de cette Capitale dans le même jour plus de ſoixante mille perſonnes, & on autoit dit après leur départ que la Ville étoit deſerte. Cependant, ſans compter la Garniſon, on fait état qu'il y reſta un pareil

nombre d'hommes propres à porter les armes & resolus de périr pour la défense de leur Patrie. L'Empereur poursuivit sa route jusques à Lints, & le Duc de Lorraine entra dans Vienne avec un corps de dix mille hommes. Ce Prince qui s'est rendu si illustre dans l'histoire, par sa valeur fit travailler promptement aux Fortifications, & regla tout ce qui étoit nécessaire pour la defense de la Place. Le 12. du même mois on mit le feu aux Fauxbourgs, & le lendemain on continua; & ce qui est digne de remarque, c'est qu'on voyoit les Bourgeois aller avec intrepidité & sans regret, mettre le feu eux-mêmes à leurs maisons. Le 14. les attaques commencèrent, & les Turcs ouvrirent la Tranchée du côté de la Porte Imperiale, & y prirent poste malgré le grand feu que faisoit sur eux le canon de la Ville. La nuit du 14. au 15. le Duc de Lorraine, ayant pris avec lui sa Cavallerie, & les Dragons, sortit de la Ville, & alla camper au delà des Ponts, laissant au Gouverneur toute l'infanterie pour la défense de la Place. Pour lors le Tabor fut occupé par les Turcs, & la Ville investie de toutes parts. On vit bien tôt après les beaux Palais des grands, & la Maison des *Favorites* en feu, & géneralement tout ce qui se trouvoit dans le Fauxbourg de Leopolstad fut reduit en cendres par les Infidelles. Les Turcs remplirent de Janissaires les Faux-

bourgs dès que la chaleur fut passée Le Duc de Lorraine dont la vigilance est inexprimable ne pouvoit plus donner de nouvelles aux Assiégez ni en apprendre de leurs part, mais comme les malheurs se suivent il arriva pour lors un accident très funeste pour la Ville. Le feu prit à l'Eglise des Ecossois, & consuma ce superbe Bâtiment, il gagna ensuite l Arcenal, qui étoit le Magazin des Munitions de Guerre. Pour arrêter le feu on enleva avec précipitation toute la poudre, mais le vent qui régnoit porta les flames d'un autre côté sur trois superbes Palais qui furent réduits en cendres. Ce malheur fut attribué à un garçon agé de seize ans, parce qu'on le trouva déguisé en fille. Le Peuple irrité le mit d'abord en pieces, & cela fit qu'on ne put point découvrir la verité du fait. Cependant il faut avoüer que si le feu se fut pris à l'Arcenal, les Turcs auroient trouvé un passage par où ils seroient entrez sans obstacle dans la Ville. Le Duc de Lorraine y ayant envoyé un espion, il eut le bonheur de traverser les quatre bras du Danube, sans avoir été surpris par les Gardes Turques. On lui avoit donné des lettres, qu'il portoit pendues au col, avec ordre de les remettre entre les mains du Gouverneur; celui-ci étoit informé par ces Lettres, qu'il seroit bien-tôt secouru par les Troupes qui arrivoient tous les jours des Cercles de l'Em-

l'Empire, & par la présence même du Roi de Pologne qui devoit les joindre avec un Corps d'Armée. Cependant les Turcs ne perdant point de tems, firent un grand feu vers le Bastion du Danube, ce feu fut si violent, que les boulets, les bombes, & les grenades, abatirent les Eglises & les Maisons, qui paroissoient au dessus de la Place. Le Peuple malgré ce desordre fréquentoit toûjours les Eglises, pour implorer le secours du Ciel, & on voyoit les Prédicateurs animez d'un zele tout divin exhorter les Peuples à la pénitence, & à la penitence, & à la perseverence

Le 13. de Juillet, les Travaux des Assiégeans furent poussez jusques à la contrescarpe, & les Turcs s'aprochérent tellement des Assiégez, que les soldats de part & d'autre se batoient souvent, avec les pieux des palissades, qu'ils avoient arrachez. On mit en usage dans ce combat une invantion nouvelle, que le Comte de Daun avoit imaginée. On tiroit les têtes des Turcs avec de grands crocs entre les Palissades, on les coupoit avec des Faux attachées à de longues perches; & souvent il arrivoit qu'en retirent cette machine, on ramenoit trois ou quatre têtes Turques. On fit une découverte pendant ce Siége digne de marque. Un certain Ingenieur fort habille, nommé Kimpler, travaillant sous la porte du Château à une contremine, déterra un cercuil d'étain

rempli de piéces d'or, d'argent, de Pierreries & de Bijoux, avec une boëte aussi d'étain, où un vieux parchemin étoit renfermé. On voïoit sur ce parchemin ces mots écrits en gros caractéres. *Gaudebis si inveneris: Videbis tacebis: sed orabis, pugnas bis, ædificabis, non hodie, nec cras: sed quia Universus æquus: turris erecta & armata; diversa ordinata arma. Roullandt Hunn. Mog. posuit.* Ce Rollandit étoit Bourgeois de Mayence, & on prétend qu'il avoit quelque connoissance de l'avenir. Il faisoit savoir par cette inscription, qu'on trouveroit pendant le Siege de Vienne le trésor dont nous avons parlé. Voici comme on explique ces paroles. *Tu te réjouiras si tu trouves ce Tresor: tu admireras ces Richesses. & tu ne découvriras à personne ta bonne fortune: mais tu rendras graces à Dieu, & tu combatras contre les ennemis de son nom. Tu te serviras de ce Trésor pour batir des Eglises, mais ce ne sera pas si-tôt, parce que la Cavalliere Ottomane assiége la Ville, & y léve ses Etandarts de Queuës de cheval; attens que cette Ville ait repoussé ses Ennemis par la force de ses Bastions, & de ses soldats de divers Princes, qui se joindront pour faire lever le Siége.* Mais venons à la suite des événemens de ce fameux Siége. Le onziéme de Septembre les Troupes Auziliares s'étant avancées, parurent sur la monta-

gne de Kalemberg dans le plus-bel ordre du monde. Les Assiégez à la vuë de leurs Liberateurs, firent pour lors retentiir l'air par les cris de leur joye, & de leur alegresse, ce qui fut pris pour un présage de triomphe. Le lendemain le Roi de Pologne désirant avant que de combattre d'implorer le secours du Ciel, se rendit à la Chapelle de S. Leopold, accompagné du Duc de Lorraine. Sa Majesté entendit la Mésse, & voulut même la servir, pour donner des marques de son zéle : en servant la Messe ce Prince eut toûjours les bras étendus en croix, & tournez vers le Ciel, excepté les momens où le Capucin qui officioit, avoit besoin de son secours. Ce monarque aprés avoir communié, & recû la benidiction, qui fut donnée en même tems à toute l'Armée Chrétienne, se leva, & dit tout haut. *Nous pouvons marcher présentement contre les Ennemis, avec une entiére assurance, que Dieu nous assistera.* La Religion chez les Princes a de puissans attraits. Elle leur attire à la tête des Armées la confiance des soldats, & leur fait gagner bien souvent des batailles qui vont au delà de leurs espérances. On l'a vû par experiance en la personne de Cromvvel. Ce célebre Protecteur de l'Angleterre affectoit de porter l'Ecriture Sainte sur l'Arçon de la selle de son cheval. Lors qu'il devoit donner combat, & que les deux Armées étoient rangées en ba-

taille, il mettoit pié à terre, se mettoit à genoux à la téte de son Armée, & regardant le Ciel, il faisoit une priére des plus touchantes Pour lors ses soldats animez d'un nouveau zéle, & d'une nouvelle ardeur, alloient au combat avec une intrépidité, qui n'a point d'éxemple, & on le voyoit presque toûjours remporter la Victoire. Mais revenons à nôtre sujet, d'abord que le Roi de Pologne eut prononcé ces paroles, on vit decendre des montagnes l'Armée de l'Empire, allant au combat avec un courage inexprimable. Le Camp des Ottomans fut d'abord forcé, & après avoir soûtenu quelque tems les Attaques ces Chrétiens, ils se retirerent de l'autre côté du Danube, pour éviter leur totale defaite. Ils firent leur retraite avec tant de précipitation, qu'ils abandonnerent dans le Quartier du Grand Visir l'Etandart de l'Empire Ottoman, & les Queuës de cheval qui sont les marques de sa dignité. Ils laisserent en méme tems la plus grande partie de leurs équipages, toutes leurs Munitions de guerre & de bouche. & toute leur Artillerie, qui se montoit à cent quatre vingt pieces de canon, ou mortiers. Les Chrétiens ne perdirent dans ce Combat, que très peu de personnes de distinction; ce furent le Prince Thomas de Crouy, le Comte de Transmandorf, & le jeune Potoski, qui étoit Capitaine d'une compagnie de Hussars.

Le Duc de Lorraine aïant formé le plan de la marche de l'Armée pour poursuivre la Victoire, & en tirer tous les avantages que le bonheur des Armes donne sur son ennemi, fit tenir les Troupes prêtes, & alla ensuite trouver le Roi de Pologne, pour conferer avec lui sur les mouvemens que l'on feroit; mais Sa Majesté ayant fait attention sur la lassitude des Troupes, & la necessité qu'il y avoit de les laisser reposer quelques heures, entra cependant dans Vienne qui le reçut comme son Liberateur, ce fut le 13. du même mois. Quand à l'Artillerie que les Turcs abandonnerent, on remarqua qu'il y avoit plusieurs pieces de canon qui étoient marquées aux Armes de l'Empereur Ferdinand I. & de Rodolfe II. On peut juger de la joye, que la defaite de l'Armée Ottomane causa à la Cour Imperiale. Les larmes, & les regrets firent place à l'alegresse. Il ne s'est jamais vû de revolution plus surprenante. Aussi-tôt que l'Empereur eut reçû cette agréable nouvelle il s'embarqua sur le Danube, avec sa Cour & se rendit à Vienne avec toute la diligence possible; ce fut le 14. de Septembre que ce Monarque y fit son entrée, aux aclamations des Peuples qui étoient ravis de revoir leur souverain. Il visita d'abord les travaux des Ennemis, & fit ensuite chanter le *Te Deum* par l'Evéque de Neustadt avec toute la pompe & la solemnité que méritoit la Victoire que

l'on venoit de remporter. L'Archevêque de Vienne fit une remarque; Il fit souvenir l'Empereur d'une circonstance qui s'étoit passée dans le premier Siége de Vienne, lors que Soliman l'assiégea en 1529. Pour lors les Bourgeois avoient obtenu de ce Sultan, qu'on ne tireroit point contre l'Eglise Cathédrale, & eux par reconnoissance avoient fait graver au haut de la Tour un Croissant, & une Etoile qui sont les armes de l'Empire Ottoman. Ce Prêlat representa à l'Empereur que les Turcs n'ayant point eu la méme deference dans ce dernier Siége, il seroit honteux pour les Chrétiens de souffrir plus long tems un monument qui en étoit si indigne, & qu'il croyoit qu'il étoit plus à propos de mettre une Croix au lieu du Croissant. Sa M. Imperiale ayant approuvé la pensée de l'Archevêque, elle fut éxécutée le méme jour. Le Roi de Pologne ayant fait le partage des riches dépouilles des Ottomans, qui étoient les premiers fruits de la Victoire, envoya le grand Chancelier de son Royaume auprès de l'Empereur pour lui en offrir une partie, & entr'autres choses qu'on avoit trouvé dans la Tente du Grand Visir, l'Etendart qu'on portoit devant lui pour marque de sa dignité. Il étoit de crain de Cheval marin travaillé à l'éguille & brodé de fleurs, & d'Arabesques; la pomme étoit de cuivre doré, & le bâton couvert de feüilles d'or. Sa

Sa Majesté Polonoise pour donner des marques de sa piété & de son attachement au St. Siége, envoïa en même tems l'Abbé Denof à la Cour de Rome, pour présenter au Saint Pére l'Etendart du célébre Mahomet, comme la marque la plus éclatante de son triomphe. Le milieu de cette Etendart étoit de brocard incarnat & argent. On y lisoit ces paroles brodées en lettres Arabiques, *La illache illa Allah, Mehemet Resul Allah*, ce qui signifie en nôtre Langue. *Il n'y a point d'autre Dieu, que le seul Dieu, & Mahomet Envoïé de Dieu.* On voïoit encore dans les rebords d'autres caractéres Arabes, qui signifioient *plaise à Dieu nous assister avec un secours puissant ; c'est lui qui a mis un profond repos dans le cœur des fidéles, pour fortifier leur foi.* Le Bâton de l'Etendart étoit surmonté d'une pomme de cuivre doré, avec des houpes de soye verte

Nous avons vû que ce qui avoit le plus contribué à relever l'Empire, & à le tirer de l'état pitoyable où il se trouvoit avant la levée du Siége, c'étoit le secours que le Roi de Pologne lui avoit mené. Le Roi Trés Chrétien qui étoit un des prémiers mobiles qui faisoit agir le Sultan, comme nous l'avons dit, fit pour lors une grande faute contre les régles de sa Politique. La

Reine de Pologne, qui étoit Françoise de Nation, avoit prié ce Monarque d'accorder au Marquis d'Arquien son Pére le Brevet de Duc & Pair, & sur le refus qu'il en fit, cette Princesse irritée fut bien aise de s'en vanger, & porta en effet le Roi son Epoux à marcher au secours de Vienne, ce qui produisit une si heureuse révolution, que des ce moment les affaires de l'Empire changérent de face, & sa Majesté T. C. vit alors la faute qu'elle avoit faite.

Aprés la levée du Siége de Vienne, & la Victoire qu'on venoit de remporter sur les Turcs, le Roi de Pologne qui étoit venu au secours de l'Empire, fit atention sur les funestes suites que la Guerre de Hongrie pouvoit avoir. Il voyoit que les démélez que la Cour de Vienne avoit avec le Comte de TeKeli étoient la source des malheurs qui auroient ruiné l'Empire, si les Turcs eussent triomphé. Il proposa donc sa médiation pour faire l'accomodement des Mécontens de Hongrie, dont les pretentions se réduisoient à cinq principaux points; 1. *A la conservation des priviléges du Roïaume*, 2. *A la liberté de l'exercice de la Religion*; 3. *A la restitution des Biens confisquez*; 4. *A déclarer Prince le Comte de Tekeli*; *&* 5. *A lui accorder les Comtez qu'on lui avoit fait espérer autrefois*. Mais le Duc de Lor-

taine qui avoit plûtôt l'esprit porté à la Guerre qu'à la Paix, ne fut point de ce sentiment. Il répondit que le seul moyen de rentrer en grace avec l'Empereur, étoit de se séparer des Turcs, & de recourir à sa clémence, ainsi ces conditions furent rejettées, & le Roi de Pologne ne s'en voulut plus mêler. Cependant cette négotiation, quoi qu'elle n'eut eu aucun effet, étoit capable de rendre suspect le Comte de Tekeli à la Porte, comme s'il étoit d'intelligence avec ses ennemis, En effet, sa disgrace étoit sur le tapis, & il en auroit bientôt éprouvé les funestes suites, mais en rusé Politique, il prévint l'orage Il alla lui même à Andrinople *incognito* sur la fin de l'année 1683. demanda Audiance au Grand Seigneur, & l'obtint. Il déclara d'abord à Sa Hautesse qu'il lui aportoit sa tête, & qu'il aimoit mieux la perdre, que d'être exposé à la calomnie de ses ennemis, & à la disgrace de son Protecteur. La hardiesse que Tekeli fit paroitre dans cette occasion, le remit dans les bonnes graces du Sultan, qui dés lors crut que l'on devoit imputer à la mauvaise conduite de son Visir, tous les malheurs qui étoient arrivez depuis le siége de Vienne. Il donna la permission à Tekeli de s'en retourner & l'assura de sa protection en lui promettant de nouveaux secours, Depuis ce tems là on

la vid toujours le Chef des Mécontens, & inviolablement attaché aux intérêts de la Porte.

Aprés la levée du siége de Vienne, on crut qu'il ne faloit point donner le tems aux Ennemis de se reconnoître. On fit donc le projet de se rendre maître des plus importantes Forteresses de la Hongrie. Le Pince Eugéne de Savoye fit ici sa premiére Campagne de Hongri, où il commença à se faire connoître & à se distinguer, comme nous le verrons. Au commencement de Juin 1684. les Turcs firent avancer de nouvelles Troupes vers Bude sous la conduite de *Kara Hussan Oglou* qui avoit été fait grand Vizir, mais s'étant arrété dans sa marche, il fut prévenu par le Duc de Lorraine, qui fit ataquer Gran; les Turcs s'opiniâtrant à la défense de cette Place y perdirent beaucoup de monde, & furent enfin forcez à se rendre. Aprés cela les Impériaux vienrent attaquer Videgrand qui est au dessous de Gran, pour empecher les Turcs de donner du secours à Neuhauzel en éloignant leurs Frontiéres de ce côté là; le jour même qu'on arriva on emporta la Ville, & le lendemain le Château se rendit aprés avoir fait mine de se vouloir défendre. On le trouva entiérement déporvû de munitions de guerre & de bouche, ce qui étoit venu de la con-

fusion que la mort du Vizir avoit causée dans les affaires. Il y eut un Combat prés de Weitzen entre l'Armée Impériale qui étoit repassée de l'autre côté du Danube, & un Corps considerable de Turcs, qui furents & contraints de se retirent à Bude en confusion. Aprés cela Weitzen, petite Place qui est sur le bras Septentrional du Danube à lendroit où il forme l'Isle de S. André, fut attaqué si à l'Improviste que cinq cens Turcs qui y étoient se rendirent à discrétion : de là on marcha droit à Pest, qui est de l'autre côté de la Riviére vis à vis de Bude ; à l'aproche des Impériaux les Turcs l'abandonnérent, aprés y avoir mis le feu & rüiné les fortifications. On tâcha d'eteindre l'embrasement de Pest, & on y laissa quelques Troupes pour réparer les fortifications qui y étoient, parce que ce Poste pouvoit favoriser le siége de Bude au cas qu'on l'entreprît ; mais le canon de cette derniére Place faisoit un si grand feu de ce côté la qu'on fut contraint de retirer ces Troupes. On avoit mis en délibération dès le commencement de la Campagne les Siéges de Bude & de Neuhauzel dans la vüë qu'en se rendant maitre de ces deux importantes Forteresses, on pouroit chasser les Rebelles de toutes leurs retraites. On prit enfin la résolution de commencer par le Siége de Bude, Ville célébre parce qu'elle

à été le séjour des anciens Rois de Hongrie, & par deux ou trois Siéges qu'elle avoit soufferts, sans pouvoir être prise par les Chrétiens, depuis que Soliman s'en étoit rendu maitre en 1541. Elle étoit cependant mal fortifiée, n'étant flanquée que de vieilles Tours, sans aucuns Bastions, de sorte qu'il n'y avoit qu'une puissante Garnison qui en pût rendre la prise difficile à un Général fourni de ce qu'il faut, & habile dans l'Art d'assiéger les Villes. Elle étoit alors remplie de toute sorte de munitions, & défenduë par une garnison de huit à dix mille hommes commandée par cinq Bassas. Le Duc de Lorraine ayant fait dresser un Pont de bateaux vis à vis de l'Isle de S. André, y fit passer l'Armée le 10. de Juillet; à peine fut-elle passée que quelques Troupes Turques la vinrent attaquer. Le Prince Eugéne s'étant mis à la tête des Impériaux chargea les ennemis si à propos, qu'ils furent contraints de se retirer avec un grand desavantage, n'ayant pas prévû que toute l'Armée Impériale y fût; celle ci marcha droit à Bude pour en faire le Siége. Les Turcs à son aproche mirent le feu à la Basse Ville, & se retirérent dans la Haute qui est soûtenuë d'un bon Château, & qu'il est beaucoup plus facile de défendre. Le 14. de Juillet on ouvrit les Tranchées. Les Batteries furent en même tems dressées, & on battit cette Place avec une extréme vigueur.

vigueur. Mais *Kara Mehemet* Baſſa de Bude étant un des meilleurs Officiers de l'Empire Turc faiſoit toute la réſiſtance imaginable. Toute la Garniſon étoit auſſi réſoluë à ſe defendre juſques à l'extrémité, & fatiguoit l'Armée Impériale par de vigoureuſes ſorties. Le Prince Eugéne qui étoit attentif à tout ce qui ſe paſſoit, donnoit cépendant des preuves de ſon intrépidité dans toutes les rencontres Il ſe trouvoit par tout & s'expoſoit aux plus grands périls. Par ſa générosité il ſe faiſoit aimer des ſoldats, & par ſa vigilance, il s'aquéroit l eſtime du Duc de Lorraine, & des autres Généraux. Il en donna bien tôt un éxemple dans le Combat qu'on livra au SéraKier qui marchoit au lieu du Viſir au ſecours de cette Place. Je faiſois pour lors la Campagne en qualité de Volontaire, & je me faiſois un plaiſir de ſuivre le Prince Eugéne par tout où il ſe trouvoit.

Le SérasKier encouragé par la vigoureuſe réſiſtance que faiſoit la Garniſon de Bude avoit formé le projet de faire lever le Siége, ou de faire entrer du ſecours dans la Place; pour cet effet il aſſembla un Corps d'Armée de près de vingt mille hommes. Le Duc de Lorraine conſidérant l'importance qu'il y avoit à le prévenir, jugea à propos de l'aller attaquer même dans ſes retranchemens. Il laiſſa donc toute ſon Infanterie devant Bude pour continuer le Siége, & ayant pris avec lui toute la Ca-

valerie, seize cens Hussars, & quelque peu d'Infanterie, il marcha toute la nuit & se trouva à la pointe du jour en présence de l'Armée Ottomane. Ce fut le vingt & un du même mois. Le SérasKier sans attendre d'être forcé, jugea à propos de sortir de ses retranchemens, & en même tems les deux Armées en vinrent à un engagement. Le Prince Eugéne se trouvant à la téte des Troupes, & les encourageant par son éxemple les mena aux Ennemis. La Victoire fut long tems balancée ; mais enfin elle se déclara pour les Impériaux. Pour lors les Infidéles furent forcez à céder le Champ de Bataille, & tout leur bagage; mais ils firent tous leurs efforts dans cette déroute pour sauver leur Artillerie. Sur ces entrefaites le Prince Louïs de Bade avec le Regiment de Gotse, & le Prince Eugéne à la téte du Regiment de Savoye, allérent à leur poursuite pour tâcher de leur enlever leut Artillerie. Ces Princes menérent batant les fuïards pendant plus d'une lieuë, & les attaquérent avec tant de valeur qu'ils les forcérent à l'abandonner. Le Duc de Lorraine ravi de l'heureux succès qu'avoient eu les Armes de S. M. I. dans le Combat qu'on avoit livré au SérasKier, en écrivit à l'Empéreur en des termes qui faisoient l'éloge du Prince Eugéne qui y avoit eu beaucoup de part. Ces commencemens donnoient déja des présages du bonheur qu'auroit un

jour ce Prince, dans la conduite des Armées, & la suite de ses Expéditions à fait voir qu'il étoit né pour la Guerre. La Victoire signalée que l'on venoit de remporter sur les Infidéles ranima les Généraux, & leur fit concevoir l'espérance de se rendre bien tôt maitres de Bude. L'Electeur de Baviére ayant fait avancer le Corps d'Amée qu'il commandoit, forma une nouvelle attaque: Outre cela le Duc de Lorraine avoit reçû un renfort de Troupes de Suabe. Le SérasKier ayant rassemblé le débris de son Armée, évitoit toûjours d'en venir à un second engagement, il se contentoit seulement de faire trainer le Siége en longueur, & d'allarmer les Impériaux autant qu'il lui étoit possible. Cependant nonobstant toutes ces dispositions favorables à la réduction d'une Place qui avoit déja tant couté de monde, on fut obligé de lever le Siége. Les Turcs qui sont intrépides à bien défendre leurs Places firent ici des prodiges de valeur. Le Prince Eugéne qui étoit actif par tout où il y avoit de la gloire à aquérir reçut une Blessure au bras d'un coup de mousquet lors qu'il visitoit les Trenchées; mais sa blessure n'eut point de facheuse suite, il la consideroit comme les prémiers fruits de la Guerre, & bien loin de se rebuter, cela lui donnoit une nouvelle ardeur à se signaler: Enfin les Impériaux quiterent un Siége qui leur avoit déja coûté vingt &

trois mille hommes tuez dans les Assauts, ou morts de maladie. On comptoit parmi ces pertes six cens quarante hauts, ou bas Officiers, & cent cinquante Volontaires. Cette Campagne qui avoit commencé avec tant de bonheur ne répondit point à l'espérance de nos Généraux. Il falut faire un nouveau plan pour la Guerre de Hongrie. Le peu de réüssite qu'eut le Siége de Bude fit voir que les Turcs n'étoient point si à mépriser, & que si l'Empereur vouloit réduire les Forteresses de ce puissant Royaume qui servoient d'azile aux Mécontens, il faloit qu'il augmentât ses forces, & qu'on les attaquât par un autre endroit la Campagne suivante. Comme ce Projet étoit d'une très grande importance, le Duc de Lorraine & les autres Généraux se rendirent à Vienne pour le représenter à la Cour. Je suivis le Prince Eugéne dans la résolution de passer le quartier d'hyver à Vienne. Le désir que j'avois de revoir la belle Viennoise pour laquelle j'avois conçû beaucoup d'estime me fit quiter la Hongrie, où j'avois fait ma prémiére Campagne, qui avoit été assurément un Théatre fort tragique pour moi, puis que je n'avois jamais fait la guerre. J'avois vû les Turcs & les Tartares couper la tête aux Chrétiens dans la mélée avec moins de peine que le fait un Boureau. Ce spectacle, je l'avouë, me fit d'abord horreur; mais insensiblement je

m'accoûtumois à voir ces sortes de carnages, & je regrétois en méme tems le repos dont je jouïssois à Paris. Pour lors mon revers de fortune se présentant à mon esprit, me faisoit détester l'amour fatal d'une Maitresse qui m'avoit fait perdre cette tranquilité ; & je faiois les plus belles protestations du monde de ne revoir jamais le séxe. J ai dit que le Duc de Lorraine avoit écrit une Lettre à l'Empereur, où il faisoit l'éloge de la bravoure du Prince Eugéne ; on peut juger dé là si ce Prince fut bien reçû à la Cour de Vienne au retour de cette Campagne Sa Majesté Impériale lui fit toutes les caresses imaginables. L'estime qu'Elle avoit pour lui étoit d'autant plus grande, qu'elle étoit fondée sur le zéle & l'attachement qu'il avoit fait paroître pour son service ; & comme l'Empereur jugeoit équitablement du mérite, il prévoyoit qu un jour le Prince Eugéne seroit un grand Capitaine & peut étre le Restaurateur de la gloire de l'Empire. Aussi dès ce tems là on le vid dans la faveur de la Cour, & toutes les Campagnes qu il fit furent autant de nouveaux degrez qui l élevérent aux prémières Charges Militaires S'il possédoit la bienveillance de l'Empereur, ses maniéres honnêtes & civiles, le firent en méme tems aimer de tous les Grands, & le firent distinguer de tous les autres Généraux.

Je passai le quartier d'hiver á Vienne assez agréablement. Quand on veut faire de la dépense, on trouve le moyen de se divertir dans cette Ville avec autant d'agrément que si on étoit à Paris. A mon arrivée je me rendis auprès de Mademoiselle de Dertinguen, c'est le nom de la Viennoise pour qui j'avois conçû de l'estime. Nos prémiers entretiens roulérent sur le recit que je lui fis des Avantures que j avois eu pendant la Campagne. En lui faisant la description de la maniére dont nous avions fait la Guerre contre les Turcs, elle me parut touchée sur ce que je m'étois exposé si librement dans tous les périls; cette sensibilité me plût, & me donna une haute idée de sa tendresse. Après l absence, le retour d un Amant a de nouveaux charmes pour une Maitresse, & je remarquois que Mademoiselle de Dertinguen étoit ravie de me revoir. Je me trouvois auprès d'elle dans une situation asse heureuse, si un certain Abbé n'eut troublé ma tranquilité. Comme ces Messieurs se fourent par tout, où il y a des objets qui plaisent; l'Abbé s'étoit mis en tête de devenir mon Rival. Il étoit Espagnol de Nation, & avoit accompagné à Vienne Marie-Thérése d'Autriche fille de Philippes IV. avec qui l'Empereur se maria en prémiéres nôces. Les Espagnols sont extrémement jaloux, celui-ci me faisoi beaucoup de peine, & souvent je passois de mauvaises nuits.

insensiblement je m'accoûtumois à ses extravagances. Comme il n'y a rien à gagner avec ces Messieurs & que les filles dans l'espérance de faire un bon mariage, les sacrifient toûjours à tout autre, cela faisoit que Mademoiselle de Dertinguen ne lui donnoit accès qu'à contre cœur, & à ce qu'elle me disoit, les visites de Monsieur l'Abbé, n'étoient proprement auprès d'elle que des visites de bienseance. Cependant je le trouvois si assidu à lui faire la cour, que nous nous rencontrions presque toûjours ensemble. On peut juger si la présence d'un Rival, qui faisoit la revûë de tous mes regards, m'étoit agréable, cette Demoiselle qui étoit une fille d esprit jugea à propos de nous séparer ; la jalousie de deux Rivaux ne lui faisoit guéres moins de peine qu'à moi Elle avoit auprès de sa chambre une Garde-robe, où elle renfermoit ses habits ; si l'Abbé se trouvoit le prémier auprès d'elle, & que pour lors je vins pour la visiter, elle le faisoit cacher tout aussi tôt dans la Garde-robe. Si au contraire j étois le prémier venu elle en usoit de méme à mon égard Je crûs dans le commencement que cette prison étoit réservée à moi seul, & que par conséquent j étois le plus aimé. Il arrivoit de-là un inconvénient qui rendoit la jalousie de l'Abbé, & la mienne beaucoup plus insurportable ; car quand je me trouvois dans la Garde robe, j'enten-

dois presque tous les discours de mon Rival, & celui ci entendoit les miens à son tour. J'avois beau demander à Mademoiselle de Derringuen des nouvelles de l'Abbé, & de son absence, elle me réponddit qu'il ne venoit plus auprès d'elle; quand celui ci lui faisoit les mémes questions sur mon sujet, elle lui tenoit le méme langage. Nous étions donc assez plaisamment trompez l'un & l'autre. Je découvris enfin cette mistérieuse intrigue par le moyen d'une fille de Chambre à qui je faisois de tems en tems quelques générositez. Sur ces entrefaites il me vint une pensée qui assurément contribua beaucoup à me divertir. J'allai un jour à dix heures du matin chez cette Demoiselle, en montant à son apartement sa fille de chambre me dit à l'oreille que l'Abbé y étoit; cependant je ne le vis point. Mademoiselle de Derringuen suivant sa coûtume l'avoit enfermé pour le dérober à ma vûë; après quelques momens de conversation cette Demoiselle s'étant levée de sa chaise, passa dans une Antichambre où elle alloit, disoit-elle, chercher sa coëffure; me voyant seul j'allai à la Garde-robe dont je pris la clef & la mis promptement dans ma poche, Mademoiselle Derringuen étant revenuë nous continuâmes nôtre entretien. A l'heure du dîner je me retirai, en lui disant que j'aurois l'honneur de la revoir après midi. Après mon départ l'Abbé

voulut sortir, mais la clef ne se trouvoit point. On peut juger dans quel embaras cette Demoiselle se trouvoit, elle voyoit bien que personne ne lui avoit joué ce tour que moi. Cependant elle n'osoit point faire venir un serrurier pour l'ouvrir de peur que l'Abbé ne fut reconnu. Comme je lui avois dit que je reviendrois après midi, elle tâcha de consoler mon Rival de son mieux, en lui faisant accroire qu'on avoit égaré la clef par mégarde. Celui-ci pestoit à bon compte se voyant enfermé, dans une espece de prison d'où il ne pouvoit sortir, & moi qui étois bien aise de le mortifier, je ne revins que le lendemain matin De sorte que l'Espagnol resta dans la Garde-robe vingt-quatre heures sans boire ni manger; & je crois qu'il ne fit jamais de si rude penitence. Le lendemain en entrant chez Mademoiselle de Dertinguen, elle me vint au devant, & ne voulut point que je montasse à sa chambre, de peur que l'Abbé prisonnier n'entendit ce qu elle avoit à me dire. La conversation que nous eumes ensemble sur le larcin de la clef valoit assurément une des plus facetieuses Scenes de Moliere. Comme elle voyoit que j'avois decouvert tout son misterieux commerce, elle me fit un aveu des plus sinceres, cet aveu me charma d'autant plus, que je remarquois toutes l'étenduë de la tendresse de son cœur pour moi à l'éxclusion de mon Rival. Pour

lors je tirai la clef de ma poche en riant, & je la lui donnai. Elle me pria de garder le silence ; de crainte que l'Abbé ne fit éclater son ressentiment, s il venoit à découvrir que je lui avois joué ce tour. Enfin elle me fit tant de protestations, qu'elle n'aimeroit que moi, que pour m'en convaincre elle alloit donner congé à mon Rival, & le prier de ne plus revenir.

Venons au expeditions de la Campagne de 1685. qui commença par le Siege de Neuhauzel, qui prevalut à celui de Bude par l'esperance d'un plus heureux succés, & l'Armée de l'Empire eut ordre de marcher devant. Elle étoit forte de plus de soixante mille hommes, & par la vigilance du Duc de Lorraine, elle avoit été pourvûë de tout ce qui étoit nécessaire pour cettte expedition : Ce Prince la commandoit en Chef. La presence de l'Electeur de Baviére qui s'étoit signalé dans la Campagne précédente, étoit regrétée, mais il étoit pour lors occupé à faire l'amour à l'Archiduchesse Fille de l'Empereur qu'il épousa à Vienne Cependant cette Armée étoit une des plus belles qui eut encore paru en Hongrie ; outre qu'elle ne manquoit point de Generaux, les Princes qui étoient sortis de France s'y trouvoient aussi ; parmis ceux ci le Prince Eugéne de Savoye étoit le plus consideré, sa sage conduite lui avoit aquis l'estime générale de toute l'Armée, & il avoit

même un Régiment à lui tandis que la plûpart des autres Princes de France étoient obligez de faire la Campagne en qualité de Volontaires. Neuhauzel étoit en la puissance des Turcs depuis l'année 1663. Pour en faire le Siege avec plus davantage, on crut qu'il étoit nécessaire de tenter la prise de Novigrad, par où on auroit coupé la communication de Neuhauzel & de Bude; mais on trouva cette Forteresse si bien pourvuë & les chemins par où l'Artillerie devoit passer, si impraticables, qu'on abandonna ce Projet. Les Turcs voyant l'aproche des Impériaux, firent pour lors une sortie avec un Corps considerable de Cavalerie & de Janissaires. Les Princes de la Cour de France voulurent donner dans cette occasion des preuves de leur valeur; leur ardeur à combattre faillit à les faire passer pour téméraires, car s'étant engagez trop avant dans la mélée, ils furent tout à coup envelopez par les Turcs, qui le sabre à la main, ne donnoient quartier à personne. Le Duc de Lorraine voyant la grandeur du péril acourt a leur secours, & les dégagea d'un si mauvais pas. Cette action apprit à ces jeunes Seigneurs à connoître les Turcs, & dans la suite on les vit plus circonspects; mais qu'est ce qui peut arrêter ceux qui sont nez pour la gloire: C'est là le génie de la plûpart des Princes,

& il y en à peu parmis eux qui ne soient animez de cette noble ardeur.

Neuhauzel fut donc investi le sixiéme de Juillet. On ouvit les Tranchées, & on poussa les Travaux avec beaucoup de fermeté, mais les Turcs se défendant bien, il se passa plus d'un mois avant que l'on pût espérer de la réduire. Le Séraskier profitant de ce tems-là, & considérant l'importance de cette Place fit divers mouvemens dans la vûë de faire lever le Siége. Pour attirer les Impériaux, il forma le projet d'assiéger Vicegrad & Gran, ne doutant point que l'Armée Chrétienne ne vient au secours de ces deux Forteresses. Sans perte de tems il fit marcher son Armée composée de soixante mille hommes de l'autre côté du Danube & fit attaquer Vicegrad; ayant d'abord fait donner quelques assauts à la Basse-Ville, il l'emporta; le Château faisant plus de résistance se défendit quelque tems, mais enfin il fut forcé à se rendre à composition. L'heureux succés que le Séraxier eut à la prise de cette Ville l'encouragea à faire encore la conquéte de Gran; s'il lui étoit possible: l'Armée Otomane s'étant présentée devant cette Place ouvrit tout aussi-tôt la Tranchée Le Séraskier étoit informée qu'elle étoit depourvûë de ce qui lui étoit nécessaire pour faire une longue résistance, & qu'à peine on

avoit

avoit eu le tems d'y faire entrer le Lieutenant Colonnel Straſſen pour la défendre. Le Duc de Lorraine voïant la vigilance des Turcs, & craignant que le Séraskier n'emportât cette Place en peu de jours, & qu'en ſuite il ne lui vint tomber ſur les bras avec toutes ſes Troupes, crût qu'il faloit prévenir la perte de Gran au riſque d'une Bataille, avant que l'Armée Imperiale fût fatiguée du Siege de Neuhauſel. Pour cette effet aïant laiſſé au Comte de Capràra la conduite du Siége de cette Place avec environ vingt mille hommes, il paſſa le Danube le huitiéme d'Août à Comore ſur deux Ponts qu'on y avoit fait jetter, & ſon Armée forte de quarante mille hommes s'avança vers Gran en ordre de Bataille. Outre le Duc de Lorraine, le Duc de Baviére ſe trouva à la téte de cette Armée. Les Princes de la Cour de France ne doutant point qu'on n'en vint à un engagement, voulurent étre des prémiers à ſe ſignaler, & il n'y en eut point qui ne s'y trouvât. Le Séraskier à l'aproche des Impériaux, ſortit de ſes Lignes, & ſe mit en Bataille, réſolu de livrer Combat à ſes ennemis dans l'eſpérence de ſauver par là Neuhauzel. Il fit d'abord choix d'un Camp trés avantageux : il poſta ſon Armée entre une Montagne couverte d'un bois épais & un marais. Comme ce poſte étoit inacceſſible, il ne reſtoit aux Im-

périaux que le désir de combattre, sans le pouvoir mettre en éxécution ; les Généraux de l'Empereur voyant cela firent une feinte qui leur réüssit. Ils publiérent que leur Armée n'étoit qu'à peu prés de vingt mille homme ; & pour donner le change au Séraskier, ils firent semblant de se retirer en confusion & en desordre, aprés avoir fait prendre le devant au bagage & à l'Artillerie. Ils se retirérent ainsi jusques à un lieu, où les deux Aîles de l'Armée Impériale se trouvant à couvert d'un côté par le Danube, & de l'autre par les Montagnes, elle pouvoit combattre sans craindre, d'étre envelopée Les Impériaux y arrivérent le seiziéme & se mirent là en bataille en attendant les Turcs. Le Séraskier voïant une retraite si précipitée, sortit pour lors de son Camp, dans le dessein de poursuivre les Impériaux & de les attaquer. Il marcha toute la nuit avec une extréme diligence, & se trouva le lendemain à la pointe du jour en presence de l'Armée Imperiale rengée en Bataille. Le Duc de Lorraine commandoit l'Aîle droite, aïant sous lui le Prince de Waldek, le Duc de Croy, le Comte de Fontaine, & le Comte de Taf. Le Duc de Baviére commandoit l'Aîle gauche ; & le Prince Louïs de Bade le Corps de Bataille, aïant sous lui le Prince Eugene de Savoye ; les autres Princes de la Cour

de France étoient placez au front de l'Aîle droite formant une prémiére Ligne, & par conséquent les plus exposez au feu de l'ennemi. Le Séraskier ayant fait défiler sa gauche par une colline attaqua la droite des Impériaux avec un tres grand feu, & beaucoup de fermeté; sa droite vint fondre en même tems sur l'Electeur de Baviére qui commandoit la gauche des Impériaux, & y fut si bien reçûë que les Turcs rebutez, se tournérent pour lors vers le centre ou le Corps de Bataille, dans la pensée qu'ils y trouveroient moins de résistance, & qu'aprés l'avoir enfoncé, ils se feroient jour à travers les deux Aîles des Impériaux; mais le Prince Louïs de Bade & le Prince Eugéne faisant des prodiges de valeur arrêtérent tous leurs efforts. Les autres Princes de France qui étoient à l'Aîle droite firent des merveilles, & s'aquirent beaucoup de gloire; enfin aprés un Combat qui avoit commencé dés la pointe du jour, dont le carnage ne discontinua qu'aprés midi, l'Armée Ottomane fut mise en déroute. Le Prince Louïs de Bade qui avoit été spectateur de la bravoure du Prince Eugéne qui l'avoit suivi par tout avec une intrépidité sans égale, ne put s'empecher aprés la Bataille de faire l'éloge de ce Prince, & rendit en présence de tous les Généraux la justice qui étoit dûë à son mérite. Les Impé-

riaux après cette Victoire, n'ayant plus rien à craindre de la part du Séraskier, revinrent au Siége de Neuhauzel. Ils attaquérent pour lors cette Place avec tant de vigeur, qu'enfin ils l'emporterent par Assaut le 19. Août Les Princes de France montérent à l'Assaut General avec une bravoure incroyable, & le Prince de Commerci fut le premier qui entra dans la Place, & qui donna des preuves de son grand courage. Il a soutenu cette réputation dans toutes les Campagnes qu'il a faites avec le Prince Eugéne. Comme la valeur étoit la passion dominante de ces deux Princes, on n'a guéres vû de liaisons d'amitié aussi étroites que celles qui régnoient entr'eux. Leur zelè & leur attachement pour le service de l'Empereur les faisoient distinguer par tout, ce qui a paru non seulement en Hongrie, mais encore dans la Guerre, d'Italie, où le prémier de ces Princes perdit la vie aprés s'être signalé dans plusieurs Combats, comme nous le verrons lors que nous traiterons de cette Guerre là

Pour finir cette Campagne, je ne m'arêterai point à divers événemens qui me paroissent de peu d'importance. Je raporterai seulement le stratagéme dont le Bassa du Gran-Waradin se servit pour perdre Tekeli à la persuation de ses Ennemis, ce qui est digne de remarque.

Aprés la prise de Neuhaüzel on envoya le Comte de Caprara, avec de nouveaux renforts, pour commander l'Armée de la Haute-Hongrie à la place du Général Schultz. Il marcha droit à Cassovie, & l'investit dés le 2. d'Octobre, sans pouvoir cependant empecher que les Comtes d'Ostrowitz, & quelques autres ne se jettassent dedans avec des troupes. Ils firent une résistance trés vigoureuse d'abord, & se trouvoient en état de tenir encore assez long-tems. Mais le Comte de Tekeli, qui n'avoit qu'un Corps de sept ou huit mille hommes, n'étoit pas en état de la secourir & craignoit avec raison qu'elle ne fut prise, si elle n'étoit secouruë. Il y avoit long tems qu'il demandoit du secours au Bassa du Grand Waradin, pour se soûtenir contre l'Armée Imperiale, sans en recevoir, & il redoubla ses instances dés que Cassovie fut assiégée. Le Bassa repondit qu'il n'osoit rien entreprendre, sans les ordres exprés du Sultan, qu'il attendoit tous les jours. Peu de tems aprés il envoya dire à Tekeli, qu'il avoit reçû des ordres, avec défenses de ne les communiquer qu'à lui seul, & qu'il le prioit de venir à Waradin pour conférer ensemble là dessus. Tekeli accompagné de son Armée s'avança de ce côté là avec Petrozzi, & ses principaux Officiers. Le Bassa leur vint au devant & les fit entrer dans la Ville, au bruit de toute l'Artillerie. L'Armée campa

dans les environs, pendant que les Officiers furent regalez par le Bassa qui leur faisoit trés bon accueil. Mais à la sortie de Table, comme Tekeli s'attendoit à entrer dans une Conférance particuliere avec le Bassa, quelques Janissaires entrérent dans la chambre, avec des chaines dont ils le chargérent, par le commandement du Bassa, qui avoit reçû, disoit-il, cet ordre de la Porte. Pour les autres Officiers il les renvoya civilement à leurs Troupes, & dit à Petrozzi qu'il pouvoit se mettre à leur tête, & prendre le soin des affaires jusques à nouvel ordre. Il y a aparence que le Séraskier, ou quelques autres Officiers Turcs avoient accusé Tekeli d'être auteur de tous les mauvais succés de la Guerre, comme si c'avoit été par sa faute que les Imperiaux avoient remporté tant d'avantages, & pris tant de Places, & que s'il se fut aquité de son devoir comme il faut, il auroit fait une plus grande diversion des Troupes Impériales, & qu'elles auroient beaucoup moins gagné. La mauvaise Politique que les Turcs firent paroître dans cette occasion pensa ruiner entiérement le parti des Mécontens & lui porta un si terrible coup qu'il n'a pû entiérement se remettre. Petrozzi, ou lassé des fatigues de la Guerre, ou effraïé de la mauvaise fortune de Tekeli qui étoit arrété, porta les Officiers, & les Troupes qu'il

commandoit à accepter l'Adminiſtie que l'Empereur offroit à ceux qui ſe rangeroient de ſon côté. Ce Corps de Mécontens ſe voïant ſans Chef, & ne ſachant que devenir, ſans le ſecours du Grand Seigneur, ſe laiſſa facilement perſuader, & l'on envoïa des Deputez à Caprara en ſon nom, pour ſavoir s'il les vouloit recevoir. Caprara les reçût avec plaiſir, & s'engagea à les faire joüir de l'Amniſtie, aprés quoi ils ſe rendirent tous dans ſon Camp. Ils prêterent un nouveau ſerment de fidelité, & ceux qui voulurent prendre parti dans les Troupes de l'Empereur y demeurérent. La Garniſon de Caſſovie informée de ce qui s'étoit paſſé, crut le Comte de Tekeli perdu ſans reſſource, & ſuivit l'éxemple des autres Mécontens. Cette Forteresſe fit ſes conditions à peu près comme celles d'Eperies. On ſe ſaiſit de même des autres Places de Hongrie, dont les Mécontens s'étoient rendus maitres, & l'on trouva dansZolnoc un amas conſidérables de Munitions. En même tems les Imperiaux envoïérent Petrozzi avec une eſcorte à Moncatſch pour opprendre à la Princeſſe Epouſe de Texeli, ce qui étoit arrivé à ſon Epoux ; & la porter à remettre à l'Empereur cette Forteresſe, & celle de Patack, qu'elle tenoit encore, puis qu'enfin il n'y avoit point de moïen de ſauver Tekeli, ni de rétablir le Parti. Elle répondit qu'elle ne croïoit point qu'on eut arrêté ſon

Epoux, & que s'il s étoit avancé dans les terres des Turcs, ce n'étoit que pour prendre des mesures de concert avec le Grand Seigneur. Sur cette réponse on attaqua PatacK, qui fut pris en peu de jours, & l'on commença le blocus de Moncatsch.

Le bonheur que les Armés de l'Empereur avoient de tous côtez mettoit ses affaires dans une situation la plus heureuse du monde. On voyoit même avec plaisir que ce Prince commençoit à prendre goût à la Gerre, quoi qu'il n'eut jamais crû de faire fortune par cet endroit. On le voyoit occupé dans son cabinet non seulement à chercher le moyens de pousser à bout le Sultan : mais encore de se rendre redoutable aux Princes de l'Empire, & même au Roi T. C. Je ne sai si aucun Empereur s'est vû dans une plus grande prosperité. Charles Quint étoit monté à un degré de fortune beaucoup plus élevé, je l'avouë, mais il ne s'étoit jamais vû dans une conjoncture si favorable. On parloit de la puissance de Charles Quint dans son tems comme on fait de celle du Roi de France. Il étoit redouté de toute l'Europe, & l'ombrage qu'il causoit à tous les autres Princes, les portoit souvent à s'armer contre lui. Son Successeur trouvoit les affaires mieux disposées en sa faveur. Il étoit consideré de tous les Princes, comme le seul qui pouvoit donner de bornes à

la France, & aucun ne refufoit de s'allier avec lui, pour faire la Guerre à cette Couronne ; aprés tant de bonheur qu'eft ce qui reftoit à l Empereur fi non de ménager fa fortune. Pour cela il n'avoit qu'à entretenir une union parfaite avec les Princes de l'Empire, & pour ne leur donner point de jaloufie de fa grandeur, il faloit qu'il affectât de paroitre zélé pour la Guerre contre les Turcs. Après avoir mis le Sultan à la raifon, il ne lui reftoit plus pour fe faire aimer des Princes de l'Empire qu'à entrer dans le reffentiment qu'ils avoient contre la France. Cette Guerre lui étoit d'autant plus avantageufe, qu'il en pouvoit tirer lui feul tout le profit Pour être bien fervi dans fes Armées, il faloit fur toutes chofes qu'il évitât qu'il n'y eût de la jaloufie entre fes Généraux. Le Duc de Lorraine qui étoit attaché à fon fervice plus qu'aucun autre Prince, n'étoit point content, qu'on lui eût affocié au commandement de l'Armée l Electeur de Baviére Il en attribuoit la caufe au Prince Herman de Bade l'un des principaux Miniftres de l'Empereur, & Chef de fon Confeil de Guerre, lequel n'étoit point de fes Amis. Il croyoit encore que la faveur de ce Miniftre avoit beaucoup contribué à faire donner la Charge de Vice-Préfident du même Confeil de Guerre, vacante par la mort du Comte de Capliers, au Comte de Staremberg, qui s'étoit figna-

lé à la défense de Vienne. Quoi qu'il n'y eut rien à dire sur le merite de ce dernier, & que son élévation à cette Charge ne fut proprement qu'une reconnoissance que l'Empereur devoit à ses grands services; cependant le Duc de Lorraine voyoit à contre cœur qu'on l'eut préféré à une de ses créatures. Quoi qu'il en soit, nous voïons aujourd'hui le Prince Eugéne de Savoye élevé à la Présidence de ce Conseil; & devenu par là l'Arbitre de toutes les affaires qui regardent la Guerre. Ce Prince a passé par tous le degrez de la fortune. Il a vécu sans jalousie, & sans briguer la faveur des Ministres, il a attendu que son propre mérite l'élevât à cette Charge: voit-on aujourd'hui un pareil desintéressement. Je viens aux expeditions de la Campagne de 1686.

Nous avons vû dans la Campagne précédente la reponse que la Princesse Ragotzi fit à ceux qui lui furent envoyez pour lui apprendre la disgrace de Tekeli son Epoux & sa prison, pour la porter par-là à rendre Moncatsch Au commencement de cette année, cette Princesse fit publier des lettres, comme si elles avoient été écrites d'Albe Gréque par son Epoux. Il lui marquoit par ces Lettres que son innocence avoit été reconnuë à la Porte, & qu'un Bassa qui l'avoit accusé, & l'avoit fait arrêter sans ordre, étoit condanné à lui faire réparation d'honneur. Il ajoûtoit

qu'il n'attendoit que le nouveau Saraskier, pour se metre en Campagne avec lui, & qu'il feroit bien tôt lever le Blocus de Moncatsch, exhortant son Epouse à n'écouter aucune proposition de Paix. Caprara pour prévenir l'effet de ces Lettres suposés, & éluder le tour ingenieux dont la Princesse Ragotzi se servoit, lui écrivit en ce tems-là une Lettre, pour lui représenter, que dans l'extrémité où les affaires de son Parti étoient réduites, le Comte son Epoux étant arrété par les Turcs, & la plûpart des Mecontens s'étant rangez à leur devoir, il étoit tems aussi qu'elle pensât à se mettre à couvert avec sa Famille, en recourant à la clémence de l'Empereur. Elle répondit qu'elle ne croyoit pas avoir donné à ce Prince aucun sujet de lui faire la Guerre, & qu'étant Tutrice des enfans qu'elle avoit eu du Prince Ragotzi, elle étoit obligée de leur conserver, autant qu'elle pouvoit, les Places qui avoient apartenu à leur Pére: Qu'on ne devoit pas étres surpris, qu'une Mere défendit le droit de ses enfans, ni qu'une femme ne se déclarât pas contre son Mari. Que ce qu'on disoit de sa prison n'étoit qu'une fiction, Comme on le verroit dans la Campagne où l'on alloit entrer; qu'enfin il n'y avoit pas d'honneur, pour ceux qui s'éforceroient de dépouiller des Orfelins, & de forcer un Chateau défendu par une femme. Là dessus Caprara se disposoit à

faire le Siége de Moncatsch, qui demandoit beaucoup de te. s, cette Forteresse étant située sur un roc fort élevé & escarpé de tous côtez, & ne pouvant presque être reduite que par la faim. Elle est sur la Riviére de Torza, entre Unvvar & Zathmar, & elle a plus de trois cens Villages dans sa dépendance. Les Turcs s'apperçûrent bien tôt de la faute qu'ils avoient faite, en arrêtant Tekeli Chef des Mecontens; non seulement par l'abatement de tout le Parti, mais encore par la prise de Lippa Ville importante par sa situation, puis qu'elle est entre la Riviere de Maros, la Teyssé, & le Danube, où ils avoient de grands Magazins. Cette Place étant à couvert d'une Riviére & du Grand-Vvaradin, sembloit être hors de danger; mais la Cavalerie Imperiale accompagnée des Hongrois, à qui ce Pays étoit parfaitement connu, & n'aïant rien à craindre d'ailleurs, s'avança jusques-là, & emporta toutes les provisions de guerre & de bouche, qu'elle y trouva. Les Bassas voisins comprirent alors plus que jamais, que TeKeli leur étoit beaucoup plus nécessaire qu'ils n avoient crû, & se hâterent à le mettre en état de commencer au plûtôt la Campagne, & de rassembler de nouveau les Amis qu'ils avoit encore en Hongrie. TeKeli composa pour lors un discours qu'il adressa aux Hongrois, & l'envoya par un de ses domestiques, qui étoit demeuré auprés de

lui, & qui s'étant rendu d'Albe Greque à Temisvvar, en repandit de là quantité de copies en Hongrie. Ce discours qui étoit une espéce de Manifeste contenant tous les sujets de plainte que les Hongrois avoient contre l'Empereur, auroit produit de plus grands effets dans un commencement de Rebellion, lors que les Peuples pleins d'espérance, n'ont encore vû aucune mauvaise suite de leurs entreprises; mais il n'étoit pas capable d'engager de nouveau des gens dégoûtez d'une Guerre si longue, & si desavantageuse, si l'on ne relevoit leur courage abatu par un secours capable de les soûtenir, & de faire qu'ils se promissent, d obtenir ce qu'ils avoient vainement esperé jusques à ce tems-là. Aussi Tekeli marcha bien tôt après à la tête d'un Corps de Troupes, composé de Hongrois, de Trasilvains, & de Turcs qui formoient une Armée de neuf à dix mille hommes. Il vint camper près du Grand Waradin, où on lui fit une réception bien differente de l'autre, & d'où il envoya avertir ceux de Moncatsch de sa marche, & soliciter par tout ses anciens Amis de le venir joindre

Aprés avoir vû quelle fut la destinée de TeKeli, & comment il se tira de sa prison, je viens à present aux expeditions que les Imperiaux firent dans cette Campagne, où nous verrons le Prince Eugene de Savoye doner de nouvelles marques de sa bravoure & de son grand courage. La prise de Neu-

hauzel, & le desavantage qu'eurent les Armées du Grand Seigneur pendant le cours de ce Siége, firent concevoir à nos Generaux de grandes esperanses de la reduction de Bude, que l'on avoit tenté auparavant avec si peu de succès. Cette Forteresse avoit été, comme je l'ai dit, le séjour des Rois de Hongrie. On jugea donc à propos d'en faire encore le Siege Le dixiéme de Juin on fit la revûë de l'Armée Impériale. Elle étoit composée de trente mille hommes d'Infanterie, & de vingt mille Cheveaux sans compter les Hongrois & les Troupes de Brandebourg, qui étoient attenduës à tout mament. L'Artillerie consistoit en soixante grosses piéces de canon, quarante mortiers, & étoit bien pourvuë de toutes sortes de munitions. On partagea l Armée en deux, & on la fit marcher des deux côtez du Danube à petites journées à cause des mauvais chemins. Le dix huitiéme le Duc de Lorraine fit investir la Place, & travailler à un Pont, pour faire passer l'autre partie de l'Armée, qui se trouvoit au delà du Danube, & qui étoit commandée par le Duc de Baviére. Les Turcs, qui n'avoient pas crû qu'on revint au Siege de Bude, ne s'opposérent point à la marche de l'Armée, & ne l'envoyérent reconnoitre que lors qu'elle parut devant la Place On forma trois Attaques, l'une devoit étre commandée par le Duc de Lorraine, l'autre par le

Duc de Baviere, & la troisiéme par le General Schoning qui commandoit les Troupes de S. A. E. de Brandebourg. Le 21. du mois de Juin on ouvrit les Tranchées. Le feu de l'Artillerie & des Mortiers que l'on employa fut des plus terribles qui se soit jamais vût. Le Prince Eugene de Savoye se trouvoit pour lors à l'Attaque du Duc de Baviere & étoit auprés du Prince Louïs de Bade. Le sixiéme jour que la Tranchée fut ouverte, on donna un Assaut des trois Attaques à une Tour, dont le canon faisoit un grand feu sur l'Armée Imperiale, elle fut emportée l'épée à la main; mais les Imperiaux & les Troupes de Brandebourg y perdirent beaucoup de monde, & eurent de la peine à conserver ce Poste, parce que les Assiegez ayant fait sauter trois mines, ils separerent ceux qui montoient à l'Assaut des autres qui devoient les soutenir tout cela se passoit à la faveur d'une épaise fumée causée par des sacs de poudre dont les Turcs avoient semé le terrain, de sorte que les uns sautoient en l'air, & les autres étoient mis en desordre. Les Troupes que le Duc de Baviere commandoit avoient eu un heureux succés dans leur Attaque, parce que l'Electeur, le Prince Louïs de Bade, & le Prince Eugene les animoient par leur presence; mais les Imperiaux ayant reculé, par les obstacles que je viens de rapporter, le Duc de Lorraine se mit à leur

téte ; pour lors ils renverserent les Turcs dans le fossé qui étoit derriere eux, & se posterent sur la bréche, les Troupes de Brandebourg encouragées par l'exemple des Imperiaux, pousserent leur Attaque avec plus de vigueur, & s'emparerent de ce poste. Aprés la prise de cette Tour, on fit, suivant les Loix de la guerre, sommer le Bassa qui étoit Gouverneur de Bude ; d'un côté on lui offroit une Capitulation honorable, & de l'autre on lui faisoit comprendre, qu'on ne lui feroit aucun quartier, ni à sa Garnison, s'il s'opiniâtroit à une plus longue defense. Le Bassa fit une réponse pleine de fierté à nos Géneraux, ceux-ci irritez ordonerent qu'on poussât les Travaux avec toute la vigueur imaginable. Le Bassa ayant pour lors fait faire une decharge de toute son Artillerie ; on apprit qu'il donnoit par là un signal au Grand Visir, pour lui faire connoitre, qu'il étoit informé de la marche de la l'Armée Ottomane qui venoit à son secours. Les Imperiaux voyant cela firent redoubler le feu de toutes leurs Attaques, pour faire téte au Grand Visir, ils jugerent à propos de rassembler toutes leurs forces. Pour cet effet ils depécherent des Exprès au General Scharffenberg qui commandoit un Corps en Transilvanie, & au General Caraffa, qui en commandoit un autre dans la Haute-Hongrie, avec ordre de les venir joindre en diligence ; on fit en même tems éle-

ver de bons retranchemens au tour du Camp, & on prepara tout ce qui étoit necessaire pour donner l'Assaut General. Pour lors on fit sauter quelques mines, qui étoient le prelude de l'Assaut, elles ne firent point l'effet auquel on s'étoit attendu du côte des Imperiaux, ce qui fit balancer le Duc de Lorrainne s'il l'hazarderoit ou non. Cependant le Duc de Baviére, le Prince Louïs de Bade, & le Prince Eugene de Savoye s'étant mis à la tête des Troupes qu'ils commendoient, les menerent à l'Assaut, & commancerent l'Attaque avec beaucoup de courage & de fermeté. Le Duc de Lorraine voyant cela fit avancer les Imperiaux & les Brandebourgeois, avec ordre d'attaquer en méme tems; ceux ci furent d'abord accablez par le grand nombre de Grandes, & par le feu continuele de l Artillerie & de la Mousquetairie Otomane, & se virent enfin forcez à revenir sur leurs pas aprés une perte considerable. Entr'autres Officiers de distinction, les Comtes de Starenberg, de Heberstein & de Caunits y perdirent la vie. Les Troupes de l Electeur s'étant emparées du Château jusques à deux fois, furent obligées de l'abandonner; & comme elles avoient combatu avec beaucoup de courage & de résolution, ce ne fut pas sans perte. Le Prince Louys de Bade, & le Prince Eugene de Savoye qui s'étoient signalez dans cette Attaque y furent blessez

rigeurement. Il ne s'est jamais vû de Siége plus rude, ny plus long. Cependant le Visir attentif à tout ce qui se passoit au Siége, avoit fait avancer l'Armée Ottomane jusques à la vûë du Camp des Imperiaux. Dans cette disposition, il faisoit divers mouvemens pour les allarmer, & les tenir en haleine, toutes ces faintes n'aboutissoient qu'à encourager les Assiégez, & à faire trainer le Siege en longeur. Il auroit eu beau jeu s'il avoit osé hazarder une Bataille; il avoit une Armée puissante, de Troupes fraiches de près de cinquante mille hommes: au lieu que les Imperiaux étoient extremement fatiguez par la longueur du Siege, & avoient d'ailleurs perdu beaucoup de monde, mais il avoit été si mal traité dans toutes ses entreprises, qu'il n'osoit point risquer de forcer les retranchemens, ni d'en venir à un engagemét general qui lui auroit été fatal, s'il avoit encore perdu la Bataille. Il est vrai qu'il fit diverses tentatives pour jetter du secours dans la Place, mais elles n'eurent aucun succès. Les Imperiaux alloient cependant toûjours leur train, bien loin que la presence de l'Armée Ennemie décourageât nos Generaux ils se faisoient au contraire un point d'honneur de prendre Bude à la vûë du Visir. Pour cet effet ils firent preparer tout ce qui étoit necessaire pour l'Assaut general; l'Armée Imperiale fut rangée en bataille le long des Lignes de circonvala-

tion, pour attendre le Visir, s'il avoit envie de tenter le Combat, & secourir la Place qui étoit aux abois. Le Prince Eugene qui se distinguoit par sa vigilence & son activité fut laissé à la garde des Lignes, de même que son Regiment. Aprés cette premiere disposition le Duc de Lorraine forma celle des Attaques par où on devoit monter à l'Assaut. D'un côté les Troupes devoient être commandées par les Ducs de Croy & de Nieubourg, par les Comtes de Souches & de Schaffenberg, & par le Baron de Diepenthal, d'un autre côté le Prince de Bade, le Comte de Sirini, le Marquis de la Vergne, & le Baron de Bek devoient commander les Troupes de Baviere ; & enfin celles de S. A. E, de Brandebourg devoient agir sous la conduite du General Schoning. Le second du mois de Septembre qui étoit le jour marqué pour l'Assaut, on donna le signal à l'entrée de la nuit par quatre coups de canon ; pour lors les Troupes commandées parurent au nombre de huit mille hommes. On voyoit à la droite de l'Attaque quatre-vingt Grenadiers marchant à la téte, ils étoient commandez par quatre Capitaines, & quatre Lieutenans : ceux-ci étoient suivis par les Imperiaux ayant à leur téte le Barron d'Asti qui s'étoit signalé au Siege de Neuhauzel ; on voyoit ensuite le Marechal de Logis General Bisschopffshausen suivi de quatre cens Mousquetaires & de cent

Piquiers, & enfin un Corps de reserve de neuf cens hommes precedé par un General Major; le méme ordre fut observé aux Attaques de la gauche. Les soldats qui étoient arméez de pertuisannes, & de hâches pour aplanir les chemins marchoiét au front. L'Assaut general commança à la faveur du feu de toute l'Artillerie, & des Bombes, qui en ruinant la Ville firent concevoir aux Turcs qu'il n'y avoit plus pour eux aucune esperance de salut; cependant ils se defendoient toûjours avec une intrepidité incroyable, & ils étoient attaquez de tous côtez avec une valeur sans égale. Les Imperiaux monterent enfin à la Breches qui fut abandonnée par les Turcs qui se retirent dans le Château Les Troupes de S. A. E. de Brandebourg encouragées par l'heureux succès que ceux-ci avoient eu, se firent jour au travers de la fumée & d un feu perpetuel de la Mousquetairie, & pénetrerent enfin jusques aux Retranchemens, où les Turcs les attendoient de pié ferme en faisant des prodiges de valeur; afin ils s'y logerent malgré tous leurs efforts, & firent main basse sur tous ceux qui se presentoient à eux. les Turcs voyant qu'ils n'y avoit plus d'esperance de sauver la Place, arborerent le Drapeau blanc, & demanderent quartier, les soldats irritez de la longueur d'un Siege qui avoit couté tant de sang & de traveaux, furent inexorables, & rien n'étoit capable d'arréter la fureur

qui les portoit au carnage. Voilà ce qui se passoit aux Attaques de la Ville. Le Princes Loüis de Bade qui à la tête des Bavarois attaquoit le Château trouvoit de plus grands obstacles; la Bréche étoit de ce côté là presque impraticable, par la dificulté du terrain, ou la résistance inexprimable des Janissaires qui la défendoient ceux ci ignorant ce qui se passoit dans la Ville, croyoient que les Turcs qui se dérobant à la fureur des Vainqueurs se sauvoient dans le Château, étoient un nouveau secours qui leur étoit envoyé, cela les rendoit plus intrepides, & plus opiniatres à la défense de la Breche. Pour lors le Prince de Bade accourut, & par sa presence rassura les soldats rebutez d'un si long Assaut; on les fit soutenir par un détachement du Regiment d'Apremont. Les Turcs furent enfin obligez de ceder au grand nombre, & on triompha par tout malgré leur opiniâtreté. Ils voulurent icy comme dans la Ville arborer le Drapeau blanc, mais on ne leur fit aucun quartier. Le Bassa même qui par sa bravoure, en defendant si bien Bude, auroit merité un meilleur sort, ne voulut point avoir d'autre tombeau. Il se fit tuer aprés la perte de sa Forteresse, & l'Aga des Ianissaires eut la vie sauve. Le Prince Eugene qui étoit resté à la garde des Lignes, comme nous l'avons dit, auroit sauhaité avec ardeur de participer à la gloire que les autres Ge-

neraux venoient de s'aquerir en montant à l'assaut, les plus grands perils animoient son zéle, & il étoit au desespoir lors qu'il ne se trouvoit point par tout ; cependant le Duc de Lorraine ne pouvoit donner à ce Prince des preuves plus éclatantes de son estime & de sa confiance qu'en le laissant à la garde d un poste où toute l'Armée Ottomane étoit, & d'où dépendoit tout le succès du Siege D'abord que le Duc de Lorraine, & S. A. E. de Baviere se furent remis à la tête de l'Armée pour observer de près le Visir, le Prince Eugene entra dans la Ville avec un Corps de Cavalerie. Cependant on faisoit de tous côtez main basse sur les Turcs sans donner quartier à personne : Il ne s'est jamais vû de carnage pareil. L'Electeur de Baviere attendri par les cris lamentables de tant de malheureux, vint en diligence pour le faire cesser ; le Duc de Lorraine en fit de même d'un autre côté, & ces Princes en arrêtant la fureur des soldats, donnerent des marques de leur clemence. Le Duc de Croi eut ordre de faire occuper par divers Corps de Troupes toutes les Avenuës, les Carrefours, & les Places publiques de Bude, & on rappella tous les soldats à leur Drapeau ; & par là on sauva la vie à plus de deux mille Tourcs de tout âge & de tout sexe, qui auroient été indubitablement immolez au ressentiment des soldats. On perdit dans cet Assaut très-

peu de monde ; & parmi les gens de marque, le Comte de Jacco Marechal de Logis General, le Comte de Tattembach, & le Marquis de Spinola y furent tuez.

J'entrai dans la Ville avec le Corps de Cavalerie du Prince Eugene, & j'eus le bonheur de sauver la vie à une Dame Turque, qui étoit, à ce que j'appris, une des Maitresses du Bassa qui commandoit à Bude, cette Dame se trouvoit exposée à la fureur de trois soldats aussi impitoyables que des boureaux En passant sous les fenétre de sa chambre je ne pûs m'empêcher d'y monter attiré par les lamantables cris qu'elle faisoit. Un Officier du Regiment du Prince Eugene avec qui j'étois, en fut pareillement touché, & vint avec moi D'abord que nous parûmes, cette Dame accourut vers nous toute en pleurs & m'embrassa les genoux en disant, (la Illahe illa, Allah, Mahamet Resul Allah) Si le grand Prophete Mahomet étoit entré dans sa chambre, elle n'auroit pas été plus réjouye qu'elle le fut à nôtre vûë, dans l'esperance que nous lui sauverions la vie ; c'étoit une personne jeune & très bien faite, quoi que les larmes qu'elle versoit l'eussent renduë méconnoissable, on ne pouvoit cependant la regarder, sans ressentir pour elle de l'amour & de la pitié en même tems. Les soldats étoient au desespoir lors qu'ils nous virent entrer. Comme elle avoit de belles nipes ils s'attendoient à faire leur for-

tune. J'ai dit que les Ducs de Lorraine & de Baviere avoient donné ordre qu'on fit cesser le carnage, & le pillage. Nous nous servimes de cet ordre pour faire lâcher prise aux soldats ; pour les contenter nous leur donnames trois ducats pour boire à nôtre santé, la belle Turque devenuë par là nôtre prisonniere, nous regardoit comme ses liberateurs, & nous dit dans sa Langue tout ce que l'on peut dire de plus tendre & de plus touchant pour nous remercier des grandes obligations qu'elle nous avoit. J'étois ravi de m'être trouvé dans une pareille occasion, & le seul déplaisir que j'avois étoit de ne point parler le Language Turc, cela me privoit de sa conversation, & de mille agrémens que j'aurois eu en lui faisant faire le recit de ses Amours, & de ses Avantures. Elle étoit Greque de Nation, & des l'âge de douze ans, elle étoit entrée dans le Sérail du Grand Seigneur. La Favorite Regnante par un caprice de jalousie trouva le moyen de l'en faire sortir Ces sortes de révolutions arriverent assez souvent parmi les Maitresses du Sultan. La jalousie regne chez les Dames Turques, aussi-bien que chez les Dames qui possedent la faveur des Princes Chrétiens ; celle dont je parle avoit les maniéres nobles, & quelque chose de si majestueux dans son air, qu'on ne pouvoit la voir sans ressentir quelque tendresse. Lors qu'elle sortit du Sérail, le Bassa

ſa qui commandoit à Bude ſe trouvant à Conſtantinople, en devint amoureux, & en fit ſa Femme. Il l'emmena à Bude, où il l'entretenoit avec beaucoup d'éclat & de magnificence, la fidelité inviolable qu'elle avoit toûjours conſervée pour le Baſſa l'avoit fait préférer à pluſieurs autres, & avoit été le principal motif de ſa fortune, auſſi n'entendoit-elle jamais parler de ſon Mari qui avoit ſi bien défendu Bude, qu'elle ne verſat des larmes. Cette tendreſſe parmi une Nation infidelle, me charmoit, & je ne pouvois regarder cette aimable priſonniére ſans admiration. Nous lui donnâmes une Eſcorte qui la conduiſit à nôtre Camp en toute ſûreté. Je lui offris ma Tente qu'elle accepta avec beaucoup de joye. La curioſité de voir une Turque bien faite attira bien-tôt les Princes & les autres Officiers de l'Armée qui étoient de quelque diſtinction. Il n'y a point de Palais à Vienne qui fut ſi fréquenté que ma Tente l'étoit pour lors. Les uns la venoient viſiter ſimplement pour avoir le Plaiſir de la voir, & les autres dans la penſée de s'en faire aimer, & d'en obtenir des faveurs. Mais tous ces Meſſieurs étoient auſſi mauvais Mulſulmans que moi; c'eſt à dire auſſi ſavans dans le Language Turc: par là nous étions privez de ſa converſation, il faloit ſe contenter de faire l'amour comme les muets. De tems en tems je lui diſois, [la illähe illa Allah Ma-

hamet Reful Allah.] qui étoit tout ce que j'avois appris de cette Langue, en le lui entendant dire : Pour lors elle ne se pouvoit empêcher de rire de toute sa force. En prononçant ces mots, je faisois devant elle de profondes reverences à la Turque, à peu près comme celles que Moliere fait faire à son Bourgeois-Gentilhomme dans une de ses Comedies, cela la divertissoit aussi bien que moi le plus plaisament du monde : Cette Avanture rapela dans mon esprit les agréables ameusemens que j'avois eu à Paris avec Mademoiselle d'Angers, & à Vienne avec Mademoiselle de Dertinguen, avec cette difference que la nouveauté d'un objet qui se distinguoit de celles-là par des habits tous particuliers, & par des manieres tout à fait surprenantes avoit aussi pour moi de nouveaux charmes. Enfin tous nos Princes se lasserent à faire l'amour à la belle Ottomane Sa constance triompha de toutes leurs complaisances ; & quoi qu'elle fut sortie d'une Nation infidelle, elle fut toûjours fidelle au Bassa son Mari après sa mort, comme elle l'avoit été durant sa vie. Tous ceux qui lui firent la cour en conçûrent pour sa personne plus d'estime. On la consideroit dans ma Tente comme une Reine, rien ne lui manquoit pendant le tems que l'Armée campa devant Bude. Après la reduction de cette Forteresse tous nos Generaux se faisoient un plaisir de la visiter. Je ne sai

si on trouveroit parmi nos Chrétiennes des filles de cette façon, qui eussent autant de constânce & de fermeté. La fidelité est rare dans le Siecle où nous sommes parmi les femmes, & elle l'est encore plus lors qu'elle est mise à l'épreuve par des Puissans atraits. Enfin on lui permit de se retiter à Belgrade sur la priére qu'elle en fit à nos Generaux. Pour éterniser la mémoire de la prise de Bude, on fit travailler à une espece d'Arc de triomphe qui devoit être érigé dans la grande Place de cette Ville. L'Empereur y devoit être representé renant à sa main droite une Lance & à sa gauche un Dard, & pour devise ces vers. [J'arrête le Soleil, je perse le Croissant.] Parmi les choses dignes de remarque qui étoient à Bude je vis la celebre Bibliothéque de Mathias Corvin Roi de Hongrie. Elle consistoit en un très grand nombre de rares & curieux Manuscripts qui concernoient l'Antiquité, sans parler d'une infinité d'autre gros volumes. L'Empereur voulut qu'elle fut transportée à Vienne. On s'étonne que les Turcs n'y firent pas mettre le feu pour priver les Chrétiens d'un si riche Trésor; mais ils ignoroient l'estime que nous en faisons en Europe, D'ailleurs Dieu permit qu'elle fut conservée pour éclairer les hommes des connoissances qui regardent le Christianisme, où l'Antiquité profane.

Aprés la prise de Bude, dont le Siege

avoit duré depuis le 21. de Juin jusqu'au 2. de Septembre, on songea à de nouvelles Conquêtes ; le Visir au desespoir de ce qu'il n'avoit pû prévenir la réduction d'une si importante Forteresse s'étoit retiré avec l'Armée Ottomane du côté d'Albe-Royale. Les Imperiaux malgré les pertes qu'ils avoient faites durant un long & penigle Siege, avoient encore sur pié une Armée florissante ; elle étoit forte de plus de quarante mille Combatans. Pour finir donc une Campagne qui avoit commencé avec tant de bonheur, on jugea à propos, avant que de s'attacher au Siege de quelqu'autre Place, de marcher droit contre le Grand Visir pour l'engager au Combat, celui-ci ne voulant rien risquer, décampa, & en se retirant, ravagea tout le Païs par où son Armée passoit, dans la vûë d'ôter aux Imperiaux l'envie de le suivre faute de subsistance Pour cet effet il fit ruiner les Panlanques, & rompre les Ponts qui se rencontroient dans sa marche. Malgré tous ces obstacles, l'Armée Imperiale poursuivant le Visir s'avança jusques au delà du Pont d'Esseck, & continuant sa marche, elle vint camper près de Belgrade. Par là les Turcs laissoient les Imperiaux Maitres de la Canpagne, mais l'horrible dégât qu'ils avoient fait dans leur route ne laissoit à ceux-ci qu'un Païs desert & sans subsistance, cela changea le Projet que nos Generaux avoient formé. On fit donc un nou-

veau plan pour le reste de la campagne. Le Prince Louys de Bade & le Prince Eugene furent détachez d'un côté avec un Corps d'Armée ; & le General Caprara d'un autre, celui ci avoit ordre de tâcher de soûmetre les Places qui restoient aux Méconrens dans la Haute-Hongrie;& ceux-là se devoient rendre sur les Frontieres de la Croatie pour faire le Siege des Cinq Eglises. Cette expedition fut pleine de prospéritez pour le Prince de Bade & pour le Prince Eugéne, & leur aquit beaucoup de gloire. La Place qui se presenta dans leur route, fut Coloez ruinée par le Visir, après celle ci ils firent le Siege de Simontorna située sur la Riviére de Sarovvitz, qui à l'aproche du Canon se rendit à discrétion. De là on vint à Capossvvar qui ne fit point de résistance, mais le Gouverneur du Châreau témoignant beaucoup de résolution à le défendre, on ne jugea point à propos d'en faire le Siege, de crainte qu'on n'y perdit trop de tems ; on pilla donc la Ville & on y mit le feu. Le Prince de Bade, & le Prince Eugene continuant leur marche vers les Cinq Eglises furent renforcez par le camp volant de Scharffenberg, & investirent cette Place le 19. d'Octobre. A leur aproche la Garnison mit le feu à la Ville, & se retira dans le Château, les Dragons du Prince Eugene ayant mis pié à terre, & étant soûtenus de quelques autres Troupes, eurent ordre d'entrer dans

la Ville l'épée à la main, & d'éteindre le feu. Après cela on s'attacha uniquement à l'Attaque du Château; quand les Batteries furent prêtes, & les Mines en état de jouër, le Gouverneur fut sommé de se rendre, mais il fit une réponse pleine de fierté; cette réponse, furent six Drapeaux rouges & un noir qu'il fit arborer sur les Remparts; pour lors les Batteries commencérent à tirer, & les Princes qui commandoient irritez contre le Gouverneur lui firent savoir pour la seconde fois, que s'il s'opiniâtroit à la défense du Château, on ne lui feroit aucun quartier, ni à sa Garnison. Cependant une bombe ayant ruiné le Puits, il se trouvoit sans eau; ce malheur, & les menaces qu'on lui avoit fait, le porterent enfin à demander à capituler, mais à peine fut il reçû à discretion. Toutes ces Conquêtes furent suivies de la prise de Segedin où les Turcs firent à peu-prés ce qu'ils avoiēt fait aux Cinq Eglises; c'est à dire qu'après avoir mis le feu à la Ville, ils s'étoient retirez dans le Château, mais d'abord que les Batteries furent élevées & que le canon commença à tirer, on se rendit à discretion, & le Comte de Vveterani eut le bon-heur de battre un grand secours, qui marchoit pour en faire lever le Siege. On finit cette Campagne par une expedition qui deconcerta tous les projets des Ottomans; ce fut de brûler le Pont d'Esseck, ceux-ci éfraïez à l'aproche des

Imperiaux mirent le feu eux mêmes au Fort qui est à la tête du Pont ; aprés quoy ils prirent la fuite ; cependant le vent qui regnoit fut si favorable aux Imperiaux qu'il consuma un espace d'environ six mille pas de ce Pont. Il semble que les affaires de l Empire Ottoman alloient par tout en décadence ; sans qu'il se trouvât personne qui fut capable de les rétablir. Dans les deux Sieges de Bude ils avoient perdu leurs meilleures Troupes, & leurs plus braves Officiers, qui s'étoient mis en état de perir, ou qui étoient effectivement morts les armes à la main, plûtôt que d'abandonner cette importante Place aux Chrétiens. Aprés cela on ne vid parmi les Turcs que des Chefs également incapables de se bien defendre, & de bien attaquer. D'abord que les quartiers d'hiver furent réglez, & que le Duc de Lorraine eut fait defiler les Troupes devant lui pour s'y rendre, les Generaux partirent pour Vienne. Je suivis le Prince Eugene. Nous trouvâmes la Cour de l'Empereur toute brillante ; on ne voyoit de tous côtez que réjoüissances publiques, au sujet des avantages qu'on venoit de remporter contre les Turcs. La prise de Bude en faisoit le principal motif, & S. M. I. pour remercier Dieu de tous les progrès dont il avoit favorisé ses armes, ordonna que le Te Deum fu chanté dans l'Eglise des Augustins déchaussez, où elle assista elle-même. Afin que les

choses s'y fissent avec plus d'éclat, elle voulut que toute sa Musique s'y trouvât. Les Ambassadeurs des Têtes couronnées y furent aussi présens, excepté celui de la Cour de France qui prit pour prétexte, que n'ayāt que la qualité d'Envoyé, il auroit été obligé par là de céder le pas à l'Ambassadeur d'Espagne. On peut juger du bon accueil que l'Empereur fit à tous ses Generaux après une Campagne si glorieuse; cependant le prétexte que le Duc de Lorraine prit en partant de la Cour de Vienne, qui étoit d'aller voir la Reine de Pologne son Epouse, faisoit croire que ce Duc n'étoit point content. Quoi qu'il en soit, on n'en attribuoit point la cause à S. M. I. qui lui avoit fait mille caresses au retour de la Campagne; mais plûtôt à la jalousie de quelques Seigneurs de la Cour, qui n'étoient point de ses Amis, comme nous l'avons insinué; cependant la gloire que ce Prince s'étoit aquise, étoit si bien établie, qu'il étoit très dificile à ceux là de la lui dérober. Les Comquéres que nous avions faites, aportérent un si grand chamgement aux affaires, par la réputation qu'on avoit donnée aux Armes de l'Empereur, qu'on venoit de tous côtez pour lui rendre homage. Le Prince de Transilvanie Michel Apaffi, un des Protecteurs du Comte de Tekeli avoit envoïé des Ambassadeurs à Vienne pour demander la Protection de S M. I. Et pour donner des marques autenti-

ques de son attachement, & de sa soûmission, il fit offre de donner ses enfans en ôtage. Ce Prince avoit jusques ici méprisé le pouvoir de l'Empereur. mais la revolution qui venoit d'arriver en Hongrie, l'avoit si fort ébranlé, qu'il ne voïoit point d'autre ressource pour se sauver, que celles de faire ces offres S'il y avoit ajoûté qu'il joindroit en méme tems ses Troupes à celles de l'Empereur, sa soûmission auroit été encore plus éficace, & il auroit effacé tous les soupçons de méfiance qu'on pouvoit avoir conçûs contre lui. L'Empereur donna encore au retour de cette Campagne de nouvelles marques de son estime au Prince Eugene, & c'étoit une grande satisfaction pour ce jeune Prince de se voir peu à peu élever dans la faveur d'une Cour où les premiers Generaux avoient de la peine à se maintenir, par raport à la jalousie qui régnoit parmi les Ministres, temoin ce que nous avons dit touchant le Duc de Lorraine Le Prince Loüis de Bade, sous lequel le Prince Eugene avoit signalé sa valeur, étoit pour lors un des premiers mobiles de la faveur de ce dernier Prince. Il avoit été spectateur de son courage, & de sa sage conduite dans les Campagnes qu'on avoit faites en Hongrie, & la derniere où l'on avoit fait des Conquêtes surprenantes, lui avoit donné de grandes idées de son merite. En parlant à l'Empereur il étoit obligé de dire les choses

comme elles étoient · & par-là il rendoit la justice qui étoit duë au Prince Eugene ; de-sorte qu'on voïoit croirre insensiblement la fortune de ce jeune Héros, jusques à ce qu'enfin il est parvenu au Commandement des Armées en Chef.

A mon arrivée à Vienne, j'allai chez mon Banquier, qui me donna une Lettre de Mademoiselle d'Angers Maitresse de mon Oncle, & en même tems l'argent d'un billet de change, qu'elle m'envoïoit. Comme ce Billet de change étoit de quelque consideration, il vint fort à propos pour me consoler des terribles dépenses que j'avois faites pendant la Campagne. Je le recûs comme des nouvelle marques de son estime. Elle m'avoit promis à mon départ de Paris qu'elle ne me laisseroit jamais manquer d'argent. Elle avoit de grandes ressources pour s'aquiter de sa promesses ; mon Oncle étoit riche & puissant; Mademoiselle d'Angers possedoit son cœur à un degré qu'il n'y a point d'Amant qui résista aux ingenieuses caresses dont elle se servoit pour tirer de lui tout ce qu'elle souhaitoit. Elle savoit que ma disgrace étoit une faute de jeunesse, & qui plus est son cœur lui reprochoit d'en avoir été la cause. Je lûs sa Lettre avec une joïe inexprimable;outre les sentimens de tendresse qui me regardoient, elle faisoit d'ailleurs un portrait si particulier de quelques person-

mes de la Cour, que je ne pûs m'empêcher de la communiquer aux Princes mes Protecteurs. Je viens à present à ce qui se passoit à Vienne pendant le quartier d'hiver. Tandis que nos Generaux étoient occupez à faire le plan des expeditions qui devoient faire l'ouverture de la Campagne je prenois mes plaisirs dans les entretiens que j'avois avec Mademoiselle de Dertinguen. Je lui fis le recit de ce qui s'étoit passé à Bude, au sujet de la belle Turque à qui j'avois sauvé la vie. Cette Avanture lui parut si surprenante qu'elle versoit des larmes, à mesure que je la racontois. La sensibilité est naturelle aux femmes, & souvent il faut peu de chose pour les faire pleurer, cependant je prenois cela comme partant d'un bon cœur mais quand je lui fis le portrait de la fidelité qu'elle avoit jurée au Bassa son Mari, & que je lui disois en même tems, qu'il n'y avoit qu'une Turque qui fut capable de porter l'héroïsme à un si haut point, ce discours la jettoit dans des transports de colere qui ne se peuvent exprimer. Ces transports me donnerent de nouvelles idées de sa sagesse, & me firent en même tems l'apologie de la conduite qu'elle avoit tenuë avec l'Abbé Espagnol, dont j'ai parlé; cela fit que je l'en aimois davantage, & je me faisois des reproches secrets de la mêfiance que j'avois eu de sa fidelité. Cependant elle ne pouvoit comprendre, com-

ment une fille dans la fleur de sa jeunesse, sortie du Sérail du Grand Seigneur, & devenuë Femme d'un Bassa, avoit pû resister aux caresses de tant de Princes bienfaits; j'avois beau me tourmenter à la persuader; elle consideroit mes raisonnemens comme un songe fait à plaisir, & elle avoit toujours l'idée que j'en avois été aimé tendrement, aussi-bien que tous ceux qui lui avoient fait la cour.

Nous étions au nouvel an, Mademoiselle de Dertiguen me demanda si je ne lui avois rien apporté de Hongrie pour ses Etrennes; je lui répondis que ne se trouvant rien de rare dans ce Païs, là je m'étois réservé jusques à mon retour à Vienne, & qu'elle n'avoit qu à me dire ce qui étoit le plus capable de lui faire plaisir. Elle me répondit là dessus qu'il faloit peu de chose pour la contenter, & que si j'avois à lui faire quelque présent, il faloit que ce fut quelque plaisanterie des Indes. Nous avions à Vienne un Marchand Hollandois, qui avoit une Tente remplie de toutes sortes d animaux venus des Indes, de porceleines, d'étoffes peintes, de petits cabinets de la Chine, & mille autres raretez. Ce Marchand s'étoit enrichi à Vienne dans le commerce qu'il faisoit; les Dames Allemandes aiment à la folie ces sortes de choses; & pour les avoir de la premiere main, le Marchand partoit de Vienne aussi-tôt qu'il avoit avis, que les Vais-

seaux

ſeaux de la Compagnie des Indes étoient arrivez à Amſterdam. Il achetoit pour lors ſortant du bord, tout ce qui ſe trouvoit de ſon goût,& comme il païoit comptant, il avoit trés grand marché,ce qu'il vendoit aux Dames Viennoiſes trés-cherement : Quoi qu'il en ſoit, cet homme avoit gagné à Vienne dans l'eſpace de dix ans un capital de cent cinquante mille livres. J'allai donc chez ce Marchand ; je trouvai dans ſa Tente une quantité de jeunes Singes, & de Peroquets de differentes couleurs. Mademoiſelle de Dertinguen m'avoit demandé quelque plaiſanterie des Indes, c'eſt l'expreſſion dont elle s'étoit ſervie. Il me vint en penſée que je ne pouvois rien acheter pour la contenter, de ſi plaiſant qu'un ſinge; je ſavois qu'elle aimoit aſſez ces animaux; en aïant remarqué un fort petit, & le plus joli de la troupe, j'en demandai le prix : le Marchand me le fit douze piſtoles, je lui en offris dix, & il me le donna. Je le fis porter par mon valet chez Mademoiſelle de Dertinguen, & je me rendis en même tems auprés d'elle, pour voir comme elle recevroit mon préſent. Elle ne pût s'empécher de rire de toute ſa force en voyant ce petit Animal ; elle s'attendoit à tout autre choſe ; & à ce que je pûs comprendre, un bel aſſortiment de porceleines fines auroit été plus de ſon goût. Je lui dis qu'elle m'avoit demandé quelque plaiſanterie

des Indes, & qu'un Singe étoit ce qu'il y avoit de plus plaisant. Elle me répondit que puis que ce mot avoit fait une équivoque, elle étoit contente du *plaisant* present que je lui faisois. Je lui fis réponse, que comme je n'étois pas toûjours auprés d'elle, ce petit Arlequin la divertiroit durant mon absence En effet, elle le prit si fort en amitié, qu'elle l'avoit toujours dans sa chambre auprès d'elle, ou sur ses genoux, ni plus ni moins que si ç'avoit été un petit chien de Bologne & quand elle sortoit, elle l'y enfermoit de peur qu'on ne le luy dérobât. Un jour comme elle étoit allée en visite le singe escalada les tabletes qui étoient dans sa chambre, remplies de belles porceleines, & les prenant piéce à piéce, il les jettoit par terre Le bruit que cela faisoit, divertissant ce petit animal, il continua la revûë des porceleines jusques à ce qu'il les eut toutes cassées. Les servantes accourant au bruit, n'y pouvoient apporter du remede; leur Maitresse avoit la clef de la chambre; elles envoiérent au plus vite un valet auprés de Mademoiselle de Derringuen, pour l'informer du ravage que faisoit le singe; elle vint tout aussitôt, & aiant ouvert sa chambre; elle trouva toutes ses belles porceleines en mille morceaux. Pour lors elle maudit le singe & celui qui lui en avoit fait présent. Etant venu chez elle je la trouvai inconsolable. Il n'y a rien qui chagrine plus une femme,

que la perte de ces sortes d'amusemens. Pour la consoler je lui promis d'en acheter d'autres ; & je la priai d'aller elle-même chez le Marchand pour les choisir; elle fut contente comme une Reine de mes offres ; & depuis ce tems là le pauvre singe fut toûjours gardé à vûë comme un criminel, & quand Mademoiselle de Dertinguen sortoit, on l'enfermoit dans une chambre, comme dans une espece de prison, où il n'y avoit pour tous meubles que les quatre murailles.

Je m'étois vû ci devant auprés de Mademoiselle de Dertinguen en concurrence avec un Abbé Espagnol, comme je l'ay raconté : mais je fus fort surpris un jour de trouvar encore auprés d'elle un certain Italien, grand joüeur de profession. On voit à Vienne un très grand nombre d'Avanturiers de ces deux Nations : Quand vous alliez à la Cour de l'Empereur défunt, vous trouviez une foule d'Espagnols, ou Italiens, qui se promenoient dans l'Antichambre au long & au large, à peu prés comme les Plaideurs se promenent dans nos Parlemens en France. Ces Messieurs venoient faire leur cour à ce Prince, parce qu'il les aimoit preferablement à toutes les autres Nations, & comme il étois pieux & debonnaire, les uns en recevoient des pensions, & les autres étoient avancez dans les Charges de l'Eglise. Les

Musiciens Italians sur tout étoient dans une grande estime, & la Musique de S M. I. n'étoit gouvernée que par eux. Pour revenir à celui que je trouvois quelquefois auprés de Mademoiselle de Dertinguen, & qui se faisoit nommer le Comte de Dantirini, il faut que j'avoüe que je le pris d'abord pour un second Rival, & méme beaucoup plus redoutable que l'Abbé Espagnol, parce qu'il étoit mieux fait de sa personne. Par là je vis renaitre dans mon esprit mille traits de jalousie qui troubloient toute ma tranquilité : mais ces allarmes furent bien-tôt dissipées par l'éclaircissement que Mademoiselle de Dertinguen me donna. Celle ci avoit une intime Amie ; c'étoit une jeune Veuve bien faite, femme de qualité ; quoi que son Mari n'en eut point eu d'enfans, il lui avoit cepédant laissé beaucoup de bien. Comme elle aimoit à joüer, elle ne manquoit point de se trouver dans les Compagnies, où l'on joüoit. Le Comte de Dantirini qui étoit joüer de profession, comme je l'ay dit, l'ayant rencontréz dans ces societez, conceut de l'amour pour elle, & voulut la rechercher en mariage ; pour parvenir à son but il avoit besoin d'une puissante recommandation, & en méme tems d'une confidente. Il s'adressa donc à Mademoiselle de Dertinguen, sur le raport qu'on lui fit qu'elle étoit intime Amie de la jeune Veuve ; celle là voiant que le Comte

Italien se donnoit de grands airs à Vienne, & qu'il fréquentoit le beau monde, elle le prit pour un homme de la premiere qualité, & qui aparemment avoit de grands biens d'ailleurs il étoit bien fait de sa personne : toutes ces belles qualitez porterent Mademoiselle de Dertinguen à s'interesser pour lui, dans la pensée que son Amie feroit un bon Mariage. Cette Négociation engageoit le Comte à venir quelque fois auprès de sa Confidente pour prendre des conseils. Comme je ne savois point cette Intrigue, je pris d'abord les visites du Comte d'un œil jaloux ; mais Mademoiselle de Dertinguen me guérit de cette maladie, par l'explication qu'elle me fit. Enfin celle ci dit tant de bien du Comte à la jeune Veuve, que le mariage fut conclu. Comme ils avoient l'un & l'autre les mémes inclinations pour le jeu, cela alloit assez bien. Ils firent faire un équipage le plus magnifique du monde, & quand la nouvelle mariée parut aux Societez, rien n'étoit si brillant. Mais il arriva une Avanture, qui fit le dénouement d'une Scene bien chagrinante pour la jeune Veuve, devenüe Comtesse. Un Dimanche au matin le Comte voulant changer de linge, parut les épaules nuës aux yeux de son Epouse qui étoit couchée auprés de lui ; celle-ci faisant un cri se leva au plus faite & sortit du lit, en détestant le jour de son mariage, & le momant fatal où elle l'avoit

connu. Elle avoit veu sur une de ses épaules la marque d'une fleur de lis. Il n'en falloit pas davantage à la malheureuse Comtesse pour lui apprendre par les mains de qui il avoit passé. Le Comte fleurdelisé au desespoir de ce qui venoit d'arriver, fit tout ce qu'il pût pour apaiser l'orage. Il se voïoit perdu de réputation à Vienne si la Comtesse sa femme ne gardoit le silence ; mais celle-ci irritée à la fureur, bien loin d'entrer dans ses sentimens, étoit résoluë à se separer pour toujours de lui, & en même tems à le faire si bien connoitre, qu'il seroit obligé de quitter Vienne. Il n'y a rien de si sensible que l'honneur à une famille qui fait quelque figure dans le monde. La Comtesse voïoit la sienne deshonorée, cela lui touchoit si sensiblement le cœur, qu'elle ne faisoit que pleurer. Le Comte voyant qu'il ne gagneroit rien auprés d'elle par tous ses discours flateurs, s'habilla promptement & vint chez Mademoiselle de Dertiguen pour la prier de le réconcilier ; celle ci avant que de se mêler d'une affaire si delicate, voulut savoir par quelle Avanture le Comte portoit les Armes de la France. Dantirini croyant qu'il ne devoit rien dissimuler à une Confidente à qui il avoit l'obligation de son mariage, lui dit qu'il avoit fait à Paris à peu prés la figure qu'il faisoit à Vienne, que se trouvant un soir dans une Assemblée, où l'on joüoit, il étoit assis auprés d'une Dame,

qui avoit une montre d'or ; que la beauté de cette Montre l'ayant enchanté, il se mit en tête de la tirer adroitement de la poche de cette Dame dans le tems qu'elle joüoit; que ce fut un malheur pour lui de n'avoir point quitté le jeu pour se retirer aprés avoir pris la montre, parce que le larcin auroit été imputé à d'autres, où la Dame auroit crû qu'elle l'avoit perduë. Qu'enfin le tems de se retirer étant venu, cette Dame voulut voir à sa Montre qu'elle heure il étoit, & ne la trouvant pas, elle dit hautement qu'on la lui avoit derobée ; là-dessus on fit fermer les portes de la sale où l'on étoit & on foüilla tout le monde; que quelque soin qu'il eût pris pour bien cacher la Montre, il avoit cependant été surpris, & mis en même tems entre les mains de la Justice, qui pour une affaire, disoit-il, qui devoit passer pour une pure Galanterie, l'avoit traité avec autant de cruauté, que s'il avoit été un infame Coupeur de bourses. Mademoiselle de Dettingen étant informée du fait, crut que le meilleur remede étoit d'étouffer dans le silence un secret qui n'étoit sû que de Dantirini & de sa femme ; elle travailla sur ce pié là à leur réconciliation ; mais la Comtesse toûjours inconsolable voulut absolument se separer de lui. Dantirini voiant qu'il feroit une très mauvaise figure à Vienne, prit le parti de se retirer à Milan où je l'ai vû pendant la Guerre d'Italie.

Je viens aux affaires qui touchoient de près l'Empereur, par raport aux nouveaux avantages, que ses Armes avoient remportez, dans nôtre derniere Campagne. Le Comte de Lobkovvits son Envoyé Extraordinaire à la Cour de France en aïant fait part au Roi. Sa Majesté T C. avoit témoigné en être bien aise, mais on étoit informé du contraire à Vienne par ce qui se passoit dans le Cabinet de ce Prince, où l'on méditoit une Guerre qui devoit arrêter biêtôt le cours des Conquêtes de S. M. I. On armoit en Angleterre, en Danemark, & chez tout les autres Alliez de ce Monarque; d'ailleurs la conduite que tenoit l'Electeur de Cologne & le Voïage de son premier Ministre le Cardinal de Furstemberg à Versailles sous le pretexte d'aller remercier le Roi de ce qu'il l'avoit fait élever à la Pourpre: tout cela, dis je, cachoit un mistere qui a éclaté dans la suite. Si d'un côté la Cour de Vienne avoit sujet de tirer ombrages des desseins du Roi; d'autre côté la maladie de Sa Majesté tres Chrétiennes lui faisoit concevoir de grandes esperances Il étoit entre les mains des Medecins, & il devoit souffrir une operation dont peu de personnes échapent. Etant à Fontainebleau pour y passer l'Automne, il se trouva fort pressé de son mal. & on ne lui avoit encore rien ordonné qu'un certain regime de vivre. Cependant la pourriture ayant commencé à se faire voir à l'extremité du boiau

qui répond au fondement, on craignoit qu'elle ne montât plus haut, & pour l'arrêter, on jugea à propos d'en venir à l'operation: Comme l'air qui regne à Fontainebleau n'est point tout à fait si pur que celui de Versailles, les Medecins conseillerent à S. M. de revenir à Versailles, où l'operation se fit le 18. Décembre à l'insû de toute la Cour, & même de Mr le Dauphin & de Madame la Dauphine M. de Louvois fut le seul de tous ses Ministres, qui s'y trouva, comme celui en qui le Roi se confioit le plus. Ce Monarque souffrit cette premiere Operation avec beaucoup de fermeté, mais comme c'étoit un mal très-difficile à guerir, on fut bien tôt obligé à le recommencer. La maladie du Roi faisoit pour lors l'atention de toutes les Cours de l'Europe. On voyoit un Prince, qui s'étoit rendu si redoutable, sur le point de finir ses jours au milieu de sa Carriére. Il avoit passé les jours, & les nuits dans son Cabinet pour remuer toute l'Europe au gré de ses Desseins; sa prosperité avoit fait autant de jaloux qu'il avoit de Voisins; il avoit forcé, pour ainsi parler, les Saisons; les glaçons de l'Hyver, & les chaleurs excessives de l'Eté, ne l'avoient point empéché de monter à cheval dès que le bien de ses affaires le demandoit. Comme il s'étoit toujours declaré l'ennemi irreconciliable de la Maison d Autriche, on peut juger de là la part que la Cour de Vienne

prenoit au retablissement de sa santé. Le Prince de Condé mourut pendant la maladie du Roi ; Mademoiselle d'Angersm écrivoit pour lors qu'on disoit à la Cour que ce Prince avoit pris le devant, & que le Roi le suivroit bien-tôt. On attribue sa mort, *disoit'elle*, à une complaisance dont il auroit pû se passer à son âge & incommodé comme il étoit, S. M. ne l'en auroit pas moins estimé. Aiant apris que la Duchesse de Bourbon, femme du Duc de Bourbon son petit fils ; & fille naturelle du Roi étoit tombée malade de la petite vérole, il partit de Chantilli où il goûtoit le repos qui lui convenoit : & se rendit à Fontainebleau au risque de sa santé ; cela n'étoit proprement que pour se rendre agréable au Roi, Sa Majesté venant pour visiter la Duchesse, le Prince de Condé courut au devant de ce Monarque tout gouteux qu'il étoit, & lui dit qu'un si grand Roi se devoit dispenser d'entrer dās un lieu, où regnoit une maladie dangereuse; cependant la Duchesse reprit sa santé, & le Prince fut attaqué d'une fiévre qui fit remonter sa goute, & le coucha dans le tombeau. Il fut regreté de toute la France pour ses vertus héroïques ; ceux qui ont fait attention à ce qui s'étoit passé dans les Guerres Civiles qui affligerent le Royaume au commencement de ce Regne, ont remarqué que ce Prince faute de politique avoit manqué plusieurs occasions, qui

l'auroient élevé au comble des grandeurs; quoi qu'il en soit le Roi perdit en lui un grand Capitaine, & un habile Géneral

Je reçus à peu près dans le même temps réponse du Marquis de * * * qui m'avoit chargé d'une commission envers le Comte d'Avaux en passant à la Haye, comme je l'ai dit au commencement de ces Mémoires. Il m'avoit promis d'emploier la faveur de cet Ambassadeur, pour me réconcilier avec mon Oncle. Le Comte d'Avaux lui-même m'avoit paru dans les mêmes sentimens, & sur une Lettre que je lui avoit écrit de Vienne, il me fit répondre par son Secretaire St. Didier le plus obligeamment du monde. Je croyois que mon affaire étant entre de si bonnes mains, elle auroit un heureux succés. Dans cette pensée je ne songeois à rien moins qu'à m'avancer dans les Emplois Militaires, & pour conserver toute ma liberté je faisois les Cãpagnes en Hongrie toujours en qualité de Volontaire, & à mes propres dépens; Comme l'aimable Mademoiselle d Angers ne me laissoit point manquer d'argent, je n'avois rien qui troublât ma tranquilité. Je n'avois tout au plus à craindre qu'une bale de mousquet, ou quelqu'autre accident, qui sont les suites inévitables de la Guerre; mais quand je voyois nos Princes de France, & sur tout le Prince Eugéne, s'exposer aux plus grands périls, je me faisois un plaisir de les imiter, & insensiblement je devins bon soldat. Enfin le Mar-

quis de *** me fit savoir que mon Oncle étoit intraitable ; qu'outre le Comte d'Avaux qui lui en avoit écrit lui même , il avoit encore fait agir auprés de lui quelques autres personnes de considération , sans en avoir rien pû obtenir ; que cependant je ne devois point m'inquiéter , dans la persuation , qu'il feroit encore par lui méme , ou par ses Amis tout ce qu'il pouroit pour me racommoder. Je vivois donc toûjours à Vienne dans l'ésperance d'une meilleure fortune , & de l'humeur dont je connoissois mon Oncle, je voyois trés-bien que l'amour qu'il avoit pour Mademoiselle d'Angers , seroit toûjours incompatible avec mon rapel. En effet , il étoit dangereux pour lui de me faire revenir si tôt à Paris, les liaisons qu'il y avoit entre cette de Memoiselle & moi, auroient inmanquablement produit de nouvelles étincelles d'une inclination qui lui auroitent bouleversé son esprit jaloux. Quand j'entroit dans toutes ces considerations , je voyois qu'il n'avoit pas tout le tort de s'allarmer sur mon retour ; & qu'ainsi je devois attendre que le tems fit pour moi ce que les Amis n'avoient pû faire. Passons aux preparatifs de nôtre Campagne.

Jamais l'Empereur n'a eu si beau jeu pour faire la guerre contre les Turcs, l'Empire Ottoman étoit réduit dans un état fort pitoyable ; non seulement il étoit exposé aux malheurs de la guerre , mais encore

core il ſe trouvoit afligé par deux fleaux terribles, qui ſont la peſte & la famine. Tous ces maux enſemble jettoient les peuples de ce grand Empire dans une telle conſternation, qu'il faloit que le Grand Seigneur prit toutes les précautions imaginables pour en éviter les fâcheuſes extremitez. Il étoit obligé de faire redoubler ſa Garde, & pour prévenir les Aſſemblées nocturnes où l'on pouvoit attenter ſur ſa perſonne, il faiſoit patroüiller toutes les nuits; qui plus eſt, il faloit que Sa Hauteſſe fit des préſens à l'Aga qui commandoit les Janiſſaires, & en même tems à ceux ci: Un Prince eſt bien malheureux quand il eſt obligé d'acheter l'amitié des Soldats, pour ſe garantir des émotions populaires. Pour raſſurer ſes ſujets, il faiſoit courir le bruit, que la Campagne prochaine, on le verroit à la tête d'une de ſes Armées, & ſon Fils aîné de même à la tête d'une autre pour les commander en perſonne. Mais quelle aparence qu'un Prince à l'âge où il étoit voulût aller à la Guerre, lui qui pendant toute ſa vie avoit fait ſon unique occupation de l'amour du Serrail, & de la Chaſſe. Les peuples qui ſont nourris dans l'ignorance ajoutoient foi pour la plûpart à tous ces beaux projets; cependant il ſe trouvoit des mutins qui crioient la nuit par les ruës, qu'à moins que l'on ne fit un grand changement dans l'Empire Ottoman tout iroit de mal en pis. En faloit-il plus pour

faire trembler le Sultan & ses Ministres, ou ses Favoris. Il n'y avoit que la Paix qui fut capable de remedier à tant de malheurs, & la Cour Ottomane emploïoit tous les moïens imaginables pour y parvenir. Pour cet effet Mauro Cordato premier Dragman de la Porte écrivit une Lettre pleine de soumission au Prince Herman de Bade, l'un des principaux Ministres de l'Empereur. Il commençoit sa Lettre par quelques plaintes qu'il faisoit, sur le peu d'égard que l'on avoit eu à executer les Capitulations accordées aux Garnisons de Ziclos, de Cinq-Eglises, & de quelques autres Forteresses; mais pour excuser ces infractions il disoit modestement, que c'étoient là des malheurs qu'on ne sauroit éviter dans la Guerre, & qu'il étoit bien plus à propos pour le bien des deux Empires d'entendre à une bonne Paix. [Il ajoutoit,] que les évenemens étant incertains, il étoit de la prudence de profiter des avantages qu'on avoit remportez; que ces avantages se trouvant du côté de l'Empereur, il s'en pouvoit servir pour faire la Paix à son gré, attendu que c'est à ceux qui ont la fortune de leur côté à donner la Loi dans les Traitez. *Il finissoit sa lettre par ces paroles*, que s'il plaisoit donc à l'Empereur de nommer un lieu propre à entrer en Conference, le Grand Seigneur étoit tout disposé d'y envoyer ses Ambassadeurs; qu'il esperoit que Sa Majesté Imperiale

y faiſant réflexion en nommeroit de ſon côté; que c'étoit-là le moïen de rendre le repos aux deux Empires, leſquels en avoient un ſi grand beſoin, aprés toutes les deſolations qu'ils avoient ſouffertes depuis que la Guerre étoit alumée. L'Empereur fit répondre à cette lettre, qu'avant de nommer le lieu qu'il lui demandoit pour traiter de la Paix, il vouloit ſavoir ce que ſon Maitre le Sultan prétendoit lui donner pour les frais de la Guerre, & quelles Villes il lui cederoit; que cependant quelques propoſitions qu'on lui fit, il faloit qu'on s'adreſſat pareillement à ſes Alliez, ſans leſquels il ne pouvoit traiter. La réponſe de l'Empereur bien loin de rebuter le Sultan, lui fit renouveller ſes empreſſemens pour rechercher la Paix. Le Grand Viſir qui avoit pris ſes quartiers d'hyver entre Eſſek, & Belgrade écrivit auſſi des Lettres fort ſoûmiſes au Comte Caraffa, & le prioit en même tems de les communiquer à l'Empereur, & de lui faire réponſe. Quoi qu'on n'attribuë point au Sultan ce rafinement de Politique qui regne chez les Princes Chrétiens, on diſoit à Vienne que toutes ces ſoûmiſſions pour la Paix n'étoient qu'ũ jeu concerté entre lui & la France, pour broüiller l'Empereur avec ſes Alliez, & les Princes de l'Empire qui lui donnoient des ſecours. Pour donner un fondement

à tout cela on publioit que la Cour Ottomane avoit proposé secretement à Sa M. I. de lui ceder Albe Royale, Agria, & Sigeth, & de lui donner encore un dedommagement en argent pour les fraix de la Guerre. Le Grand Seigneur auroit tiré de là deux grands avantages : en premier lieu il auroit extremement affoibli les Armemens de son Ennemi, & en second lieu il auroit soutenu la guerre avec plus de facilité jusques à ce que le Roi de Frãce eut fait éclater ses desseins Le Roi de Pologne & la République de Venise en pouvoient tirer de grands ombrages ; mais l'Empereur étoit reconnu pour un Prince d'une si grande probité, qu'on auroit crû lui faire injustice de le soupçonner capable de traiter avec le Sultan sans la participation de ses Alliez.

Nous avons dit que les Conquêtes de l'Empereur, avoient porté le Prince de Transilvanie à envoïer des Ambassadeurs à Vienne pour y négocier un Traité. Le Comte de Vvalis aïant joint ses Troupes à celles du General Caraffa, ils attaquérent la Palanque qui couvre le Grand Varadin & s'en rendirent maitres, ensuite ils s'emparérent de tous les postes qui sont aux environs de cette Place, & la bloquérent; après quoi s'étant avancez du côté de Zatmar, ils firent dire au Prince de Transilvanie qu'il faloit qu'il donnat des quartiers d'hiver à leurs Troupes, sans être obligez

d'attendre la fin de la Negotiation de ses Ambassadeurs à la Cour de Vienne. Ce Prince surpris d un compliment auquel il ne s'attendoit pas, les pria de lui donner le tems d'en écrire à l'Empereur, mais comme ce n'étoit qu'une pure defaite, on fit entrer les Troupes dans les quatre Cantons de la Haute Hongrie incorporée à la Transilvanie, où ces Troupes prirent leur quartier d'hiver. L'Empereur voulant cependant ménager en quelque façon ce Prince, lui envoya le Colonel Horokiski qui lui declara simplement par son ordre, qu'il n'y avoit plus à balancer, & qu'il faloit qu'il joignit ses forces aux siennes pour chasser entierement les Turcs hors de la Hongrie, sans quoi il devoit s'attendre à être traité comme son Ennemi déclaré. L'Empereur auroit souhaité pour profiter du bonheur de ses Armes, de faire considerablement augmenter ses Troupes, afin que la Campagne prochaine ses Generaux fussent en état de faire de nouvelles conquêtes; mais la dificulté étoit de trouver les fonds. La Hongrie qui avoit été le Théatre de la Guerre, étoit ruinée, & si épuisée, qu'on n'en pouvoit rien tirer, ou du mois c'étoit peu de chose. Les Provinces Hereditaires ayant beaucoup fourni commençoient à se lasser de la Guerre, & desiroient qu'on ne leur fit point de nouvelles demandes. Les Princes de l'Empire paroissoient n'être point disposez à donner

à l'Empereur les mêmes secours qu'ils lui avoient donné parce que les uns étoient jaloux de voir monter à un si haut degré de puissance qui pouvoit un jour leur être funeste, & les autres prenoient pour pretexte, qu'on n'avoit point traité leurs Troupes en Hongrie, comme on l'avoit promis : tout cela mettoit Sa M. I. dans des dispositions plus propres à la Paix qu'à la Guerre ; cependant c'étoit un grand déplaisir pour un Prince triomphant de se voir obligé de reculer dans une si belle Carriere, le bonheur suivant ses Armes par tout. Ses Troupes qui étoient demeurées en quartier d'hiver en Hongrie étoient toûjours à cheval, & ne goûtoient point de repos. Les Generaux qui les commandoient les faisoient agir sans relâche, soit pour de nouvelles entreprises, soit pour s'oposer aux projets des Ennemis. La Princesse Ragotzi femme du Comte de Tekeli, dont j'ai déja parlé, en faisant recit de l'amour que ce Comte avoit conçû pour elle, lors que la Princesse étoit encore jeune fille, faisoit des prodiges de valeur à la défense de Moncatsch. Elle avoit fait mettre le feu à vingt cinq Villages aux environs de cette Forteresse, après en avoir enlevé tout ce qu'il y avoit de vivres & de fourages. On voit peu de femmes qui portent l'Héroïsme si loin. Nous avons vû des Reines rendre leur Trône illustre par leur aplication aux affaires de la Guerre, temoin

la Reine Elisabeth, & la Reine qui regne aujourd'hui en Angleterre; mais quand il s'agit de porter le mousquet, pour ainsi dire, & de faire les fonctions d'un Soldat, il n'y a que des Héroïnes Mousquetaires, ou des Pucelles d'Orléans qui en soient capables; cependant la Princesse Ragotzi les imitoit assez bien à la defense de Moncatsch. Elle paroissoit à la tête des Troupes, & les encourageoit par son exemple. Cette bravoure n'avoit cependant pour but que de se réconcilier elle & le Compte son Mari avec l'Empereur; pour cet effet elle lui avoit fait demander une suspensioa d'Armes pour trois mois, pendant laquelle elle offroit de se soumettre elle & son Mari, pourvû qu'ils y trouvassent leurs sûretez; Mais comme le Comte de Tekeli étoit rebelle, l'Empereur crut qu'il en devoit agir dans cette occasion à peu près comme le Roi de France en agit envers le Prince de Condé à la Paix des Pirenées. Les Espagnols proposoient à ce Monarque de recevoir en grace ce Prince qu'il consideroit comme rebelle, mais il leur refusa & s'il y consentit ce ne fut qu'en consideration de plusieurs Avantages que les Espagnols furent obligez de lui accorder. L'Empereur voyant le Comte de Tekeli dans le même cas fit reflexion qu'il devoit faire payer cherement aux Turcs la reconciliatiou d'un Prince, qu'ils protegeoient, & qui étoit consideré comme l'Auteur de la Guerre de Hongrie.

La Cour Impériale prit le deuil au sujet de la mort de l'Impératrice Eleonor, & se vit par là obligée à faire de nouvelles dépenses outre celles de la Guerre. Cette Princesse avoit laissé pour ses héritiers, le Duc de Lorraine, & le Prince Electoral Palatin : Me trouvant pour lors à Vienne je fus bien aise de voir sa Pompe funébre pour aprendre la différence qu'il y avoit entre les Ceremonies de celle ci, & celles qui se pratiquent en France aux Enterremens de nos Reines. Mademoiselle de Dettinguen voulut venir avec moi par le même esprit de curiosité. On ne voit pas mourir tous les jours des Impératrices, où des Reines. Le Corps de cette Princesse fut inhumé dans l'Eglise des Capucins, où est le Tombeau ordinaire des Empereurs. Pendant trois jours il avoit été exposé sur un lit de parade avec les Ceremonies que l'on fait à la mort des Impératrices. Avant que l'inhumation se fit aux Capucins, il avoit été porté aux Augustins déchaussez, où l'on avoit fait les priéres accoûtumées. La Pompe funebre commença vers les neuf heures du soir à la clarté des Flambeaux; mais elle ne fut point tout à fait si somptueuse, qu'elle l'auroit été dans un autre tems, à cause de l'état où la Cour se trouvoit pour lors, qui l'obligeoit de ménager les dépenses En voici le détail. Les pauvres de l'Hôpital Impérial marchoient à la tête du Convoi, suivis de tous les Religieux

qui se trouvent à Vienne selon leurs Ordres, & le rang de leurs Couvens : Ensuite on voyoit les Chanoines Reguliers de Ste. Dorothée, les Benedictins les Ecclésiastiques de l'Hôpital Impérial, & les Barnabites de la Paroisse de St. Michel, qui est celle de l'Empereur : Après ceux là marchoient les Magistrats de la Ville suivis des Officiers du Conseil. La Noblesse venoit apès, puis la Musique de Sa M. Impériale. Le Chapitre de l'Eglise St. Etienne, & enfin l'Evêque de Vienne precedé de douze Prélats. Tout le monde dont je viens de parler avoit un flambeau à la main, marchant d'un pas lent, & grave, chantant des priéres d un ton triste, & tel qu'il est à propos dans ces sortes de Ceremonies. Après cela on voyoit venir le Corps de la défunte, porté par vingt quatre Gentilshommes de la Clef d'Or. Les Ambassadeurs d'Espagne & de Venise marchoient immédiatement après avec quelques autres Ministres Etrangers. L Empereur & l'Impératrice suivis de toute la Cour fermoient la marche : Les Gardes de Sa M. I. étoient ranges en haye, ayant leurs Armes trainantes, & les Caisses couvertes de crépe, lesquelles rendoient un son Lugubre convenable à la Ceremonie funébre.

Nous avons parlé de la maladie du Roi T. C comme d'une affaire qui devoit décider du destin de toute l'Europe, & parmi tous les Princes l'Empereur y avoit le

plus grand interêt, par raport à la situation où il se trouvoit. Depuis ce tems-là je reçûs encore une lettre de Mademoiselle d'Angers, qui se faisoit un plaisir de m'aprendre de tems en tems ce qui se passoit de particulier à la Cour de France. Je l'en avois priée en partant de Paris, & elle me l'avoit promis: Aussi elle n'y manquoit point. Outre que ces lettres renouvelloient l'estime que j'avois pour elle; elles m'étoient d'ailleurs d'une grande utilité auprès de quelques Ministres de l'Empereur. Mon prémier soin étoit de les communiquer aux Princes de France auxquels je faisois ma cour. Mademoiselle d'Angers me marquoit par sa derniere, que la santé du Roi alloit toûjours de mieux en mieux, & que toute la France en témoignoit une joïe inconcevable; qu'il n'y avoit point de Ville où l'on n'en rendit des actions de graces à Dieu; que Sa Majesté s'étoit fait un plaisir de se faire raconter tout ce qu'on avoit dit d'Elle pendant sa maladie. Cette curiosité est naturelle aux Princes, qui se sont plus fait craindre durant leur Régne à leurs sujets qu'ils ne s'en sont fait aimer. Le Roi est venu à Paris, disoit elle, plus pour se faire voir aux Peuples, que pour remercier Dieu du parfait rétablissement de sa santé, quoi que ce dernier devoir en fit tout le prétexte. Monseigneur le Dauphin, Madame la Dauphine, Monsieur, & Madame la Duchesse d'Orleans, étoient dans le même-

Carrosse. A son Entrée dans Paris ce Monarque eut le plaisir de juger de l inclinations de ses peuples, en voyant toutes les Avenuës remplies de monde depuis les fauxbourgs jusques à l Eglise Nôtre-Dame où il vint décendre, & ce ne furent qu'acclamations de joye, par où Sa Majesté passoit. A son arrivée à l Eglise, il y fut reçû par l'Archevêque à la tête du Chapitre. Après y avoir entendu la Messe, il se rendit à l'Hôtel de Ville à travers une foule inombrable de Peuple qui crioient vive le Roi. En passant sur le Pont Nôtre Dame il le trouva tendu de riches Tapisseries, la Ruë étoit couverte d'un espéce de Ciel formé par des toiles d'un côté à l autre; tout cela étoit embelli par des Peintures & des Lustres. De là Sa Majesté passa sur le Quai Pelletier bordé d une quantité prodigieuse de monde, ce qui obligeoit son Carosse d'aller lentement de peur que quelqu'un ne fut écrasé. Etant arrivé à l'Hôtel de Ville il y fut reçû à la porte par le Prevôt des Marchands, & les Echevins, qui le menérent à la Chambre de la Reine, où l'on avoit dressé une Table de cinquante-cinq couverts. Cette Table fut servie avec autant de délicatesse & de magnificence, que si Sa M. s'étoit trouvée à la Cour auprès des Officiers de la bouche. Il y eut trois services de cent plats, & il n'y en eut pas un, dont les bords ne fussent couverts des plus belles fleurs, comme si l ont eût été au milieu du Printems, ce

qui fut admiré de toute la Cour. Outre cela quatre autres Tables de trente couverts chacune furent servies avec la méme delicatesse & magnificence ; c'est-là où les Grands Seigneurs de la Cour furent traitez; tout cela se passoit ou son des Haut-bois & des Violons qui faisoient une Simphonie des mieux concertées. On voïoit en méme tems dans la Place de Greve cinq fontaines qui jettoient du Vin, une au milieu, & les quatre autres aux quatre coins de la Place, ce qui dura depuis le matin jusqu'au soir. Le Roi fut servi à diner par le Prevôt des Marchands, & Monseigneur, Madame la Dauphine, Monsieur & Madame, furent servi par les Echevins. Commes les acclamations du Peuple flatoient plus la gloire du Roi que le somptueux Régal qu'on luy donnoit. Sa Majesté affectoit de se faire voir de tems en tems aux fenêtres, c'étoit là sa plus grande satisfaction. Ce Prince sortit de l'Hôtel de Ville vers les trois heures, & pour s'en retourner, il passa par la Place des Victoires, autant pour voir les monumens qu'on avoit élevé à sa gloire,& qui le faisoient ressouvenir de toutes ses Conquétes, que pour se faire voir au reste des Parisiens ; de-là il prit son chemin du côté de l'Hôtel de Vendôme pour y voir encore un autre lieu où l'on devoit dresser des autres Monumens pour éternisez sa mémoire. Comme il avoit toujours joüi d'un parfait bonheur dans toutes ses Entreprises:

treprises : ces Monumens retraçoient dans son esprit le souvenir de ses Exploits, réveilloient son inclination guerriére,& lui inspiroient le desir de faire de nouvelles Conquêtes. En sortant de Paris il trouva le long de la Riviére de Seine,des illuminatiōs & des feux d'artifice pendant deux lieuës ; & enfin il arriva à Versailles charmé de l'amour de ses Peuples, & de la réception qu'on lui avoit faites dans une Ville qu'il n'a jamais aimée. Voila ce que Mademoiselle d'Angers me mandoit, tandi qu'on étoit occupé à Vienne à la Pompe funébre de l'Impératrice Eleonor.

On dit que le rétour de l'apetit fait juger aux Medecins que les malades ont repris leur santé. Il en fut de même du Roi par raport au desir qui le portoit à la guerre. A peine eût-il repris sa santé, qu'il forma de nouveaux projets, la pensée lui vint de faire un voyage en Alsace au commencement du Printems pour visiter, disoit-on ses conquêtes ; mais on publioit hautement à la Cour, que c'étoit pour en faire de nouvelles, témoin ce que Sa Majesté dit au Cardinal Ranouci Nonce Extraordinaire du St. Siege en France dans une Audience qu'il eut ; qu'il savoit très-bien tout ce qui se passoit en Allemagne;que l'Empereur ne songeoit qu'à faire la Paix avec le Turc, pour envoyer ses Armées sur le Rhin;mais que devant que cela arrivât,il sauroit le prévenir. En effet il ne

lui étoit pas fort dificile, il n'avoit qu'à faire marcher quarante mille hommes qu'il avoit tous prêts sur la frontiere; dans deux fois vingt-quatre heures il pouvoit les assembler, & ouvrir la Campagne par le Siege de Philisbourg, ou de quelqu'autre Place sur le Rhin. Le Marechal de Boufiers qui n'étoit pour lors que Marquis étoit consideré comme le Courier secret des ordres de la Cour de France. Il étoit fort avant dans les bonnes graces du Roi, & sa Majesté lui fit faire dans ce tems là un voyage sur le Rhin, d'où l'on tiroit de grands ombrages. En partant de Versailles, il prit pour pretexte qu'il alloit faire la visite des Avenuës de son Gouvernement; ce Gouvernement se trouva d'une si grande étenduë qu'il fallut deux mois entiers pour en faire le tour, la raison de cela, c'est qu'il alla à la Cour des Electeurs Ecclésiastiques, où il n'avoit que faire, s'il ne s'étoit agi de quelque Negociation secrete. L'Electeur de Treves eut même cette complaisance, que de lui permettre de visiter la Forteresse d'Hermestein, ce qui faisoit croire qu'il avoit été gagné par la France. S'il n'y avoit pas eu du mistere dans la course que faisoit M. de Boufiers, pourquoi donc auroit il visité les Forteresses des Princes voisins, & mené à sa suite des gens entendus pour en tirer le Plan; disons plûtôt que c'étoit là le signal de la Guerre. J'ai avancé que le Maréchal de

Boufleis étoit dans ce tems-là fort avant dans les bonnes graces du Roi. En effet on n'a jamais vû de Seigneur à la Cour qui ait poussé sa fortune avec plus de rapidité ; pour en être persuadé , il n'y a qu'à faire reflexion sur ce que je vai dire Malgré toutes les démarches que le Marquis de Louvois fit pour porter Sa Majesté à donner au Chevalier de Tilladet son Cousin Germain,la Charge de General des Dragons M. de Boufiers l'emporta : la faveur du Roi continuant toûjours à le combler de bien-faits il le fit Lieutenant General de ses Armées par une promotion particuliere. Pour le distinguer des autres Generaux , il lui donna le commandement du Camp qui étoit sur la Saone sous Monseigneur Il eut depüis un Camp-volant en Flandres , & un autre en Guienne. Après la mort du Marquis de Lambert qui étoit Gouverneur de Luxembourg , Sa Majesté lui donna ce Gouvernement , quoi qu'il fût pour lors éloigné de la Cour de près de cent cinquante lieuës , & que par conséquent il ne l'eut point brigué. Non seulement M. de Boufiers se ressentoit des bienfaits du Roi , mais encore tous ceux qui étoient de ses parens ; l'Abbaye d'Avenai en Champagne étant devenuë vaquante par la mort d'une fille de la Maison de Silleri , il la donna à la Sœur de M. de Boufiers. L'estime toute particuliere que Sa Majesté avoit pour ce General , dont la fortune

étoit naissante lui attiroit un grand nombre de jaloux, qui avoient plus de merite, & qui avoient servi plus long-tems : En effet c'étoit un grand créve cœur pour ceux ci de voir que le Roi mettoit M de Bouflers en concurence avec eux dans presque toutes les Charges de distinction qui venoient à vaquer. Comme on a beaucoup parlé de ce Maréchal dans la Campagne de 1708. au sujet de la gloire qu'il s'est aquis à la défense de Lille, J'ai crû qu'on ne seroit pas fâché de voir ici quelques particularitez qui regardent les commencemens de sa fortune. Ainsi on ne doit pas étre surpris, si M. de Bouflers après tant de bien faits qu'il avoit reçû du Roi a paru par tout un des plus zélez de ses Genereaux. Pour revenir aux ombrâges que Sa M. T. C. donnoit à l Empire, il est certain que la Cour de Vienne se trouvoit fort embarassée. L'Empereur étoit engagé dans une Guerre qu'il faloit finir, coute qui coute, & les malheurs qui accabloient l'Empire Ottoman, outre qu'ils sembloient l'assurer d'une continuelle prospérité, l'invitoient encore à pousser à bout ses Conquétes ; mais le Roi de France qui s'étoit mis en téte d y avoir part, quoi qu'il n'y eut en rien contribué, fit bien tôt connoitre toute l'étenduë de ses projets, & en méme tems la jalousie qu'il avoit conçûë des progrès de l'Empereur. Ce dernier Prince se fioit sur la parole que le Roi T. C. lui avoit donnée de ne rien

entreprendre contre l'Empire tant qu'il seroit en guerre contre le Turc : Outre cela l'Empereur croyoit que la Ligue qu'il avoit conclûë à Ausbourg avec ses Alliez, le mettroit à couvert de toutes les Entreprises du Roi de France, en cas qu'il vint à manquer à sa parole. Nonobstant toutes ces précautions l'on aprenoit que ce Monarque se préparoit à la Guerre sous pretexte des Droits que la Duchesse d'Orléans avoit à la Succession Palatine, il l'avoit même fait insinuer à la Cour de Rome par son Ambassadeur ; & l'Empereur avoit réçû sur ce sujet trois Courriers, que le St. Pere lui avoit envoyé, pour lui marquer le desir qu'il avoit de voir terminer ce diferent à l'amiable. Le Roi de France pour donner encore un plus grand embaras à Sa M. I. lui fit faire une nouvelle proposition à laquelle il savoit très-bien que l'Empereur ne consentiroit jamais ; c étoit de convertir la Treve de vingt-ans, en une Paix perpetuelle. La conduite de la France donnoit pour lors de si grandes inquiétudes à l'Empereur qu il jugea à propos de consulter ses Alliez là-dessus ; Ceux-ci lui conseilloient de faire la Paix avec les Turc, & de se mettre en état de faire tête au Roi T. C. L'Ambassadeur Etraordinaire des Etats Generaux à la Cour de Vienne, fit des instances très pressantes de la part de ses Maitres, à Sa M. I. sur le même sujet. Par là l'Empereur se voyoit obligé à quitter le

certain pour l'incertain, il étoit sûr que ses Armes triomphoient en Hongrie, mais il doutoit du succès qu'elles auroient sur le Rhin, principalement si les Princes de l'Empire n'y prenoient part. La reponse que fit le Roi T. C. au Comte LokoWits, Envoyé Extraordinaire de l'Empereur à la Cour de France fit voir à Sa M. I. qu'on ne dissimuloit plus, & qu'il faloit qu'elle se preparât tout de bon à la Guerre du côté du Rhin Le Comte de Lokowits ayant demandé Audience, dit au Roi, que la proposition que Sa Majesté faisoit à l'Empereur, avoit eu de quoi le surprendre extrémement, puis qu'elle portoit qu'on changeât en une Paix perpetuelle, une Treve par laquelle on lui avoit accordé la joüissance seulement de quãtité de choses que l Empire pretendoit lui apartenir, & par conséquent dont on ne pouvoit pas lui ajuger la proprieté comme il pretendoit, que cela étoit expressement contre l'esprit de la Treve, où il étoit porté, que lors qu'elle seroit sur le point de finir, on nommeroit de part & d'autre des Commissaires pour tâcher de terminer par douceur ce differẽt qui étoit capable d'allumer une cruelle Guerre dans la Chrétienté; que bien loin que cette Tréve fut préte d'expirer, il n'y avoit que deux ans qu'elle étoit conclûë; qu'il en restoit encore dix-huit, pendant lesquels on pouvoit aller au devant des choses, qui pouvoiẽt broüiller les deux Maisons; que c'étoit ce que l'Em-

pereur son Maître lui avoit envoïé ordre de lui representer ; Comme aussi l'impossibilité de conclure une affaire de si grande consé-quence, entre-ci & le peu de tems que Sa Majesté avoit marqué au Pape qu'elle vouloit donner. Cependant que si elle étoit résoluë de terminer ce different avant l'expiration de la Tréve, elle ne pouvoit refuser un tems competent : que Sa M. I. n'y avoit pas interêt toute seule, que c'étoit encore l'interêt de tout l'Empire; qu'ainsi elle étoit obligée de communiquer toutes choses à la Diéte de Ratisbonne : que c'étoit là aussi où l'on pouvoit vuider les affaires du Palatinat ; c'est pourquoi elle esperoit que Sa Majesté, après avoir donné des marques autentiques de sa moderation, dans le tems que l'Empire étoit affligé de la Guerre contre les Ennemis communs de la Chrétienté, elle ne voudroit pas relever le cœur de ces Infideles, dont la perte étoit sans ressource, à moins qu'il ne leur vint un secours inesperé comme celui-là.

Le Roi répondit au Comte de Lokovvits, que tout cela seroit bon, si les affaires n'avoient point changé de face depuis la Tréve : Que dans le tems qu'il avoit lieu d'esperer qu'on auroit de la reconnoissance de la moderation qu'il avoit euë, on avoit au contraires fait des Lignes contre lui; qu'il savoit debonne part qu'on ne songeoit qu'à faire la Paix avec les Turcs, afin de tomber ensuite sur son Roïaume, que c'étoit

là raison pour laquelle il demandoit des assurances, à faute de quoi il ne se laisseroit pas prévenir. Ces assurances étoient un nouveau Traité dont il auroit tiré de très grands avantages. Pour y parvenir, il faloit que ce Monarque fit des menaces à l'Empereur & à ses Aliez tandis qu'ils avoient encore les armes à la main contre les Turcs, afin que la crainte de se voir attaquez de tous côtez par deux puissans Ennemis, les portât a donner les mains aux propositions qu'il leur faisoit: Quoi qu'il en soit, le Roi consideroit que de quelque maniére que l'Empereur s'y prit, il lui en reviendroit toujours un avantage considerable? Qui est que si on lui accordoit ce qu'il avoit demandé, il assuroit d'un côté son Royaume, & en méme tems les Conquétes & les Réünions qu'il avoit faites. Si au contraire, on le lui refusoit, il empêcheroit du moins l'Empereur de conquerir le reste de la Hongrie. Les menaces que le Roi de France faisoit à l'Empereur & aux Princes de l'Empire devoient étre suivie d'une Guerre, dont les Etats de l'Electeur Palatin ressentiroient les premiers effets. Il y avoit longtems que S M. T. C cherchoit querelle à ce Prince, & sans parler des Droits de la Duchesse d'Orleans sur la Succession Palatine, ce Monarque lui faisoit un crime d'un peu de fierté qu'il avoit témoigné en répondant à ses prétentions. Sa Majesté en fut si indignée que sans la pro-

messe qu'il avoit faite au Pape, de ne rien entreprendre parce qu'il s'étoit chargé de la Médiation de cette affaire, elle n'auroit pas attendu un seul moment à lui donner des marques de son ressentiment. L'Electeur se fiant sur les Alliances qu'il avoit avec l'Empereur & les Princes de l'Empire, se moquoit à bon compte des propositions d'accommodement qu'on lui faisoit de la part de la France, & par là il couroit risque de perdre son païs avant qu'on fût en étas de le secourir. Quoi qu'il en soit, ce Prince étoit à plaindre de ce qu'il avoit le malheur d'être voisin d'un si puissant Roi; & dans une conjoncture si embarassante, on croit qu'il étoit plûtôt de ses intérêts de s'accommoder au tems, en donnant de bonnes paroles à Sa Majesté jusques à ce qu'on fut en état de le secourir, par là il auroit sauvé ses Etats de la désolation & des terribles ravages que les François y firent. Il n'y a point de Prince dont la Politique ait été plus admirée que celle de son Altésse Roïale le Duc de Savoïe dans une pareille occasion. Pour s'être accommodé au tems, il joüit à present tranquillement de ses Etats, & peut être plus glorieusement que n'ont jamais fait ses Predecesseurs. Il est vrai que le Prince Eugene de Savoie son parent a beaucoup contribué à la grande prosperité où nous voïons aujourd'hui Son Altesse Roïale. Les Campagnes de ce premier

Prince en Italie ont été si surprenantes, qu'on ne peut les considerer sans admiration, par-là la Savoïe & le Piémont ont repris leur ancien bonheur, & ont été affranchis du jou de la France, qui tâchoit de les envahir. Je viens au Comte de Tekeli Auteur de la Guerre de Hongrie, dont nous n'avons point parlé depuis quelque tems.

On croyoit à Vienne que le Comte de Tekeli étoit mort de ses blessures ; par là l'Empereur auroit été delivré d'un dangereux & puissant Ennemi, mais on fut fort surpris quand ont aprit qu'il étoit entierement remis. Ce Comte par ses intrigues avoit gagné un grand nombre de Seigneurs Hongrois qui avoient juré de se soûmettre à l'obéïssance de l'Empereur ; & presque toute la Noblesse avoit envoïé assurer Tekeli de son service, pourvû qu'il fut en état de les assister. Celui ci pour porter le Grand Seigneur à lui envoyer un considérable secours d'argent, & de Troupes, fit faire des Copies de toutes les Lettres qu'il avoit reçuës des Seigneurs Rebelles, & en envoya les Originaux à la Cour Ottomane, afin que le Sultan fut persuadé qu'il ne se passoit rien dont il ne lui donnât la connoissance. On compte qu il y avoit bien deux cens de ces Lettres écrites par les Principaux du Pays. Après que le Comte de Tekeli eut donné au Grand Seigneur des marques de sa sincerité, il lui deman-

da aussi des nouvelles marques de sa faveur, & de son estime ; afin que par-là il s'aquit l'amour des Peuples , & la confiance de plusieurs Hongrois qui l'avoient crû disgracié auprés de Sa Hautesse. La demande qu'il fit se reduisoit à deux Points , en premier lieu , qu'il fut declaré Prince de Hongrie & de Transilvanie & enfin qu'on lui envoyeroit un secours de dix mille hommes de Troupes Auxiliaires ; & il promettoit en même tems que si le Grand-Seigneur lui accordoit ce qu'il demandoit , il feroit bien tôt changer de face aux affaires de Hongrie. Le Sultan ayant pris conseil là dessus , fit expedier un ordre au Grand Visir , qu'il eut à déclarer sans perte de tems le Comte de Tekeli , Prince de Hongrie & de Transilvanie , & de lui faire dire que les dix mille hommes qu'il demandoit l'iroient joindre incessamment. Pour ce qui est du secours d'argent que Tekeli esperoit ; le Grand Seigneur ayant à soûtenir la Guerre contre quatre puissans Ennemis , ses finances se trouvoient tellement épuisées, qu'il étoit bien dificile de le satisfaire sur ce sujet. Cependant comme il étoit de la derniere importance de l'assister , il falut recourir à des moyens extraordinaires pour en trouver. Pour cet effet Sa Hautesse fit taxer une partie de ses sujets à cinq écus par tête , d'un autre côté les Sultanes & les Bassas se taxerent eux-mêmes , & par ce moyen il eut dix-huit

millions. Les Cadix & les autres Officiers de l'Empire Ottoman ayant aussi été taxez on fit encore une somme de neuf millions. On envoya une partie de cet argent au Comte de Tekeli, qui mit d'abord la Hongrie si fort en mouvement qu'on étoit à la veille de voir des Vêpres Hongroises dans ce Pays-là, comme on avoit vû autrefois des Vêpres Siciliennes en Sicile. On devoit couper la gorge aux Garnisons des Places, & toutes les creatures de Tekeli avoient ordre de prendre en même tems les armes pour secouër le joug de l'Empereur. La Cour de Vienne étant informée de cette funeste revolution, fit savoir au Comte Caraffa qui commandoit dans la Haute Hongrie, qu'il eut à se tenir incessamment sur ses gardes; ce qui fit que plusieurs des Complices furent arrêtez, à qui l'on fit le procés, & ensuite furent executez. Mais le nombre des conjurez venant à s'augmenter tous les jours, les prisons en étoient si pleines qu'elles ne pouvoient plus les contenir, & l'on ne savoit cependant ce que l'on en devoit faire. L'Empereur se trouvant par là dans un grand embaras, assembla son Conseil diverses fois, & l'on y fut d'avis d'une commune voix, qu'il faloit châtier les Rebelles avec la derniere rigueur, & qu'on n'auroit de l'indulgence que pour ceux qui avoient été entraînez dans la conjuration par les personnes qui avoient du pouvoir sur eux

com-

comme par exemple les Juges des Villes, & les Seigneurs de quelque distinction. Tous ces malgeurs furent suivis d'une trahison qui auroit fait perdre à l Empereur tout le fruit de ses Conquétes, si elle n avoit été découverte. Un Lieutenant du Regiment de Salms avoit entrepris de livrer aux Infideles l'importante Forteresse de Bude. Il se nommoit Fink, & je l'avois connu la Campagne passée, lors qu'on avoit fait le Siege de cette Place; c'étoit un homme de conditions, & qui même s'étoit distingué en plusieurs rencontres, mais qui aïant été abandonné de Dieu dans une pareille occasion, avoit eu la bassesse de commettre un si infame crime. Ce Lieutenant ayant eu le bonheur, la Campagne passée de battre avec dix hommes un Parti de quarante Turcs, cette Action l'avoit fait connoitre à tous les Generaux, qui le considerant comme un homme de merite, se seroient fait un plaisir de l'avancer dans les Emplois militaires. Il avoit pareillement très-bien fait son devoir au Siege de Bude. Mais à la prise de cette Place il lui tomba entre les mains une Esclave dont la beauté le charma, ce qui fut la cause de ses malheurs, car en étant devenu amoureux à la folie, il eut la foiblesse de promettre à cette fille tout ce qu'elle lui demandoit. L'Amourette qui trouble souvent l'esprit des plus honnêtes gens est un écueil dangereux, & un homme qui est à la Guerre, se doit te-

nir sur ses gardes là dessus, comme contre un Ennemi, qui n'est guéres moins redoutable, que les Ennemis même. On confie à un Officier des postes qui sont de la derniere importance, , faut-il qu'un Officier confie tous les secrets de son cœur à une Maitresse qui peut le trahir à tous momens : Quoi qu'il en soit le malheureux Fink avoit promis à sa belle Esclave de se retirer en Turquie avec elle ; mais comme les plaisirs de l'amour sont toûjours suivis du luxe & de la dépense, il ne vouloit point venir à Constantinople qu'il ne fût en état d y vivre avec agrément, & si cela se pouvoit en grand Seigneur. Pour cet effet il se mit en tête de tirer une somme considerable d argent du Bassa d'Albe-Roïale, avec promesse de lui livrer Bude lors qu'il seroit de garde, moyennant deux mille ducats d'avance, & qu'il prit soin d'ailleurs de sa fortune après que le coup seroit fait. Il écrivit donc une lettre, qui commençoit par les beaux sentimens de tendresse qu'il avoit conçûs pour la belle Esclave, qui s'étoit renduë Maitresse de son cœur & qui enfin l'avoit fait résoudre à l'épouser. Il se persuadoit que la confidence qu'il faisoit au Bassa de ses Amours seroit un puissant motif pour le persuader de sa sincerité. Cette lettre fut aportée par un Païsan: Mais comme le Bassa n'entendoit point la Langue Alemande, il se la fit expliquer par un de ses gens, sans

faire attention qu'il se trouvoit dans sa chambre un Esclave Chrétien qui accommodoit son foureau ; imprudence dangereuse dans de pareilles occasions. L'Esclave Chrétien fit part du secret aux autres Esclaves ses compagnons, il n'y en eut pas un qui ne détestât la trahison du Lieutenant au sujet d'une Forteresse qui avoit tant coûté de sang, & qui étoit sur le point de retomber entre les mains des Turcs. Ils souhaitoient tous d'en avertir le Commandant de Bude, mais par quelle voye ! Sur ces entrefaites Dieu permit qu'un Maître qui avoit son Valet parmi ces Esclaves envoya sa rançon pour le racheter ; celui ci ayant été present au recit que l'Esclave Chrétien avoit fait de la Conspiration, la raconta à son Maître d'abord qu'il fut auprès de lui : Ce Maître en écrivit aussi-tôt à l'Empereur, & lui donna avis du danger où se trouvoit Bude. L'Empereur à cette nouvelle fut dans une inquiétude qui ne se peut exprimer ; d'un côté il blamoit celui qui lui donnoit cet avis, sur ce qu'il ne s'étoit point d'abord adressé au Commandant de Bude, & de l'autre il aprehendoit que le coup ne fut fait avant qu'on pût l'en avertir ; quoi qu'il en soit, il en écrivit lui-même sur le champ au Commandant, qui fit tout aussi tôt arrêter le Lieutenant, & le fit mettre dans une étroite prison ; celui-ci ayant été interrogé, nia d'abord le fait ; mais comme

on le pressa vivement, il fut enfin obligé de l'avouër; & pour se disculper, il dit, que son dessein n'avoit jamais été de livrer Bude au Bassa, mais seulement d'en tirer de l argent. On lui fit reponse, que s'il n'avoit jamais eu d'autre intention que celle-là, il en auroit sans doute averti le Commandant, qui en lui aidant à faire donner le Bassa dans ce panneau, auroit encore pû l attirer lui & ses Troupes dans quelqu'embuscade. Il fut interdit à cette objection, & comme on remarquoit qu'il ne cherchoit qu à éloigner le cours de la Justice, on lui fit donner la question. Pour lors il confessa, que c étoit l'Esclave qui étoit cause de son malheur, qu'elle l'avoit poussé à écrire au Bassa, qui lui avoit promis non seulement les deux milles ducats, qu'il lui avoit demandez; mais encore huit mille autres, pourvû qu'il tint sa parole, qu'il étoit au desespoir d'avoir commis une telle faute, & que comme il méritoit la mort, toute la grace qu il demandoit, c'est qu'on le fit mourir, sans le faire souffrir davantage, qu aussi bien ne tireroit-on rien autre chose de sa bouche que ce qu'il venoit de dire. Le Commandant envoya à L'Empereur, cette deposition, & le pria de lui faire savoir de quel genre de mort il souhaitoit qu'on le fit mourir. Suivant la rigueur des Loix, & l'énormité du crime qu'il avoit commis, on croyoit qu'il dût être empalé, mais à la considération de ses parens,

il eut seulement le poing coupé, & la tête tranchée. Le Paysan qui lui servoit de Messager, fut traité plus rigoureusement, il fut empalé tout vif: leurs Corps ayant été coupez par qurtiers furent exposez en divers endroits de la Ville, & sur les grands chemins pour servir d'éxemple, & être en spectacle à tout le monde.

Le Bassa d'Albe Royale ayant conçû de grandes esperances de la proposition que le Lieutenant lui avoit faite en donna d'abord avis au Grand Visir; celui-ci, & le Bassa, pour cacher leur veritable dessein, qui étoit de former un Corps d'Armée de plusieurs détachemens qu on devoit tirer des Places Voisines, & qui étoit destiné à cette expédition firent faire divers mouvemens à leurs Troupes. Les Impériaux ne pouvoient comprendre ce que cela vouloit dire. Ils ne songeoient à rien moins qu'au dessein qu'on avoit de surprendre Bude, ils croyoient au contraire qu'on en vouloit à quelqu'autre Place. Cependant le mistere ayant été découvert, comme je viens de le raporter, les Infidéles furent dans un chagrin qui ne se peut exprimer, de ce qu'ils avoient manqué un si beau coup. Le Bassa d'Albe-Royale n'encourut pas seulement la disgrace du Grand Seigneur par l'imprudence qu'il eut dans cette occasion, mais encore peu s'en falut qu'il n'eut la tête coupée; & si cela n'arriva point il en fut redevable aux intelli-

gences qu'il avoit dans le Sérail.

J'ai dit que la jalousie que le Roi de France donnoit aux Princes de l'Empire, comme s'il avoit eu dessein de declarer la Guerre à l'Empereur, les avoit mis dans l'incertitude s'ils devoient envoyer leurs Troupes en Hongrie, ou bien les garder du côté du Rhin. Sur ces entre faites le Marquis de Villars, qui est à present Maréchal de France arriva à la Cour de Vienne. On prit d'abord cet Ambassadeur Extraordinaire, pour le Héraut qui venoit annoncer une rupture entre les deux Couronnes; c'étoit un jeune Seigneur qui paroissoit avoir beaucoup d'esprit, & sur tout de belles qualitez pour le Cabinet & pour la Guerre; rien n'étoit si brillant que ses équipages & rien de si honnête que ses manieres. Comme je l'avois connu à Paris, & que je savois de quoi il étoit capable, je ne m'étonnois point que la Cour de France l'eut choisi pour cette Ambassade. De tous les Ministres il étoit le plus propre à sonder les Princes de l'Empire, & même à les engager dans les interêts du Roi son Maitre. Le principal motif de son Ambassade, où plûtôt le prétexte étoit de venir faire à la Cour de Vienne les Complimens de Condoléance sur la mort de l'Impératrice Eleonor: Quoi qu'il en soit, l'Empereur, & l'Impératrice régnans lui firent beaucoup d'accueil. On étoit pour lors dans un tems, auquel il faloit malgré qu'on

en eût ménager la France, & respecter ses Ambassadeurs Après que le Marquis de Villars eut fait ses complimens de Condoléance, il passa à des affaires plus serieuses. Il eut diverses Conferences secretes avec les Ministres de l'Empereur, & comme il y fit des propositions qui ne déplaisoient point, son arrivée fut en aparence très agréable à la Cour Impériale. On disoit pour lors à Vienne qu'il avoit d'une part assuré l'Empereur, qu'il n'y auroit point de rupture entre les deux Couronnes, & d'autre part qu'il avoit proposé une Alliance étroite contre le Turc; mais la suite du tems a fait voir que le Marquis de Villars n'étoit venu que pour sonder les esprits, & qu'il en fut de son Ambassade, à peu près comme du Voyage qu'avoit fait le Marquis de Boufiers auprès des trois Electeurs Ecclesiastiques dont j'ai parlé; Il faut toûjours rendre cette justice au Marquis de Villars, j'ai dit que la Cour lui croïoit de belles qualitez pour la Guerre, & pour le Cabinet, celles-là parurent dans quelques Campagnes qu'il fit en Allemagne au commencement de sa fortune, où il se signala à la téte d'un Regiment de Cavalerie qui portoit son nom, & qu'il commandoit; quand aux qualitez qui regardent le Cabinet, son pere avoit passé par plusieurs Ambassades qui lui avoient aquis une grande reputation, le fils ne dementoit point le pere. La Cour de France qui connoit si

bien le merite, a reconnu en lui quelque chose de si particulier, que nous ne devons point trouver étrange, qu'elle l'ait emploïé dans toutes les Négociations épineuses. Dans presque toutes les Campagnes qu'on a faites dans cette Guerre, on l'a vû triompher. Il a tiré des sommes immenses de l'Allemagne par des contributions. Ce sont là les fruits de ses Ambassades à la Cour de Vienne, où il a appris à connoitre l'état de l'Empire; mais les plus grands service qu'il ait rendus à la France, c'est d'avoir pacifié les troubles des Sévennes; Cependant on le voit aujourd'hui, comme le prémier Héraut qui travaille pour la gloire du Roi; & ce qui est de plus surprenant, c'est qu'on ne le met pas seulement en paralelle avec les premiers Maréchaux de France, mais encore on le prefere à ceux qui ont plus d'experience dans le metier de la Guerre, témoin le Commandement qu'on lui a donné en Chef de l'Armée en Flandre, à l'exclusion du Duc de Vendôme dans la Campagne de 1709. A t on jamais rien vû de si ingrat que la fortune! Elle se plait souvent à donner du merite à des personnes qui n'ont qu'un faux brillant, & néglige ceux qui ont une réputation solide & qui se sont distinguez par leur valeur dans mille occasions.

Je viens à présent aux opérations de la Campagne de 1687 où le Prince Eugene de Savoye à son ordinaire s'aquit beaucoup de gloire, comme nous l'allons voir. Nos

Généraux aïant donné ordre à toutes les Troupes de sortir de leurs Quartiers, on s'assembla au Rendez vous général qui avoit été fixé au vingtiéme de Mai. J'allai chez mon Banquier, qui recevoit les Remises que Mademoiselles d'Angers m'envoïoit, & je pris autant d'argent qu'il m'en faloit pour faire la Campagne. Je le priai en même tems de me faire tenir à l'Armée les lettres qu'il recevroit de Paris pour moi. Aprés cette visite, je fus chez Mademoiselle de Dertinguen ma Maitresse à Vienne, pour prendre congé d'elle. Elle ne pût s'empêcher de verser des larmes à nôtre séparation; si ces larmes partoient d'un grand fond de tendresse pour moi, c'est ce que je ne sai pas. Il n'y a rien de si misterieux que le cœur des filles; si on veut juger de leur amour par les larmes, elles sont toujours prêtes à en verser; Quoi qu'il en soit, je la priai de ne m'oublier jamais. Comme elle écrivoit avec beaucoup d'esprit, & que je me faisois un extréme plaisir de lire ses lettres, elle promit de m'écrire par toutes les postes de l'Armée, & moi je lui promis d'en faire de même, à moins que quelque longue marche, ou quelque combat ne m'en empêchât. En prononçant le mot de combat, je remarquai, que cela lui faisoit horreur, & la curiosité me prit de lui en demander la raison. Elle me répondit que c'étoit là l'effet de la grande estime qu'elle avoit conçûë

pour ma personne, & qu'elle me prioit sur toutes choses de ne me point trop exposer aux perils de la Guerre, principalement avec des Barbares qui ne faisoient aucun quartier. Cette pensée me fit rire, & je lui dis que pour lui marquer combien j'étois sensible à l'interêt qu'elle prenoit à ma conservation je ne souhaitois rien tant que de pouvoir entrer un jour de Bataille dans la Tente du Grand Visir, pour attraper quelques Pierreries dont je lui ferois present; que je me flatois que cette Etrenne lui seroit plus agreable, que celle du singe qui avoit cassé toutes ses belles Porcelaines; mais aussi qu'à cette condition, il faloit qu'elle soufrit que je m'exposasse au péril de perdre la vie. Elle me repliqua, qu'elle preferoit le plaisir de me revoir à toutes les richesses du Grand Turc, & à toutes les Pierreries du monde: cette reponse me charma, & je lui demandai pardon d'avoir mis sa tendresse en paralelle avec un cœur interessé. Apr s avoir donc fait mes adieux, je partis avec les Princes.

Suivant le projet qu'on avoit formé à Vienne pour l'ouverture de la Campagne, on devoit separer l'Armée en deux Corps, dont l'un devoit être commandé par l'Electeur de Baviere, & l'autre par le Duc de Lorraine; le Prince Loüis de Bade, & le Prince Eugene de Savoye devoient agir sous celui-ci. Le Marechal de Schomberg é-

tant pour lors sorti de France, la grande réputation qu'il s'étoit aquise avoit porté l'Empereur à le recherher, pour l'engager dans son service. Pour cet effet il lui fit offrir quatre-vingt mille livres de rente; & si ce Marechal avoit accepté ces offres, il seroit allé faire la Campagne en Hongrie en qualité de General sous le Duc de Baviere; mais comme M de Schomberg, ne pouvoit point entrer dans le service de l'Empereur sans le consentement du Roi de France, il s'en excusa d'une maniere fort honnête. On devoit encore suivant le projet de la Campagne, publier une Amnistie generale pour faire rentrer sous l'obéïssance de Sa M. I. tous les Hongrois Rebelles. L'Armée Imperiale étoit composée de vingt-sept Regimens d'Infanterie, de dix-neuf de Cavalerie, & de neuf de Dragons, ce qui faisoit à peu prés soixante mille hommes. Le Duc de Baviere s'étant mis à la tête du Corps d'Armée qu'il devoit commander marcha vers la Haute-Hongrie; & le Duc de Lorraine vers Essek; celui-ci ayant tenu Conseil sur ce qu'on lui apprit, que les Turcs étoient campez sous le Canon d'Essek; on mit en deliberation, s'il n'étoit pas necessaire de passer la Drave qui separoit les deux Armées. Les sentimens furent partagez là-dessus. Plusieurs avancerent qu'il étoit dangereux de s'engager dans un Pays que les Ennemis avoient ruiné de fond en com-

ensuite on s'avança vers Essek. Cependant on perdit beaucoup de tems au passage des marais dont tout le Païs étoit entre coupé, parce qu'il faloit absolument y dresser des Ponts sur lesquels on fit passer l'Artillerie & la Cavalerie. Les Infideles profitant de ce contre-tems se retrancherent si bien, que quand l'Armée Imperiale arriva à leur presence, ils se trouverent en état de ne rien craindre, malgré les bruits qui avoient couru, que le Grand Visir prendroit la fuite. Le Duc de Lorraine qui mouroit d'envie d'en venir à un engagement ne se donnoit cependant point de relâche. Il fut reconnoitre les Ennemis, mais il les trouva si bien retranchez, qu'il ne lui restoit que le chagrin d'avoir ruïné son Armée par une marche longue & fatiguante; voyant donc qu'il lui étoit impossible de les attaquer, il songea à se retrancher lui-mméme pour donner le tems à ses troupes de se reposer. On se canonna de part & d'autre vigoureusement; mais les Infidéles le firent avec beaucoup plus d'avantage par la situation de leur Camp On voulut y remedier par de nouveaux Travaux qu'on fit élever, mais cela ne mettoit point à couvert les Impériaux du terrible feu que faisoit l'Artillerie Ottomane sur eux; cela fit prendre le parti au D. de Lorraine de se retirer, sa Cavalerie qui avoit extrémément souffert dans la marche se trouvoit dans un pitoyable état. Cependant comme on aprehendoit que les Turcs

ne ſortiſſent de leurs retranchemens pour venir attaquer les Impériaux dans leur retraite, on jugea à propos de la faire en bataille. Pour cet effet le Duc de Lorraine ſe mit à la téte de l'Avant garde ; le Duc de Baviére, & le Prince Louïs de Bade eurent le commndement de l'Arriére garde, & le Prince Engene de Savoye eut la conduite d'un Corps qui couvroit l'Infanterie : Cette retraite ſe fit avec le plus de précaution qu'il fut poſſible, & le Prince Eugéne donna encore ici, comme il avoit fait dans toutes les autres occaſions des marques de ſon grand courage, & de ſa bonne conduite. Le Poſte où il ſe trouvoit étoit le plus expoſé ; parce qu'il étoit à craindre que la Cavallerie Ottomane ne tombât ſur l'Infanterie Impériale. Le Grand Viſir prit pour un triomche la retraite de l'Armée Chrétienne ; pour en témoigner ſon alegreſſe, il fit faire une décharge de toute ſon Artillerie, ni plus, ni moins que s'il avoit remporté une grande Victoire; ce qui augmenta l'audace des Turcs, qui fiers d'un ſi heureux ſuccès, ſe mirent à la pourſuite des Impériaux, il y eut diverſes Eſcarmouches durant la route, où les Infidéles eurent quelqu'avantage ce qui les encouragea ſi fort qu'ils réſolurent de paſſer la Drave après eux. Le Duc de Lorraine n'eut pas plûtôt repaſſé cette Riviére, qu'il repreſenta au Duc de Baviére la néceſſité qu'il y avoit de s'approcher du Danube

pour faire subsister l'Armées, qui avoit manqué de Vivres depuis si long tems. La Cavalerie sur tout avoit beaucoup souffert depuis un mois Les Chevaux n'avoient eu pour toute nouriture que ce qu'on avoit pû ramasser dans les marais. S. A. E. de Baviére ayant approuvé le sentiment du Duc de Lorraine, l'Armée eut ordre de marcher vers Mohats, où l'on fit halte pendant huit jours pour se reposer. Les vivres qui vinrent en abondance au Camp par le Danube rafraichirent les Troupes, & les remirent sur pié. On tint pour lors Conseil de guerre pour déliberer sur quelqu'expédition. Le Siége de Stol Vveissembourg fut mis sur le tapis, & l'Armée eut ordre de marcher vers cette Place; mais quelques Partis de Tartares s'étant avancez à la faveur des bois enlevérent nos fourageurs, ils en firent de même le jour suivant. Les Espions qu'on avoit envoyez étant revenus au Camp raportérent que toute l'Armée Ottomane étoit en marche, dans le dessein de faire le siége de Ziclos, ce qui fut confimé par quelques prisoniers. Les Generaux tinrent de nouveau Conseil de guerre; il y fut resolu qu'on feroit raser Ziclos & les Cinq Eglises, après en avoir retiré les Garnisons, & tout ce qui se trouvoit dedans; qu'ensuite on iroit devant Stol-Vveinssembourg pour en faire le Siége, ou on espéroit qu'avant l'arivée du Visir, on auroit fortifié le Camp de bons retranchemens.

Le 8. d'Août l'Armée Impériale se mit en marche pour cette expédition, mais un gros de Cavalerie ennemie ayant paru de fort près on fit faire halte. Ce Corps de Cavalerie étoit composé d'environ trois mille chevaux qui par leurs escarmouches furent cause que l'Armée ne pût se rendre ce jour-là au Camp que le Duc de Lorraine lui avoit marqué. On s'arrêta donc à demie lieuë au dessus de Mohars, où l'on apprit, outre ce qui avoit été raporté le jour precedent, que le Grand Visir avoit fait des instances si pressantes auprès du Sultan, de lui permettre de donner bataille, qu'enfin il en avoit reçû ordre. Le Duc de Lorraine informa de cela le Duc de Baviere, & les autres Generaux; & la hardiesse avec laquelle trois mille chevaux les étoient venus attaquer le jour d'auparavant, ne leur permit plus de douter que ce ne fût là le dessein du Grand Visir. Mais les Imperiaux, pour ne point faire paroitre que cela étoit capable de les déconcerter, furent d'avis de mettre en éxécution le projet qu'on avoit formé, & l'Armée reçût ordre de continuer sa marche le lendemain Cependant on passa la nuit à nétoyer les armes, & à se préparer au Combat. On détacha même divers Partis, mais on ne pouvoit faire aucun fond sur leur raport. Cependant un Espion qui avoit été jusques dans le Camp de l'Armée Ottomane, raporta, que le Grand Visir avoit fait publier par

toute son Armée l'ordre qu'il avoit reçû de Constantinople avec promesse de recompenser tous ceux qui se comporteroient comme il faut dans le Combat. L'Armée Impérial, se remit en marche à la pointe du jour, un gros de Cavalerie ennemie se presenta encore à elle, donnant des allarmes continuelles; les deux jours après les Turcs en firent de même en suivant toûjours l'Armée qui marchoit vers Ziclos Le Duc de Lorraine opposoit cependant des forces à tous ces détachemens, mais ceux-ci évitoient d'en venir aux mains. Ces préludes d'une Bataille furent bien tôt suivis de l'aproche de toute l'Armée Ottomane: En effet les Impériaux étant arrivez ce jour là, qui étoit le onze d'Août auprés du Mont de Hersan, où l'on voyoit autrefois un beau Village qui portoit le même nom, mais qui avoit été ruiné par la guerre. Le Duc de Lorraine fut averti, que le Grand Visir avoit fait tant de diligence en marchant jour & nuit, qu'il ne se trouvoit plus qu'à une lieuë de lui, & que même il s'étoit rendu maitre d'un bois, qui étoit sur son chemin, où il avoit posté des Troupes, dans la vûë de le prendre en flanc. La conduite qu'avoit tenu le Visir depuis le commencement de la Campagne, faisoit que nos Generaux ne pouvoit comprendre, comment les Turcs avoient si bien appris à faire la guerre, qu'ainsi il ne faloit point mépriser son Ennemi. Sur ces entrefaites on tint dons

onseil de guerre. L'Electeur de Baviére devoit commander le lendemain l'Avant-garde, mais comme il étoit dangereux de faire un tel mouvement, on prit la résolution, contre la pratique ordinaire qui s'observe dant la marche des Armées, que chacun occuperoit le même poste du jour précedent On fit divers petits détachemens pour aller prendre langue de l'Ennemi ; & le Grand Visir de son côté détacha dès le soir même trois mille Chevaux qui vinrent donner l'allarme au Camp des mpériaux, mais toute l'Arm e se trouvant sous les armes les reçût avec beaucoup de fermeté. on les poussa même jusques à l entrée d un bois, sans oser aller plus avant de crainte de tomber dans quelqu'embuscade Cependant le Duc de Lorraine qui étoit bien aise de s éclaircir sur une affaire de si grande conséquence, envoya du monde sur le Mont de Hersan pour tâcher de découvrir l'Armée Ottomane, ce fut là où plusieurs faux braves qui étoient Volontaires se rendirent sous prétexte de curiosité, quoi que ce ne fut e effet que pour se derober au péril, dans un tems où l'on étoit à la veille d'un engagement. Ce n'étoit point parmi ces Messieurs là que les Princes de la Cour de France se trouvoient. Sur le rapoit que l on fit au Duc de Lorraine, qu'il paroissoit un grand Corps au delà des broussailles, quelques Volontaires qui avoient le cœur plus guerrier que

ceux qui s'étoient retirez sur la montagne, s'avancerent vers les Ennemis pour faire le coup de pistolet, mais les Turcs qui étoient montez plus avantageusement les voyant venir les environérent aussi tôt, & mirent leurs têtes à bas en presence de toute l'Armée. Ce prelude de Combat fut suivi de la part des Turcs, de cris épouvantables capables de déconcerter les plus intrépides. On se retira de part & d'autre dans son Camp, en attendant le lendemain qui devoit décider du bonheur des deux Armées par une Bataille, & plusieurs ne dormirent point de bon cœur. Les Generaux passérent la nuit à cheval, & parmi ceux ci le Prince Eugene étoit dans une vigilance continuelle. Vers la pointe du jour les Ennemis parurent pour enlever la grande Garde; mais les Impériaux se tenant sur leurs gardes les repoussérent vigoureusement Parmi les Turcs qui restérent dans cette action, il y en eut un qui étoit blessé à mort; on l'interrogea, & on apprit de lui, que le Grand Visir étoit tout auprès de là avec toute l Armée Ottomane, composée de soixante & dix mille combatans; qu'il avoit fait faire des Retranchemens pendant toute la nuit, & jetté du monde dans le bois; qu'il se vantoit, que sans être obligé de donner Combat, il n'avoit qu à rester dans son Camp avantageux, pour faire périr toute l Armée Inpériale. On assembla encore le Conseil de guerre sur une conjoncture si

pressante; & comme on ne pouvoit reculer en arriere sans abandonner Ziclos, & les autres Places de la Drave, on jugea à propos de marcher sans perte de tems vers Ziclos Le Duc de Lorraine se mit à la tête de l Avant-garde qui étoit composée de l'aîle droite; il laissa quelques Dragons & quelques Bataillons pour couvrir le flanc de sa Cavalerie, contre l'attaque des Ennemis qui étoient postez dans le bois. Le Grand Visir qui étoit attentif à tout, fit faire pour lors un mouvement qui embarassa extrémement ce Prince, qui ayant penetré que le dessein du Visir étoit de tomber sur le Duc de Baviére, detacha tout aussi tôt Picolomini avec sa Brigade pour aller à son secours. La chose arriva comme le Duc de Lorraine l'avoit prevû: L'Electeur de Baviére fut attaqué, & s'étant voulu avancer pour animer par sa presence les siens, un Turc sortit des broussailles pour tuer ce Prince, qui se distinguoit des autres Officiers par un just-au corps rouge en broderie d'or, avec une Plume blanche sur le chapeau. Le Turc à ces marques le prit pour un General, & il ne se trompoit point, ainsi il croyoit de faire un beau coup. Cependant il lui tira un coup de fusil, mais au lieu de lui donner dans le corps, il lui blessa la main gauche; tous ceux qui se trouvoient auprès de sa personne crûrent qu'il étoit blessé dangereusement. Comme la presence des Princes dans un

jour de Bataille est absolument necessaire pour encourager les soldats, cela étoit capable de ralentir leur ardeur, ainsi il se montra tout aussi tôt à tout le monde. On reprit courage, & l'on fut ravi d'appredre que ce coup n'étoit nullement dangereux. L'Armée continuoit cependant toûjours sa marche. L'Avant garde ayant passé un fonds, elle monta un rideau, au haut duquel il y avoit une haye qui couvroit une plaine; quelque Cavalerie Turque s'étoit postée au delà de cette haye: Elle fit mine d'attaquer le Duc de Lorraine pour l'amuser, tandis que le gros tomboit sur le Duc de Baviére; mais celui-ci ayant ordre de ne rien engager, se tint sur la defensive. Les Turcs voyant cela en devinrent plus courageux. Ils le tâterent pour lors de fort prés & à tous momens. Il envoya donc un Aide de Camp au Duc de Lorraine pour l'informer de l'état où il se trouvoit, & lui demanda en même tems la liberté de combattre. Le Prince de Lorraine le pria de suivre les ordres dont on étoit convenu le matin: cependant l'Electeur se voyant incessâmment pressé, fit savoir au Duc de Lorraine que quand on se trouvoit dans un Conseil de guerre, on pouvoit tranquilement raisonner sur les évenemens comme l'on pensoit, mais que quand on avoit les Ennemis sur les bras, il n'en étoit pas de même; qu'il étoit attaqué sans interruption par de nouveaux Bataillons,

& de nouveaux Escadrons, qui ne lui laissoient point de relâche, & qu'il lui étoit imposible de les arrêter sans exposer sa gloire en se tenant sur la défensive, comme il avoit fait; que d'ailleurs ses Troupes qui brûloient d'ardeur de combattre se voyant exposées au feu de l'Ennemi, commençoient de murmurer d'une prudence qui paroissoit hors de saison; qu'il étoit à craindre qu'elle ne prissent le parti de se dérober au péril par une fuite qui leur seroit pardonnable, puis qu'on leur refusoit la parmission de combattre. Sur ces entre faites les Ennemis se multiplioient, & s'étant glissez le long d'un bois, ils le borderent d'une maniére, que quand les Imp. se presenterent pour passer, ils firent sur eux une décharge qui les arrêta; d'ailleurs pour leur donner un plus grand embaras, ils parurent en méme tems à l'Avant garde, en se contentant simplement d'escarmoucher, afin d'empécher le Duc de Lorraine d'envoyer du secours au Duc de Baviere, sur lequel ils avoient projetté de faire tous leurs efforts Les affaires alloient bien jusques là pour les Infideles, & tout sembloit leur promettre la Victoire. Un gros qui n'avoit point encore donné s'avança contre l'Electeur de Baviére, avec des cris éfroyables, tellement qu'il se vit obligé par là de combattre pour se tirer du péril, sans en attendre la permission, qu'il avoit envoyé demander au Duc de Lorraine. Pour ces

effet il fit avancer ſes meilleures troupes fit mettre à la téte des Bataillons de petites Piéces de Campagne, qui firent le plus bel éfet du monde. Sur ces entre faites Picolomini accourut avec le ſecours qu'il amenoit, croyant que le Duc de Baviére avec ſes gens étoient en grand péril. Son Alteſſe Electorale le voyant venir, lui donna ordre de chaſſer les Ennemis d un fonds qu'il venoit de paſſer lui-méme; celui-ci éxecuta cet ordre avec toute la bravoure imaginable. La fortune le favoriſant non ſeulement il ſe rendit maitre du fonds, mais encore donna la chaſſe aux Ennemis juſques à l'entrée d'un bois qui leur ſervoit de retraite. Les Turcs reconnurent la faute qu'ils avoient faite en pliant mal à propns; s'étant appecûs que Picolomini n'étoit ſoûtenu de perſonne, ils revinrent à la charge avec beaucoup de courage; le Régiment de Commerci qui étoit de cette Briguade fut extrémement maltraité, & dans un moment ils lui tuérent deux cens hommes; le reſte prit la fuite voyant cela, & il n'y en eut pas un qui ne fut éfrayé de voir ces barbares portant devant eux les tétes de ceux ſur qui ils avoient fait mainbaſſe. Le Prince de Commerci fut bleſſé d'une hagaye dans cette occaſion, le Comte de Ligneville Major de ſon Régiment y fut tué, & ils lui coupérent la téte comme aux autres. Pour lors le reſte de la Cavalerie Turque voyant cet avanta-

les prisonniers que l'on fit le rapportérent aussi, & apprirent en même tems qu il y avoit plusieurs troupes fraiches qui n'avoient point encore combatu. La tête de ce Camp étoit défenduë par une baterie de douze Piéces de Canon qui commencérent à tirer; cela fit faire de nouvelles réflexions aux Impériaux qui croyoient d'avoir remporté la Victoire.

Les Turcs craignant que les Impériaux n'entreprissent de les forcer dans leur Camp, firent d'abord boucher quelques passages qui étoient ouverts ; & on voyoit même une personne de distinction parmi eux, qui avoit un Turban garni de Pierreries,& une Veste magnifique,qui commandoit les Travailleurs qui étoient employez à cet ouvrage: On prit cette personne pour le Grand Visir, ou quelqu autre General d'importance.La richesse de ses habits augmenta l'avidité des soldats Impériaux, qui au desespoir d'avoir si longtems combatu sans avoir rien gagné demandoient qu'on leur permit de forcer les Ennemis dans leurs retranchemens. Le Duc de Baviére voyant l'ardeur des soldats étoit de ce sentiment ; mais les Officiers Generaux qui étoient autour de sa personne ; ne jugeoint point à propos de l'entreprendre sans Artillerie : On fit donc venir plusieurs pieces de Canon qui furent mises en baterie avec toute la diligence imaginable. Pour lors les retranchemens

furent abatus ; & tout d'un coup la Cavalerie Imperiale marcha aux Infideles sans attendre qu'elle fut commandée : On entendoit les Cavaliers se dirent les uns aux autres, que s'ils pouvoient passer, leur fortune étoit faites La Cavalerie Turque voyant avancer celle-là avec tant de resolution, lâcha le pied, & abandonna l'Infanterie à la discretion des Imperiaux. Les Janissaires furent fort surpris de la desertion de leur Cavalerie, cependant s'étant presentez sur la breche pour la defendre, ils y firent des prodiges de voleur, cela n'empêcha pas que la Cavalerie Allemande ne s'ouvrit un passage par d'autres endroits, & pour lors les Janissaires furent environnez, & passez au fil de l'épée ; le reste le l'Infanterie Turque souffrit extremement, & ne se deroba enfin au peril que par la fuite. Le Duc de Baviere étant entré dans le Camp des Ennemis à la tête de ses Troupes alla droit à la Tente du Grand Visir qui se distinguoit des autres par sa richesse. Il ne trouva personne qui la gardât, quoi qu'elle en valut bien la paine, puis que c'étoit là où étoit la Queuë de Cheval, & la Caisse militaire des Turcs, où étoient renfermez plus de deux millions en or & en pierreries. S. A. Electorale s'en empara, aussi-bien que de toutes les autres richesses qui étoient dans la Tente, & après en avoir donné la garde à quelques troupes, il ne songea plus qu'à poursuivre la Victoire. J'ai dit plus

haut que quelques faux braves qui étoient dans l'Armée en qualité de Volontaires, s'étoient rendus sur le Mont de Hersan pour se derober au peril, tandis qu'on combatoit ; Le Duc de Mantouë qui étoit de ce nombre, en décendit lors qu'il vit qu'il n'y avoit plus de coups à donner, & il pilloit comme les autres ; ce qui surprit extremement le Duc de Baviere, principalement quand il vit que ce Prince faisoit amener devant lui un Chariot tiré par quelques bufles. Un Officier de S. A. Electorale ne pût s'empêcher de demander à ce Prince si c'étoit là les trophées qu'il vouloit emporter en Italie, & pour se moquer de lui il ajoûta qu'il devoit bien prendre garde à ce qu'il faisoit parce que les Bufles tuoient les gens lors qu'on y songeoit le moins. Le Duc de Lorraine ayant été informé de ce qui se passoit fit presser la marche de ses troupes pour venir participer à la Victoire. Il complimenta d'abord le Duc de Baviere sur la gloire qu'il s'étoit aquise à cette fameuse journée. Après cela il fit un detachemet de dix mille chevaux, dont il donna la conduite au General Dunevald avec ordre de poursuivre les fuïards; ce General sans s'arrêter poussa droit au pont que les Infideles avoient sur la Drave, & qu'ils avoient pris soin de conserver pour favoriser leur retraite. Il trouva qu'ils l'avoient rompu après eux, & qu'ils avoient passé cette Riviere avec tant de

precipitation qu'il s'y étoit noyé une infinité de monde, les Corps morts qui flattoient sur l'eau faisoient un spectacle des plus afreux. Sur le bord du rivage tout étoit jonché d'habits, parce que ceux qui étoient arrivez trop tard ayant trouvé le pont rompu avoient tâché de se sauver à la nage ; plusieurs, qui ne sachant nager avoient autant aimé attendre la mort de la main des Vainqueurs que de l'aller chercher au milieu des eaux, faisoient des cris lamentables, & imploroient la clemence de Dunevvald, mais celui ci sans se laisser toucher donna ordre qu'on les fit passer au fil de l'épée, & il en fit de méme à son retour à l'égard de ceux qu'il rencontroit dans son chemin. Le Duc de Lorraine, & le Duc de Baviere en userent avec plus d'humanité, ils firent donner la vie à tous ceux qui la leur demandoient. Les Turcs perdirent dans cette Bataille onze à douze mille hommes, il y eut quatre Bassas, & plusieurs Officiers de marque faits prisonniers. Toute leur Artillerie, qui consistoit en quatre-vingt dix pieces de canon & douze mortiers, resta sur le champ de Bataille. On y trouva aussi les Tentes toutes tenduës, les chariots sans étre atelez, les Chameaux, les Elephans au piquet, & generalement toute sorte de butin, & de richesses. Le Duc de Lorraine voulant que tout le monde eut part a un butin, reserva de l'argent comptant pour ceux qui

avoient été détachez à la pourſuite des Ennemis, & le leur fit diſtribuer à leur retour.

Les Imperiaux perdirent très peu de perſonnes de diſtinction dans le Combat, mais en récompenſe ils y perdirent quantité d'Officier de Cavalerie, & d'Infanterie. Le Comte de Zinzendorf fils du feu comte de ce nom, qui étoit préſident du Conſeil des Finances, & d'une Princeſſe de la Maiſon de Holſtein, eut la jambe fracaſſée d'un coup de Canon, lors que les Retranchemens des Ennemis furent emportez, & on fut obligé de la lui couper. Pour rendre graces à Dieu d'une ſi glorieuſe journée, on celebra un jour de Prieres dans la Tente du Grand Viſir plus ſuperbe qu'un Palais. Le Pere Marc d'Aviano celebre Capucin y fit briller ſon éloquence dans un Sermon qu'il prononça en preſence de tous les Generaux. Le Duc de Lorraine tandis qu'il prenoit le ſoin de reparer la pertes que pouvoient avoir faires ſon Armée, envoya donner avis à l Empereur de ce qui venoit de ſe paſſer. Aprés avoir jetté les yeux ſur tous ceux qui s'étoient ſignalez au Combat, ſon choix tomba ſur le mérite du Prince Eugene de Savoye & ce fut lui qu'il choiſit pour aller à la Cour de Vienne En effet ce jeune Prince qui avoit déja donné des marques en diverſes rencontre qu'il ne dégeneroit point de la valeur de ſes Ancêtres, avoit eu la gloire ici d'entrer le pre-

mier dans les retranchemens des Ennemis, & de frayer par là le chemin à la Victoire ; ce fut aussi lui qui fut choisi pour en porter la nouvelle à l'Empereur Je fairai ici une petite digression qui ne sera peut être pas desagréable, avant que de venir à la suite des évenemens de cette Campagne. Je me trouvois auprès du Prince de Commerci lors qu'il fut blessé, comme je l'ai dit, mon valet qui me suivoit ayant été tué, il se présenta à moi un jeune François habillé à la Turque pour entrer à sa place. Il me dit qu'il avoit servi Mr Girardin Ambassadeur de France à Constantinople ; qu'ayant eu quelque demelé avec les autres Valets de la suite de cet Ambassadeur qui étoient jaloux de ce qu'il en étoit plus aimé qu'eux, cela l avoit obligé à quitter ce Ministre ; que du depuis s'étant engagé au service d'un Aga il avoit suivi l'Armée Ottomane, ne sachant où donner de la tête ; qu'il demandoit pardon à Dieu d'avoir embrassé un parti si funeste à sa Religion, & qu'enfin il me prioit de le prendre pour valet, ne doutant point que je ne fus content de sa fidelité & de ses services. Je le pris donc, & dans la suite je ne fus point fâché, Il me fit le recit de plusieurs particularitez qui contribuérent beaucoup à me divertir. Mr. Girardin à ce que j'appris n'étoit guéres moins sensible à la beauté des Dames Turques, que Mr. le Comte d'Avaux l'avoit été à celle des Dames Hol-

landoises, avec cette diference qu'il y avoit un peu plus de bienseance dans la passion de l'un que dans celle de l'autre. Mr. Girardin étoit marié, & Madame sa femme étoit auprès de lui à Constantinople, au lieu que le Comte d'Avaux ne l'étoit point : mais les réserves du mariage sont des bornes qui n'arrêtent jamais les Amours des grands Seigneurs ; ce qui est crime chez les personnes d'une médiocre naissance passe pour un espece d'héroysme chez les Grands, Quoi qu'il en soit peut-être que des raisons d'état justifioient la Galanterie de ces deux Ministres. On a dit que le Comte d'Avaux pendant tout le cours des ses Ambassades avoit trouvé en une Maitresse un miroir qui lui découvroit bien des secrets d'un Gouvernement qui a toûjours fait l'objet de l'ambition du Roi son Maitre. Un Ministre qui se trouve dans une pareille situation parcourt ses Ambassades d'une maniére qui ne peut être que très agréable. Il fait l'amour à une Maitresse, & en même tems il gagne les faveurs du Prince qui l'a envoyé puis qu'il lui découvre par là les secrets d'un Etat. M. Girardin n'imitoit pas mal le Comte d'Avaux, il avoit fait à Constantinople une Maitresse qui passoit pour la premiere beauté de toute la Turquie. Je ne sai si le Grand Seigneur en avoit quelqu'une dans son Serail qui l'égalât. Le Valet dont je parle me paroissoit assez bien instruit sur

ce fait, & sur toutes les Intrigues de l'Ambassadeur qui avoit été son Maitre. Comme il parloit parfaitement bien la Langue Turque, il avoit été choisi pour être le Valet de confidence; c'étoit lui qui portoit les Billets doux, & qui faisoit savoir à nos Amans le Rendez-vous qu'ils se donnoient. L'Ambassadeur avoit loué une Maison de Plaisance à une lieuë de Constantinople, où la belle Turque le venoit visiter: les affaires d'Etat qui demandent souvent la retraite, & le repos que cherche un Ministre pour se délasser, servoient de pretexte. Madame l'Ambassadrice dont la jalousie auroit fait quelqu'éclat, si elle avoit sû le commerce que son mari entretenoit avec une Infidéle fut pendant quelque tems finement trompée par la, comme nous l'allons voir. Cependant Mr. Girardin outre les plaisirs de l'amour, avoit l'avantage de savoir par le moyen de sa Maitresse, qui étoit fille d'un des premiers Ministres de la Cour du Grand Seigneur; tout ce qui se passoit à Constantinople par raport aux interêts de la France: & sans parler des riches presens qu'il lui fesoit pour gagner son cœur, il lui avoit encore inspiré les sentimens du Christianisme, jusques-là qu'elle avoit pris la résolution de quitter la Turquie, & de passer en France avec l'Ambassadeur à son retour.

J'ai parlé de la maladie du Roi, & des réjouyssances que l'on fit à Paris au sujet

dû rétablissement de sa santé. Mr. Girardin celebra pour lors à Constantinople une fête des plus magnifiques où sa Maitresse ne fut pas oubliée. Après un superbe repas où il avoit invité la plûpart des Ministres de la Cour Ottomane, parmi lesquels se trouvoit le pere de nôtre belle Turque, il fit tirer un feu d'artifice des mieux ordonnez. Le Grand Seigneur pour témoigner la part qu'il prénoit à la santé d'un Prince dont il esperoit de puissans secours y vint incognito. Le lendemain les Dames Turques eurent leur tour. L'Ambassadrice leur donna un régal des plus magnifiques. La Maitresse de l'Ambassadeur s'y trouva avec sa mére; le festin fut suivi d'un Bal où l'on dança à la Françoise & à la Turque. Mr. Girardin y parut en habit de mascarade, & fit de son mieux pour bien divertir toutes les Dames; mais puis que sa Maitresse faisoit le principal objet de toutes ses complaisances, c'étoit aussi à elle qu'il en contoit le plus. Il dança plusieurs fois avec elle, l'Ambasadrice en conçût de la jalousie. Elle voyoit que son mari sortoit de son caractere, & que puis qu'il s'étoit déguisé pour complaire aux Dames Turques il faloit qu'il y en eut une parmi elles qui possédât son cœur. Ces reflexions la rendirent plus attentive à tout ce qui se passoit à son desavantage. Elle aimoit passionnement son mari, & tous les régards tendres que celui ci j'étoit à sa Maitresse,

c'étoient autant de coups de poignard pour Madame Girardin. Les Commerces Galans sont toûjours suivis de quelque fatale révolution Dans le tems que les Dames s'alloient retirer l'Ambassadeur voulut glisser un billet dans la poche de sa Maitresse celle-ci ne s'en étant point aperçûë laissa tomber le billet en tirant son mouchoir. L'Ambassadrice le prit adroitement, l'ayant lû elle y trouva des éclaircissement qui la firent pâlir ; c'étoit un aveu de tendresse qui devoit être suivi le lendemain d'un Rendez-vous à la maison de Campagne. L'Ambassadeur voulant être sur de son fait fit demander à sa Maitresse par le Valet dont j ai parlé, si elle se trouveroit au Rendez vous à l'heure qu'il lui avoit marqué par le Billet ; celle-ci fit réponse qu'elle n'avoit point vû de Billet : l'Ambassadeur crut qu'elle l'avoit perdu par les ruës en s'en retournant ; Il lui en écrivit donc un autre qui lui faisoit savoir la même chose. La belle Turque l'Informa par le même porteur du desir qu'elle avoit de le voir, & qu'enfin elle ne manqueroit point de se trouver à la Maison de Plaisance. Le lendemain l'Ambassadeur feignit d'avoir un grand mal de tête, que les débauches des jours precedens lui avoient causé, & fit entendre à Madame Girardin qu'il avoit envie d'aller passer le jours à sa Maison de Campagne pour le dissiper ; celle ci lui répondit qu'il feroit

fort bien. Quand il fut parti, elle relut le Billet, & prit l'heure marquée pour le Rendez-vous. Pour lors elle s'habilla à la Turque. Sa femme de Chambre lui avoit preparé un habit semblable à celui que portoit la Maitresse de son mari, & comme elle étoit à peu près de la méme taille, cela favorisoit parfaitement bien le rôle, qu'elle alloit jouër; s'étant ainsi déguisée elle, se rendit à la Maison de Plaisance; mais pour donner le change à l'Ambassadeur, elle devança l'heure à laquelle l'aimable Turque s'y devoit trouver. Elle parut dans ce déguisement, & le masque au visage devant son Epoux: Celui-ci la prit d'abord pour son Amante favorite, & comme il avoit une passion pour elle qui alloit à l'extravagance, il voulut l'embrasser pour lui donner des marque de sa tendresse. A ce moment l'Ambassadrice se démasqua, & lui fit tous les reproches dont une femme jalousie, & offensée est capable. L'Ambassadeur à ce espectacle fut aussi surpris que si la foudre étoit tombée au milieu de sa chambre. Il ne pouvoit comprendre comment une femme s'étoit mise en téte de lui jouër un pareil tour. La pensée du Billet perdu lui vint dans l'esprit, & il ne doutoit plus que ce ne fut à ce funeste Billet, qu'il devoit imputer la disgrace de ses amours. Il envoya promptement le Valet qui étoit du secret auprès de sa Maitresse pour l'avertir de ne

point venir au Rendez-vous. Cette Avanture suscita un espece de guerre civile entre le mari & la femme ; celle-ci auroit souhaité de bon cœur de n'avoir jamais vû la Turquie L'Ambassadeur fit tout ce qu'il pût pour calmer l'orage ; mais comme il n y a rien de si dificile à ramener, qu'une femme irritée, il eut toutes les peines du monde dans la suite à se réconcilier avec elle. Il en devint plus circonspet dans la suite, mais il ne rompit point pour cela le commerce qu'il entretenoit avec sa Maitresse : Ce commerce a duré aussi long tems que son Ambassade. Cette Dame étant résoluë de quitter le Mahometisme, & de se faire Chrétienne, comme je l'ai dit, se deroba de ses parens & vint en France avec l'Ambassadeur. A son arrivée à Paris tout le monde la regardoit par admiration. Sa beauté lui attira bien-tôt une foule de nouveaux Amans. On la prit d'abord pour une Dame sortie du Serail, & dans les Compagnies on lui donnoit la qualité de belle Sultane.

Nous avons dit que le Prince Eugene de Savoye avoit été envoyé à la Cour de Vienne pour informer l'Empereur de la glorieuse Victoire qu'on venoit de remporter à la Bataille de Hersan. On doit juger du bon accueil que Sa M. I. fit à ce Prince à son arrivée. Elle le remercia de nouveau des marques éclatantes qu'il lui donnoit de son zéle & de l'attachement qu'il faisoit paroi-

tre

tre pour son service. L'Empereur après avoir loué sa sage conduite, son extreme valeur & son intrepidité, lui dit que la Lettre du Duc de Lorraine parloit si avantageusement de la maniére toute glorieuse avec laquelle il s'étoit distingué dans cette journée qu'il ne croyoit pas qu'il fût nécessaire d'y rien ajouter pour relever son mérite Après cela Sa Majesté Imperiale écrivit de sa propre main au Duc de Lorraine, & au Duc de Bavière pour les congratuler d'une si belle action; elle dépécha d'ailleurs plusieurs Couriers pour informer les Princes Chrétiens du succès de ses armes; celui qui fut envoyé à la Cour de France auprès du Comte de Lokovvits son Envoyé Extraordinaire ne fit point autant de diligence, que celui qui avoi été expedié par l'Ambassadeur de France qui résidoit à Vienne; de sorte que le Roi T. C. étoit informé de tout lors que le Comte de Lokovvits lui demanda Audiance pour lui en donner la nouvelle. Pour revenir à la suite des Avantages qu'on remporta dans cette Campagne; le Duc de Lorraine après la Bataille de Hersan apprit que le Prince de Transilvanie nonobstant le Traité qu'il avoit fait avec l'Empereur ne laisoit pas d'entretenir commerce avec les Turcs, & méme on lui mandoit que ce Prince s'étoit declaré en faveur du Grand Seigneur. Cette nouvelle lui fit changer le Plan des desseins qu'il avoit for-

mez sur les Places qui sont au delà de la Drave Le Grand Visir après sa défaite entra dans Essek, où il tâcha de réconcilier les Janissaires avec les Spahis, sur le demêlé que les premiers avoient contre ceux ci auxquels ils imputoient la perte de la Bataille pour les avoir abandonnez : après cela il encouragea la Garnison de cette Place, & l'anima à une glorieuse defense en cas qu'elle fut attaquée par les Imperiaux ; Il fit entendre au debris de son Armée qu'elle ne devoit point se laisser abatre par la mauvaise fortune; que l'échec qu'avoient eu les Armes Ottomanes étoit si peu de chose qu'il se préparoit à soûtenir un second combat s'il en étoit besoin, mais tout ces discours n'étoient point capables de remettre son Armée sur pied, ni de le réconcilier lui-même avec les autres Officiers de son Armée qui lui imputoient tous les malheurs de cette Campagne. Enfin après avoir laissé un Camp volant à l'entour d'Essek, il se retira à Belgrade pour y être plus à couvert de la haine de ses Ennemis ; & dans la suite il fut même obligé de se retirer à Constantinople. Les Imperiaux s'étant mis en marche, le Grand Visir en fut informé, & comme il craignoit qu'ils ne vinssent attaquer le Pont qu il avoit à Peter-Varadin il y envoya un détachement de six mille hommes de Cavalerie ou d'Infanterie Cependant c'étoit là le dessein du Duc de Lorraine, qui voyant

que le Visir l'avoit prevenu, songea à de nouvelles entreprises. Le Duc de Baviére qui s'étoit extrêmement distingué dans la Bataille de Hersan comme nous l'avons vû, voyant que la Campagne étoit à peu près finie, & qu'il n'y avoit plus de gloire à aquérir prit le parti de se retirer, & se rendit à Vienne, en laissant au Duc de Lorraine le soin de faire de nouvelles conquêtes; celui-ci pour donner le change aux Infideles fit mine de marcher vers Témisvvart en répandant le bruit qu'il en vouloit faire le Siege, ce qui obligea le Visir à faire un considerable detachement de ce côté là. Cependant le Duc profitant de la fausse démarche de son Ennemi envoya ordre au Comte Erdedi Gouverneur de Croatie de joindre incessamment le General Dunevval mais de cacher si bien sa marche, que le Grand Visir ne s'eperçût point de son dessein Le Comte Erdedi ayant fait attention aux ordres du Duc de Lorraine assembla des troupes autant qu'il lui étoit possible, & ayant traversé les Plaines de Letournovvik, il passa la Riviére de Culpa à la vûë des Turcs, qui lui en vouloient disputer le passage; il les repoussa avec vigueur, & vint camper au delà à leur barbe; mais comme il n'avoit point de gros Canon, il ne pouvoit rien entreprendre de plus considérable. Le Duc de Lorraine lui écrivit ici que s'il ne pouvoit pas joindre le General Dunevval, il feroit en sor-

te de lui envoyer du moins un bon détachement,& qu'il tâcheroit d'ailleurs de tenir toûjours les Ennemis en halaine, le Comte Erdedi ayant reçû ces ordres se mit en marche à la pointe du jour, & après avoir passé la Riviére d'Unna, il fit investir la Ville de Kostanitza qui n'étoit pas forte d'elle même, & où il avoit une foible Garnison. Les Turcs ne s'atendant point à être attaquez, se retirérent d'abord dans le Château & abandonnerent la Ville qui fut dennée au pillage,& reduite en cendres par les Croates. Le Comte Erdedi auroit pû se rendre maitre du Chââteau s'il avoit eu du Canon, ce qui l'obligea à abandonner cette entreprise, & à ne songer qu'aux ordres que le Duc de Lorraine lui avoit donné, qui étoient de se joindre au General Dunevvald, lequel ne pouvoit rien entreprendre sans un prompt secours; celui-ci ayant été join par sept mille Croates passa la Drave, & s'empara d'abord de quelques Forts qui sont au delà de cette Riviére, ce qui mit en sûreté un grand nombre de Villages qui payoient contribution aux Infideles. Il marcha ensuite contre Vvapo qui se rendit sans beaucoup de résistance, & tandis que le Comte de Dunevvald laissoit reposer ses Troupes, il détacha un Parti qui s'avança vers Essek; pour lors il eut avis que la Garnison de cette Place étoit dans la disposition de l'abandonner, croyant que toute l'Armée des

Imperiaux étoit là. Dunevvald qui ne pensoit à rien moins que de l'attaquer en devint plus hardi à cette nouvelle: ainsi ayant décampé de Vvalpo, il marcha vers Essek, pour lors les Ennemis firent sauter le Fort d'Orovvitza, ce qui le confirma dans la pensée qu'ils étoient en effet résolus d'abandonner cette Forteresse. Il détacha sans perte de tems le Comte d'Apremont avec quatre mille chevaux. Les Turcs étant prevenus n'eurent pas le tems de mettre le feu aux mines qu'ils avoient préparées pour faire sauter les Travaux de cette Place. Ils se retirérent avec précipitation à Belgrade, & abandonnérent au Comte de Dunevvald une Conquête qui ne lui fit point de peine, & par là les Cinq Eglises & Ziclos furent en sûreté. Il établit ensuite le Comte d'Apremont pour Gouverneur d'Essek & lui donna trois mille hommes de Garnison, persuadé que l'Empereur y donneroit son agrément.

Le Duc de Lorraine étant informé de cet heureux succès en eut beaucoup de joye, par là il se voyoit délivré des dificultez qui l'avoient empêché à s'eloigner du Comte de Dunevvald. Il ne songea pour lors qu'aux affaires qui l'appelloient en Transilvanie. La lettre que le Prince de Transilvanie avoit écrite un jour ou deux avant la Bataille de Hersan au Grand Visir, & les brigues que le Comte de Tekeli faisoit auprès de ce Prince pour le détacher

des intérêts de l'Empereur, donnoient lieu, au Duc de Lorraine de se méfier de sa fidelité ; aussi marcha-t-il de se côté-là, & pour lui expliquer ses veritables sentimens qui etoient de le ranger à la raison ; à peine fut il sur les frontieres de ses Etats, qu'il lui envoya le Baron de Houtschin avec ordre de lui dire ; que sa Majesté Imperiale étoit avertie de tous les déguisemens dont il usoit à son égard ; qu'il n'y avoit plus à balancer, & qu'il lui faloit donner des quartiers d'hiver aux Troupes de gré où de force ; que sans cela on se defieoit toûjours de sa fidelité, d'autant plus qu'au préjudice de la parole qu'il avoit donné de ne plus avoir d'intelligence avec les Turcs, on savoit de bonne part qu'il l'entretenoit plus étroitement que jamais; qu'enfin il ne tenoit qu'à lui de le recevoit comme Ami, ou comme Ennemi ; mais qu'il n'avoit pas beaucoup de tems à se résoudre, parce qu'il suivoit de près le Baron de Houtschin. On peut juger de la surprise du Prince de Transilvanie à un pareilcompliment. Il prit d'abord Conseil de ses Ministres, & pour prevenir la désolation de son Pays & arrêter la marche du Duc de Lorraine, il lui envoya des Députez, pour lui offrir tout ce qui seroit nécessaire pour la subsistance de son Armée, pourvû qui voulût rester sur la frontiére ; mais le Duc persuadé de la dissimulation de ce Prince qui étoit d'écarter le coup qui le menaçoit, ne fit point

d'attention à ces offres, & fit marcher les Troupes dans le cœur de ses Etats. Cependant ce Prince infortuné se trouvoit dans un grand embaras ; Les affaires du Grand Seigneur étoient dans un si mauvais état, qu'il voyoit très bien qu'il n'y avoit pas grand fonds à faire sur sa protection. Il tourna donc ses esperances d'un autre côté, dont il croyoit de tirer de l'appui. Pour cet effet il s'adressa au Roi de Pogne & lui fit faire de grades offres, si lui & la République le vouloient assurer d'un puissant secours. D'un autre côté il envoya une personne de confidence à Belgrade après de l'Aga des Janissaires pour le porter à faire quelque diversion en sa faveur, en lui faisant comprendre que de toutes les Entreprises qu'il pouvoit former à l'avantage du Grand Seigneur, il n'y en avoit point qui aprochât de celle de venir au secours de ses Etats ; que les Imperiaux qui y etoient entrez de force ne manqueroient pas de s'y maintenir malgré bon gré qu'on en eut ; qu'il étoit facile de penetrer leur dessein par la conduite qu'ils avoient tenuë, lors qu'en lui proposant un accommodement, leurs Troupes s'étoient présentées devant les portes de ses Places ; que ne se voyant pas en état de s'opposer à une Armée Victorieuse, on l'avoit contraint à signer un Traité auquel cependant on n'avoit aucun égard ; puis que par ce Traité les Troupes qui devoient vivre comme

amis dans son Pays, y commettoient au contraire toute sorte d'hostilitez, & de desordres qui le réduisoient à la derniere desolation. L'Aga des Janissaires à qui on remontroit toutes ces choses n'y fit point d'attention, soit qu'il ne se vit pas en état de tenter une telle entreprise, ou qu'il eût d'autres vûës en tête par raport à son ambition, qui lui suggéroit de marcher droit à Constantinople pour intimider le Sultan, & l'obliger à sacrifier la tête du Grand Visir à son ressentiment, & à lui donner en même tems sa place. Le Prince de Transilvanie se voyant privé de toute sorte de secours prit enfin le parti d'abandonner ses Etats à la discrétion des Imperiaux; qui s'emparérent de toute ses Forteresses ceux-ci se trouverent si bien dans un si beau Païs, qu'ils oublierent toutes les fatigues d'une Campagne qui avoit été une des plus rudes qu'on eut faites depuis long tems, mais en même tems des plus glorieuses, par le grand nombre de Places dont on se rendit maitre, & qui furent les fruits de la Victoire qu'on avoit remportée à la Bataille de Hersan.

Le Duc de Lorraine, qui avoit commandé seul l'Armée dans ces dernieres Expeditions, depuis le depart du Duc de Baviere, avoit sujet d'étre content de tous ces heureux succès, il s'aplaudissoit de la gloire qu'il venoit de s'aquerir, & les services qu'il avoit rendus à l'Empereur par-

toient en sa faveur d'une maniere, qui lui promettoit d'étre vû de meilleur œil à son retour à la Cour malgré la jalousie de ses Ennemis. En effet il eut le plaisir à son arrivée à Vienne d'aprendre le changement qu'on avoit aporté aux affaires ; par là il se voyoit delivré d'un Ennemi couvert qui avoit toûjours pris à tâche de traverses tous ses desseins, c'étoit le Prince Herman de Bade pour lors Président du Conseil de Guerre, dont j'ai déja parlé. L'Empereur pour ôter la cause d'une jalousie qui étoit contraire au bien de ses affaires, l'avoit nommé pour aller à la Diete de Ratisbonne en qualité de son prémier Commissaire, & afin qu'il ne ressentit pas le changement qui arrivoit à sa fortune, il lui avoit toûjours laissé la qualité de President du Conseil de Guerre, avec les mémes apointemens. Il lui avoit encore laissé son Gouvernement de Raab, & outre cela il lui avoit augmentté ses pensions de seize mille écus à cause de la dépense qu'il seroit obligé de faire à la Diete. Si la disgrace du Prince Herman de Bade faisoit du plaisir au Duc de Lorraine, elle auroit pû donner lieu au Duc de Baviere d'en être mécontent, par raport à la bonne intelligence qu'il entretenoit avec ce Ministre : Mais S. A. Electorale ne jugeant pas à propos d'entrer dans ces sortes de demêlez, se contenta de dissimuler le deplaisir qu'elle en avoit, & ne songea qu'au dessein qu'elle avoit for-

mé d'aller passer le Carnaval à la Cour de Savoye, où son Altesse Royale l'attendoit & se preparoit à lui donner toutes sortes de divertissemens. On parloit tant du Couronnement de l'Archiduc Joseph pour Roi de Hongrie, que l'envie me prit d'en aller voir la Ceremonie qui se fit le Neuvieme de Décembre de l'année 1687. qui étoit sur la fin de nôtre Campagne, ainsi je ne pouvois choisir un tems qui me fut plus favorable. Plusieurs Officiers de l'Armée ayant la même curiosité que moi, nous nous rendimes tous ensemble à Presbourg, & nôtre voyage ne fut pas des plus desagréables. Les particularitez qui accompagnerent ce Couronnement sont si remarquables, que je ne saurois me dispenser de les raporter ici, d'autant plus que j'i ai été présent, & que je dirai les choses comme elle se sont passées : Quelques jours avant la Ceremonie on fit aporter de Vienne la Couronne Royale qui y avoit été transférée, par la crainte qu'on avoit que les Infidéles ne s'emparassent de Presbourg où l'on est accoûtumé de la laisser en dépôt Voici les circonstances de cette celebre Ceremonie. La Noblesse tant de l'une que de l'autre Nation magnifiquement parée, & montée sur le beaux chevaux partit du Palais où étoit logé l'Empereur avec l'Archiduc Joseph, & s'avança deux à deux au petit pas vers l'Eglise de St. Martin Chacun marcha indifferemment comme il se

rencontra ſans pretendre de rang l'un ſur l'autre, parce que cela eut cauſé des conteſtations qui n'euſſent jamais eu de fin. Les Miniſtres de l'Empereur venoient enſuite, & après eux dix Comtes de la prémiere Nobleſſe d'Hongrie qui portoient autant d'Etendarts aux Armes des dix Provinces, dont ce Royaume eſt composé. Quelques autres Seigneurs les ſuivoient, & portoient les uns le Septre, les autres l'épée de St. Etienne autrefois Roi de Hongrie ; & quelques autres d'autres marques d'honneur qui devoient ſervir au Couronnement. Le Comte Eſterhaſi Palatin du Royaume portoit la Courone, & marchoit tout ſeul après ceux que je viens de nommer, monté ſur un cheval de grand prix, il precedoit un caroſſe à ſix chevaux où étoit l'Archiduc avec quelques perſonnes de qualité. L'Empereur fermoit la marche avec l'Imperatrice, tous deux auſſi en Carroſſe, & ayant avec eux des perſonnes du prémier rang tant de l'un que de l'autre Sexe. L'Archiduc ayant mis pié à terre devant l'Egliſe, ſalua l'Empereur & l'Imperatrice, qui s'étant aprochez de lui le mirent au milieu, & ils entrerent ainſi dans l'Egliſe, après avoir été recens à la porte par l'Archevêque de Gran aſſiſté de deux autres Prelats. L'on avoit dreſſé une eſtrade tout au milieu où l'Archiduc monta ſeul, pendant que l'Empereur & l'Imperatrice ſe mirent ſur un prié Dieu que l'on avoit preparé pour eux. L'Archi-

duc étant là commença à faire sa priere à genoux & tous bas, pendant que l'Archevéque de Grand assis dans un fauteuil la mitre en tête, & tenant entre ses mains le Livre des Evangiles lui demanda s'il n'acceptoit pas la Couronne de Hongrie à condition de maintenir les Peuples dans leurs privileges A quoi ayant répondu qu'ouy l'Archevéque lui dit, Jurez sur la Croix que vous voyez, & sur le Livre sacré des Evangiles que je tiens. A quoi l'Archiduc ayant repondu, *Je jure*, ce Prélat lui fit les onctions ordinaires au bras droit, & sur les épaules. On lui mit ensuite le manteau Royal, & les botines. de St. Etienne, puis l'Archevéque ayant commencé la Messe, l'Evangile ne fut pas plûtôt achevé qu'il lui presenta l'épée de ce Saint, lui disant qu'elle ne lui étoit donné que pour combatre les Infidéles, l'Archiduc l'ayant reçûë en frappa trois coups en l'air, puis l'ayant remise dans le foureau, l'Archevéque la lui ceignit au côté, pendant que le Palatin s'approcha de l'Archevéque pour recevoir la Couronne de ses mains. Elle étoit posée sur l'Autel avec les autres marques d'honneur dont j'ai parlé, & le Palatin l'ayant reçûë, il la montra au Peuple, disant que devant que de la mettre sur la tête de l'Archiduc, il vouloit savoir de lui s'il l'acceptoit pour son Roi. On entendit en même tems une acclamation en signe de consentement, de sorte que le Palatin

ayant

ayant rendu la Couronne à l'Archevêque la mit sur la tête de l'Archiduc qui la reçût à genoux. Il lui mit ensuite entre les mains le Sceptre & la Pomme d'or, puis il fut instalé sur un Trône qui avoit été fait tout exprès dans le Chœur, vis à vis duquel il y en avoit un autre pour l'Empereur, & pour l'Imperatrice. Cela se fit au bruit du canon & aux acclamations du Peuple, à qui ce jeune Prince jetta des pieces d'or & d'argent. La Messe ayant été interrompuë par cette ceremonie, fut achevée un moment après, ensuite de quoi le jeune Roi accompagné des principaux Officiers du Royaume se rendit dans l'Eglise des Religieux de St. François; il y fit Chevaliers soixante Seigneurs Allemans & Hongrois, puis étant monté à cheval avec eux, & avec quantité d'autres qui l'avoient accompagné à cette Eglise, il fut en cavalcade par la Ville haute, & se rendit de là dans la Ville basse où l'on avoit dressé un Theatre, pour selon la coûtume des Princes qui reçoivent cette Couronne, jurer tout de nouveau aux Etats qu'il n'empiéteroit jamais rien sur leurs Privileges. Cette Ceremonie étant encore achevée il s'en fut sur le Konisgberg, où s'étant tourné vers les quatre parties du monde, il donna autant de coups d'épée; qui est une autre Ceremonie qui se pratique à la reception des Rois de ce Pays-là; mais à laquelle il est bien dificile de rien comprendre, puis

qu'il semble que c'est vouloir defier par là toute la Terre habitable. Enfin ayant satisfait à toutes ces obligations, il revint au Palais de l'Empereur, où il étoit attendu à diner. On y avoit dressé une table de dix couverts savoir pour l'Empereur, pour l'Imperatrice, pour le nouveau Roi, pour l'Archiduchesse Elizabeth fille de leurs Majestez Imperiales pour le Cardinal Bonvisi Nonce du Pape, pour le Cardinal Colonits, pour l'Ambassadeur d'Espagne, pour l'Ambassadeur de Venise, pour l'Archevéque de Gran, & enfin pour le Palatin de Hongrie. Ce dernier fut fait Prince de l'Empire pour récompense des services qu'il avoit rendus à l'Empereur dans ces derniers tems; & Sa M. I. fit encore d'autres graces à quelques Seigneurs qui lui avoient donné des marques de leur zéle & de leur affection. Après le Couronnement du nouveau Roi de Hongrie la Cour revint à Vienne d'où elle devoit revenir à Presbourg pour assister à un Carrousel que le Prince Loüys de Bade y faisoit preparer en réjouïssance de la nouvelle Dignité de ce jeune Prince. Cette féte se devoit célébrer le lendemain, mais le mauvais tems fut cause qu'on la remit à un autre jour. Cependant tout y fut galant, magnifique, & digne de celui qui l'entreprenoit, qui étoit un des Princes des plus accomplis de la Cour. Après les divertissemens du Couronnement de l'Archiduc qui

furent les suites de la prospérité des Armes de l'Empereur, & de tous les Avantages que nous avions eu dans cette derniere Campagne, la Cour Imperiale & les Generaux qui s'étoient trouvez à Presbourg, revinrent à Vienne pour y passer le quartier d'hyver dans des nouvelles réjouyssances. Le Prince Eugene, & le Prince de Commerci étant du nombre, je suivis leurs Altesses à leur retour à Vienne. Ces deux Princes, comme je l'ai dit s'étoient extremement distinguez dans cette Campagne, & ils avoient fait des prodiges de valeur à la Bataille de Hersan: On peut juger delà s'ils furent les bien venus à la Cour de Vienne auprès de l'Empereur, & auprès de ses Ministres; on voyoit croitre leur fortune avec leur mérité. Le Prince Eugene sur tout avoit des manieres si honnêtes, & si engageantes, qu'il étoit aimé generalement de tout le monde Ces Princes passerent le quartier d hyver à Vienne avec tous les agrémens qu'on pouvoit souhaiter, mais ce n'étoit rien moins que les plaisirs qui occupoient le Prince Eugene: les soins de la guerre au contraire faisoient toutes ses delices. Il attendoit avec la derniere impatience le retour du Printems pour aller cueillir de nouveaux Lauriers en Hongrie, & la plus grande satisfaction qu il avoit c'etoit de s entretenir avec les autres Generaux des projets par où on feroit l'ouverture de la Campagne. Pour moi qui

n'avois point d'autres affaires que celles de me divertir je passai mon tems à mes amusemens ordinaires. Je trouvai à mon retour en Mademoiselle de Dertinguent tous les agrémens que l'on trouve en une Maitresse après une longue absence pour qui on a concû de l'estime, & de l'amour. Elle étoit ravie de me revoir, & si je l'en devois croire. Les périls de la guerre auxquels je m'étois exposé lui avoient ôté le repos, & lui avoient fait passer bien de mauvaises nuits. L'aveu qu'elle me faisoit de l'intérêt qu'elle prenoit à ma conservation me donnerent de grandes idées de sa tendresse, & il n'en faloit pas davantage pour me porter à l'aimer sans réserve. Aussi lui tinsje parole; je lui avois promis à nôtre derniere separation, lors que je partis pour entrer en Campagne, que je lui aporterois de Hongrie quelque rareté au cas qu'il se donnât Bataille contre les Turcs, & que je pûs entrer dans la Tente du Grand Visir, que quand méme ce seroit des Pierreries, je lui en ferois présent. J'eus le bonheur d'entrer dès premiers dans le Camp des Turcs, lors que les Retranchemens furent forcez à la Bataille de Hersan. Je me trouvois pour lors assez près de l'Electeur de Baviére; enfin parmi le butin que je fis, il se rencontra une Piéce d'un beau Damas à fleurs d'or que je destinai d'abord pour l'imable Viennoise Mademoi de Dertinguen. En lui faisant ce présent je lui dis que

je me persuadois qu'il lui seroit plus agréable que le Singe qui avoit cassé ses porceleines. Elle me répondit que le présent que je lui faisois n'étoit pas si considérable par sa richesse, qu'il l'étoit par les nouvelles marques qui je lui donnois de mon estime. Je lui dis qu'en effet ce n'étoit rien moins que des Pierreries, mais que cependant, je le lui donnois de si bon cœur que j'avois combatu pour l'avoir au péril de ma vie, que j'estimois plus que toutes les Pierreries du monde, & qu'ainsi je ne lui pouvois rien donner de plus précieux, & qui dût lui être plus agréable.

Etant allé chez mon Banquier, il me remit une Lettre qu'il avoit reçûë pour moi de Mademoiselle d'Angers; Je la lus avec d'autant plus de plaisir qu'elle m'aprenoit quelques particularitez de la Cour de France, & en même tems des nouvelles de mon Oncle: En voici la Copie.

Si la Hongrie, disoit-elle *où vous faites la guerre contre let Turcs, n'a point changé vôtre cœur, & qu'enfin vous ne soyez point devenu Turc à mon égard, je m'étonne que vous ne m'écriviez pas plus souvent. Vos Lettres, comme vous le sávez, sont le seul plaisir qui me reste dans vôtre absence pouvez-vous avoir la cruauté de me les refuser? Si quelque Beauté sortie du Serail, ou quelque belle Viennoise, font à*

gez de s'en retourner. Mr. le Dauphin étant parti de Versailles s'y trouva aussi, je vous laisse à penser si sa presence augmenta la foule, sans parler d'un grand nombre d'autres Seigneurs de la Cour que la ciriosité y attiroit pour voir la diference qu'il y avoit entre cette Piece, & celles qui sont de la composition du celebre Lulli; cependant tout le monde en parut content à la reserve de ceux qui faillirent à être écrasez par la chûte de quelques machines, dont le Baron de Lanjamet Officiers aux Gardes fut du nombre. Le Duc de la Rochefoucaut étant à la Chasse pendant que le Roi étoit à Fontainebleau, courut risque de la vie, le cheval qu'il montoit s'étant abatu sous lui. Cet exemple, & plusieurs autres causent de grandes inquetudes à Madame la Dauphine, voyant que Monseigneur ne se ménage point dans la passion demesurée qu'il a pour la chasse. Le Roi s'est mis en tête de faire l'amour seul à Marli. Il veut que les Seigneurs qui composent sa Cour & qui ne sont proprement que ses favoris soient sages avec les Dames; quelque grand Monarque qu'il soit je ne sai s'il sera obéy, cependant il a fait comprendre qu'il n'entendoit point raillerie là-dessus, & que s'il remarquoit, ou qu'il apprit que quelqu'un de ses Courtisans en eût conté aux Dames, c'en étoit assez pour être disgracié. Voila une réforme qui causera assurément bien des soûpirs & des re-

grets. Le Duc de la Feuillade qui s'est tué à immortaliser la gloire du Roi est à présent occupé embellir la Place des Victoires. Il a trouvé une nouvelle inventióde Verre faits en forme de Miroirs ardens qui donnent uneLumiere tout à fait extraordinaire les Lanternes placées aux 4. coins de cette Place en seront composez, & pour lors on pourra lire dans un Livre quoi que l'on soit à quarante pas de là, avec autant de facilité que si on étoit auprès d'un flambeau. Ces verres ont un brillant qui est tout à fait surprenant; c'est dommage qu'on n'en mette point dans toutes les ruës de Paris, cela épargneroit bien des flambeaux aux gens de qualité, mais ces verres ne sont réservez que pour la gloire du Roi. Sa Majesté s'est mise encore en tête de ruiner les Manufactures de draps qui se font en Hollande; Pour cet effet elle en a établi une nouvelle à Sedan de certins draps raïez auxquels elle tâche de donner la vogue, & veut que tous les Seigneurs de la Cour en portent, mais c'est la plus vilaine chose du monde, & ils seroient plus propres pour le Théatre que pour habiller des gens de Cour. Cependant Mr. le Dauphin ayant souhaité d'en avoir un habit, & ne s'en étant point trouvé pour lors chez le Marchands, la Duchesse d'Usez qui a le soin de la Garderobe de ce Prince pour soulager le Duc de Montausier son Pére qui possédoit cet Emploi, trouva le moyen de faire im-

primer des rayes sur un autre drap qui n'étoit point de cette fabrique. Le Roi en étant informé, gronda fort la Duchesse & voulut que Mr. le Dauphin ne porta plus cet habit, il ordonna même qu'il fut brûlé en sa presence. On dit aussi qu'on a fait comprendre à Sa Majesté qu'il falloit défendit les Perruques, ce qui augmenteroit ses Trésors de plusieurs millions. Si cela est les Dames ne seront plus si aisément trompées sur l'âge de leurs Amans, &c.

Je viens aux preparatifs qu'on devoit faire pour la Campagne de 1688. Jamais l'Empereur n'avoit eu de si belles espérances pour pousser ses Conquêtes jusques à Constantinople. On venoit d'aprendre une révolution qui mettoit l'Empire Ottoman à deux doigts de sa perte, c'étoit le détrônement du Grand Seigneur dont je ferai le recit. Mais comme cette revolution ne fut proprement qu'une suite de plusieurs événemens remarquables qui l'avoient précedée, je suis obligé d'en rapeler la mémoire. Nous avons vu comment le Grand Visir, après la perte de la Bataille de Hersan, étoit devenu si odieux aux autres Officiers de son Armée, qui lui imputoient tous les malheurs de cette Campagne; qu'enfin il fut obligé de s'enfuïr à Belgrade, & delà à Constantinople pour prevenir quantité de choses fâcheuses qu'il prévoyoit de la mauvaise volonté de ses Enne-

sur le Trône contre les desseins de Soliman son frere, qui tout prisonnier qu'il étoit depuis plusieurs années ne laissoit pas d'avoir des amis qui agissoient pour lui sous main. Cette affaire lui étant d'assez grande consequece pour être agitée dans un Conseil secret, il y appella la plûpart de ceux qui étoient condamnez par l'Armée, & leur exposa leur peril & le sien Quelques-uns furent d avis que sa Hautesse devoit prevenir les desseins de Soliman, en le faisant mourir à l'heure même : ils disoient pour leurs raisons que le bruit de sa mort ne se seroit pas plûtôt repandu, que ses creatures perdant courage se remettroient dans le devoir; mais ce conseil n'étant pas du goût de sa Hautesse, qui naturellement n'aime pas tout ce qui est violent, il se rangea de l'avis des autres, qui soutenoient qu'il n'y avoit rien à craindre de l'Armée, pourvût qu'on la satisfit sur le payement qu'elle demandoit, & qu'on joignit à une chose si juste quelque sorte de gratification. Ainsi ces Deputez ayant été renvoyez avec de belles paroles sur ce chef seulement, le Grand Seigneur ne songea qu'à ramasser la somme qui lui étoit necessaire, ce qui lui fut dificile dans la conjoncture du tems, son Empire se trouvant épuisé par tout de l'argent qu'il lui avoit falut lever pour le soutien de la guerre. Dans cette extremité il fut obligé d'écouter le conseil de certaines gens, qui n'étant

pas des amis du Grand Visir, lui dirent que pour se tirer d'affaire il faloit l'obliger à fournir la somme en question, sinon l'abandonner à la furie de l'Armée. Le Caimacan, le Grand Douanier, & le Grand Tresorier, lui furent aussi proposez comme des gens qui s'étant extrémement enrichis dans les desordres de l'Etat, étoient capables non seulement de le tirer de peine, mais encore de lui faire un fonds considerable pour suvenir à la depense de la prochaine Campagne. Le Grand Seigneur fut ébranlé en quelque façon par ces discours; mais enfin craignant que ce conseil ne lui fut donné que pour l'obliger à se priver lui-méme de ceux qui lui étoient le plus affectionnez, il differa de jour en jour de le mettre à éxecution.

L'Armée cependant n'ayant réponse que sur un Chef resolut de marcher vers Constantinople pour obliger le Grand Seigneur à la contenter sur l'un & sur l'autre. Elle étoit excitée par Siaous Pacha, qui pretendoit qu'après la mort du Grand Visir il seroit établi à sa place. Or cette circonstance étant raportée au Grand Seigneur, il fit de necessité vertu, & lui envoya par le Selictar le seau de l'Empire, & l'Etandart qu'il retira des mains du Grand Visir. Il espera que se voyant revétu de ses depouilles il ne poursuivroit plus sa mort avec tant d'opiniâtreté. Mais le Siaous qui vouloit que sa Commission fut scellée du sang

de

de son ennemi fit reponse au Seliċtar, qu'il n'acceptoit cette Charge qu'à condition qu'on punit ceux qui étoient cause de tous les malheurs de l'Etat, & lui ayant designé les Officiers dont il a été parlé ci-dessus, le Seliċtar n'eut pas plutôt fait son raport au Grand Seigneur, qu'il se resolut malgré lui de les sacrifier a la haine de cet ennemi implacable. Il jura donc leur perte dans un Conseil secret qu'il tint avec le Secretaire d'Etat, vulgairement appellé Nicangi, & avec quelques gens de la Loi, qui ne sont consultez que lors que les affaires pressent extraordinairement. Il fut resolu là aussi que pour prevenir la plainte du Peuple, le Grand Seigneur retrancheroit lui-même sa depense, sans attendre qu'on le lui demandât dans quelque Assemblée tumultueuse & peu remplie de respect. En execution de ce conseil, il fit sortir du Serrail quantité de femmes eclaves dont on fait monter le nombre jusques à douze cens. D'autres Officiers inutiles furent pareillement congediez; mais après avoir commencé sa reforme par là, quand il fut question de s'assurer de la personne du Grand Visir, & des autres dont a été parlé ci-dessus, il s'y trouva fort embarassé, parce que le bruit étoit qu'ils se tenoient sur leurs gardes. De peur donc de manquer son coup il manda à Siaous Pacha de lui envoyer Mustapha Cuproli son beau-frére, & ayant conferé avec lui secrétement

celui ci fit glisser quelques soldats autour de la maison des proscripts, puis on s'assura de leurs personnes. Le Grand Visir qui ne pouvoit croire que son Maitre l'eut ainsi abandonné demanda à lui parler encore une fois; mais les Muets s'étant presentez pour l'étrangler, il se livra lui-même entre leurs mains, après avoir demandé un moment pour faire ses priéres. Les Muets ayant fait leur office, on lui coupa la tête, qui fut mise dans un sac plein de son, & delivrée à un Chaoux qui eut ordre de la porter à l'Armée. Il la presenta à Siaous Pacha avec une lettre du Grand Seigneur, mais celui-ci étant plus pressé de voir l'un que l'autre, il fit tirer la tête du sac, & l'exposa à la vûë de toute l'Armée. Il demanda alors au Chaoux si l'on avoit fait la même chose au Grand Doüanier, au Grand Trésorier, au Caimacan, & aux autres proscripts, sur quoi n'ayant pû repondre, il donna l'ordre à l'heure même à l'Armée de marcher, disant que ce qui avoit été fait n'étoit rien, si l'on ne punissoit ceux-ci aussi bien que l'on avoit fait l'autre. Toute l'Armée applaudit à ce qu'il disoit, & étant arrivée à Andrinople elle poursuivit sa route vers la Capitale de l'Etat où se devoit joüer le reste de la Tragedie. Siaous Pacha reçut un courier en chemin, par lequel le Grand Seigneur qui étoit averti de sa marche lui ordonnoit de retourner vers Andri-

nople, où il lui promettoit de lui envoyer incessamment de quoi payer l'Armée, comme aussi les têtes de plusieurs Officiers qu'il avoit fait arrêter Il lui rendoit compte aussi, pour ainsi dire, de la raison pour laquelle il ne lui avoit pas envoyé ces têtes en même tems que celle du Grand Visir, disant que comme il avoit trouvé fort peu d'argent chez lui, il faisoit donner la question à ceux-là, afin que s'ils avoient caché le leur ils eussent à reveler l'endroit où c'étoit. Mais Siaoux Pacha bien loin de se payer de cette raison cacha toutes ces nouvelles, & en substitua d'autres en la place, par lesquelles il anima encore l'Armée contre lui. Un courier en étant venu avertir le Grand Seigneur de la part d'un Officier qui n'approuvoit pas le procedé du nouveau Visir, sa Hautesse, pour témoigner à toute l'Armée que bien loin de vouloir protéger ceux qui lui étoient suspects, comme Siaous Pacha le lui faisoit entendre, il étoit le prémier à les vouloir punir, lui envoya cinq ou six prisonniers de grande consideration, que Siaous Pacha disoit s'être évadez pour la connivence qu'il avoit avec eux D'abord l'Armée parut surprise à cette vûë, voyant que les choses alloient autrement qu'elle n'avoit crû Mais Siaous Pacha ayant distribué dans le moment aux soldats de l'argent qu'il venoit de recevoir du Grand Seigneur, & ceux qui étoient dans ses in-

X ij

terêts ayant publié que sans lui ils n'en auroient jamais eu un sou, ils s'en furent avec une inhumanité sans exemple pour massacrer les prisonniers que le Siaous Pacha avoit consignez à un Officier jusques à nouvel ordre. Cet Officier s'y étant voulu oposer assez imprudemment, puis qu'il y a de certaines choses où l'on fait mieux d'aquiescer que de contredire, fut le prémier qui ressentir leur barbarie : ils tremperent leurs mains dans son sang, puis ils en firent autant dans celui de ces malheureux prisonniers, dont après cela ils exposérent les têtes dans le lieu le plus élevé de tout le Camp. On leur fit là mille indignitez, dont le Grand Seigneur étant averti, & en même tems qu'il ne faisoit pas sûr pour lui de demeurer davantage à Cônstantinople, il fut saisi d'une si grande crainte qu'il demeura quelque tems comme immobile. Enfin un de sa suite lui ayant dit qu'il étoit tems de prendre une bonne résolution, il fit armer quinze ou vingt personnes, & leur ordonna de se saisir de ses enfans, & de ses fréres, resolu de les faire mourir s'il voyoit qu'on les voulût élever sur le Trône. Cependant afin que ces gens là ne trouvassent point d'obstacle à l'éxécution de ses commandemens, il se mit lui même à leur tête ; mais les Eunuques qui étoient gagnez par ses ennemis lui ayant refusé l'entrée de leurs

appartemens, il se mit en devoir de les forcer, après plusieurs menaces inutiles. Les Eunuques se deffendirent & le Grand Seigneur en blessa deux de sa main. Le Kisler Agassi, qui n'étoit pas loin, & qui étoit aussi gagné accourut alors au secours des Eunuques dont il est le Chef, & ayant envoyé avertir le Bostangi Bassi de ce qui se passoit, celui ci qui conspiroit pareillement contre le Grand Seigneur fit sortir les Princes par une porte de derriere, & les conduisit dans le vieux Serrail. Les ayant mis là il fit venir une garde qu'il tenoit préte de longue main, & lui ayant recommandé d'avoir soin d'eux, & de les deffendre contre tout ce qui se presenteroit, il retourna vers le Grand Seigneur, & lui dit qu'il ne pouvoit plus user de dissimulation envers lui, que tout l'Empire étoit d'accord de le déposer : que lui méme qui lui parloit avoit juré de faire tout son possible pour mettre le Prince Soliman à sa place : que c'étoit le bien de l'Etat, & le salut de ses Peuples ; lesquels étoient exposez à une infinité de malheurs depuis un certain tems; c'est pourquoi s'il avoit la moindre amitié pour eux, il seroit le premier à se resoudre à une chose si necessaire au bien du public, & à la gloire de l'Empire Ottoman. Le Grand Seigneur pensa crever de rage à un discours si peu attendu, il commanda à ceux qui le suivoient de tuer le Bostangi-Bassi ; mais au lieu de sui-

vre ses ordres ils se retirerent en arriere, ce qui fit connoitre qu'il étoit trahi de toutes parts. Il se retira dans son apartement plus plein de depit que l'on ne sauroit s'imaginer, & ayant fait apeller deux personnes en qui il avoit le plus de confiance, ils lui declarerent qu'ils ne pouvoient plus l'assister d'aucun conseil efficace, puis qu'à l'heure qu'ils lui parloient les principaux de son Empire étoient assemblez pour le deposer. En effet, les deux Kadilesquers, l'Aga des Janissaires, & les autres Chefs de la malice s'étant assemblez dans la Mosquée de Sainte-Sophie, il presenterent une requête au Mufti par laquelle, après lui avoir exposé les malheurs qui regnoient dans l'Etat depuis un certain tems, ils lui demandoient s'il n'étoit pas expediét pour le biẽ de l'Empereur de deposer le Grand Seigneur, & d'élever sur le Trône le Prince Soliman son frere. Comme le Mufti avoit concerté avec eux auparavant la réponse qu'il leur devoit faire, elle fut conforme à leurs desirs: il leur permit d'aller chercher le Prince Soliman dans le vieux Serail, & afin que le Peuple n'en pût douter il leur donna par écrit cette permission. Ils trouverent ce Prince entre la crainte & l'esperance, ne sachant si les brigues qu'on faisoit en sa faveur auroient un bon succès. Mais il connut bien tôt que ses affaires alloient bien quand il les vit se prosterner devant lui, comme ils avoient coûtume de

faire devant son frere. Après cette Ceremonie ils le proclamerent en plein Serrail, & le firent reconnoître par les principaux Officiers, qui accoururent de tous côtez pour n'être pas les derniers à lui rendre leur obeïssance. En même tems on lui demanda ce qu'il vouloit faire du Prince son frere, & il repondit qu'il le faloit punir du même suplice qu'il l'avoit puni depuis qu'il étoit au monde, qu'il vouloit qu'il demeurât en prison toute sa vie, & il donna un ordre de l'arrêter signé de sa propre main. Celui qui étoit chargé de l'executer s'étant transporté dans la chambre de ce malheureux Prince, le trouva appuyé sur une fenêtre dans une si profonde reverie, qu'il le desarma avant qu'il eut seulement retourné la tête. Il lui annonça comment il venoit d'être deposé, & l'ordre que le nouveau Sultan avoit donné de le mettre sous bonne & sûre garde. On arrêta aussi quelques Officiers à qui l'on n'avoit jamais pû faire donner leur consentement pour élever Soliman sur le Trône, & il y en eut trois d'étranglez. On s'assura pareillement de la Sultane favorite, comme aussi des jeunes Princes ses enfans, & de ceux que le Sultan deposé avoit eu de differentes femmes. Soliman fut proclamé à Constantinople avec un si grand concours de Peuple qu'il étoit aisé devoir que ce changement ne lui étoit pas desagreable. Mais pour se concilier d'autant mieux l'amour de ses su-

jets il voulut commencer son Regne par des actions d'éclat, & leur donner des marques signalées de sa valeur. Pour cet effet il pubria qu'il iroit lui-même à la tète de ses Armées pour les commander, & par les mémes Couriers qui porterent les nouvelles de son avenement à la Couronne dans les Provinces de son Empire ; il donnoit ordre aux Bachas qui y commandoient de travailler à de nouvelles levées : Mais d'un autre côte pour ne pas demeurer responsable envers ses Peuples des malheureux évenemens de la Guerre, il nomma des Chiaoux pour aller demander la Paix à l'Empereur, au Roi de Pologne, & à la Republique de Venise : mais on étoit dans l'incertitude, si c'étoit avec des conditions si avantageuses que celles qu'avoit offert le Sultan son frere qui avoit été déposé.

Cependant le Roi T. C. ayant formé le dessein de porter la guerre sur le Rhin, faisoit de grands preparatifs & tâchoit d'attirer divers Princes dans son parti ; que ne fit-il pas pour détacher l'Electeur de Baviére des interests de l'Empereur, si les liens qui l'unissoient à la Cour Imperiale eussent été moins forts. Il envoya le Prince Egon de Furstemberg auprés de S. A. Electorale, qui outre plusieurs autres avantages qu'il lui proposoit, lui faisoit encore entendre qu'il auroit part dans les Etats que le Roi d'Espagne possedoit en Italie,

lesquels aprés sa mort devoient apartenir à Sa Majesté Trés-Chrétinne. On faisoit encore les méms offres au Grand Duc de Florence pour l'engager dans les Interests de la France : Ce dernier Prince se devoit aboucher à Venise avec le Duc de Baviere, suivant le projet de cette Couronne, sous pretexte d'un Mariage, & c'étoit là où l'on devoit convenir d'un Traité, dont le Marquis de Lavardin devoit avoir la Négociation. Le Prince de Toscane devoit aprés cela aller en France sous pretexte d'aller visiter la Grande Duchesse sa Mere ; mais le principal motif de son voyage devoit étre de porter lui méme au Roi le dit Traité dont aucun des Ministres du Grand Duc ne devoit avoir la connoissance. Voila le Plan que la Cour de France avoit formé pour attirer ces deux Princes dans son Alliance. Cependant il regnoit une certaine jalousie entre l'Electeur de Baviere, & le Duc de Lorraine, qui faisoit craindre que les suites n'en fussent facheuses à la Cour Imperiale, & trés favorables à la France, qui employoit tous ses soins pour gagner l'un ou l'autre de ces Princes. Sur ces entrefaites un certain Ministre qui s'étoit déclaré ennemi du Duc de Lorraine proposa à l'Empereur de créer le Duc de Baviere Generalissime de ses Armées, & de faire demeurer le Duc de Lorraine à Vienne pour étre Chef du Conseil de guerre. Pour persuader Sa M. I. il se servoit

Hongrie, l'autre en Dalmatie, & le troisiéme au secours du Prince de Transilvanie, à qui le Grand Seigneur avoit depêché un Chiaoux pour lui donner avis qu'il l'assisteroit de toutes ses forces, s'il vouloit promettre, qu'il romproit tous les Traitez qu'il avoit faits avec Sa Majesté Imperiale. Comme le Hospodar de Valachie pouvoit encore être d'un grand secours au Sultan, par raport à l'état présent de ses affaires. Sa Hautesse lui envoya une personne de distinction pour tâcher de le détourner de toutes les offres que l'Empereur lui faisoit, & l'engager au contraire dans le interêts de la Porte. Pour cette effet on representoit à ce Prince que les Imperiaux avoient fait à la vérité mille belles promesses au Prince de Transilvanie, mais que d'abord qu'ils se furent emparez de ses Forteresses, ils ne songérent à rien moins qu'à les éxécuter, qu'ils en agiroient de méme à son égard, s'il avoit l'imprudence de les écouter. Cependant le Hospodar ne se déclarant pour lors pour personne, se contentoit de donner de la jalousie indiferémment à l'un & à l'autre parti. Il faisoit à bon compte de nouvelles Levées, & afin que l'argent ne lui manquât pas il mit tout en usage pour en avoir, jusques à engager ses Prierreries qu'il envoya en Pologne. On disoit même qu'il auroit vingt cinq mille hommes tout prêts avant l'ouverture de la Campagne; ce qui en effet étoit capable de pro-

ces de l'Empire pour augmenter ses troupes, & il faisoit état d'avoir une Armée en Hongrie qui seroit composée de soixante mille hommes.

Sur ces entrefaites la Cour de Vienne reçût une nouvelle, qui favorisoit extrêmement ses projets, pour la Campagne où l'on alloit entrer; ce fut la réduction de Mongatz, après un blocus d'une si longue durée. La Garnison de cette Forteresse avoit souffert des miséres qui ne se peuvent exprimer. Elle avoit été obligée de manger tout ce qu'il y avoit de plus immonde, & de plus sale. La PrincesseRagotzi, qui y commandoit, l'avoit toûjours encouragée par l'esperance d'un prompt secours; & ce ne fut qu'à la derniere extremité qu'elle la rendit. Aprés cela elle fut conduite à Vienne où elle fut reçûë comme en triomphe; en effet le moyen de ne pas regarder avec admiration une personne qu'on savoit avoir soûtenu depuis quatre ans entiers, avec un courage, & une fermeté à faire honte aux plus grands hommes tous les efforts de la mauvaise fortune. Elle s'étoit vuë tomber du Trône où elle sembloit être apellée, dans une des plus grandes extrémitez, où une femme peut être reduite son Epoux accablé de malheurs, & tout prêt à être sacrifié à la haine de ses Ennemis; qui n'avoit pas été plûtôt hors de ce péril, qu'il étoit tombé dans une infinité d'autres; à qu'il avoit falu soutenir divers

Combats ſans être ſecouru de perſonne; toujours ſeul au milieu de mille traitres; pendant que d'un autre côté ſi la Princeſſe ſon Epouſe n'étoit pas tout à fait dans des dangers ſi preſſans, il n'y avoit pas beaucoup à dire. Combien y avoit-il qu'elle ſe trouvoit bloquée par une puiſſante Armée. Quelles menaces ne lui avoit-on pas faites pour l'obliger à ſe ſoumettre? ſans aucune eſpérance de ſecours, ne l'avoit-on pas vuë paroitre à la tête de ſes Troupes pour les encourager à ſe bien défendre. Elle n'avoit pas eu ſeulement les Ennemis à combatre; il lui avoit falu encore combatre contre la faim, & contre mille autres extrémitez inſéparables d'une longue defenſe. Elle avoit mis toutes ſes Pirreries en gage pour faire ſubſiſter ſa Garniſon, & quand elle s'étoit renduë, c'eſt qu'enfin elle ſe voyoit réduite à des extrémitez inſurmontables. Le plus grand déplaiſir qu'on lui fit, ce fut de lui enlever ſes Enfans, pour les faires élever dans la Religion Romaine, au lieu qu'ils avoient été élevez dans la Luthérienne depuis qu'elle avoit épouſé le Comte de Tekeli; Ce dernier ayant apris qu'on avoit emmené à Vienne ſon Epouſe, fit demander permiſſion de lui écrire, mais les Officiers de l'Empereur eurent ordre de lui refuſer. Si la Princeſſe Ragotzi donna des preuves de ſon grand courage durant le Blocus de Mongatz; elle en donna en même tems de ſa conſtan-

ce & de sa fidelité envers le Comte de Tekeli son Epoux. Elle fit voir dans cette occasion, qu'il n'y a rien au monde qui soit capable de rompre les liens d'un veritable amour conjugal, tel que celui qu'elle avoit toujours conservé pour Tekeli, malgré une longue absence & au milieu des plus grandes adversitez. D'abord qu'elle eut rendu Mongatz, on voulut l'obliger d'écrire, à TeKeli qu'elle souhaitoit ardamment de le voir & de lui parler, & que pour cet effet il lui feroit plaisir de se trouver à un certain lieu qu'elle lui désignoit. Mais la Princesse Ragotzi voïant que c'étoit un piége qu'on tendoit à Tekeli pour le surprendre, & l'enlever, refusa genereusement de le faire. Cependant comme ils ne le pouvoient surprendre quelques mesures qu'ils prissent ; ils crûrent avoir trouvé le moyen de s'en défaire, en corrompant deux Officiers de ses Troupes, qui engagerent quelques Soldats dans leur complot, & qui l'auroient executé dans peu de jours, s'il n'eut été découvert. Mais aïant été trahis par quelques uns d'entr'eux, ils furent tous pendus avec des Ecriteaux ; où l'on lisoit ces mots : Traitre à son Prince, à sa Religion, & à sa Patrie. Les Imperiaux profitant des extremitez auxquelles la Princesse Ragotzi se trouvoit réduite dans Mongatz lui imposerent des Conditions très-desavantageuses. Voici les Articles de la Ca-

pitulation qu'ils lui accorderent.

1. L'Empereur accorde à tous ceux qui sont presentement dans cette Forteresse, & qui portent les armes contre lui, une Amistie de tout le passé, sans qu'ils en puissent étre recherchez ni inquietez en façon quelconque. Ainsi soit qu'ils ayent agi directement contre son service, soit qu'ils ayent fait, ou dit quelque chose contre lui, tout demeura enseveli dans le silence, tout de même que s'il n'étoit jamais arrivé.

2. La Princesse Ragotzi & ses enfans, fils du feu Prince Ragotzi, se rendront incessament à Vienne, pour y vivre en paix, & en liberté. Ils n'en pourront sortir que du consentement de l'Empereur, qui pourvoira tant aux frais de leur voyage, qu'à leur subsistance suivant leur qualité.

3. Il sera restitué aux Enfans de ladite Princesse tous les biens, tant meubles, qu'immeubles, qui se trouveront leur appartenir tant dans ladite Forteresse de Mongatz, que dans le Roïaume de Hongrie. Cependant comme l'Empereur pretend que ledit Mongatz, avec les biens qui concernent Miklos, sont du Domaine de cette Couronne, & qu'on n'en a pû jouyr que par usurpation, il s'en reserve la joüyssance jusques à ce qu'on lui fasse apparoitre du contraire.

4. Ladite Dame Princesse joüyra de tous les avantages à elle accordez par son Contract de mariage avec le feu Prince son Mari, & il lui sera donné un équivalent, si l'Empereur juge à propos de ne la pas mettre en possession de certaines choses qui peuvent être à sa bien-seance. Elle aura pareillement tous les biens meubles qu'elle assurera par serment lui apartenir, soit dans ladite Forteresse de Mongatz, soit ailleurs, tant dedans, que dehors le Royaume. Mais elle ne jouyra en aucune façon des biens apartenant à ses Enfans, dont la Tutelle est à l'Empereur; c'est pourquoi il nommera deux personnes de son Conseil à qui ladite Dame Princesse sera obligée de remettre les titres concernant la succession du feu Prince Ragotzi son premier Mari, dont sera dressé Inventaire.

5. Ladite Dame Princesse sera obligée de méme de mettre entre les mains des Commaissaires de sa Majesté Imperiale toutes les marques d'honneur que le Comte de Tekeli son second Mari a reçuës de la Porte, comme aussi tous les biens meubles à lui appartenans, sur quoi elle sera prise à serment.

6. Elle remettra pareillement entre leurs mains tout ce qui peut appartenir à ceux qui ont suivi son parti, lesquels ne sont pas presentement dans la Place, & il demeurera confisqué au profit de l'Empereur, aussi biens que tous les canons, & autres

Pieces d'Artillerie qui sont dans ladite Forteresse.

7. A l'égard de ce qui appartient à la garnison, tout lui sera restitué, soit meubles, ou immeubles, quand bien méme la Chambre Imperiale l'auroit saisi sous pretexte de rebellion, & de felonie.

8. On exclut de l'Amnistie tous ceux qui pourroient sortir ci aprés du Royaume sans permission, ou qui entretiendront commerce directement ou indirectement avec le Comte de Tekeli, ou qui iront le trouver.

9. S'il y a des Places apartenant aux Enfans de ladite Dame Princesse ou il y ait garnison Imperiale, elles en sortiront, retout neanmoins selon le bon plaisir de l'Empereur.

10. L'Empereur restituera aux Enfans de ladite Dame Princesse les titres qu'il peut avoir en sa possession des biens à eux appartenant.

11. Lesdits Enfans seront remis entre les mains des personnes qui plaira à sa Majesté Imperiale de choisir pour avoir soin de leur éducation, laquelle est commise à elle-même, & dont elle se raportera sur eux.

12. Ladite Dame Princesse ne pourra faire avertir le Comte de Tekeli son mari de la redition de la Place, ni des raisons qu'elle a eues de la rendre; parce qu'étant mort civilement, elle ne doit avoir aucun commerce avec lui.

13. Il est permis à chacun de la garnison d'emporter chez lui ce qui se trouvera lui appartenir, à condition qu'il ne leur sera livré aucune voiture; mais bien seulement à ladite Dame Princesse, & à ses Enfans.

14. Tous les susdits articles seront acceptez dans 24. heures, & il sera donné des ôtages pour sûreté qu'on les executera de bonne foi. Deux jours après la garnison sortira, & il n'y aura que ladite Dame Princesse & ses Enfans qui auront permission de demeurer dans la Forteresse, jusques à ce que ladite Dame ait donné ordre à ses affaires.

15. En cas que ladite Dame Princesse ou ses enfans contreviennent en la moindre chose au susdit Traité, ils demeureront dechûs de tout ce qui leur est accordé.

16. Le Comte Caraffe se charge, comme en ayant ordre de l'Empereur, de faire tout executer de sa part. C'est pourquoi l'on ne doit point entrer en aucun soupçon de la parole qu'il donne ici.

Si la Princesse Ragotzi avoit fait de la peine à l'Empereur en se signalant à la deffence de Moncarsch. Le Comte de Tekeli son Epoux donnoit à Sa M. Imperiale de plus grandes inquietudes; Quoi que ce Comte fut, pour ainsi dire errant, & que sa mauvaise fortune le suivit par tout, il

piré à son desavantage ; & pour faire évanouïr les bruits qui avoient couru de sa disgrace auprés de sa Hautesse, il fit paroitre un Manifeste qui étoit conçû en ses termes.

Manifeste du Comte de Tekeli.

PEuples Hongrois, il y a long-tems que vos ennemis & les miens font courir le bruit de ma mort, & neamoins je respire encore, grace à Dieu, pour deffendre vôtre liberté opprimée. Je sais bien que c'est à regret que vous vous êtes rangez sous l'Etandart de la Maison d'Autrice : il y a trop long tems que vous la connoissez pour vous y fier, & ce qui vient encore de se passer tout nouvellement à la pretendu élection d'un Roi de Hongrie, vous fait assez voir combien vôtre vie & vôtre fortune seroient en danger, si vous etiez obligez de lui obéir. Vous avez été contraint de dissimuler, parce que la conjoncture le demandoit. Mais enfin je connois vos cœurs comme je connois le mien. Je sais que vous avez horreur de tout ce que vous faites : je sais encore que vous haissez ceux qui vous preparent des fers, dont la charge cependant les devroit obliger à les briser. Quelle honte au Comte Esterhasi d'avoir brigué la qualité de Prince de l'Empire, comme si celle de Palatin de Hongrie n'étoit pas incomparablement plus belle? Est-ce là le prix de toutes les infames trahisons qu'il vous a faites, & faut-il qu'un

homme que j'ai honoré de mon alliance, me deshonore, moi & toute la Nation ? J'aime bien mieux voir mes biens entre les mains de mes ennemis, que d'en joüir à ce prix-là. Quelles offres ne m'a-t'on point faites pour vous abandonner ; Ne m'en fait-t'on pas encore tous les jours, si j'étois d'humeur à le faire ? Mais si Dieu a determiné que je sois malheureux, il n'est pas cependant possible que je sois coupable. Plutôt que de vous trahir, je me trahirai moi même : j'ay tiré l'épée pour vous dès le moment que j'ay eu la force de la soûtenir : J'ay affronté mille perils pour vous garder fidelité : j'ay mêprisé le fer & le poison : je suis encore exposé tous les jours à l'un & à l'autre par ma perseverance. Mais enfin je prefere une mort glorieuse à une vie infame, assuré que quelque malheureux que je puisse être, vous avoûrez que j'étois digne d'un sort plus heureux. Mais il n'est pas encore tems de se desesperer. Vous savez qu'un puissant Empire me protege, & qu'il est encore tout prét de vous recevoir en sa protection. S'il a eu quelques revers de fortune, il n'est pas prest d'étre détruit pour cela Quand il auroit perdu tout ce qu'il possede en Europe, dont il est encore fort éloigné, il lui reste deux autres parties du monde où il commande. Il n'avoit pas plus de forces quand il a renversé l'Empire d'Orient : celui d'Occident n'aproche pas de sa puissance ; ainsi qui ne voit qu'il n'est pas encore tems de

dire comme on fait tous les jours, qu'il ne lui faut plus gueres de chose pour être abatu? Vos ennemis & les miens le savent bien dans le fonds de leur ame. C'est pour cela qu'ils se retiennent dans leurs passions, qui les portes naturellement à verser jusques à la derniere goute de nôtre sang. Ne vous souvient-il pas de celui qu'ils ont repandu de sens froid en tant de rencontres, & comment ils ont armé la main des boureaux, quand la leur a été lasse de nous égorger? Qui est celui d'entre vous qui se puisse vâter de n'avoir pas perdu un frere, un neveu, un parent, ou un ami dans cette grande effusion de sang qui se vient de faire par le General Caraffa? Qu'ont produit toutes les plaintes que vous en avez faites, quoi que vous ayez fait voir clair comme le jour que tout ce qu'il en faisoit n'étoit que pour dépoüiller la Veuve & l'Orphelin? On a fait semblant de vous donner des ordres pour que la formalité de justice fut observée; mais avez-vous vû qu'ils ayent été executez? Depuis qu'il les a reçûs nous pouvons compter vous & moi plus de deux cens personnes qu'il a condannez de sa seule autorité, & quand ils ont demandé à se justifier, il a répondu insolenment qu'on feroit leur procès quand ils auroient été executez. Souffrirez-vous encore long-tems, vailans Hongrois, qu'on triomphe de vôtre innocence, & si vous êtes destinez à perir, ne vaut il pas mieux que ce soit les armes à

la main, que sous le fer de vos infames bourreaux? Faites un effort pour sortir de la honteuse captivité où vous étes, il ne vous manque que la volonté. Le pouvoir de nos ennemis n'est pas si grand que vous vous l'imaginez. Combien y a-t'il de tems que je le méprise, & si vous m'aviez assisté de toutes vos forces, en quel état nous trouverions-nous vous & moi? N'attendez pas que vous soyez encore plus bas que vous n'étes: Ils ne demandent qu'à vous abimer afin que dans vôtre impuissance vous ployez le cou sous le joug tirannique qu'ils vous preparent depuis tant de tems? Solimant le nouvel Empereur des Turcs vous tend la main pour vous retirer d'oppression. Un Prince de son nom a été la terreur de ceux qui vous apprehendez aujourd'hui; & bien que nous ne devions pas ajouter foi aux Propheties qui viennent de ce côté-là, je ne puis m'empécher de vous dire neanmoins, que les Turcs publient qu'ils en ont une selon laquelle leur Empire presque abatu doit devenir plus florissant que jamais sous un Prince de ce nom là. Concourez avec moi à la faire trouver veritable, puis que vôtre salut & le mien dependent doresnavant de nôtre union avec ces Peuples. Ils nous ont soutenus depuis plusieurs années, comme nous les avons soutenus nous-mémes: nous avons toujours agi de concert ensemble, pourquoi vous departir d'une maxime dont vous vous étes

si bien trouvez ? Qu'esperez-vous de la promesse de vos ennemis ? Iettez les yeux sur le malheureux Prince de Transilvanie, vous verrez comment ils se sont moquez de sa credulité ? Que sert qu'il ait fait un Traité avec eux, s'ils n'en observent pas un seul article ? Mais qu'est-il necessaire que vous empruntiez un exemple étranger? Combien de fois vous a-t'on manqué de parole, ou pour mieux dire, y a-t'il quelqu'un de vous qui se souvienne qu'on la lui ait tenuë, aprés la lui avoir donnée ? On n'a cherché qu'à vous embarquer dans des Traitez pour vous tromper plus facilement. Vôtre bonne foy n'a été recompensée que de la plus noire infidelité. C'est sous le nom de Paix, & d'Amnistie qu'on a cherché à vous attirer pour vous faire tomber dans le precipice. Ie ne demande autre chose de vous que d'y faire reflexion, aprés cela je m'assure que vous en deviendrez plus sages.

Que si tout ce que je vous remontre icy n'est pas capable de vous toucher, considerez au moins qu'il n'y a point d'autre interêt que le vôtre qui m'oblige à vous parler ainsi. Ie puis, quand je le voudrai, faire ma Paix à des conditions qui sembleroient assez avantageuses à un homme qui auroit oublié le soin de sa Patrie. Mais puis que, graces à Dieu, je n'en ai jamais perdu le souvenir depuis que j'ai l'âge de connoissance, je m'en souviendrai encore mieux

presentement que j'ay tant de bons compatriotes à vanger. Vous devriez aussi bien que moi entendre leur voix, qui nous crie que nous ne devons pas souffrir que leur sang ait été versé si injustement. Croyez-moi ne differez pas une chose si necessaire pour vôtre sûreté, puis que l'impunité augmentera l'audace de vos ennemis, au lieu que leur punition les rendra plus reservez à entreprendre quelque chose contre vous.

Ce Manifeste ayant été répandu dans tous les lieux où Tekeli avoit gagné l'amour des Peuples, auroit produit de grands effets, si les conjonctures du tems lui avoient été plus favorables. Les uns apprehendoient, qu'en se declarant ils ne devinssent les victimes des Ministres de l'Empereur, à l'éxemple de ceux qui avoient trempé dans la derniere Conjuration, & que pour vouloir vanger la mort des personnes qui avoient été sacrifiées, ils n'augmentassent le nombre des malheureux. Les autres étoient retenus dans le devoir par la mauvaise opinion qu'ils avoient conçuë des grands preparatifs du Grand Seigneur, comme on affectoit de le publier. Ils savoient que la plupart des Soldats qui avoiēt été enrôlez, ne l'avoit été que par force; qu'un grand nombre avoit déja deserté dans la route, & qu'avant qu'on arrivât au Rendez-vous, il ne s'en trouveroit pas la moitié; Qu'ainsi tous ces grands preparatifs

étant très peu de chose, le Grand Seigneur bien loin d'être en état de les assister, seroit au contraire obligé de les abandonner au milieu du péril : D'ailleurs la nouvelle de la perte de Moncatsch portoit de grands obstacles aux desseins de Tekeli; on l'apprit justement dans ce tems là, ce qui decouragea extremement ceux qui avoient suivi son parti. Ils avoient consideré cette Place comme invincible, & qui pouvoit en tout tems leur servir d'azile & de retraite; de sorte qu'on ne vid plus parmi eux qu'une consternation generale. Cependant une partie de la Garnison de Moncatsch se vint rendre à Tekeli; les Soldats étoient indignez du mauvais traitement des Imperiaux, qui les punissoient du dernier suplice à la moindre faute malgré l'Amnistie. Cette conduite contraire à la veritable Politique, qui vouloit qu'on menageât un Peuple qui se portoit aisement à la revolte, favorisoit extremement les projets de Tekeli, qui ne s'étoit point encore vû sans un Corps de Hongrois, qui étoient devenus par là les ennemis irreconciliables des Imperiaux. L'Armée Imperiale s'étant renduë aux environs d'EsseK pour commencer la Campagne; Le Comte Caraffa eut ordre de la venir joindre, après avoir laissé quatre mille hommes en Transylvanie, que l'on ne vouloit point entierement abandonner, de peur qu'Abaffi ne fit un nouveau Traité avec la Porte que l'on so-

licitoit depuis long tems. Caraffa se rendit donc à EsseK avec le reste des Troupes qu'il avoit sous sa conduite ; peu de tems après la Garnison d'Albe Royale, manquant de vivres, & de secours, obligea le Bassa de la rendre à un Corps de Troupes Imperiales, qui l'avoit tenuë resserrée depuis plusieurs mois. TeKeli au desespoir d'aprendre cette nouvelle, donna aux Turcs de nouveaux sujets de méfiance; ceux-ci aprehendant qu'il ne se retirât en Pologne éxigerent de lui un nouveau serment de fidélité, & lui donnerent de leur côté de nouvelles assurance de leur Protection.

Le Duc de Lorraine étant tombé malade le Duc de Baviére prit le commandement de l'Armée en son absence ; Le Prince Eugene de Savoye suivit S. A. Electorale qui connoissant son merite & sa bravoure, voulut l'avoir toûjours auprès de sa personne pour prendre son Conseil dans les occasions importantes. Comme on avoit formé le dessein de faire le Siege de Belgrade, l'Armée eut ordre de marcher. Le sixiéme d'Août elle se trouva à une demie lieuë de cette Place dans la resolution de passer la Save, malgré les Ennemis, qui s'étant postez & retranchez dans l'Isle de Zigeuner, pretendoient de lui en disputer le passage. L'Electeur fit d'abord sonder les bords du fleuve, & sur l'avis qu'on lui donna qu'il y avoit un endroit au dessus de l Isle où l'Armée pouvoit passer,

il fit marcher les Troupes: Mais pour donner le change aux Infideles, on resolut de faire plusieurs fausses Attaques à la fois. Sur les onze heures de nuit les Troupes commencerent à passer; l'Electeur & le Prince Eugene étoient à leur téte pour les encourager. Les Infideles firent d'abord un feu terrible sur cinq cens hommes qui étoient passez les premiers; mais on leur repondit avec tant de valeur, qu'ils furent obligez d'abandonner ce poste & toute l'Armée passa ainsi ce fleuve. Les Turcs continuant toûjours leur retraite laisserent aux Imperiaux la Campagne libre, & ceux-ci sans perte de tems les poursuivant jusques à Belgrade, où ils faisoient mine de se retrancher, & de vouloir attendre de pié ferme les Imperiaux. Le Duc de Baviére s'aprochant toûjours de cette Place; les Turcs, & le Comte de TeKeli, après avoir fait mettre le feu au Fauxbourg, sortirent de leur Camp & se retirent à Semendria en desordre. On forma pour lors les Attaques du Corps de la Place & du Château, & on ouvrit les Tranchées. Sur ces entrefaites le Duc de Lorraine étant un peu remis de sa maladie vint à l'Armée qui faisoit le Siege de Belgrade, pour en faciliter la reduction par sa presence : mais son mal ayant augmenté, il fut obligé de se retirer, & laissa entierement le soin de cette expedition au Duc de Baviére, de même que le Commandement en Chef de

l'Armée. Son A. Electorale voyant que les Breches étoient prétes pour monter à l'Assaut general, nomma ceux qui devoient commander les Troupes. Le Prince Eugene, qui ne laissoit point passer d'occasion où il y avoit de la gloire à aquerir, auroit souhaité de se voir à la téte des troupes qui devoient monter à l'Assaut, il le témoigna même à l'Electeur; mais celui-ci lui repondit qu'il vouloit absolument qu'il restât auprés de sa Personne pour donner les ordres necessaires dans le Camp; & comme la Garnison de la Place étoit forte, ce Prince fut chargé du soin de tenir les Dragons prèts des deux côtez du Danube & de la Save, afin que s'il étoit necessaire il fut à portée de donner du secours à ceux qui en auroient besoin. Le General Schaffenberg fut chargé de la premiere Attaque, & dès le commencement il fut emporté d'un coup de Canon. Le General Steinau eut la seconde Attaque; le Prince de Commerci la troisiéme; Le General Heusler la quatriéme qui étoit celle de la Porte de la Save; & la cinquiéme enfin se devoit faire sous la conduite du Baron de Pini Marechal de Logis General de l'Armée. On monta à l'Assaut entre dix & onze heures, & cela se fit avec tant de valeur que toutes les Breches furent d'abord emportées; mais on fut extremement surpris de voir qu'il faloit recommencer tout de nouveau. Il se trouvoit derriére les

Breches un fossé large, & profond revêtu de briques des deux côtez, derriere lequel les Ennemis s'étant retranchez, faisoient un feu terrible sur les Impériaux; qui pour se maintenir dans leurs postes étoient obligez de metre tout en usage pour se couvrir. Le feu de la Mousquetairie dura deux heures entiéres pendant lesquelles les Impériaux cherchoient toûjours un chemin pour aller aux Ennemis; Ceux-ci l'ayant remarqué firent pour lors une sortie le sabre à la main, & vinrent tomber sur les assiégeans, qui se trouvant trop serrez dans un terrain fort étroit, ne se pouvoient point servir de leurs Armes, comme ils l'auroient souhaité, ce qui fit, qu après avoir bien perdu du monde, on fut enfin contrain de plier, & de se retirer. Le Duc de Baviére aprenant ce desordre monta lui méme sur la Breche l'épée à la main, accompagné du Prince Eugene; & l un & l'autre de ces Princes ranimerent les Soldats par leur éxemple, & les ramenérent à l'Assaut. Pour lors ils se rendirent maîtres des retranchemens des Ennemis, & étât decendus dans le fossé, les uns entrerent dans la Place à la faveur d'une petite porte, & les autres monterent sur les Remparts à la faveur d'une petite Maison qui servoit de retraite aux Cerfs. Cet Assaut coûta aux Imperiaux deux mille quatre cens & quelque Soldats, & vingt hüit Officiers de marque qui furent tuez Quant aux blessez ils étoient en assez grand nombre

puis qu'on en comptoit jusques à prés de quinze cens. L'Electeur même y fut blessé d'un coup de fleche dans le visage en montant à l'Assaut, & le Prince Eugéne de Savoye, qui parut par tout intrepide, de même que le Prince de Commerci y furent pareillement blessez. Les Soldats firent main basse sur tous ceux qui se presentoient à eux sans épargner ni âge ni sexe, jusques à ce que l'Electeur de Baviere & le Prince Eugene firent cesser le Carnage. Les Imperiaux ayant cette Place étoient en état de tout ravager jusques aux portes d'Andrinople, & de se rendre maîtres de la Servie, de la Bosnie, & de la Bulgarie, parce qu'il n'y avoit aucune Forteresse dans toutes ces Provinces. Le Bassa de Bosnie qui venoit au secours de Belgrade avec un Corps de Troupes, non seulement arriva trop tard, mais encore il fut defait par le Prince Loüis de Bade, qui lui alloit au devant. Le Sultan à qui les troubles domestiques avoient suscité de grandes afaires à Constantinople ne s'étoit point trouvé en état de mettre une Armée considérable en Campagne. Il avoit fait partir, avant que d'avoir la nouvelle du Siége de Belgrade, des Envoyez pour traiter de la Paix avec l'Empereur. Ils eurent le deplaisir d'arriver après la reduction de cette Place, ce qui leur fit comprendre qu'il étoit encore plus necessaire d'en venir à quelque accommodement. Il est à presumer qu'il auroit

été bien tôt conclû, si l'Empereur n'eut paru intraitable par les demandes excessives qu'il leur fit ; mais ils reprirent courage dès qu'ils apritent que le Roi de France étoit entré sur la fin de Septembre dans les Terres de l'Empire, avec une puissante Armée, & qu'il avoit declaré la guerre à l'Empereur. En effet Monseigneur le Dauphin, ayant eu une Conference de plusieurs heures avec le Roi, & reçû toutes les instructions qui lui étoient necessaires, partit pour se mettre à la tête d'une Armée de soixante mille hommes qui étoit sur le Rhin. On mit au jour en même tems un Manifeste, qui portoit, *que le Roi T. C. étant obligé de se servir des raisons que les Regles d'une bonne Politique lui pouvoient suggerer, pour empêcher l'agrandissement de l'Empereur, lui declaroit la guerre.* Après cela Philisbourg, Spire, Vvormes, furent assiégez, & generalement tout le Palatinat fut rempli de Troupes Françoises. Cette Campagne fut appelée la Campagne de Mr. le Dauphin. Cette diversion aporta de grands changemens aux affaires de la Cour de Vienne. Elle se vid par là obligée à former un nouveau Plan pour la Campagne de 1689. Comme la Guerre de l'Empire interessoit l'Empereur de plus près que celle de Hongrie, le Duc de Lorraine, & le Duc de Baviere furent nommez pour commander sur le Rhin une Armée qui fut capable d'arrêter les progrès que

faisoit le Roi de France de ce côté-là. Le Prince Louïs de Bade fut chargé de la Guerre de Hongrie, & on lui donna le Commandement des Troupes qui devoient agir contre les Turcs. Le Duc de Savoye ayant informé la Cour de Vienne du peril où il se trouvoit exposé par l'aproche des Troupes Françoises qui le menaçoient d'envahir ses Etats, on songea à secourir ce Prince, & aux moyens de l'engager dans les interêts de l Empereur & de ses Alliez. On se promettoit à Vienne de grands avantages de la guerre d'Italie par une puissante diversion que S. A. Royale pouvoit faire de ce cô.é-là en faveur de l'Empire. Cette Negotia.ion étant de la derniere importance la Cour de Vienne jetta les yeux sur le Prince Eugene, & l'en voulut changer, en effet on ne pouvoit faire choix d'une personne qui fut plus propre pour la faire reüssir; outre que ce Prince étoit allié au Duc de Savoye, la reputation qu il venoit de s'aquerir en Hongrie, le devoit rendre encore plus agréable à Son Altesse Royale, qui seroit ravie de voir venir à son secours un Prince de sa Maison avec un Corps de Troupes Auxiliaires. D'abord que j'appris que le Prince Eugene iroit à la Cour de Savoye, cela me fit plaisir, j'avois une extrême envie de voir l'Italie, où je me flatois de trouver plus d'agrement que j n'en avois trouvé en Hongrie. Ce dernier Pays avoit été si ruiné par les nombreuses Ar-

mées, que l'Empereur, ou les Turcs y avoient eu qu'on n'y voyoit plus que misere & desolation Cependant si on avoit consulté l'inclination du Prince Eugéne, je lui entendis dire plusieurs fois, qu'il auroit souhaité de faire encore quelquesCampagnes en Hongrie, par le desir qu'il avoit de voir pousser les Conquêtes de l'Empereur jusques à Constantinople. La prise de Belgrade donnoit de très grands avantages aux Imperiaux pour l'execution d'un tel projet. En attendant nôtre depart pour l'Italie, je ne songeai plus qu'à me divertir à Vienne avec quelques Officiers de mes Amis, parmi ceux ci il y en avoit qui aimoient le jeu, & d'autres la Galanterie; un de ces derniers qui étoit Capitaine de Dragons dans le Regiment de . . . joüa un tour des plus plaisans à une Dame dans ce tems-là. Comme nous étions intimes amis, & que nous nous étions vûs en Hongrie dans toutes nos Campagnes, nous faisions une confidence reciproque de tout ce qui nous arrivoit, & nous n'avions rien de reservé l'un pour l'autre. Voici comment la chose se passa.

Il y avoit à Vienne une Dame qui étoit connuë pour la plus rusée Coquette qui se soit jamais vûë. Nous en avons à Paris à peu près de ce caractere, & même il s'en trouve dans toute sorte de Pays; mais celle là, quoi qu'Allemande, ne l'auroit point cedé à aucune autre en fait de rafi-

nement Il n'y avoit point de Seigneur à la Cour de Vienne, tant soit peu sensible à l'amour, qu'elle n'eut dupé. Ceux qui avoient du bien se ruinoient à lui faire la cour ; & ceux qui n'étoient point en état de faire de grandes depenses, ne savoient comment s'y prendre pour s'en faire aimer. Elle s'étoit si bien servie des avantages que la nature lui avoit donné, laquelle en avoit fait une des premiéres Beautez, qu'on la voyoit à Vienne vivre avec autant d'éclat & de depense, que si elle avoit été une Princesse. Le Capitaine de Dragons dont je parle, charmé des attraits de cette Dame, de ses maniéres engageantes, & de son esprit, se mit en tète de lui faire l'amour ; mais comme les gens de guerre sont plus hardis, & plus entreprenans sur le fait de la Galanterie, que les autres hommes, il s'avisa de prendre une route toute nouvelle pour parvenir à son but. Les depenses qui vont à l'extravaguace dans ces sortes de commerces ne lui convenoient point. Il avoit cependant afaire à une personne qui ne vendoit ses faveurs qu'à un très haut prix. Il resolut donc un soir de se deguiser : pour cet effet il fut chez un Tailleur, qui lui prêtat l'habit d'un certain Prince qui se trouvoit pour lors à Vienne. Cet habit étoit de la derniére magnificence, & n'avoit point encore été porté. Le Capitaine promit au Tailleur de le lui rendre le lendemain matin dans la même propreté qu'il

qu'il le lui avoit promis. Ayant pris cet habit, une belle Perruque & de beau Linge, il se fit suivre par quatre Laquais, parmi lesquels il y en avoit un qui tenoit le rang de Page. Dans cet équipage brillant, il se rendit en Carosse chez la Dame dont nous avons parlé. Il fait heurter à la porte, la servante se presente. Le Page lui demande si sa maitresse est au Logis., & que Mr. le Prince . . . souhaiteroit de la voir. Le Capitaine de Dragons pour donner plus d'éclat à sa visite; avoit emprunté le nom d'un Prince Italien; qui n'avoit jamais été à Vienne. La Dame ravie de la visite que lui faisoit un Prince étranger, & qui lui étoit inconnu, accourut pour le recevoir, & le conduisit dans le plus magnifique de ses appartemens. On peut juger du bon accueil qu'elle lui fit. Le Prince suposé pour flater l'ambition & la vanité de cette Dame, fit d abord l'éloge de son merite, & de ses charmes. Après une Conversation sérieuse, il lui déclara enfin le sujet qui l'amenoit auprès d'elle. Il n'y a rien au monde qu'il ne lui promit pour gagner son cœur. Il la pria même de lui faire l'honneur d'agréer ses visites, pendant le séjour qu'il feroit à Vienne, où quelques affaires, disoit-il, l'avoient apellé auprès de l'Empereur. Cette Dame ayant l'esprit rempli de son bonheur, n'eut garde de rien refuser à un Prince de cette distinction. Elle étoit trop attentive

à ses interêts, pour ne pas croire que l'amour de ce nouvel Amani augmenteroit considerablement sa fortune Le Capitaine voyant de si heureuses dispositions à se faire aimer, ne balanca point à en profiter. Il la pria d'agréer qu'il passât la nuit avec elle Celle-ci y consentit de bonne grace; le Cocher & les Laquais eurent ordre de se retirer Après un magnifique régal, qui avoit rendu nos Amans de la meilleure humeur du monde, on parla de s'aller coucher. La Dame conduisit pour lors le Capitaine dans une Chambre où étoit son lit de parade, & s'étant présentée à sa Toilette pour se deshabiller, elle mit sur sa table ses bijoux, & un beau Colier de Perles qu'elle portoit ordinairement. On se coucha, & le Capitaine ayant pris son tems, pour se lever le plus doucement qu'il lui fut possible, lors qu'il s'apperçût que la Dame dormoit, il alla à la Table & prit le Colier de Perles, qu'il avala l'une après l'autre, ni plus ni moins, que si s'avoient été des pilulles. Etant revenu au lit; il passa la nuit auprès de sa Maitresse le plus tranquilement du monde, comme si de rien n'étoit. Le lendemain nos Amans s'étant levez, la Dame vint à sa Toilette pour s'habiller: Elle trouve ses bijoux, mais elle fut bien surprise de ne point trouver son Colier de Perles qu'elle estimoit beaucoup Après l'avoir long-tems cherché inutilement, elle dit hautement qu'on

le lui avoit dérobé, & comme personne n'étoit entré dans la chambre que le Capitaine qui y avoit passé la nuit, elle ne balança point à lui imputer ce larcin, celui ci pour lui donner toute sorte de satisfaction, & la pria de ne point faire de bruit, mais qu'il la convaincroit de son innocence, & lui feroit voir le tort qu'elle faisoit à un homme d'honneur en l'accusant d'un fait si odieux. Là dessus il lui donna tous ses habits & lui permit de le fouiller par tout où bon lui sembleroit. La Dame inconsolable de la perte qu'elle venoit de faire, fit toutes les recherches imaginables mais elle ne trouva rien. Le Prince supposé lui dit pour lors d'un grand sérieux, que quoi qu'il se vid en droit de lui demander réparation d'honneur, cependant sa naissance, & le rang qu'il tenoit dans le monde ne lui permettoient pas de faire éclater son ressentiment, qu'ainsi il aimoit mieux se retirer & ne la revoir jamais. Là-dessus il sortit brusquement & revint joindre son Carosse & ses Laquais au rendez vous qui leur avoit marqué, s'étant deshabillé il fit porter l'habit qu'il avoit emprunté chez le tailleur, quant aux perles qu'il avoit avalées, il eut soin de les chercher à mesure qu'elles revoyoient le jour, & le Colier se retrouva enfin quelques heures après dans le même état qu'il avoit été auparavant. Le Capitaine de Dragons m'étant venu trouver me raconta toutes les parti-

cularitez de son Avanture. Il me demanda même conseil s'il garderoit le Colier, ou s'il le rendroit. Nous sommes, me dit-il, à la veille de partir pour l'Italie, & comme je ne suis point connu de cette Dame bien loin de me faire un scrupule de conscience de l'avoir dupée, puis qu'elle a dupé tout le monde, je serois au contraire ravi du tour que je viens de lui jouër. Je lui répondis que de garder le Colier, cela ne seroit point du caractere d'un honnête homme, qu'il devoit se contenter du plaisir qu'il avoit eu de tromper une Coquéte, le Capitaine entra dans mes sentimens. Il alla quelques jours après trouver cette Dame, non pas dans l'équipage d'un Prince comme il y avoit été, mais dans son habit ordinaire, qui étoit celui du Regiment. Cette Dame en le voyant fut aussi surprise que si elle étoit tombée des nuës On peut juger de l'excès de sa joye, lors qu'elle revit un Colier qui avoit fait toutes ses délices, & dont la perte lui avoit causé de si cruels deplaisirs. Elle lui dit qu elle n avoit jamais été trompée avec tant d adresse; mais qu'enfin elle lui pardonnoit de bon cœur tout ce qui s'étoit passé à condition qu'il ne publieroit point une affaire qui lui feroit beaucoup de tort dans le monde Le Capitaine de Dragons le lui promit, & continua de la voir jusques à nôtre départ.

Nous avons vû le Plan que la Cour de

Vienne avoit formée pour la Campagne de 1689. au sujet des Generaux, qui devoient commander ses Armées en Hongrie, sur le Rhin, & en Savoye. Le Prince Louys de Bade qui avoit été nommé pour commander en Hongrie trouva les affaires de ce Royaume dans une tout autre disposition, depuis que le Roi de France avoit déclaré la Guerre à l'Empire : Tout y paroissoit sur le point d'un soûlevement general. Tekeli recevant pour lors des subsides considerables faisoit de nouveaux efforts pour ranimer le parti des Mécontens. Pour eblouyr les Peuples, & donner plus d'éclat à ses entreprises, il affecta d'écrire une Lettre au Grand Visir qu'on jugea à propos de publier à Constantinople, & dans toutes les Provinces de l'Empire Ottoman. Entr'autres choses qu'il marquoit dans cette Lettre, il faisoit sonner fort haut la diversion que le Roi T.C. avoit entrepris du côté du Rhin. Il faisoit savoir au Grand Visir : Que le Roi de France ayant passé le Rhin avec de prodigieuses forces, infiniment mieux commandées, & fournies de tout, que celles des Imperiaux, il y avoit déja pris plusieurs Villes, & des Provinces entiéres ; qu'ainsi l'Empereur & l'Empire ne pouroient pas agir en Hongrie, avec la même vigueur qu'auparavant, que c'étoit enfin la plus belle occasion que les Turcs pussent avoir pour rétablir leurs affaires dans ce Royaume. Cette Lettre

produisit quelqu'effet dans l'Armée Ottomane, qui avoit toutes les peines du monde à se disposer à partir pour la Hongrie, croyant qu'elle alloit à une mort assurée, à cause des pertes continuelles que les Turcs y faisoient depuis le commencement de la Guerre. Cependant malgré les mouvemens que Texeli se donnoit pour encourager les Turcs, & porter les Hongrois à la revolte, le Prince Louys de Bade fit une Campagne des plus glorieuses: il batit les Turcs dans deux Batailles, & remporta plusieurs autres avantages quoi qu'il fut inferieur aux Ennemis. Du côté du Rhin l'Armée de l'Empire étant marchée devant Mayance sous la conduite du Duc de Lorraine, ce General en fit le Siége, & s'en rendit maitre L'Electeur de Brandebourg, aujourd'hui Roi de Prusse, prit Keysersvvaert, & Bonn. Le Prince de VvaldecK qui commandoit dans les Païs Bas l'Armée des Etats Generaux eut quelqu'avantage à Vvalcourt sur l'Armée de France commandée par le Marechal d'Humiéres D'un autre côté la révolution qui venoit d'arriver en Angleterre en faveur du Prince & de la Princesse d'Orange, qui avoient été élevez sur le Trône de cette Monarchie, favorisoit extrémement les Armées de l'Empereur, & portoit de grands obstacles aux desseins du Roi de France. Cette Campagne ne repondit point aux espérances que sa M. T. C. avoit conçuës

de ses grands projets, soit à l'égard de la Guerre de Hongrie, de la Guerre de l'Empire & de celle de Flandres. Mais voyons en même tems ce qui se passoit en Savoye où l'Empereur envoyoit le Prince Eugéne. Ce Prince ayant reçû ses derniéres instructions au sujet de la Negotiation dont il étoit chargé, nous partimes pour Turin. Son Altesse Royale de Savoye donna au Prince Eugéne à son arrivé toutes les marques d'une veritable & sincére amitié, & lui fit toutes les honnêtetez imaginables. Elle étoit ravie de voir un Prince de sa Maison qui s'étant distingué par sa sage conduite, & par sa bravoure dans la Guerre de Hongrie, s'étoit aquis l'estime & la bienveillance de l'Empereur dont elle attendoit de puissans secours. Nous trouvâmes S. A. R. dans un grand embarras: Jamais Prince Souverain ne s'est vû dans des bornes si étroites. Il se voyoit depuis long tems enfermé par les Places que la France occupoit sur les frontieres de ses Etats. Cette Couronne pouvoit à toute heure former un Corps d'Armée des fortes Garnisons qu'elle avoit dans Cazal, Monaco, Pignerol, & autres Forteresses, pour entrer dans le cœur de son Pays. D'ailleurs la Savoye étant ouverte étoit exposée du côté du Dauphiné à la bien-seance des François. Dans cet état, il ne lui restoit que l'espérance de se voir un jour delivré d'un pareil esclavage, & malgré qu'il en

eut il étoit obligé d'accorder tout ce qu'on lui demandoit. Lui demandoit-on l achat des vivres pour remplir les magazins des Places, le passage des troupes Françoises sur ses terres pour aller à Cazal, ou ailleurs, la delivrance des Etapes à ses dépens, il ne pouvoit le refuser & étoit obligé de dissimuler son ressentiment. Y a-t-il rien de plus sensible à un Prince Souverain, & qui d'ailleurs étoit allié au Roi de France dont il avoit épousé la Niéce. Cependant Son Altesse Royale à travers tous ces revers de fortune se gouverna en grand politique, d'un côté il ménageoit le Roi T.C. comme son plus redoutable ennemi, & de l'autre il menageoit l'Empereur, comme un Prince dont il pouvoit resperer un puissant apui. La Cour de France auroit pû facilement obtenir de S. A. R. une éxacte neutralité si elle l'avoit voulu, ce Prince y auroit consenti d'une part pour mettre à couvert ses Etats d'une invasion inévitable, & de l'autre pour ne point entrer en guerre contre une Couronne qui lui étoit si étroitement alliée. Cette Cour n'a jamais fait de démarche qui ait été si contraire à ses veritables interêts ; elle l'a reconnu dans la suite, mais ç'a été trop tard, témoin les artifices dont on s'est servi pour detourner S. A. R. des engagemens dans lesquels elle étoit entrée avec l'Empereur & ses Alliez. Mais de tous les coups que la France portoit à ce Prince pour lui faire du deplaisir,

Il n'y en eut point qui lui fut plus sensible que celui ci ; cette Couronne jalouse des démarches de S. A. R en tira de si grands ombrages qu'elle crût de bonne foi qu'il étoit entré dans la Ligue d'Ausbourg. Pour cet effet on lui fit demander des quartiers dans ses Etats, & en même tems on fit marcher les Troupes Françoises pour s'emparer des Places ouvertes. On mis la Cavalerie dans des quartiers à la Campagne malgré bongré qu'on en eut, & qui plus est, on demanda à S.A.R. la levée de six Regimens dans son propre Pays. Comme ce Prince n'étoit point en état de s'y oposer il donna les mains à tout ce qu'on lui demandoit, & dès lors il prit un parti auquel il n'auroit peut être jamais songé si on avoit usé d'un peu plus de menagement à son égard. Le Prince Eugéne trouvant Son A. R. dans une pareille situation, que ne fit-il pas pour la disposer à changer de parti ! Ce Prince lui representa tous les avanteges qui lui reviendroient de l'Alliance de l'Empereur, & en même tems le peril auquel il s'exposoit de perdre pour toûjours sa liberté & ses Etats, s'il differoit plus long tems de se résoudre. Outre les soins que le Prince Eugéne se donnoit auprès de S. A R. pour l'engager dans les interéts de l'Empereur, la Cour de Vienne avoit encore envoyé l'Abbé Grimani à la Cour de Savoye avec de nouvelles instructions. Grimani qui étoit un homme

d'esprit, & fort affectionné à l'Empereur apuya merveilleusement les demarches que le Prince Eugéne avoit déja faites pour porter S. A. R. à la conclusion d'un Traité S. A. R. y donna enfin les mains, mais la dificulté étoit de le conclure d une maniere que la Cour de France n'en eut point de connoissance, ce qui étoit cependant trés dificile. Outre un Ambassadeur de France, il se trouvoit encore à Turin diverses personnes suspectes qui veilloient sur toutes les demarches de S. A. R. Elle resolut enfin pour leur en derober le secret de se rendre à Venise sous le pretexte des divertissemens du Carnaval. L'Electeur de Baviere qui avoit les mesmes vûës s y devoit aussi trouver; & ce fut là en effet où le Traité fut conclu, & enfin ratifié à Turin avec l'Abbé Grimani Envoyé de l'Empereur. Il portoit en substance, *que S. M. Imperiale ayant appris les violences que la Cour de France exerçoit contre S. A. R. le Duc de Savoie, dans la vûë de le depouiller de ses Etats, parce que ce Prince avoit donné à l'Empereur des temoignages de sa fidelité inviolable; que d'ailleurs le Roi T. C. ayant fait entrer une Armée dans le Duché de Savoye, pour obliger le Duc à lui remettre deux de ses Forteresses, & à lui envoyer deux Regimens d'Infanterie, & deux de Dragons, afin de pouvoir plus facilement faire une irruption dans le Milanez. Sa Majesté Imperiale avoit crû*

être obligée d'assister un Prince qui avoit toujours été porté pour ses interêts. Que pour cet effet, elle avoit envoyé l'Abbé Vincent Grimani avec un pouvoir suffisant, pour conclure une Alliance avec le Duc; & pour afermir les choses qui regardoient aussi-bien l'interêt de S. M. Imperiale, que celui de son Altesse Royale, à quelle fin le Duc & l'Abbé étoient convenus des Articles suivans. 1. Que le Duc de Savoye s'engageoit de n'entrer en aucune Negociation, & de ne faire aucun Traité avec le Roi de France à l'insçû, & sans le censentement de l'Empereur. 2. Que son A. R. conjointement avec l'Empereur, & les Hauts Alliez agiroient contre la France avec toutes leurs forces. 3. Que pour cette fin le Duc joindroit ses Troupes à celles de l'Empereur, & des Alliez. 4. D'ailleurs l'Empereur s'engageoit de ne faire aucun Traité avec la France, sans y comprendre le Duc. 5. Que S. M. Imperiale feroit en sorte que le Gouverneur de Milan, employeroit toutes les Troupes de cet Etat, pour la conservation des Terres & Pays de Son Altesse, & que la Flote Espagnole couvriroit la Ville, & la Comté de Nice. 6. Que l'Empereur s'engageoit d'envoyer incessamment six mille hommes de ses meilleurs Troupes pour être jointes à celles du Duc; que ces Troupes seroient entretenuës aux fraix de l'Empereur, & qu'il ne prétendoit aucuns quartiers d'hyver pour elles dans le Piémont. 7. Que Sa

M. I. Imperiale contribueroit de tout son pouvoir pour faire en sorte que les Vaudois, les François Réfugiez, & huit mille hommes que le Marquis de Borgemainero Ambassadeur d'Espagne avoit promis de faire passer en Piémont, se joignissent aux Troupes de son Altesse Royale; que l'Empereur lui laissoit le soin, & au Gouverneur de Milan, de s'en servir où il jugeroit qu'il seroit le plus necessaire. 8. Que l'Empereur, & les Hauts Alliez feroient leur possible pour remettre le Duc en possession de Pignerol, soit par la voye des armes, ou par celle des Traitez, sans que pour cela on formât aucune Prétention sur le Montferrat, à quoi S. M. I. renonçoit, nonobstant les anciens Traitez. 9. Enfin que S. M. I. ne pretendoit rien à tout ce qui pouroit être pris sur le François; mais qu'elle laissoit au Duc, & au Gouverneur de Milan, la liberté de s'accommoder ensemble sur ce sujet.

Ce Traité ayant été conclu, il étoit de la derniére importance à S. A. R. de le tenir secret jusques à ce qu'elle eut reçû les secours qu'on lui envoyoit. Elle fit dans cette occasion un très bon usage de sa politique, & quelque clair voyant que fut Mr de Rebenac Ambassadeur de France, il n'en eut jamais que de simples soupçons, non plus que les autres qui étoient dans les interêts de cette Couronne. Cependant le Duc de Savoye profitant heureusement de cet intervale, donna des ordres

dres secrets pour bien munir ses Forteresses, tenir ses Troupes prêtes, & se mettre en état de défense, à l'éxemple des Espagnols qui en faisoient de même dans le Milanez. Mais la Cour de France ne demeura pas long-tems dans l'erreur. Comme elle étudioit toutes les demarches de ce Prince, elle découvrit enfin tout ce qui s'étoit passé à son desavantage. Après cette connoissance elle prit la résolution de prévenir ses Ennemis; & le Roi T. C. sans autre formalité fit démander à S. A. R. Ivrée, Saluce, Fossan, Savillan, & diverses autres Places pour y mettre ses Troupes. Son Altesse se trouvant dans une situation à ne pouvoir rien refuser à un Monarque qui avoit la force en main, les lui accorda. Après ces Places qui étoient assez mal fortifiées, on lui demanda ses plus importantes Forteresses, comme Verruë, Verceil, & la Citadelle de Turin pour garands de sa bonne foi. Le Duc sensiblement outré de la maniére dont on en usoit à son égard, ne douta plus que la Cour de France ne fut informée des engagemens dans lesquels il étoit entré avec l'Empereur, & ses Alliez Cependant ne se trouvant point encore en état de se déclarer ouvertement, il tâcha de fléchir le Roi de France par une Lettre pleine de soûmission; & après avoir fait à ce Monarque mille protestations de fidelité, il le prioit de ne vouloir pas le depoüiller de la seule Place où il tenoit sa Cour

& que lui laissant cette marque de Souveraineté, il lui remettroit avec plaisir les autres qu'il lui demandoit On se flatoit à la Cour de Turin que cette lettre respectueuse, qui n'étoit proprement qu'un jéu d'esprit, dont le Duc se servoit pour gagner du tems, auroit touché le Roi. T. C. Mais bien loin de là sa Majesté fit presser plus vivement S. A. R. de lui remettre les Places qu'elle lui demandoit. Pour lors le Duc crût qu'il étoit tems de lever le masque, & de faire éclater son ressentiment. Ainsi il déclara ouvertement que les demandes du Roi de France étoient si injustes, qu'il ne pouvoit se résoudre à les accepter; qu'il ne vouloit plus entendre parler d'accommodement à de si rudes conditions, & qu'il vouloit défendre ses Etats contre toute sorte d'Ennemis. Après quoi il se déclara ouvertement en faveur de l'Empereur, & de ses Alliez. Il fit savoir en même tems aux Troupes Francoises qu'elles eussent à sortir de ses Etats, à moins qu'elles ne voulussent se voir traitées comme ennemies. Mr. de Catinat qui les commandoit ne se sentant point encore assez fort pour s'opposer aux ordres de S. A. R. & voyant ses Troupes exposées dans des Places ouvertes, & de peu de défense, prit le parti de se retirer sous le Canon de Pignerol; ce fut dans le mois de Janvier de l'année 1690. Pour lors la Guerre commenca entre les deux Etats. L'Ambassa-

deur de France voulut faire des plaintes sur la conduite que tenoit S. A. R. mais il eut ordre de ne point sortir de Turin, jusques à ce que deux Ministres qu'elle avoit à la Cour de France fussent rapellez. Ce Prince fit en même tems publier un Manifeste qui faisoit savoir à toute l'Europe la maniére dont la France l'avoit traité, & les motifs qui le portoient à prendre les armes contre cette Couronne. Ce Manifeste fut suivi d'un autre de la part du Roi T. C. où ce Monarque justifie la conduite qu'il avoit tenuë contre un Prince qui méditoit depuis long-tems de s'allier avec ses Ennemis pour lui faires la guerre. D'abord que S. A. R. eut declaré ses veritabes intentions, elle tint divers Conseils de guerre avec ses principaux Ministres, pour travailler à la fureté de ses Etats, & pour deliberer sur les projets de la Campagne. Les Couriers furent tout aussi tôt depêchez à Rome, & dans toutes les Cours d'Italie pour informer les Puissances des raisons qu avoit eu le Duc d'en user comme il avoit fait. La plupart des Princes aprouverent la conduite que S. A. R. avoit tenuë, & lui promirent de la secourir, & de troupes, & d'argent. Les Venitiens quelque occupez qu'ils fussent dans la guerre contre les Turcs, offrirent de fournir des sommes considerables. La Republique de Genes toutes ennemie qu'elle est du Duc de Savoye,

ouvrit ses Tresor, Le Duc de Florance lui offrit quatre mille hommes, & celui de Palme deux mille. Il n'y eut à proprement parler que le Prince de Modéne qui balança à donnet quelque secours à S. A. R. par les ménagemens qu'il avoit à garder avec la Cour de France au sujet des liaisons que le Roi Jaques avoit avec cette Couronne, mais on ne s'en mettoit pas fort en peine, ses forces étant si petites, qu'il ne pouvoit faire ni bien, ni mal. Cependant l'Empereur nomma le Marquis d'Obisi, pour aller dans toutes les Cours des Princes d'Italie, afin d y apuyer de son authorité les interéts de S. A. R. & pour porter tous ces Princes à l'aider par leurs Troupes, ou par leur argent. Comme l'Angleterre, & les Etats Generaux des Provinces Unies étoient des Puissances, qui, quoi que les plus éloignées pouvoient lui être d'un grand secours, tant par les sommes considérables qu'elles lui pouvoient faire toucher, que parce qu'on pouvoit les regarder comme les principaux Acteurs, & les prémiers mobiles de tout ce qui arrivoit pour lors en Europe. S. A. R. ne manqua pas de leur écrire. Dans la lettre qu'elle écrivoit au Roi d'Angleterre, ce Prince le félicitoit sur son avénement à la Couronne. Il s'excusoit de l'avoir fait si tard, sur une certaine Puissance, dont il apregendoit l'indignation, & dont il étoit obligé de suivre tout les mouve-

mens ; il finissoit sa lettre en lui demandant sa protection , & sa bienveillance. Dans celles des Etats Generaux, il leur faisoit part de la délivrance des Vaudois , s'excusant sur cette même Puissance , de la maniére cruelle dont il en avoit usé envers eux. Ces Lettres ne furent pas sans effet. Le Roi d'Angleterre lui promit vingt mille écus tous les mois , pour lui aider à suporter les fraix de la Guerre , & la Hollande promit de lui en fournir tout autant. Outre cela l'Electeur de Brandebourg , à présent Roi de Prusse offrit de lui envoyer quelques Regimens qui devoient être commandez par le Prince Margrave son frere. L'Electeur de Baviére enveya aussi quelques Troupes pour se rendre en Piémont ; & plusieurs Regimens furent en même tems détachez de l'Armée Imperiale pour le même sujet : Ce Corps de Troupes de l'Empereur devoit être commandé par le Prince Eugene de Savoye qui étoit ravi de se signaler à la défense d'un Prince qui lui étoit si étroitement uni. Les Espagnols offrirent aussi à S. A. R. de l'aider de toutes leurs forces , & peu de tems après il arriva à Turin six mille chevaux Milanois, & huit mille hommes de pié qu'on envoya camper au delà du Pô , avec deux mille hommes d'Infanterie Piémontoise , & six cens Dragons. Ce Prince pouvant tirer un puissant secours des Suisses ses Voisins , s'ils vouloient bien lui aider , envoya ordre

Duc de Savoye son Neveu, en presence du Pape, & de plusieurs Cardinaux, toutes ses Prétentions sur le Royaume, delà vient qu'il est traité d'Altesse Royale, & de Vicaire perpétuel du Saint Empire en Italie; l'Empereur l'a recconnu en cette qualité dans cette Guerre. Quand aux forces & aux revenus du Duc de Savoye, ce Prince pouroit mettre sur pied en cas de besoin trente mille hommes d'Infanterie, & six mille Chevaux. Ses revenus se montent en tems de Paix à six millions quatrevingt-dix-huit mille livres de Piémont; mais la livre ne vaut que quinze sols de France. Il fait battre dans ses Etats des Pistoles, des Ducatons, & d'autres menuës monnoyes; cependant les espéces de France, & d'Espagne ne laissent pas d'y avoir cours. La Noblesse de Savoye & de Piémont, a toutes les qualitez qu'on peut souhaiter aux personnes de ce rang. Les Peuples y sont laborieux, & d'un naturel fort doux, ménagers, sobres, & capables de suporter toutes sorte de fatigues; ils aiment leur Prince jusques à l'adoration Les Ducs de Savoye ont toûjours paru fort zélez pour la Religion Catholique, ce qui les a souvent portez à employer la force pour obliger leurs Sujets des Vallées, qu'on nomme Vaudois, ou Barbets, à changer de Religion. Son Altesse Royale d'aujourd'hui a été la seule qui en fut venuë à bout par les conseils de la France, les ayant obli-

gez de sortir de ses Etats, & de se retirer en Suisse, & en Allemagne; mais deux ans aprés reconnoissant la faute qu'il avoit faite; il les rapella pour s'en servir à la Guerre contre la France, & même leur permit le libre exercice de leur Rerilion. Le Gouvernement des Etats de Savoye est purement Monarchique; la Loi Salique y est recüe aussi bien qu'en France, puis que les Filles n'y héritent pas de la Souveraineté, au defaut d'enfans mâles, elle appartient au plus proche Parent du Duc en Ligne Masculine. La Savoye fut érigée en Duché par l'Empereur Sigismond en 1417. en faveur d'Amedée VIII. Comte de Savoye, Quoi que le Païs soit rempli de montagnes, il a cependant des Vallées qui sont fort fertiles. Ses principales Villes sont, Chamberi, Nice, & Ville Franche. Le Piémont est une autre Province des Etats de Savoïe, ainsi appellée par sa situation au pied des Alpes. Les Fils ainez des Ducs de Savoïe portent le nom de Princes de Piémont. Cette Province est beaucoup plus fertile que la Savoïe. Turin n'est pas seulement la Capitale du Piémont, mais aussi de tous les Etats du Prince qui y tient sa Cour. Sa situation est dans une pleine fertile, entre les Riviéres du Pô, & de Doire. Elle est défenduë par une Citadelle de cinq bons Bastions, munie de tout ce qui est nécessaire à sa defense. Les Francois s'en rendirent maitres en 1640 avec une

Armée beaucoup moins nombreuse que celle des Espapagnols qui la defendoit. Pendant le Siége, les Espagnols y jetterent de la poudre, des Lettres, &c. à la faveur d'un Mortier de l'invention d'un Flamand, qui fut à cette occasion nommé le Canon Courier. L'heureux succès que les Armes de France eurent en Savoye du tems des Predecesseurs du Roi T. C., porterent sa Majesté à dire hautement que Henri IV. son Ayeul, & Louys XIII. son Pere, s'étoient autrefois emparez des Etats du Duc de Savoye, & les lui avoient toûjours rendus; mais que si le Duc d'aprésent l'obligeoit d en venir là, ni lui, ni les siens n'y rentreroient jamais. Turin est orné d'un Archevêché, & d'une Université pour toutes les Sciences. Elle se vante d'être la premiere Ville d Italie qui s'est servie de l'Imprimerie Ce qu'il y a de plus remarquable à Turin est sa Citadelle, qui a un puits admirable pour sa grandeur, & pour la commodité qu'il y a d'abreuver quantité de chevaux à la fois sans s'embarasser, car ils montent par un endroit, & descendent par l'autre. Le Palais du Prince est magnifique dans ses ameublemens tant d hyver que d'Eté; parmi ses raretez on y voit un petit chariot d'or massif attelé de six chevaux de même métail, couverts de Pierreries, & un petit Château d'or avec son Artillerie, & toutes ses Fortifications. On y remarque aussi une Ma-

chine avec laquelle on transporte Madame Royale de sa Chambre dans les bains, par une seule poulie, à la faveur d un contre-poids, & cela sans péril, & avec une extrême facilité. L'Eglise Métropolitaine de Turin est belle par excellence. On y conserve un Saint Suaire, où la face, & partie du Corps de Nôtre Seigneur sont empreintes. On assure que c'est le même où le Sauveur du monde fut envelopé, avant d'être mis dans le sepulchre d'Arimathée, & qu'il fut aporté en Savoye par la Fille de Jean Roi de Chypre, & de Jerusalem, qui épousa Louys de Savoye. On montre un pareil Saint-Suaire à Besançon Capitale de la Franche Comté. J'eus aussi la curiosité de voir à Turin le Tombeau de Clément Marot, celebre Poëte, & Valet de Chambre du Roi François Prêmier, lequel ayant été éxilé de la Cour de France, se retira à Turin, où il mourut en 1544. âgé d'environ soixante ans. On a regardé comme un prodige que ce Poëte ne sachant point les Langues Hébrayque, Greque, & Latine, ait cependant si bien réüssi en mettant une partie des Pseaumes de David en Vers François, ce sont les mêmes que les Protestans chantent aujourd'hui dans leurs Temples, en Hollande, en Allemagne, & en Suisse. Il étoit de cahors en Querci. Après sa mort on lui fit l'Epitaphe suivante,

Querci, la Cour, le Piémont, l'Univers,
Me fit, me nourrit, m'enterra, me connut.
Querci mon los, la Cour tout mon tems eut,
Piémont mes os, & l'Univers mes Vers.

Le Duc de Savoye a plusieurs belles Maisons de Plaisance aux environs de sa Capitale. Les principales sont celles du Parc, du Valentin, & la Venerie, lesquelles se sont beaucoup ressenties des injures de la Guerre. Aprés ces Remarques generales je viens aux agremens que je trouvai à Turin. On peut avoir remarqué au recit que j'ai fait de la Cour de Vienne, & aux agreable amusemens que j'avois dans cette Capitale de l'Autriche, que j'avois assurement lieu d'être content du sejour que j'y fis au retour de toutes nos Campagnes de Hongrie ; mais je puis dire sans vanité que je trouvai à Turin tout autre chose. L'éclat & la magnificence qui régnent à la Cour de S. A. R., l'air enjoué & galand des Dames ; la civilité avec laquelle on vous reçoit par tout, & l'usage de la Langue Françoise qu'on y parle avec autant de politesse que si vous étiez dans le cœur de la France, tout cela à la verité me charma, & me fit trouver le séjour de Turin aussi agréable que celui de Paris. Outre que Madame Royale qui est une

Princesse de France des plus accomplies y contribuoit beaucoup, le grand nombre d'Officiers François qui s'étoient trouvez à Turin, avoient donné à cette Ville un air qu'on l'auroit prise plûtôt pour une Ville de France, que pour une Ville d'Italie. A la rupture les Dames parurent les plus affligées, & il y en eut un grand nombre qui verserent des larmes au départ de leurs Amans, dont la plûpart étoient des Officiers François Me trouvant pour lors à Turin je tâchai de profiter heureusement de cette déroute avec quelques autres Officies de mes Amis, cela fit que nous entrions sans peine dans toutes les Assemblées, & que nous avions un libre accés auprés des Dames. Celles ci aprés la perte de leurs Amans étoient les plus complaisantes du monde. Elles tâchoient de regagner sur nous ce qu'elles avoient perdu sur ceux là. Comme la révolution est assez ordinaire en fait de Galanterie, elles se consoloient dans leurs disgraces en nous voyant. Cependant comme nous cherchions à nous divertir; d'un côté nous leurs faisions la guerre sur leurs amours passées, & de l'autre, nous faisions un choix parmi elles qui fut digne de nôtre estime; peut-on passer la vie plus agreablement ?

A mon arrivée à Turin, je fus introduit dans une Maison où il y avoit deux sœurs qui passoient pour des mieux faites du Païs. Elles étoient dans une grande jeunesse, & leurs

leurs agrémens leur avoient atttré un grand nombre d'Adorateurs. Ayant perdu Madame la Comtesse de . . . . leur Mére, qui mourut l'année precedente, elles vivoient sans contrainte, & jouïssoient de cette précieuse liberté, qui fait toutes les délices des jeunes filles. C'étoit-là le rendez vous des Officiers; ceux-ci ne cherchant qu'à se divertir agreablement par tout où ils se rencóntrent, font toûjours de la Galanterie leur passion favorite. Cet amusement leur fait oublier dans le Quartier d'hyver, tous les périls de la Guerre auxquels ils se sont exposez; & comme ils sont libres, & facetieux dans la Conversation, cet air enjoué plaît au Sexe, & bien souvent les fait aimer, preferablement aux gens de Robbe, qui ayant plus de mesures à garder, sont aussi plus reservez. J'eus dans cette Maison une Avanture avec le Comte de . . . . Colonel de Dragons, & deux autres Officiers de mes Amis, des plus divertissantes. Ces deux Sœurs avoient un frére qui étoit fort petit pour son âge; il étoit cependant l'heritier de la famille, & en portoit le nom. On l'auroit pris pour un Nain, quoi que ses Sœurs fussent grandes & bien faites. Nonobstant cela il avoit infiniment de l'esprit, & ne démentoit point le Proverbe. Il étoit toûjours propre, magnifique dans ses habits, & amoureux à la folie lors qu'il se trouvoit auprés des Dames. Quand il étoit en Compa-

gnie, il tâchoit de se faire plus grand qu'il n'étoit & faisoit son possible pour égaler ses épaules à celles des autres. Il se remuoit d'un & d'autre côté, d'une maniére la plus plaisante du monde. Ses contorsions affectées, & les mouvemens qu'il se donnoit faisoient rire tout le monde. Le Comte de . . . Colonel de Dragons, qui ne cherchoit qu'à se divertir, lui dit un jour en mon absence que j'étois Nécromancien, & que si je le voulois je le pouvois faire croitre de deux ou trois doigts, ou davantage; mais qu'il faloit garder le secret, afin que personne ne sut que je me mêlois de cet Art Magique. Le pauvre Nain, quoi que bel esprit, étoit cependant fort crédule; il se laissa persuader, & eut la folie de croire tout ce que le Colonel lui disoit. Il me vint trouver un jour dans ma Chambre, & me dit qu'il souhaitoit de me parler en secret. Comme j'avois été averti par le Colonel, je tâchai de jouër mon rôle d'une maniére qui fut capable de nous divertir. Vous voyez bien, Monsieur, me dit il, le tort que la nature m'a fait, en donnant un petit Corps à une personne qui méritoit un meilleur sort. Je sai, ajoûta-t-il, qu'il est en vôtre pouvoir de remédier à ce defaut, & je vous en aurai toutes les obligations imaginables. Je tournai d'abord la chose en raillerie, & je lui dis que s'il vouloit croitre par les pieds, il n'avoit qu'à porter des talons hauts à ses

souliers. Cette réponse bien loin de le rebuter lui fit redoubler ses empressemens ; il s'étoit si fort mis dans l'esprit tout ce que le Colonel lui avoit dit de moi touchant la Nécromancie, que je passois auprès de lui pour un véritable Magicien, jusques-là qu'il m'offrit de me donner tout ce que je souhaiterois, si je le faisoit croitre de quelques pouces. Me voyant pressé de la sorte, je ne pûs m'empêcher de rire de mon mieux ; & je lui dis qu'outre qu'il me demandoit une chose tout à fait impossible, & qui ne dépendoit que de Dieu, cela le feroit passer pour fou dans le monde, lors qu'on apprendroit qu'il s'étoit mis en tête de pareilles extravagances. Je ne suis point venu auprès de vous, me repondit il, pour vous entendre précher la Morale, mais pour faire l'expérience de vos enchantemens, & je vous conjure de m'acorder ce que je vous demande. A peine fut il sorti de ma chambre, que le Colonel, & trois autres Officirs de mes Amis me vinrent trouver. Je leurs fis le recit de la plaisante conversation que j'avois euë avec le petit homme ; ceux là qui ne cherchoient qu'à passer le tems me presserent tant qu'enfin ils me firent faire le metier de Necromancien malgré que j'en eus. Outre qu ils avoient envie de se divertir aux dépens du petit bon homme, ils se faisoient d'ailleurs un plaisir de joüer les deux sœurs qui passoient

pour extrêmement prudes. Enfin nous primes le jour pour faire l'experience, & je ne pouvois m'empêcher de rire d'une Avanture si particuliére. Après lui avoir encore recommandé le secret, & sur tout de n'en rien dire à ses sœurs ; je lui ordonnai un jeune de trois jours, & je lui dis que pendant ce tems là, il ne prendroit pour toute nourriture que quatre onces de pain, deux d'amandes douces, deux de raisins secs, & deux verres d'eau. Je pris en premier lieu la mesure de son corps contre la muraille de ma chambre, mettant un petit clou pour marque de sa hauteur. Il étoit ravi de mon ordonnance, & il s'attendoit à se voir bien tôt aussi grand qu'un Geant. Enfin il fit sa diéte, & les deux sœurs avoient ordre de lui froter les bras, & les jambes toutes les nuits, & tous les matins, sans savoir qui lui avoit mis en tête une pareille folie. Les pauvres filles après s'être bien lassées, lui demandoient de tems en tems ; mon frére, à quoi songez vous ; pourquoi faites-vous ceci ? Il leur répondoit, barbares, ne vous mélez point des affaires des hommes. Pendant les trois jours de la diéte, & des frictions le petit homme montoit sur une Terrace à la pointe du jour. & se mettoit devant le Soleil levant. faisant certains signes contre les brouillards, qu'il observoit fort éxactement, comme tout le reste que je lui avois prescrit. Les Les sœurs à toutes

ces ceremonies grotesques, crûrent de bonne foi qu'il étoit devenu fou. Les trois jours accomplis, & le cerveau plain d'enthousiasme, il me vint trouver ayant le visage aussi maigre que celui d'u singe, ce qui le faisoit paroitre un peu plus long. Le Colonel fut tout aussi-tôt à la muraille où il s'étoit mesuré, & changea le clou d'un doigt plus bas, & puis ayant fermé le trou avec un peu de cire blanche, je le renvoyai pour s'y mesurer, & comme il toucha le clou avec le derriére de sa téte, il fut dans une joye qui ne se peut exprimer, croyant avoir crû de tout ce que le clou s'étoit abaissé Il revint tout aussi tôt auprès de moi, & se jettant à mes pieds, il me fit mille remercimens du bon succès qu'avoit eu l'expérience, & de ce que je l'avois déja fait croitre si considérablement. Je lui dis qu'il se tût, parce qu'autrement il pourroit autant décroirre, qu'il avoit crû, & que le plus dificile restoit à faire. Il me répondit que quand il s'agiroit de décendre aux Enfers qu'il le feroit pour me complaire, & satisfaire à l'envie qu'il avoit de devenir grand. pour lors je lui ordonnai de se tenir prêt, & de dire à ses sœurs qu'il venoit passer la nuit auprès de moi; qu'il faloit qu'entre onze & douze heures de nuit, il entrât seul & sans lumiére dans une certaine chambre, par une ruë fort étroite, qui étoit sous des maisons obscures & lugubres, & que là je lui di-

rois ce qu'il devoit faire : cela lui fit quelqu'espéce de frayeur, & faillit à lui troubler l'esprit ; cependant il s'y résolut, & me promit d'y aller. La nuit étant venuë le petit bon homme entra dans la petite ruë soûterraine, les cheveux herissez, les pieds, & les mains racourcies, & en observant un profond silence. En entrant dans la chambre, où nous avions tout préparé pour jouër le dernier rôle d'une Scéne si facetieuse, quatre faux visages de diables, avec quatre chandelles allumées en leurs bouches sortirent de dessous les quatre coins d'un lit ; ce spectacle, joint à la peur qu'il avoit déja conçûë, lui parut aussi affreux que s'il avoit vû l'Enfert, & comme les diables, qui étoient quatre de nos Dragons que nous avions posté là, se levérent. Pour lors il s'arrêta sans savoir où il étoit, & tomba par terre tout de son long. Cependant comme nous n'avions poussé à bout l'Avanture que dans la vûë de nous divertir, nous nous trouvâmes fort embarassez avec le petit homme, qui étoit tombé en évanouyssement, & qui étoit plus pâle que la mort. L'affaire devint serieuse, & nous mimes tout en usage pour le faire revenir ; en effet il en revint ; mais il fut si malade, qu'il falut tout de bon que les Medecins lui ordonnassent pour sa guérison la diéte que je lui avois ordonné pour le faire devenir grand. Nous le ramenâmes chez les deux

sœurs, résolus de ne rien dire de ce qui s'étoit passé la nuit précédente; Nous convinmes en même tems qu'en cas qu'il fit le recit à ses sœurs de l'aparition des quatre diables qui étoient sortis de dessous le lit, nous ferions passer cette Avanture pour un songe qu'il avoit eu pendant la nuit; & comme ces Demoiselles savoient trés-bien que son imagination étoit sujetes à de pareilles saillies, nous nous flations que nous n'aurions point de peine à les persuader. Enfin le petit homme aïant repris sa santé, nous n'avions plus rien à craindre, & il en fut, comme l'on dit, quite pour la peur. Pour lors nous racontâmes toute l'histoire aux deux sœurs, qui ne pouvoient comprendre comment nous avions pû imaginer un pareil tour, pour faire passer leur frére pour ridicule: cependant elles ne se pouvoient empêcher de rire de toute leur force de nôtre Necromancie, & cette Avanture contribua à les divertir aussi bien que nous pendant plusieurs jours. Quand je venois dans la suite chez-elles pour les visiter, elles m'apelloient toujours le Necromancien, & elles ne m'ont point donné d'autre nom tant que je les ai vûës. Leur petit frere au contraire, voïant que nous avions abusé de sa credulité, fut dans une colére qui ne se peut exprimer. Quand il se trouvoit en compagnie avec les Dames, celles-ci ne pouvoient s'empêcher de le railler, & pour

lui faire plus de dépit, elles prenoient souvent une baguette pour le mesurer, & lui disoient en riant qu'il étoit en effet devenu plus grand.

Mais venons aux affaires qui regardent les projets de la premiere Campagne que l'on fit en Italie. Le Roi T. C. qui ne s'étoit point attendu que Son A. R eut pris le parti de se declarer contre lui, ordonna à ses Ministres de faire encore quelque tentative pour la porter à changer de sentiment, se flatant toûjours qu'elle se laisseroit enfin éblouïr par quelques propositions d'éclat. D abord que S. A. R. se fut declarée pour les Alliez, deux Ministres de ce Princes qui étoient à la Cour de France furent gardez à vûë en représailles de celui de France qui étoit à Turin. Les Conférences qu'ils avoient euës jusques-là avec Mr. de Croissi Ministre d Etat pour les affaires étrangéres furent entiérement rompuës, & ils ne songérent plus qu'aux moïens de s'en retourner chez eux. Cependant M. de Croissi qui avoit ordre de la part du Roy de leur parler encore une fois, sans que cela eut l'air d'une Conférence dans les formes, & sans méme qu'ils pussent croire que c'étoit une chose concertée, fit si bien qu'il les rencontra un jour dans la ruë. Il leur dit qu'il étoit surpris qu'on ne les vid plus; Que Madame de Croissi avoit crû qu'ils iroient quelque fois boire du caffé chez

elle, & qu'il les invitoit de sa part pour une telle heure. On ne refuse rien aux Dames. Les Ministres de S. A. R. acceptérent ces offres, & promirent de se trouver au rendez-vous. Ils s'y rendirent en effet à l'heure marquée, & l'Ambassadeur de Venise, à qui on avoit donné le mot s'y trouva aussi; mais comme si ce n'eut été que par occasion. Aprés avoir parlé de plusieurs choses indiferentes; l'Ambassadeur de Venise fit tomber adroitement la conversation sur la Bataille de Fleurus, & sur la Bataille Navale. Il éxagéra de son mieux les avantages que les Armes du Roi T. C. avoient remportez dans ces deux Combats, parlant avec quelqu'espéce de mépris des forces des Alliez. De là il passa aux affaires d'Italie; fit voir combien il étoit dificile aux Espagnols de résister aux Armes du Roi de France, & appuïa sur tout beaucoup sur le desir ardent du Pape; & des Venitiens, pour empêcher que le feu de la Guerre ne passât les Alpes, & ne se communiquât à toute l'Italie. Monsieur de Croissi n'appuïa sur tout cela, qu'autant qu'il crût necessaire pour faire voir que l'Ambassadeur de Venise ne disoit que la verité, de peur qu'on ne s'apperçût que c étoit là une affaire concertée, & que l'Ambassadeur Venitien ne disoit que ce qu'on lui faisoit dire. Les Ministres de Savoïe ne laissérent pas d'appercevoir une partie de la verité; & sans vou-

loir s'engager dans de longues contestations, qui n'auroient abouti à rien ; ils se contenterent de repondre, que le Duc leur Maitre avoit pris son parti, & qu'aucune consideration ne l'obligeroit à manquer à ce qu'il avoit promis à l'Empereur, au Roi d'Espagne, & à tous les Alliez. Par là on peut voir les mouvemens que la Cour de France se donnoit pour éviter la Guerre en Italie, & combien il lui étoit sensible qu'elle eut poussé à bout S. A. R.

J'ai dit que Mr. de Catinat en l'anné 1690. ne se sentant pas assez fort pour se maintenir dans les quartiers qu il occupoit en Piémont aprés la declaration de Guerre de S. A. R., se retira sous le canon de Pignerol, jusques à ce qu'il eut reçû les secours qui lui venoient de France. Ces secours ne tarderent point long tems, & ce General se vid bien tôt en état de s'opposer aux entreprises de S A R. Cependant ce Prince voulant profiter de la foiblesse de son ennemi, forma le projet d'attaquer Catinat aussi-tôt que Mr. de Louvigni l'eut joint avec le Corps de Troupes, que le Marquis de Fuensalida Gouverneur du Milanez, envoyoit à son secours, suivant le Traité dont on étoit convenu. D'abord que ces Troupes furent arrivées, le Duc de Savoye ayant marché toute la nuit avec une extrême diligence passa le Pô resolu de livrer combat à l'Armée de France ; Catinat qui la commandoit étoit trop rusé pour ne pas éviter un

engagement jusques à ce qu'il se vid en état de superiorité, ainsi il n'y a point de stratagéme qu'il ne mit en usage pour l'éviter ; & comme la Ville de Carignan qu'il avoit abandonnée, étoit un poste trés avantageux pour favoriser ses desseins, & faire subsister plus commodement son Armée ; il forma le projet de s'en emparer. Cependant S. A. R. l'avoit pourvûë d'une bonne Garnison, & en avoit donné le commandement au Marquis de Pianezze ; mais à peine les Troupes de S. A R. furent-elles entrées dans la Place, que l'Avantgarde de l'Armée de France parut, dans le dessein d'attaquer un detachement qui gardoit un Pont par où il faloit qu'elle passât. Le Duc ayant prévû ce qui devoit arriver, avoit fait avancer quelques Troupes pour soutenir celles qui s'opposoient à l'Attaque, & cependant il marchoit toûjours avec toute son Armée résolu de livrer bataille à Catinat s'il persistoit à vouloir se rendre Maître de Carignan : Mais ce General ayant d'autres vûës que celles de risquer un combat avec desavantage, jugea à propos de se retirer dans son premier Camp : Son Altesse Royale voyant reculer Catinat fut animée d'une nouvelle ardeur à combattre, & elle vouloit absolument attaquer le lendemain l'Armée de France, si Mr. de Louvigni ne l'en avoit dissuadée en lui representant les dificultez. Le Duc au desespoir qu'on n'entreprit rien

pendant l'absence du renfort qui venoit à Catinat; on prit enfin la resolution de chasser les François des postes qu'ils occupoient dans les Vallées, lesquels incommodoient extremement les Vaudois dans leurs courses. Si Son A R. avoit donné des marques de sa clémence au Vaudois par leur rapel, ceux-ci à leur tour en donnerent de leur fidélité, & de leur bravoure à ce Prince dans cette rencontre. Ils attaquerent les François, au Fort Saint Michel, & dans tous les autres endroits, où ils s'étoient postez avec tant de valeur qu'ils leur tuérent une infinité de monde, & sur tout un grand nombre de braves Officiers, & se rendirent entiérement maitres de leurs Vallées. D'un autre côté Monsieur de Catinat, sans s'allarmer de l'échec que ses Troupes avoient eu contre les Vaudois, & les Religionnaires qui avoit été envoyés à leur secours, fit bien-tôt changer les affaires de face. Ce General ayant reçû tous les renforts qui lui venoient de France s'empara d'abord de Cavours, qui est une petite Ville sur la gauche de Pignerol, & à une lieuë du Pô située au pié d'une mentagne, sur laquelle il y a un Château muni de quelques retranchemens, qui étoient gardez par les Milices de Mondovi, & par quelques Vaudois. Il les fit attaquer, & après quelque résistance il s'en rendit maitre. Après ce début qui n'étoit que le prélude d'un

Combat,

Combat, il s'avança le dix-septiéme d'Août, avec toute l'Armée Françoise vers la Ville de Salusse Capitale du Marquisat de ce nom dans le dessein de s'en emparer, parce qu'il esperoit d'y trouver beaucoup de provisions. Son Altesse Royale attentive à tous les mouvemens que faisoit Mr. de Catinat passa le Pô avec son Armée, tant pour couvrir ce Marquisat, que pour livrer Combat à l'Armée de France, & dégager en même tems les Vaudois, qui étoient en péril de se voir accablez par les Troupes Ennemies. A l'approche du Duc de Savoye, Catinat donna le signal du Combat le 18. d'Août. Des les onze heures du matin, il fit attaquer les Italiens par le Marais, qu'il avoit eu soin de faire sonder auparavant, & qu'on avoit reconnu assez ferme pour pouvoir y passer sûrement. Comme S. A. R. ne s'attendoit à rien moins qu'à être pris en flanc, l'Aile gauche ne fit pas toute la résistance, qu'on auroit pû en attendre, si l'on se fut mieux précautionné. cependant elle fit assez pour tuer un bon nombre d'Ennemis; mais enfin la Cavalerie commençá à plier, tant parce qu'elle essuya le prémier feu d'un corps de réserve qui n'avoit point combattu jusqu'alors; que parce que l'Artillerie tiroit si à propos qu'elle emportoit des rangs tous entiers. L'Aile droite fit ferme jusqu'à trois heures après midi; mais ayant à suporter tout le feu des Ennemis, parce que l'Aîle gauche avoit

été renversée, elle fut aussi obligée de plier, & les François se virent entiérement maîtres du Champ de Bataille. Les plus timides hazadérent de passer le Pô à la nage, & furent submergez dans les Eaux. S. A. R. qui pour la prémiere fois se trouvoit dans une Bataille, fit des prodiges de Valeur dans cette journée, & se retira enfin avec une partie de ses Troupes à Carignan, où le débris de son Armée se rassembla., attendant l'arrivée de divers Régimens Impériaux qui venoient à son secours. Voila qu'elle fut l'issuë de la Bataille qui se donna près d'une Riviére nommée Staffarde.

On ne fut nullement surpris de la déroute de l'Armée de S. A. R. puis qu'elle n'étoit composée pour la plûpart que de nouvelles Troupes, qui n'avoient jamais vû d'Ennemis, au lieu que celle de France n'étoit que de vieilles Troupes aguerries. On peut dire, qu'il en est à peu près des hommes comme des chevaux, le prémier bruit de Canon, & de Mousquéterie leur fait peur, il faut quelque tems pour s'y accoûtumer; ainsi on s'étonnoit que le Duc de Savoye eût hazardé une Bataille avec si peu de précaution. Il pouvoit attendre tranquilement le secours qui lui venoit d'Allemagne sans rien risquer; mais impatient de satisfaire à l'ardeur qu'il avoit de se signaler, il passa par dessus toutes les régles que la prudence dicte à un habile General.

Monsieur de Catinat après avoir remporté de si grands avantages, songea à en profiter. Le lendemain du combat le Gouverneur, & la Garnison de Salusses lui remirent cette Place, il s'empara aussi de Savillan, Ville franche, Sommerive, & quelques autres Villes mal fortifiées, & comme il se preparoit à faire quelque siége de plus d'éclat, il apprit que le Prince Eugene de Savoye, qui étoit allé à la Cour de Vienne pour faire hâter le secours, venoit enfin d'arriver avec un corps de sept mille Imperiaux, qui furent suivis de trois mille Espagnols. Ce renfort de Troupes releva le courage de S. A R. Ce Prince ayant repassé le Pô avec son Armée, se mit en état de couvrir les Places qui lui restoient de ce côté là, & fit tête à Catinat. Les heureux succès qu'eurent les armes du Roi de France en Piémont, furent suivis de la perte de toute la Savoïe, si on en excepte la Forteresse de Mont-Meillan, qui se trouvoit cependant fort resserrée par les Troupes Franicoises. Saint Ruth s'étoit rendu maître de Chamberi, de la Tarantaise, & de la Moriéne; ensuite aïant batu un détachement de douze cens hommes de Mondovi, & fait prisonnier le Marquis de Sales qui les commandoit, il reduisit sans peine, sous l'obéïssance du Roi le reste de la Savoïe dans une Campagne, à la réserve de Mont-Meillan.

Nous avons vû que les Armes de la

France n'eurent point de bonheur nulle part dans la Campagne de 1689. ce fut tout le contraire dans celle-ci. Le R. T. C. aïant rapelé à la Cour le Maréchal de Luxembourg qui avoit vécu comme dans une espéce d'éxil, & éloigné de toutes les affaires depuis la Guerre de septante-deux ; ce General donna bien-tôt des marques de son habileté, & fit reprendre aux Armes de son Prince la prosperité dont elles avoient joüi pendant tout le cours de son Regne ; temoin la Bataille de Fleurus où il remporta une Victoire signalée sur le Prince de Waldeck. Sur Mer les Armées Navales Angloise & Hollandoise furent batuës par celle de France par la faute de l'Amiral Torington qui avoit des intelligences avec cette Cour. Ces heureux succès joints à ceux qu'avoit eu M. de Catinat en Italie, rendoient le Roi T. C. victorieux par tout, si on en excepte l'Irlande où le Roi d'Angleterre se signala au passage de la Boine, & défit l'Armée du Roi Jaques, qui fut contraint de repasser en France, & d'abandonner un Roïaume qui fut entiérement soûmis, à la reserve de Limerik, & de quelques autres Places. Le Duc de Savoïe à qui les pertes de ses Alliez n'étoient pas moins sensibles, que les siennes propres, se trouvoit cependant dans un état fort embarassant aprés une Campagne qui lui avoit été si peu favorable. Outre la Savoïe qu'il voyoit occupée par les Trou-

pes de France, il se trouvoit encore dépoüillé d'une partie du Piémont par les quartiers que ses Ennemis avoient eu soin d'y prendre, & où M. de Catinat tâchoit de se fortifier. Les Princes Italiens amoureux de leur liberté apréhendant les funestes suites d'une Guerre qui s'étoit allumée sur les frontiéres de leurs Etats, offrirent leur Médiation à S. A. R. Le Pape qui y prenoit le plus de part fit toutes les démarches imaginables pour la porter à la Paix, & écrivit à ce Prince des lettres qui auroient été capables de le toucher s'il avoit eu moins de constance, & de fermeté. Il lui envoya même Archintio son Nonce pour donner plus d'éclat à ses instances, & les rendre plus éficaces Mais le Duc de Savoye toujours tranquile malgré les revers de la fortune ne voulut jamais entrer dans aucune Conference au préjudice de ses Alliez. A peine venoit-il de s'engager dans leur Allience, & il se persuadoit que les nouveaux secours que l'Empereur, le Roi d'Angleterre, les Etats Generaux, & les Electeurs de Brandébourg, de Baviére, lui devoient envoyer, seroient bien-tôt changer les affaires & rapelleroient la fortune qui lui avoit été si peu favorable dans cette premiére Campagne. Son A. R. auroit souhaité que le Prince Eugéne se fut trouvé en Piémont avant la Bataille qui venoit de se donner; comme elle avoit en ce Prince beaucoup de confiance, & qu'el-

le preferoit ses conseils à ceux des autres Generaux qui étoient auprès de sa Personne, le Prince Eugene n'auroit pas manqué de le détourner du dessein qu'il avoit formé d'attaquer M. de Catinat avec un si grand desavantage,& peut être que les affaires auroient pris tout un autre traint, comme en effet on le vid bien tôt à l'égard du Duc de Mantoue. Ce Prince, comme tout le monde sait, entretenoit des liaisons si étroites avec la Cour de France, qu'on pour dire qu il a toujours été le prémier Auteur des troubles d'Italie. Il étoit Vassal de l'Empire, & cependant il mettoit tout en usage pour demeurer neutre, pour cet effet il avoit mis sur pié six mille hommes de Milices, résolu de défendre l entrée de ses Etats aux Imperiaux, & au Prince Eugene qui les commandoit; ce General outré de la conduite que tenoit ce Prince à l'égard de l'Empereur & de ses Alliez, fit marcher les Troupes dans le Mantouan, y prit des quartiers d'hiver, & mit le Pays sous contribution. Trois cens Villages qui refuserent de les payer, & qui voulurent méme se mettre en état de défense; furent pillez. Le Prince Eugene avoit intercepté une lettre que le Duc de Mantoue écrivoit au Commandant de Casal, par laquelle il lui faisoit savoir la résolution qu'il avoit prise d employer la force pour disputer aux Allemans l'entrée de ses Etats. On peut juger de l'impression que fit cette

lettre sur l'esprit du Prince Eugene, dans un tems auquel le Duc faisoit toute sorte de démarches pour insinuer qu'il n'avoit rien tant à cœur que d'observer une exacte Neutralité. Le Duc de Mantoüe voyant ses Terres exposées à la merci des Imperiaux, écrivit une lettre à l Empereur plaine de soûmission, & le prioit de lui accorder la liberté de demeurer Neutre. Mais comme il avoit lieu de douter que la Cour de Vienne le lui acordât, il tâcha d'engager dans ses interêts le grand Duc de Florence, & se rendit même en personne à Venise pour soliciter la République à le protéger. Il representa au Senat le peril auquel toute l'Italie alloit être exposée si on ne s'oposoit de bonne heure à la trop grande puissance de la Maison d Autriche, & mit tout en usage pour interesser cet Auguste Corps dans son Parti. L'Empereur informé de toutes les démarches que faisoit le Duc, approuva la conduite que tenoit le Prince Eugene. Il fit en même tems savoir au Duc de Mantoüe, *qu'il eût à faire sortir de ses Etats l'Envoyé de France, qu'il eût à payer les trente mille ducats qu'il devoit à l'Imperatrice, à ordonner à ses sujets du Montferrat de donner aux Troupes Imperiales des Quartiers d'hiver, & enfin à recevoir Garnison dans sa Capitale.* Le Duc fut au desespoir de voir le peu de Complaisance qu'avoit la Cour de Vienne pour lui, il fit réponce, *que si on vouloit*

reflêchir sur l'état auquel il se trouvoit. On pouvoit juger, qu'il n'étoit point de son interêt d'attirer les Armes de la France contre lui, que les Troupes Françoises ayant Casal à la porte de ses Etats pouvoient les ruiner de fonds en comble, au premier ordre qu'on leur en donneroit; qu'il ne demandoit que de pouvoir vive dans une exacte, & inviolable Neutralité; & que les trente mille ducats seroient payez avant le mois de Mai. Cependant le Prince Eugene, sans faire attention aux plaintes que faisoit le Duc, ne songea qu'à executer les ordres de l'Empereur, & mit les Troupes Impériales en quartier dans le Mantouan; après quoi il se rendit à la Cour de Vienne pour y representer l'état auquel il avoit laissé les affaires en Italie, & la necessité qu'il y avoit d'envoyer un plus grand nombre de Troupes au secours de S. A. R.

J'étois resté en Piémont en l'absence du Prince Eugene dans la premiere Campagne qu'on y fit, par le desir que j'avois de voir ce qui se passeroit dans un Pays où je ne faisois que d'arriver, & que je ne connoissois point: J'y restai encore pendant le quartier d'hiver, quoi que j'aurois pû l'aller passer à la Cour de Vienne, en y accompagnant le Prince Eugene qui s'y rendit comme je viens de le dire; mais l'envie que j'avois de voir quelques Villes d'Italie me fit prendre ce parti. Le peu de succès qu'eurent les Armes du Duc de

Savoye dans cette premiere Campagne me surprit. Nous étions accoûtumez à la Victoire dans nos Armées de Hongrie, & il ne se passoit point de Campagne qui ne fut pleine de prospéritez, mais il n'en fut pas de même ici. Nous avions batu les Turcs par tout où ils s'étoient presentez à nous; mais nous trouvâmes une grande diference en Piémont. Le changement d'ennemi faisoit faire la Guerre ici d'une toute autre maniére, que nous ne l'avions faite contre les Turcs Enfin on fit la distribution des Quartiers d'hiver. Le Prince Eugéne mit les Imperiaux dans le Mantouan, comme nous l'avons vû, Les Espagnols eurent le leur dans le Milanez; & les Troupes de S. A. R. furent logées dans les Places fortes du Piémont.

Comme je n'avoit point vû le Milanez je pris la résolution de profiter du Quartier d hiver pour aller passer le Carnaval à Milan. Le Comte de * * *. Colonel de Dragons, & quelques autres Officiers de mes Amis, avec qui j'avois eu l'Avanture du petit homme qui m'avoit crû Nécromancien, furent dans le même sentiment, & nous partimes tous ensembles. Comme nous n'avions point d'autre dessein que celui de nous divertir, nous ne pouvions faire un voyage qui eut plus d agrément. A nôtre arrivée à Milan nous allâmes loger aux Armes de Naples, & l'hôte que nous avions étoit Napolitain; nous y fumes par-

faitement bien traitez. La premiére nuit que je couchai dans la chambre qu'il m'avoit donnée, quoi que la porte fut fermée, j'apperçûs vers la minuit un homme qui vint droit à mon lit, & qui ensuite alla vers les fenêtres. Je me levai tout aussi tôt, & je courus à la table pour prendre mon épé, & un de mes pistolets chargé à balé, ne doutat point que ce ne fut quelque voleur qui venoit pour m'assassiner. Le bruit que je fis éveilla le Colonel de Dragons, & les autres Officiers de mes Amis qui couchoient dans un appartement tout auprès de ma chambre. Ces messieurs étant venus à mon secours, & les Valets ayant aporté de la chandelle, nous cherchâmes par tout celui qui avoit fait le sujet de ma frayeur, mais nous ne trouvâmes personne. Cependant je ne pouvois point éfacer de mon esprit, que j'avois vû un homme se promener dans ma chambre. La nuit suivante la même chose arriva, & je mis encore en allarme tous ceux qui étoient dans le logis; tout le monde étant accouru à mon secours nous fimes toutes les recherches imaginables sans rien trouver. Le Colonel de Dragons me dit pour lors en riant si j'étoit devenu un second Quevedo; je lui repondis que je n'étois à rien moins sujet qu'aux visions, mais que je savois très bien qu'un inconnu, homme, où diable, s'étoit presenté devant mon lit & qu'ensuite se promenant dans ma chambre il étoit allé vers les fenêtres.

Comme j'avois eu la nuit d'auparavant la même aparition, je n'avois garde de dormir, & quelque raisonnement qu'on me fit pour me faire accroire que je m'étois trompé, j'avois cependant toûjours l'idée que je n'avançois rien qui ne fut conforme à la vérité. La pensée même me vint, que Dieu pour me punir, de ce que j'avois fait peur à Turin au petit homme, en contrefaisant le Magicien, me vouloit éprouver à mon tour. Enfin je voulus avoir quelque éclaircissement sur une affaire qui me paroissoit un espece d'enchantement. Pour cet effet je priai le Colonel de venir coucher avec moi la troisiéme nuit. Celui-ci fut spectateur de la méme Avanture, & nous étant levez tous deux au plus vite pour nous saisir de la personne qui nous paroissoit se promener dans la chambre, nous découvrimes enfin que c'étoit un fantôme causé par la clarté de la Lune, qui venant fraper le juste-au-corps d'un Trompette qui étoit pendu à un clou de la muraille, nous representoit un homme au naturel. On peut juger de ma surprise, & des railleries qu'on me fit.

Je passai les premiers jours du sejour que je fis à Milan, à faire quelques Remarques, en visitant cette grande Ville. Comme j'ai dit au commencement de ces Mémoires, que j'avois toûjours eu un extréme desir de voir l'Italie pour y aprendre l'Antiquité, j'eus l'occasion de me satisfaire. Le

Milanez est une des plus belles Provinces d'Italie ; on lui donne le titre de Duché. Son Terroir est si fertile, que les fruits y croissent deux fois l'année. Les chemins y sont tous tirez à la ligne, & sont bordez de chaque côté par un canal d'eau vive, qui outre l'Embellissement, sert au transport de toute sorte de marchandises, que le commerce y attire des Etats voisins. La beauté & la fertilité du Milanéz lui a attiré autrefois un grand nombre de jaloux qui lui ont suscité de cruelles guerres. J'appris que ses Revenus vont à deux milions quatre cens mille écus en tems de Paix ; & en tems de guerre on augmente cette somme d'un tiers. Il est si peuplé, qu'il pourroit mettre sur pied, s'il étoit necessaire, cinquante mille hommes. Les Rois d'Espagne n'ont guere profité de ces Revenus, mais les Gouverneur, & les autres Officiers se les sont toûjours aproprïez, & il a falu que l'Espagne y envoyât des sommes considerables pour le payemét des Troupes qu'elle y entretenoit: Milan est la Capitale de ce Duché. Les Gaulois s'étant établis en Italie en l'année cent quatrevingt-dix de Rome, en jettérent les fondemens. Les Romains les en chasserent quatre cens soixante deux an aprés. Depuis cet Etat se vid exposé aux ravages des Barbares, des Gots, & des Huns ; & les Lombards enfin le soûmirent à leur obeyssance, & le posséderent jusques à Charlemagne qui l'annexa à son Empire.

La

La Ville de Milan se rendit si puissante peu à peu qu'elle voulut mposer la Loi à ses voisins:Son ambition monta méme à un si haut degré, qu'elle la porta à se rebeller contre ses Souverains. L'Empereur Frédérick I. fut obligé de prendre les Armes pour la reduire,& la soûmettre. Il en vint à bout en l'année 1160 & ensuite l'Imperartice son Epouse étant venuë à Milan, le Peuple se soûleva & égorgea les Troupes de l'Empereur qui y étoient en garnison. Non content de cette cruauté,il se saisit de l'Imperatrice elle-méme, & lui fit des indignitez qui n'ont jamais eu d'éxemple. Cette Princesse fut mise sur une Anesse,la face du côté de la queuë, qu'on lui donna au lieu de bride, aprés cela on la promena ainsi par toute la Ville pour la faire servir de spectacle à tout le monde. L'Empereur irrité à la fureur, fit payer cherement au Peuple son insolence. Il assiégea Milan avec une Puissante Armée, & le prit d'Assaut le troisiéme du mois de Mars de l'année 1162. ensuite il fit raser la Ville excepté trois Eglises On passa la charuë par tout, & on y sema du sel, pour laisser à la postérité un éxemple de l'opprobre,& de l'infamie de ce Peuple, qui ne racheta sa vie, qu'en tirant une figue avec les dents du fondement de l'Anesse, sur laquelle ils avoient monté l'Imperatrice ; Ceux qui le refuserent furent passez au fil de l'épée. Neuf ans aprés, Milan fut rebâtie, & s'accrut peu à peu de telle

maniere qu'elle est surnommée aujourd'hui la Grande. On a remarqué que cette Capitale a soutenu quarante Siéges qu'elle a été prise vintg deux fois ; & qu'elle à vintg deux Portes, en y comprenant celle des Fauxbourgs. Elle a d'ailleurs deux cens trente Eglises, quatrevintg-seize Paroisses, & dix milles de circuit. Elle a un Sénat composé d'un Président, & de douze Sénateurs, dont trois doivent être Espagnols originaires. Il s'y trouve un si grand nombre d'Ouvriers & d'Artisans, qu'on dit en Proverbe, qu'il faudroit ruiner Milan pour accommoder l'Italie. Nous fumes visiter la Citadelle qui passe pour une des meilleures Forteresses de l'Europe. Elle a six Bastions revêtus de briques, avec des fossez d'eau courante. Il y a trois enceintes differentes qui peuvent contribuer à une longue défense. Elle a un mille de circuit. On y voit des rues entiéres où toute sorte d'Ouvriers ont leurs boutiques : il y a quelques Palais où logent les Officiers, & diverses Places, dans l'une desquelles on peut ranger six mille hemmes en Bataille. On y avoit quatre puits, ou fontaines qui ne tarissent jamais, un Moulin, plus de deux cens piéces de canon sur les Bastions, sans parler de ceux qui sont dans l'Acenal, qui est muni de toute sortes d'armes. On nous fit remarquer dans une Salle le Canon qui tua le Maréchal de Criqui, lors qu'il faisoit le Siége

de Bréme. Nous fumes aussi visiter l'Eglise Cathédrale de Milan, qu'on nomme le Dôme, elle est la plus grande, & la plus magnifique de toute l'Italie, si l'on en excepte Saint Pierre de Rome. Elle est revêtues de mabre dedans, & dehors, soutenue de cent soixante Colomnes de marbre blanc, que trois hommes ne sauroient embrasser, & qui sont istimées dix mille écus chacune. Elle est rempelie de plus de six cens Statues de marbre, dont la moindre a couté mille écus; celles d'Adam & de Saint Barthelemi sont les plus estimées On y montre dans une Chasse suspendues au dessus du grand Autel, un des cloux qui servirent à attacher J. C. à la Croix. Nous vimes aussi dans l'Eglise de S.Ambroise un Serpent d'airain, qu'on nous dit étre le méme que Moyse éleva au Desert, & que l'Empereur Theodose fit apporter à Milan Je trouvai le grand Hôpital fort beau, il est spacieux, magnifique, & très bien bâti; tout m'y parut bien ordonné. Quatre mille personnes y peuvent étre entretenues de ses revenus. Les salles des malades sont bâties en forme de croix, & un Autel ouvert des quatre côtez au milieu, où les malades voyent celebrer la Messe de leur lit. Outre cet Hôpital, nous en vimes encore un autre sur les fossez de la Ville, où il y a autant de chambres que de jours en l'année. Pour ce qui regarde l'Antiquité, on voit à Mi-

lan quelques restes des Arcs de triomphe, des Bains, & autres Edifices des Romains. On nous dit que l'Eglise de St. Laurens bâtie sur le modelle du Pantheon de Rome, avoit été un Temple d Hercule. On faisoit autrefois à Milan une Ceremonie qui étoit remarquable. Les Empereurs y étoient couronnez d'une Couronne de fer, & ensuite on les couronnoit d'une Couronne de paille à Alexandrie, qui est dans la même Province.

Nous trouvâmes à Milan tous les agrémens qu'on peut souhaiter. Il y a dans cette Ville beaucoup de Noblesse, & on ne voit que Carrosses rouler de toutes parts cela divertir d'abord un Etranger. Les Milanoises aiment naturellement les gens de Guerre, & quoi qu'elles ne jouyssent point de tant de liberté que les Dames font en Piémont, nous étions cependant parfaitment bien venus dans toutes leurs Assemblées. Elles sont d'une propreté, & d'une magnificence sans égale dans leurs habits, & comme les Bijoux sont ce qu'elles aiment le plus, elles sacrifient tout pour en avoir, aussi en sont-elles toutes brillantes. Ce Pays ne s'étant point ressenti des fureurs de la Guerre depuis long-tems, les Peuples y vivoient dans la joïe & l'abondance. Les femmes y sont bien faites & Galantes, malgré tous les soins que leurs Maris jaloux se donnent, pour veiller sur leur conduite. Nous étions dans cette Ville uni-

quement pour nous divertir, en attendant le retour de la Campagne. Ceux qui aimoient le jeu parmi nous trouverent les occasions de se satisfaire, & il y eut deux de nos Officiers qui gagnerent des sommes considerables; les autres qui aimoient la Galanterie n'eurent pas de peine à faire des Maitresses; ainsi chacun avoit un amusement qui nous fit passer agréablement le sejour que nous y fimes A nôtre arrivée à Milan le changement d'air me causa une petite indisposition, dont je fus quitte dans peu de jours par le moyen de quelque Remédes qu'un habile Médecin me fit prendre; étant bien remis j'allai chez ce Medecin pour le remercier, & le satisfaire; il me fit mille honnêtetez, & voulut à toute force que je dinâsse chez lui, cela me procura la connoissance de sa fille, qui passoit pour une des mieux faites du Pays. Elle étoit assise à table auprès de moi, & j'eus l'honneur de la servir. Après le dinés le Médecin sortit pour aller visiter ses malades, & nous laissa seuls. Cette Demoiselle voulut me régaler à son tour de quelques liqueurs à la mode d'Italie. Nous commençâmes par du Thé, qui est un amusement dans ce Pays-là parmi les femmes, comme par tout ailleurs. Je trouvai tant d'agrément dans la conversation de la fille de ce Médecin, qu'elle m'inspira de l'amour; ce qui fit que je la priai d'agréer que je la vinsse visiter quelquesfois. Elle me

répondit que pourvû que son Pére n'y trouvât rien à dire, je lui ferois toûjours beaucoup d'honneur. Ce Médecin qui s'apelloit il Signor Sagredo, étoit à ce que j'appris, aussi jaloux de sa fille, qu'il l'avoit été autrefois de sa femme, qui avoit passé pour une des premiéres Beautez. Cette passion qui est naturelle à tous les Italiens ne me surprit point. Je ne trouvois rien d'étrange dans la conduite d'un Pere, qui suivant la mode du Pays a toûjours l'œil sur les démarches d'une fille qu'il aime. Je pris donc un milieu là-dessus qui enfin me réüissit, & par là je me fis aimer du Pére & de la fille. Quand je trouvois, il Signor Sagredo, je ne l'entretenois que de la vertu, & de la sagesse que j'avois reconnuë en sa fille, & je l'exhortois en même tems à cultiver tant de belles qualitez, & à ne jamais souffrir que des libertins eussent accés auprès d'elle; qu'il seroit dommage qu'une fille qui étoit dans une si grande jeunesse, & qui avoit tant de mérite fut trompée. Le Médecin étoit charmé que je lui tins un pareil language. Pour donner plus d'éclat à ce que je lui disois, j'affectois toûjours au risque de quelques pistoles, de me trouver indisposé, & d'avoir besoin de ses remédes, par là je lui faisois ma cour le plus agréablement du monde. Cependant comme je joüois un rôle de malade imaginaire, en faignant de me porter mal, il arrivoit de là, que bien souvent je ne me pouvois empêcher de rire

quand il me tâtoit le pouls,qu'il me regardoit depuis les pieds jusqu'à la tête,& qu'il me disoit enfin d'un air grave;Monsieurs, il me semble que vous vous portez bien. Je lui répondois là-dessus que je laissois à sa prudence à me donner des remédes benins, & qui pussent du moins me guérir de l'erreur où j étois, & qu'au reste j'aurois soin de le récompenser largement de ses peines. Le Signor Sagredo étoit plus content qu'un Roi de ma pratique, & comme j'avois soin de bien payer, il étoit aussi pour moi le plus complaisant du monde; & voulut absolument que je le vinsse visiter pendant tout le séjour que nous fîmes à Milan. Il ordonnoit même à sa fille de me faire toute sorte de bon accueil; j'eus donc l'entrée de la maison. Quand je me trouvois auprès de la fille je lui tenois un autre language. Pour m'insinuer dans son esprit je lui disois que je ne croyois pas qu'il y eut dans le monde un esclavage pareil à celui dans lequel les jeunes filles vivoient en Italie, par la contrainte de leur parens; qu'il n'en étoit pas de même en France, ni dans plusieurs autres Pays, où elles jouyssoient d'une charmante liberté; que dans ces derniers lieux, les Galands venoient visiter leurs Maitresses quand bon leur sembloit, qu'il dépendoit de celles ci de répondre à leur tendresse, en les acceptant, ou de les renvoyers, s'ils n'avoient pas le bonheur de leur plaire. Qu'on voyoit rarement en-

France qu'on s'opofât à l'inclination des filles, lors qu'elles avoient fait un choix qui leur convenoit. Mademoiselle Sagredo me dit là dessus, que le Docteur son Pere étant d'un humeur dont la jalousie alloit à l'extravagance, elle ne pouvoit comprendre comment il m'avoit permis d'avoir accès auprès d'elle; qu'il faloit que je fussent bien de ses Amis & que j'eusse trouvé le secret de gagner son estime, pour l'avoir obtenu. Je n'avois garde de faire le recit à cette Demoiselle du rôle que j'avois joué auprès de son Pere, outre que j'aurois tout gâté, je ne me sentois pas encore assez affermi dans les bonnes graces du Pere & de la Fille, pour ne pas craindre quelque revers de fortune. J'aimois mieux lui en faire un mistére, dans la vûë qu'elle attribueroit uniquement au mérite, ce qui n'étoit que l'effet d'une intrigue; par là je m'introduisois insensiblement dans son cœur, & je la portai enfin à me faire confidence de l'amour qu'elle avoit conçû pour un jeune Avocat de son Pays, qui la recherchoit en mariage, à quoi le Docteur son Pere n'avoit jamais voulu consentir. Cette rigueur fut si funeste pour les deux Amans, qu'elle faillit à les coucher l'un & l'autre dans le Tombeau. Comme cette Avanture arriva dans le tems que je voïois cette Demoiselle, & que je lui faisois l'amour avec le plus d'empressement, je la raconterai en peu de mots. Quelques dé-

fenses que le Docteur Sagredo eut put faire à sa filles de n avoir plus de commerce avec son premier Amant, celui-ci la recherchant, toujours en mariage, ne manquoit point aux rendez vous qu'elle lui donnoit, & c'étoit l'à où ils concertoient ensemble sur les moyens de rendre leur union parfaite en dépit des Parens de l'un, & de l'autre parti. Cependant le Pere & la Mere du jeune Avocat voyant que le Docteur Sagredo ne vouloit point consentir à ce mariage, furent piquez au jeu, & défendirent à leur fils toute sorte de conversation avec Mademoiselle Sagredo, & pour faire diversion à l'inclination qu'il avoit conçuë pour elle, ils formérent le dessein de le marier avec la fille d'un Conseiller. L'avocat Amant au desespoir d aprendre une resolution qui alloit être funeste à ses prémieres amours, en fit le recit à sa Maitresse. Leur commerce ayant duré quelques années, avoit formé des nœuds que rien n'étoit capable de rompre. D'abord que Mademoiselle Sagredo m'eut fait confidence de ses amours, comme je l'ai dit, je mis tout en usage pour lui faire oublier son premier Amant. Il étoit même de mon intérêt d'en agir de cette maniére, si je voulois gagner son cœur. Une fille qui est dans une grande distraction, n'écoute guére la passion d'un nouvel Amant, Pour éfacer de son esprit toutes les idées qu'elle avoit conçuës du mérite du jeune Avo-

tat, que je regardois pour lors comme mon Rival, il n'y a rien au monde que je ne misse en usage. Tantôt je lui peignois l'excès de l'amour que je ressentois pour elle, & tantôt je lui mettois devant les yeux le coutoux d'un Pere irrité par sa désobéissance. Mais qu'il est dificile de donner de nouvelles impressions à une personne qui aime, & qui a pris un parti ; aussi toutes mes peines furent inutiles, & la fidelité qu'elle avoit jurée à son premier Amant la porta à un excés de desespoir qui n'a point d'exemple. Comme ils virent l'un & l'autre que rien n'étoit capable de fléchir leurs parens, & de les porter à consentir à leur matiage, ils prirent la resolution de s'empoisonner. Mademoiselle Sagredo prit le tems que le Docteur son Pere alloit faire ses visites Pour lors étant entrée dans le Cabinet des Drogues & des Medicacamens, elle ouvrir une boëte dans laquelle il y avoit de l'Arsenic ; elle en prit deux prises, une pour son Amant, l'autre pour elle. L'Amant l'étant venu trouver, comme ils l'avoient concerté ensemble ; il trouva tout prêt. Mademoiselle Sagredo avoit mis deux verres sur la Table, ayant jetté le poison dedans, elle en presenta un à son Amant, & prit l'autre. Enfin aprés s'être dit un éternel adieu, ils le bûrent, avec une fermeté héroïque ; cela étant fait l'Amant se retira chez lui, & se mit d'abord au lit, l'Amante en fit de mê-

me. Le Docteur Sagredo, revenant au logis, & ne voyant point sa fille, demanda tout aussi-tôt à la servante où elle étoit, celle-ci lui repondit qu'elle se plaignoit d'un grand mal de tête, & que pour le dissiper, elle avoit crû qu'elle ne feroit pas mal de se jetter sur son lit de repos, le Docteur qui aimoit sa fille à la folie, monta d'abord à sa chambre. Il la trouva dans des vomissemens; ayant pris de sa main le pot de chambre, il reconnut d'abord à la couleur de ce qu'elle avoit vomi, que c'étoit du poison, & l'ayant pressée de lui déclarer d'où cela venoit, elle lui fit le recit de tout ce qui s'étoit passé entr'elle, & son Amant. Le Docteur court au plus vite à son Cabinet pour chercher de l'Antidote, & en fait prendre à sa fille, il en donne en même tems une prise pour le jeune Avocat, avec ordre de la porter, & de la lui faire prendre incessamment. Ce fut un bonheur que le Medecin arriva assez à tems, pour sauver la vie à sa fille & à son Amant; car si on avoit attendu que le poison eut gagné le cœur, pour lors il n'y avoit point de remede. Comme il ne se passoit point de jour que je n'allasse chez le Docteur Sagredo plûtôt pour voir sa fille, que pour avoir besoin de ses remedes, je fus aussi surpris, que si j'étois tombé des nuës lors que j'appris cette funeste Avanture. Je ne pouvois comprendre, que l'amour qui passe pour pure bagatelle chez les gens d'esprit,

eut porté ces deux Amans à une pareille extravagance. Cependant comme j'avois conçû une estime toute particuliére pour cette fille, son sort me toucha le cœur aussi sensiblement que si j'avois été son Amant favori. On leur donna tous les remedes imaginables pour les remettre, & leur donner la santé, mais tout cela fut inutile ; car depuis ce tems là la Fille & son Galand furent si changez qu'ils n'étoient plus connoissables. Les Parens des deux partis se reconciliérent enfin, & comme ils voyoient que rien n'étoit capable de détourner cette Alliance, ils consentirent à leur mariage. Je me trouvai à leur nôces avant mon depart pour Turin, & je puis dire que de mes jours je n'ai eu tant de plaisirs, & de déplaisirs en même tems au sujet d'une Maitresse, que j'aimois tendrement.

Je ne voulus point partir du Milanez, sans voir Pavie, qui est une des principales Villes de ce Duché, après Milan. Je fis ce voyage avec le Comte de ... Colonel de Dragons, & les autres Officiere qui étoient de nôtre Compagnie. Nous joignimes dans la route un jeune Etudiant qui alloit à l'Uuiversité de Pavie pour y achever ses Etudes. Il étoit monté sur une Mule, & nous sur des Chevaux. Il nous fit le recit, en chemin-faisant, d'un tour qu'un égrillard, ou homme à bonne fortune venoit de lui jouër

qui

qui assurement nous divertit beaucoup. Se trouvant, dit-il, dans un Village, un Avanturier deguisé en Prêtre, qui ne ressembloit pas mal au Tartufe de Moliére, dont on voit plusieurs en Italie, entra dans la chambre où il dinoit, & lui dit avec une éfronterie sans égale, croyez-vous, Monsieur, qu'on ne vous connoisse pas ? sachez qu'il y a long-tems que vôtre réputation court dans le monde ? L'Etudiant qui ne savoit à quoi aboutissoit ce discours, lui demanda comment il le connoissoit ! Monsieur depuis long tems, lui repliqua l'autre & en disant cela, il s'assit à Table auprès de lui. Vous vous appellez M. .... continua-t-il, & le nomma par son nom. Vous êtes bon Latiniste, grand Historien, excellent Poëte, & parfait Musicien. A tous ces éloges, l'Etudiant étoit ravi, & se piquant de generosité, invita le Flateur à diner avec lui, s'il vouloit bien lui faire cet honneur ; celui-ci sans se faire prier mit d'abord la main sur un plat d'œufs, & sur un plat de poisson qu'il y avoit sur la Table, & mangea & l'un l'autre sant y rien laisser. L'Etudiant voyant cela demanda quelqu'autre chose : Le Tartufe s'adressant pour lors à l'hôtesse, vous ne savez pas, Madame, lui dit-il, que vous avez dans vôtre maison, sachez que c'est le plus habile jeune hommes qui soit dans toute l'Italie. Toutes ces louanges charmoient l'Etudiant, qui étant jeune, n'y étoit pas accoutumé, ou-

tre qu'il avoit naturellement un peu de vanité, ce qui l'encourageoit à bien donner à diner au Tartufe, qui lui demanda alors s'il ne beuvoit point de vin; non Monsieur, lui repondit l'Ecolier. Vous faites très-mal, lui dit l'autre, parce que pour vôtre âge vous êtes déja homme fait, outre que quand on voyage, ne se trouvant par les chemins ou dans les Cabarets que de mauvaises eaux, il est absolument necessaire de boire du vin. Vous allez à Pavie, continua-t il, où il ne faut qu'une bouteille d'eau pour corrompre un homme. Le vin temperé avec de l'eau rejouyt le cœur, fait le visage vermeil, chasse la melacolie, rend le chemin plus court, reléve le courage, tempere le foye, & fait oublier tous les chagrins: Enfin il lui en dit tant, que l'Etudiant fit venir bouteille pour le Tartufe, qui la beut aussi tout seul, & recommença à lui donner des louanges, & lui à les écouter, faisant toûjours aporter quelques chose de nouveau à manger qui fut du goût du Tartufe. Celui ci recommença à boire de son mieux, & invita encore d'autres personnes qui se trouvoient dans la chambre, qui ne valoient pas plus que lui, & regardant l'Etudiant par admiration, vous êtes, lui dit il, un Alexandre, un Cesar, je ne puis me lasser de vous voir, est il possible que vous soyez un tel; Il y a ici, continua t il, un homme de qualité, qui aime tant les gens d'esprit, qu'il donneroit de bon cœur deux

cens Ducats pour vous voir dans sa Maison. L'Etudiant toûjours ravi d'entendre tant de louanges, pria le Tartufe en achevant de diner, de lui faire connoitre cet homme de qualité qui donneroit deux cens Ducats pour le voir. Allons dans sa Maison, lui repondit l'autre, je veux vous mener dans sa Compagnie. En effet il y mena l'Etudiant; & ceux que le Tartufe avoit invitez à manger à ses depens furent aussi de la partie. Il les mêna donc tous ensemble à la porte d'une Eglise, & s'adressant à l'Etudiant, voilà, dit-il en riant, ce grand Faquin, qui étoit un gueux aveugle de naissance, c'est là l'homme de qualité, qui donneroit deux cens Ducats pour vous voir; & moi repondit l'Etudiant irrité à la fureur, voyant que le Tartufe s'étoit mocqué de lui, j'en donnerois de bon cœur deux fois autant pour vous voir pendu. Pour lors le Tartufe, & ses Camarades s'en allerent en riant de toute leur force, & laisserent le jeune Ecolier qui étoit dans une colere qui ne se peut exprimer du tour que cette Canaille venoit de lui jouër, quoi qu'en effet le Tartufe lui eut dit la verité, car l'Aveugle qui étoit un de ces gueux riche auroit donné volontiers tout ce qu'il avoit au monde pour le voir. Vous avez en Italie en voyageant plusieurs de ces sortes d'Avantures, & il n'y a point de Pays où la ruse, & l'intrigue regnent plus que dans celui là pour at-

traper le monde ; mais il faut que j'avouë que l'air ingenu, dont le jeune Etudiant nous le racontoit nous fit passer agréablement le tems, de même qu'une autre histoire qu'il nous fit, au sujet des Jésuites de Pavie, à qui lui & ses Camarades jouérent un tour tout à fait facetieux.

Il avoit, nous dit-il, lié commerce d'amitié, en étudiant chez les Peres Jésuites à Pavie avec trois autres Etudians, qui venoient dans le méme College. Méme Regent, mémes Etudes, & à peu près méme âge, & mémes inclinations; tout cela contribuoit à entretenir une grande union parmi eux, ce qui leur faisoit passer le tems fort agréablement. Comme il y a toûjours un peu de libertinage parmi les Ecoliers, & que souvent dans les Universitez ils se font redouter, il n'y a aussi point de ruse dont ils ne soient capables, & souvent ils se distinguent plus par cet endroit, que par les progres qu'ils font dans les Belles Lettres & dans les Sciences. Enfin ces quatre Messieurs, ayant reçû quelque chagrin des Peres Jésuites, ils se mirent en téte de leur jouër un tour pour s'en vanger. Comme on ne ferme les Eglises à Pavie, comme ailleurs, que fort tard, ils prirent un soir un chat ; & l'ayant enfermé dans un sac, ils se rendirent à l'Eglise des Jésuites. Trois des Etudians se vinrent mettre à genoux devant l'autel, faisant semblant de prier ; le quatriéme qui portoit sous son manteau

le sac, où le chat étoit enfermé, monta au haut du clocher par un degré rerobé qui donnoit dans l'Eglise. Etant arrivé auprès de la petite cloche que l'on sonne aux heures que les Etudians, se doivent rendre au Collége, il attacha le Chat à la corde de la cloche, & revint promptement joindre ses Camarades qui l'attendoient à la porte de l'Eglise; après quoi ces Messieurs se retirérent chacun chez soi, avec beaucoup de plaisir que la chose se fut passée avec tant de secret & d'habileté. Le Chat se sentant garoté fit tous les efforts imaginables pour se dégager de la corde où il étoit attaché. Les mouvemens qu'il se donnoit, pour cela, & la propre pesanteur de son corps, firent sonner la cloche avec tant de vehemence, & de vitesse, que tout le Couvent fut en allarme. Le Frére Sacristain étant accouru à l'Eglise pour voir ce que c'étoit fut saisi d'une frayeur incroyable, lors qu'il vit la corde qui faisoit sonner, serpentant, d'elle-méme dans l'Eglise où elle aboutissoit; il ne douta plus qu'il n'y eut de l'enchantement, & qu'effectivement le Diable ne fut au Clocher. Il vint à la hâte auprès du Recteur pour lui en faire raport. La plûpart des Reverens Peres qui étoient déja couchez, se leverent aussi promptement, que si le feu avoit été aux quatre coins du Couvent, ne sachant ce que c'étoit. Ils se rendirent tous à l'Eglise, & ils y tinrent Conseils sur un événement si surprenant

& si extraordinaire ; cependant la Cloche sonnoit toûjours. On conclut enfin que Dieu voulant affliger le Couvent, avoit permis au Malin Esprit de s'aller loger au Clocher, & que pour l'en chasser, il n'y avoit qu'un acte d humilité qui en fut capable ; que pour cet effet tous les Peres du Couvent monteroient en Procession jusques au haut du Clocher où le Diable faisoit tant de bruit. D'abord que cette resolution fut prise tous les Reverends Peres s'habillérent en Surplis, & deux à deux montérent l Escalier. Cette dévote, & tremblante marche étoit précédée d'un Frére le plus courageux, qui ayant d une main un Benitier,& de l'autre un Aspersoir jettoit de l'eau benite sur tous les degrez par où il passoit. Il étoit suivi d'un Pere venerable par son âge, & par la pieté portant la Croix Tous les autres Peres le suivoient deux à deux plus pâles que la mort, en faisant des priéres touchantes à Dieu, qu'il lui plût de les delivre du Malin Esprit. Plus ils s'aprochoient de la cloche & plus le chat la faisoit sonner, cela augmenta à un tel degré la frayeur de celui qui portoit le Benetier, qu'il commença à reculer, voulant que le Pére qui portoit la Croix marchât le premier. Cette contestation causa d abord beaucoup de confusion, & de desordre au reste de la Procession. Ceux qui étoient les derniers comme les plus éloignez entendant du bruit qui arrêtoit la

marche, mais ne sachant ce que c'étoit, crûrent que le Malin Esprit faisoit resistance, ainsi au lieu de monter la peur les prit d'une si terrible force, qu'ils commencérent à décendre. Cependant les Péres qui se trouvoient auprès de celui qui portoit la Croix, considérant que ce seroit un scandale perpétuel pour tant de personnes qui étoient recommandables, par leur vertu, & par leur grande pieté, si on venoit à reculer, poussérent en se serrant avec tant de force les premiers qu'enfin on arriva auprès de la Cloche; d'abord qu'on apperçut le Chat, on crut qu'effectivement le Diable avoit emprunté sa figure. On lui jetta sur le Corps toute l'eau benite du Benitier, en le conjurant de sortir de ce sacré lieu. Les chats ne fuyent rien tant que l'eau, celui-ci se sentant mouillé d'une si terrible force, en devint plus furieux pour faire sonner la cloche, & efrayé d'une si nombreuse Assemblée faisoit tous ses efforts, pour se degager. Cependant quand on se fut approche d'assez près on découvrit que ce pauvre Animal attaché qu'on avoit crû le diable, n'étoit rien moins que cela. Les jours suivans se passérent à faire de soigneuses recherches des personnes qui leur avoient joué ce tour, dans la résolution, de s'en vanger. Toute la Ville étoit si pleine de cette Avanture, qu'on ne se pouvoit lasser d'en rire. Les R Peres en étoient si honteux qu'ils n'osérent sortir du Cou-

vent pendant plusieurs jours. Les quatre Etudians coupables jugérent à propos de s'absenter, pour prévenir l'orage; & comme ils étoient Etrangers ils se retirerent chacun dans sa Patrie, en attendant que le tems & leurs Amis fissent leur paix auprès des bons Pères, qui étoient aussi inexorables, qu ils étoient irritez d'un pareil afront. La disgrace des Etudians dura toute une année d'absence, & ce ne fut qu'à force d'amis qu'ils furent receus en grace. Pour revenir à nôtre voyage, nous arrivâme enfin à Paviè. Cette Ville est située dans une Plaine sur la Riviére de Tesin, elle est regulierement fortifiée; On y voit du beau monde, comme dans toutes les autres Villes d'Italie qui sont considerables. Comme nous n'avions que quelques jours pour y rester, uniquement pour voir la Ville, & nous divertir, nous eûmes bientôt fait. Nous allâmes dans la Cathedrale, qui est une très belle Eglise. Le Concierge qui nous accompagnoit nous fit remarquer un petit Mats de Navire, que le peuple croit être la Lance de Rolland Neveu de Charlemagne. Nous allâmes ensuite visiter l'Eglise de St. Augustin, & nous y vîmes son Tombeau. Pour ce qui regarde l'Antiquité on voit dans la grande Place une Statuë de Bronze que quelques uns disent être de l'Empereur Constantin, & d'autres veulent qu'elle soit de l'Empereur Antonin. On fait une histoire du demêlé

qu'a eu Pavie avec Ravenne au sujet de cette Statuë qui me parut remarquable, mais qui seroit trop long pour être raporté dans ces Mémoires. Il y a à Pavie une très-belle Université fondée par Charlemagne qui fit la Conquête de cette Ville en l'année 774. & prit prisonnier Didier, dernier Roi des Lombards. François I. aïant entrepris le siege de Pavie en l'année 1525. & envoïé une partie de son Armée à Naples; l'Empereur Charles-Quint profita si à propos de cette diversion, qu'il lui livra bataille, & elle fut si fatale à la France, que ce Monarque fut fait prisonnier, & mené en Espagne. Après avoir vû dans cette Ville ce qui étoit digne de quelque curiosité, nous en partimes enfin, & nous revinmes à Milan, où les habitudes que nous y avions faites nous procuroient des agrémens, que nous n'avions point à Pavie. Pour goûter quelque plaisir dans une Ville, il faut se resoudre à y faire quelque sejour pour frequenter le beau monde, paroitre dans les spectacles publics, se trouver dans les Sociétez des Dames & joüer avec elles si on en est prié. Nous eûmes tous ces petits avantages pendant le sejour que nous fimes à Milan. Cependant comme l'on devoit bien-tôt commencer la Campagne, il falut songer à quitter tous ces agréables amusemens pour nous rendre à Turin.

Nous avons dit que le Duc de Savoye avoit rejetté toutes les offres de Paix, qui

lui furent faites tant de la part de la France, que de la part de quelques Princes Italiens, par la confiance qu'il avoit aux secours qu'on lui envoyoit. Il se flatoit qu'à l'arrivée de ce secours les affaires changeroient de face, & que ses armes auroient plus de bonheur qu'elles n'en avoient eu dans la premiere Campagne. Cependant tandis que S. A. R. se repaissoit de ces belles esperances, Mr. de Catinat alloit toûjours son train, & se rendit maitre de plusieurs Places avant qu'on fut en état de s'y opposer. Il vint camper devant Nice dés le mois de Mars pour en faire le siége; il prit d'abord la Ville, & comme il s'attendoit à trouver plus de resistance à l'Attaque du Château, une Bombe tomba si à propos sur le Magazin, qu'une partie des travaux sauterent, & formerent une Breche propre à monter à l'Assaut. Le Comte de Forsasque qui en étoit Gouverneur fut déconcerté par un accident si imprévû, & malgré toute sa bravoure, fut obligé de se rendre. La prise de Nice fut suivie de celle de Ville-Franche & de la perte des autres Forts que S. A. R. possedoit au voisinage de la Mer, à la reserve d'Oncille. Mr. de la Hoguette à la tête d'un Corps de quelques mille hommes étant entré dans la Vallée d'Aoste s'en rendit maitre, & se preparoit à faire le siége d'Ivrée pour entrer en Piémont, & se joindre à Monsieur de Catinat; celui-ci s'étant avancé

prés de Suze avec son Armée Victorieuse s'empara de Veillane, & s'ouvrit par là un passage pour venir camper dans la Plaine. A son arrivée il mit le siége devant Carmagnole qui ne tint que deux jours de tranchée ouverte, cette conquête fut suivie de celle de deux autres Places, dont les François avoient déja été en possession, je veux dire de Savillane, & de Saluces. Mr. de Catinat au milieu de tant de prosperités ne songeoit plus qu'à faire le Siege de Turin, s'il n'étoit pas tout à fait en état de former une si grande entreprise, il croyoit du moins, qu en le publiant, il intimideroit S.A R. & la porteroit à changer de parti Aussi pour donner quelque vraisemblance à son projet, il envoya un Trompette à ce Prince, pour lui dire de sa part, qu'il auroit l'honneur dans peu de jours de lui rendre visite luimême à Turin. Son Altesse Royale, croyant qu'elle pouvoit bien se dispenser de la visite d'un General qui seroit suivi d une Armée qui avoit la superiorité, & la Victoire de son côté, songea à mettre en sûreté ce qu'il avoit de plus precieux dans sa Cour. Il envoya à Verseil les Duchesses sa Mere, son Epouse, & sa Fille, & d'un autre côté il fit travailler avec toute la diligence imaginable à reparer les Fortifications, à faire de nouveaux Ouvrages, & à mettre sa Capitale en état de soûtenir un siége. Il confia au Marquis de Parelle qui

avoit fait quelques Campagnes en Hongrie avec le Prince Eugene, la defence de la Citadelle de Turin, & au Prince Eugene celle de la Ville en cas que Monsieur de Catinat entreprit de l'attaquer. Ce General suivant les ordres de la Cour de France, ne pouvoit porter un coup qui fut plus sensible à ce Prince, qu'en le menaçant de faire le siége de sa Capitale. Mr. de Catinat fit de son côté dans cette occasion tout ce qu'il pût pour paroître habile General, & habile Negociateur en même tems. Il n'y a point d'intrigue qu'il ne mit en usage pour ébranler la constance de S A.R. pour la porter à une Paix particuliere. Outre les grands avantages qu'il lui proposoit, il lui representa les heureux succés qu'avoient eu les Armes du Roi T. C. en Flandre par la prise de Mons, & le peu de fonds qu'elle devoit faire sur les secours de ses Alliez. En effet le Roi de France s'étant mis à la tête d'une puissante Armée dés le premier du mois de Mars, parut devant Mons, & en fit le siége avec tant de rapidité qu'il l'emporta en dix-huit jours de Tranchée ouverte. Le Roi d'Angleterre surpris par une telle Expedition voulut faire assembler une Armée de prés de quarante mille hommes pour s'y opposer; mais outre que ses forces étoient inferieures de plus de la moitié à celles du Roi T. C. il lui fut impossible de faire assez de diligence pour cela, & il ne lui resta que le

deplaisir

deplaisir de s'être mis en marche pour tenter en vain le secours de cette Place. Le Duc de Savoye malgré tous ces revers de fortune crût qu'il étoit indigne d'un Prince Souverain qui avoit reçû tant de deplaisirs de la Cour de France, de préter l'oreille ouvertement aux offres qu'on lui faisoit. Pour éloigner tous les reproches que ses Alliez auroient pû lui faire, s'il avoient eu la foiblesse de les abandonner dans le commencement de la Guerre, il prit le parti de la politique, qui étoit le meilleur dans l'état où il se truvoit. Il donna de bonnes paroles à Monsieur de Catinat pour détourner le siége, ou le bombardement de sa Capitale; Pendant ce tems là il se mettoit en état de défense & son Armée qui étoit campée avantageusement à Mont Callier attendoit les secours qui lui venoient d'Allemagne. Catinat ayant pris la dissimulation de Son Altesse Royale pour un véritable panchant à sa Paix, en écrivit tout aussi tôt à la Cour de France, qui après avoir loué ce General sur la sage conduite qu'il avoit tenuë dans toutes ses Expéditions, lui envoyoit un nouveau projet sur lequel il se devoit regler pour traiter avec le Duc de Savoye. Cependant les démarches de S. A. R. étoient observées de si près par les Ministres, ou par les Generaux des Cours Etrangeres qui se trouvoient pour lors en Savoye, qu'elle se voyoit dans un grand embarras, pour ne

nison n'étoit composée que de 800. Vaudois ou Religionnaires, & d'environ cinq cens hommes de Mondovi ; le Comte de Rovere y commandoit. Le secours qu'on y envoyoit, & qui étoit de trois mille hommes fut attaqué par Feuquiéres ; & le Combat fut rude, cependant une partie du secours s'étant fait jour à travers les Ennemis, entra dans la Place. Cet échec ne deconcerta point Feuquiéres, il fit ouvrir la Tranchée le dix-huitiéme de Juin, & d'abord qu'il y eut breche il fit monter à l'Assaut ; les François y monterent en effet avec tant d'ardeur, qu'on craignoit qu'ils n'emportassent la Place ; mais les Assiégez les pousserent avec tant de vigueur qu'ils furent contraints de se retirer après y avoir perdu près de seize cens hommes tuez ou blessez. Cet Assaut fut suivi d'une cessation d'Armes pour enterrer les morts ; les François voulurent profiter de cet intervale pour surprendre la Ville ; s'étant aprochez d'un petit Corps de Garde, ils passerent au fil de l'épée tous ceux qui s'y trouvérent ; les Assiégez s'en étant apperçûs, firent tirer sur eux avec tant de succès le Canon chargé à Cartouches, qu'il y perit beaucoup de monde. Cependant cela ne les rebuta point, ils monterent encore à l'Assaut, & furent repoussez comme auparavant. Son A. R. ayant apris toutes ces Attaques, & apprehendant qu'enfin les Assiégez ne sucombassent, forma le dessein de

secourir cette Place. Pour cet effet il détacha le Prince Eugéne de Savoye de l'Armée de Piémont, & lui donna un Corps de cinq mille chevaux. Le Marechal de Catinat étant averti du dessein de S. A. R. envoya aussi un Corps de Cavalerie à la rencontre du Prince Eugéne, le Marquis de Parelle reçût en même tems ordre de suivre ce Prince pour le soûtenir avec un autre détachement. Sur ces entrefaites les Assiégez firent trois sorties consécutives dans même jour & cela avec tant de succès, qu'ils ruinerent tous les Travaux des Ennemis, quoi que ceux-ci se défendissent avec beaucoup de valeur. Le Marquis de Bulonde à qui Mr. de Feuquieres avoit laissé la direction du siége pour se rendre à Casal intercepta pour lors une Lettre du Prince Eugéne, qui fut trouvée sur un Paysan. Ce Prince faisoit savoir au Gouverneur de la Place, qu'il étoit en marche pour le venir secourir; que dans deux jours il faisoit état d'attaquer les Ennemis avec un Corps de cinq mille Chevaux, & de six mille hommes d'Infanterie; qu'il le prioit de faire pour lors une sortie, pour le favoriser dans son Attaque, quoi que ce Paysan eut été arrêté; Les Assiégez avoyent cependant été avertis de la marche du Prince Eugéne par une autre voye, & ils l'attendoient avec impatience. Le Marquis de Bulonde après ce raport, détacha divers partis pour s'informer avec plus de certitude de la marche du

Prince Eugéne. Ils lui raportérent tous unanimement que ce Prince marchoit à la tête d'un Corps d'Armée considérable pour venir faire lever le siége. Mr. de Bulonde, voyant qu'il n'y avoit point de tems à perdre, prit soin de la gloire du Roi, & tint Conseil de guerre, où il fut résolu de lever le siége, plûtôt que d'y être forcé. Il le fit en effet avec tant de précipitation, qu'il abandonna dans son Camp plus de quatre cens malades ou blessez, qui furent les victimes des Paysans;il y laissa une partie de son Artillerie, munitions de Guerre,& de bouche, les Tentes,les Outils propres à remuer la terre quatorze Mulets chargez de bagage, & treize charetes chargées de balles de mousquet. Ce siége qui n'avoit duré que dix qjours de tranchée couverte coûta prês de quatre mille hommes aux François. Mr. de deulonde, sur les ordres que Monsieur f Catinat reçût de la Cour de France, fût arrêté, & on voulut dans la suitte lui faire rendre compte de sa conduite: Le Prince Eugéne qui eut le bonheur de réüssir dans cette expédition, eut bien-tôt aprês encore l'occasion de se signaler. Le Marechal de Catinat à qui la fortune commençoit à tourner le dos, voyant que le siége de Coni avoit été fatal aux Armes du Roi, aussi bien que l'entreprise qu'on avoit formée sur Montmeillan, sans parler du plusieurs autres échecs, que les Troupes Françoises eurent,ou en abandonnant la Vallée

d'Aoste, où les Vaudois après avoir batu une grosse Escorte, firent un butin très-considérable; ou en faisant attaquer en vain par le Marquis de Larré, le Château de Mirabouc, qui servoit de retraite aux mêmes Vaudois. Tous ces desavantages, dis je, firent résoudre ce Général à faire repasser le Pô à son Armée. Le Prince Eugéne atentif à ce mouvement suivit l'Armée Françoise, & il donna si à propos sur l'Arriére-Garde avec cinq cens Dragons Impériaux, qu'il défit trois Escadrons; son ardeur à combatre le porta à s'engager si avant, qu'il penetra jusques au Corps de l'Armée Ennemie, où il jetta l'épouvante. Cependant il courut grand risque de se voir envelopé, il tomba même dans une embuscade, dont il eut bien de la peine à se retirer; & ce ne fut que par sa sage conduite, & sa valeur, qu'il sortit du péril où il se voyoit engagé; car s'étant jetté à travers les Ennemis, il les força à prendre la fuite, & la plûpart cherchant leur salut dans les eaux du Pô, se sauvérent à la nage. Un Dragon du Régiment de ce Prince lui sauva la Vie dans cette occasion, en tuant un Cavalier François, qui étoit prêt à faire une décharge sur lui. Sur ces entrefaites le secours que S. Altesse Roiale attendoit, arriva enfin; Il étoit de près de vingt mille hommes, des meilleures Troupes de l'Empereur, & qui s'étoient signalées en Hongrie. L'Electeur de Baviére

qui devoit commander l'Armée en Chef arriva aussi à Turin. Le Duc de Savoïe, le Prince Eugéne, & le Prince de Commerci, allérent à la rencontre de Son Altesse Electorale, & lui rendirent tous les honneurs qui étoient dûs à sa Naissance, & à son merite. Les autres Géneraux qui devoient commander les Troupes Impériales sous l'Electeur, étoient le Géneral Caraffa, les Comtes de Taf & de Palfi, & les Princes Eugéne de Savoïe, & de Commerci. Quand ce secours fut joint aux Troupes de Son Altesse Roïale, l'Armée se trouva forte de plus de quarante-cinq mille hommes. Elle fut d'abord partagée en trois Corps; Le prémier qui étoit composé de près de vingt mille hommes, la plûpart Allemans, devoit agir sous le Duc de Baviére, le Comte Caraffa, & le Prince Eugéne; Le second où se trouvoient les Espagnols, les Piémontois, & les troupes de Savoïe devoit être commandé par Son Altesse Roïale, & par le Marquis de Parelle; & le troisiéme enfin composé des Religionnaires, & des Vaudois devoit agir sous les ordres du Duc de Schomberg. Cette Armée qui étoit une des plus belles qu'on eut encore vû en Italie, fit d'abord concevoir de grandes esperances; mais ce ne fut rien moins que cela, par les divisions qui regnérent parmi les Generaux de diférent Parti; on passa le reste de la Campagne à deliberer, sans qu'il fut possible

de convenir de quelqu'Entreprise d'éclat. Les François profitant de toutes ces mesintelligences changérent le blocus de la Ville de Montmeillan qui avoit duré depuis si long-tems, en un siége formel. Mr. de la Hoguette après avoir abandonné la Valée d'Aoste joignit ses Troupes à celles qui en faisoient le blocus, & fit ouvrir la Tranchée le 27. de Juillet ; six jours après on batit la chamade, & on demanda à capituler pour la Ville ; Quand au Château il resta encore au pouvoir de S. A. Roïale D'abord que les habitans furent sortis de la Ville, les François en firent sauter les murailles, mais la Garnison du Château faisant un feu terrible sur eux leur tua beaucoup de monde. Comme le siége de Montmeillan avoit été formé avant la jonction de toutes les Troupes qui devoient composer l'Armée des Alliez, on voulut deliberer, s'il ne seroit pas plus à propos de partager l'Armée pour en envoyer une partie au secours de cette Place ; ou bien de tenir toutes les forces unies, pour marcher aux Ennemis pour les contraindre de se retirer au de là des Mons ; Ce dernier sentiment prevalut, & l'Armée ayant decampé de Carignan le 14 de Septembre, marcha vers Ville-Franche. Monsieur de Catinat crut d'abord qu'on en vouloit à Saluces, ainsi il décampa, & se vint poster sous le Canon de cette Place, où il se retrancha.

si bien qu'on ne pouvoit le forcer à se battre. Le Duc de Baviere qui n'avoit rien tant à cœur que de se signaler, voyant que les differens survenus entre les Imperiaux & les Espagnols, au sujet du rang, portoient de grands obstacles aux desseins qu'on avoit formez, tâcha de les terminer à l'amiable. Pour cet effet on convint que dans les marches, & dans les rencontres, la Cavalerie Imperiale couvriroit l'Infanterie Espagnole, & la Cavalerie Espagnoles couvriroit à son tour l'Infanterie Imperiale. Après ce reglement, comme l'on vit qu'il étoit impossible d'attaquer Monsieur de Catinat dans son Camp, on prit la resolution de faire le Siége de Carmagnole. Suivant ce projet l'Armée eut ordre de passer le Pô, ce fut le 26. de Septembre, & le lendemain le Prince Eugene à la tête de quinze cens Chevaux vint investir cette Place. Le troisieme d'Octobre toute l'Armée étant arrivée, on ouvrit la Tranchée, & le huitiéme les Ennemis ayant batu la chamade, demanderent à capituler. Les François n'avoient rien oublié pour s'y bien fortifier, elle étoit même pourvûë de tout ce qui étoit necessaire pour soûtenir un long siége, & pour faire une vigoureuse resistance, cependant ils la rendirent lors qu'à peine on étoit avancé jusqu'au pied du Glacis de la Contrescarpe Les Vaudois avoient defendu Carmagnole auparavant avec beaucoup de bravoure, & de fer-

meté, & les François leur ayant accordé une Capitulation fort honorable, l'executerent trés mal. Comme les Vaudois sortoient de cette Place, on leur ôta les piéces de canon qu on leur avoit accordées, leurs armes, & leur bagage, & on les menaça même de les faire prisonniers de guerre. Ce mauvais traitement aigrit si fort ces Religionnaires, qu'ils resolurent de s'en vanger. D'abord qu'ils apprirent que la Garnison Françoise forte de trois mille hommes devoit sortir de cette Place, ils l'allerent attendre dans les endroits par où elle devoit passer, & ils l'attaquerent avec tant de valeur qu'ils lui enleverent les Armes, & une bonne partie du bagage; ce qui étoit resté au François, leur fut encore pris par les Allemans. Monsieur de Catinat en fit des plaintes à nos Generaux, & leur fit connoitre qu'il chercheroit les occasions de s'en vanger. On lui fit reponse, qu'on en étoit fâché, mais aussi qu'il ne devoit pas trouver étrange qu'on l'imitât, puis qu'il avoit donné le premier un pareil exemple: que s'il vouloit prendre à l'avenir la precaution de défendre à ses Troupes une pareille conduite, on en feroit de même du côté des Alliez. Aprés la prise de Carmagnole, la Cavalerie qui étoit commandée par le Prince Eugene repassa le Pô, & l'Infanterie eut ordre de la suivre: Les Alliez avoient formé le dessein de finir la Campagne par

le siége de Suze. Pour cet effet l'Armée s'étant avancée devant Rivoli, s'en empara, & le lendemain on se rendit aussi maitre de Veillane. Monsieur de Catinat aïant penetré le dessein des Alliez, renforça la Garnison de Suze de six Bataillons, y établit le Marquis de Larray pour Gouverneur, visita les Postes, ordonna quelques rétranchemens, aprés quoi il se retira avec son Armée sous le Canon de Pignerol. Les Alliez voïant les dificultez qui se présentoient à faire le siége d'une Place si bien pourvûë dans une saison trop avancée; abandonnerent ce projet jusqu'au Printems prochain, & ne songérent plus qu'à régler les quartiers d'hyver. Les Espagnols eurent le leur dans le Milanez, les Piémontois & quelques Troupes Imperiales furent logez dans le Piémont, & le reste fut placé dans le Mantouan, le Montferrat, & le Modénois. Tandis que les Alliez alloient joüir de quelque repos dans leurs Quartiers d'hyver, Monsieur de Catinat recommença, pour ainsi dire, une nouvelle Campagne, & profita si bien de l'absence de ses ennemis qu'il se rendit maître de la Forteresse de Montmeillan, qu'on avoit jugé jusques alors imprenable. Nous avons vû que la Ville s'étoit renduë dès le 4 du mois d'Août. Le Roy de France jugea à propos de ne point finir la Campagne, que le Château de cette Place ne fut soûmis à son obéïssance, &

envoïa des ordres exprès à son Général d'en faire incessamment le siége ; celui ci ayant fait marcher ses Troupes fit ouvrir la Tranchée le 18. de Novembre, aux deux Attaques qu'on avoit formées. Il fit battre le Château avec tant de force, que le Marquis de Bagnasque qui y commandoit fut obligé de le rendre le 21. de Décembre. Catinat ne s'attendant pas si-tôt à la réduction de cette Forteresse, se préparoit à faire monter à l'Assaut dès le lendemain, & pour encourager ses Troupes par sa présence, il avoit résolu de passer la nuit dans la Tranchée. Mais le Marquis de Bagnasque le prévint en faisant battre la Chamade, qui fut en effet suivie d'une Capitulation assez honorable. On s'attendoit à une plus longue résistance de la part de ce Commandant ; mais comme il étoit fort avant dans la faveur de la Cour de Son Altesse Royale, bien loin qu'on trouvât quelque chose à redire à sa conduite, il fut encore récompensé par de nouveaux bienfaits.

Mr. de Catinat s'aquit beaucoup de réputation dans cette Campagne, & fit voir qu'il étoit habile Géneral. On admiroit qu'aïant à faire à une des plus belles Armées, qu'on eut encore vûë en Italie, commandée par tant de Generaux qui avoient du bonheur, & de l'expérience, il ménagea cependant si bien le terrain, fit camper son Armée si avantageusement, qu'enfin mal-

gré

gre une infinité d'obstacles, il conserva ses Troupes, & remporta divers avantages auxquels peut-être il ne s'attendoit pas. Le Maréchal de Luxembourg. & Mr. de Bouflers ne prenoient guére moins soin de la gloire du Roi leur Maitre en Flandre, que celui là en Italie. Luxembourg battit le Prince de Vvaldekc près de Leuse, ce fut la Maison du Roi qui fit cette expédition, en attaquant l'Arriéregarde; Bouflers de son côté sé signala au bombardement de Liége. Les affaires allérent un peu mieux cette Campagne en Irlande, & en Hongrie le General Guinkel battit les Irlandois à la Bataille d'Agrim, ce qui fut cause de la perte de Limerik, & de la réduction de tout ce Royaume à l'obéyssance du Roi Guillaume. Cette révolution fit soûmettre les Montagnards rebelles qui suscitoient de grands troubles en Ecosse en faveur du Roi Jaques. Le Prince Louys de Bade continuant à être heureux en Hongrie, gagna la fameuse Bataille de Salinkemen, où le Grand Visir fut tué. Voila quels furent les évenemens de la Campagne de 1691. Venons aux divertissemens de nôtre quartier d'hyver.

Quoi qu'on n'eut point fait des prodiges de valeur de la part des Alliez durant cette Campagne, comme nous l'avons vû, avec une Armée si florissante & si nombreuse, on ne s'en divertit pas moins bien durant le quartier d hyver. Turin étoit pour lors

ſans contredit le plus beau ſéjour du monde. La Cour de Savoye étoit toute brillante de la préſence de pluſieurs Princes, que la Guerre y avoit attiré de divers endroits ; ajoûtez à cela le grand nombre d Officiers Generaux, & ſubalternes qui s'y rendoient de toutes parts. Tout ce beau monde faiſoit que cette Ville étoit conſiderée comme la plus agréable de toute l'Italie. Les Dames n'ont jamais été ſi galante, & n'ont jamais eu tant d'occaſions pour faire des Amans, & pour ſe ſignaler auprès de tant de Princes : Il n'y en avoit aucun parmi ceux-ci qui n'eut ſa Maitreſſe Si je voulois entrer dans le détail des Avantures qui leur ſont arrivées, & qui ſont venuës à ma connoiſſance, je ſortiroit des bornes que je me ſuis preſcrites dans ces Mémoires. Celui de tous ces Princes qui ſe diſtinguoit le plus parmi les Dames, c'étoit l'Electeur de Baviére ; comme il eſt naturellement ſenſible à l'amours, & que d'ailleurs il eſt genereux, il étoit auſſi le plus heureux de tous les Amans. Mais ce fut un grand déplaiſir pour celles qui s'en étoient fait aimer de le voir partir ſi-tôt de Turin, pour ſe rendre en Flandre, où il avoit été nommé Gouverneur des Pay-Bas. Si la Galanterie des premiéres Beautez de la Cour de Savoye occupoit agréablement les Princes dans leur quartier d'hyver, elle n'occupoit guére moins les autres Officiers de l'Armée, qui

avoient aussi pour la plûpart leurs Maitresses. Pour mon particulier, étant entré un jour dans la boutique d'un gros marchand pour y faire quelques emplettes, cela me procura la conversation d'une jeune Demoiselle qui étoit la fille de ce Marchand. Elle étoit assise auprès du Comptoir, pour prendre garde à tout ce qui se passoit dans le Magazin, mais sa plus grande occupation, n'étoit point celle-là, c'étoit plûtôt de causer avec les personnes qui venoient acheter quelque chose, & de les entretenir agréablement; cela se pratique à Turin tout comme à Paris. Uue personne bien faite attire le monde, & fait souvent acheter lors qu'on y songe le moins. Quoi qu'il en soit je trouvai quelque chose de si engageant dans les entretiens que j'eus avec cette Demoiselle, qui étoit d'ailleurs très bien faite, que je conçus insensiblement de l'amour pour elle. Depuis pour avoir l'occasion de la voir souvent j'affectois d'y mener tous les Officiers de ma connoissance qui avoient quelques emplettes à faires. Je voyois bien qu'en ce cas je péchois contre la politique d'un véritable Amant, & que j'avo s plus de soin du Commerce de cette Demoiselle, que de mon Amour. En effet j'eus bientôt des Rivaux sur les bras, qui me firent passer de mauvaises nuits; car comme l'amour que j'avois concut pour elle étoit encore naissant, il ne faloit pas grand cho-

se pour l'étouffer dans le berceau. Ces Messieurs n'étant pas moins sensibles aux charmes de cette Demoiselle, que je l'étois moi même, se mirent en tête de lui en conter à leur tour aussi bien que moi. Cela me fit détester pour un tems la complaisance que j'avois euë pour eux, & me fit prendre la résolution de n'y mener plus personne qui fût capable de traverser mon inclination. Je tâchai de remédier à ce desordre de mon mieux, mais ce ne fut qu'avec des peines infinies. Une jeune fille qui voit plusieurs soupirant à la fois demeure rarement dans la même situation ; il ne faut qu'un petit agrément pour troubler toute sa tranquilité, un regard bien souvent, ou une seule œillade la déterminent à faire un nouveau choix, & à sacrifier celui pour qui elle avoit paru d'abord avoir du panchant, & de la tendresse : Voila à peu près l'embaras où je me trouvois. Enfin après avoir bien combatu avec mes Rivaux je gagnai son cœur, & en apparence j'avois lieu d'être content. Comme cette Demoiselle étoit une Fille unique, le Pere & la Mere voyant toujours auprès d'elle des gens de guerre, qui passent dans le monde pour dangereux auprès des Filles, commencérent à craindre qu'il n'arrivât quelque révolution qui seroit funeste à sa sagesse & à son honneur. Pour cet effet ils prirent la résolution de la marier avec un Marchand qui étoit venu de Florence pour

lui faire l'amour ; résolution fatale pour moi, & qui me causa de grandes inquiétudes, Enfin cette Demoiselle me fit un jour cõfidence de l'embaràs où elle se trouvoit. Le mári qu'on lui vouloit donner étoit un homme riche, mais il étoit âgé au delà de quarante ans, & elle n'en avoit que dix-huit, cette disproportion d'âge, & l'inclination qu'elle avoit pour moi, faisoient tous le sujet de sa desobéyssance envers son Pere & sa Mere ; & en effet elle prit la résolution de ne jamais consentir à ce mariage. Comme il étoit de mon interét de prendre son parti, & de faveriser le commerce que j'entretenois avec elle, je lui dis aussi de mon côté tout ce qui étoit capable de faire quelqu'impression sur son esprit pour lui faire concevoir de l'aversion pour un tel Epoux ; celui ci pour éblouyr sa jeune Maitresse, & gagner son cœur par quelque chose de brillant, lui fit présent d'une petite Cassette dans laquelle étoient enfermez un petit lingot d'or, des pendans d'oreille, deux bagues de prix, & une Rose de diamans. Tous ces Bijoux ensemble étoient estimez à une somme considérable, ce riche présent m'allarma d'abord, & me fit appréhender quelque revers de fortune. Il n'y a rien au monde qui charme plus le Séxe que les Bijoux, & il y a plus d'une Maitresse qui sacrifieroient tous leurs Amans à beaucoup moindre prix. Cependant le tems étoit précieux,

& je pris pour un très mauvais presage, qu'elle eut accepté ce présent, j'en augurois déja quelque secrette trahison : Pour m'en eclaircir je fus d'abord chez elle. Je la trouvai inconsolable sur sa destinée ; elle m'avoua d'abor toutes les démarches que ses Parens faisoient pour l'obliger à ce mariage, que sa Mere l'avoit forcée malgré elle à recevoir le présent que mon Rival lui avoit fait, qu'un torrent de larmes qu'elle avoit versé n'avoint pû la fléchir, & qu'enfin si je n'y aportois quelque remede, elle se verroit contrainte à obéyr, quoi qu'elle aimât mieux mille fois mourir que de s'y résoudre. Comme ce Marchand n'étoit venu à Turin que pour faire ce mariage, & que ses affaires ne lui permettoient pas d'y faire un long séjour, je convins avec elle d'une chose, qui étoit de porter obstacle à toutes les visites que ce nouvel Amant lui rendroit, afin que se voyant incessamment éloigné d'elle, il n'eut jamais le tems de l'entretenir de sa passion. Pour cet effet, je partageai les heures du jour avec quelques Officiers de mes Amis, à qui j'avois fait confidence du rôle que je voulois jouë. Chacun de nous avoit pris de certaine heures pour rendre visite à Cette Demoiselle, & l'un ne l'aquitoit point qu'il ne fut relevé par un autre, à peu près suivant l'ordre que nous observons en montant la Garde dans nos Armées; de sorte que depuis le matin à son

lever, jusques à son coucher, elle étoit occupée de nos entretiens. Ce stratagéme nous divertit d'abord le plus agréablement du monde, & cette Demoiselle, qui n'avoit rien tant à cœur que d'éloigner d'auprès d'elle un homme qu'elle hayssoit mortellement en étoit charmée; Quinze jours se passérent ainsi sans que le pauvre homme eut seulement eu le tems, & l'occasion de demander à sa Maitresse commét elle se portoit. On peut juger de sa rage & de son dépit; comme il en étoit amoureux à la folie, il n'y avoit point de jour qu'il ne maudit un milion de fois les gens de guerre, & je crois que nous lui faisions autant de peine que s'il avoit eu toute l'Armée sur les bras. Les Italiens étant naturellement plus jaloux que les autres hommes, ils sont aussi plus vindicatif, & si celui-ci avoit pû se vanger des chagrins que nous lui faisions, il n'auroit point épargné le poignard, qui est le Boureau ordinaire de ces Messieurs. Cependant nous n'en demeurâmes point là, pour lui faire encore plus de dépit, je pris la résolution d'enlever le présent qu'il avoit fait à sa Maitresse. Comme ce larcin n'avoit pour but, que celui de nous divertir, il faloit que cela se fit si secrétement, & avec tant d'habileté, que la Mere & la Fille n'en eussent point de connoissance. Pour cet effet j'instrisis les Officiers de mes Amis du rôle qu'ils devoient jouër chacun en par-

ticulier. J'avois remarqué que la petite Cassette où étoient les Bijoux, étoit dans un Cabinet où l'on laissoit la c ef ordinairement le matin, parce que cette Demoiselle y ayant ses habits, elle étoit obligée d'y aller souvent pour prendre ce dont elle avoit besoin. Je l'avois avertie le soir d'auparavant que nous irions le lendemain matin boire le Caffé avec elle, sans cependant lui faire rien connoitre de nôtre dessein Nous y allâmes quatre de Compagnie, & pour donner plus d'agrément à nôtre visite, nous convinmes qu'il y en auroit deux qui feroient semblant d'avoir quelques emplettes à faire. Nous trouvâmes cette Demoiselle dans son deshabillé, elle étoit dans sa chambre avec sa Mére à nous attendre; tandis que le caffé se préparoit nous nous amasions à causer avec elle. Sa Mere étant occupée au petit régal qu'on nous devoit donner, je pris ce tems-là pour m'aprocher du cabinet où étoient les Bijoux. Les autres Officiers ayant pour-lors environné cette Demoiselle, pour dérober à sa vûë ce que j'avois envie de faire, je tournai adroitement la clef du Cabinet pour l'ouvrir, après quoi je pris promptement la petite cassette où étoient les Bijoux, & je la mis dans ma poche; ayant refermé tout aussi-tôt le Cabinet, je m'aprochai de sa fille, sans qu'elle se fut apperçûë de mon larcin. J'étois content comme un Roi d'avoir si bien

réüssi : Enfin on apporte le Caffé , chacun ayant pris sa place , nous le bûmes avec le plus grand plaisir du monde ; mais ce qu'il y avoit de plaisant , c'est que nous ne pouvions nous regarder tous quatre sans rire quelque fois d'une si terrible force au sujet du tour que nous venions de jouër , que je commencai de bonne foi à avoir peur qu'on ne s'apperçût du larcin , & qu'on ne me prit bien-tôt pour un infame voleur, puis que les Bijoux se trouvoient dans ma poche ; cette pensée me jetta dans de telles allarmes , que je fis signe à mes compagnons , qu'il étoit tems de se retirer, pour me décharger d'un si dangereux trésor. Cette Demoiselle voyant mon impatience faisoit tout ce qu'elle pouvoit pour m'arrêter , mais ce n'étoit pas faute de complaisance , dans un autre tems je me serois fait un charme de demeures auprès d'elle depuis le matin jusques au soir, pour m'en débarasser il falut mantir. Je lui dis donc qu il étoit nécessaire quelque fois de sacrifier l'amour aux affaires pressantes , que je la priois de nous excuser pour une heure ou deux, parce qu'il faloit nous trouver indispensablement à la Cour pour parler au Prince de . . . . qui nous en avoit fait avertir , surquoi nous sortimes de chez elle. On ne s'apperçût que le lendemain que la Cassette manquoit , l'allarme fut lors à la maison , & l'on mit tout en usage pour découvrir ceux qui l'avoient en-

levée. On n'avoit garde de nous accuser d'un fait si odieux sans preuves convainquantes ; on avoit d'ailleurs trop bonne opinion de nôtre merite pour nous soupçounner, & nous croire capables d'une pareille action. Le larcin fut donc imputé à quelque voleur domestique , où étranger. Je continuois cependant à voir cette Demoiselle avec les autres Officiers comme à nôtre ordinaire , & par là elle & sa mere étoient encore plus convaincuës de nôtre innocence ; cependant la trouvant inconsolable de la perte qu'elle venoit de faire d'un present qu'elle vouloit rendre à son Galand pretendu , je voulus la tirer de cet embaras. J'avois lieu de prevoir une grande révolution dans mes amours si je tardois plus long tems ; le Pere & la Mere s'étant unis ensemble vouloient absoulument qu'elle épousat un homme qui lui avoit donné des gages si precieux de son estime , & puis que ce depôt ne se trouvoit plus pour lui rendre il faloit qu'elle passat par là ; car le Pere & la Mere n'étoient point d'humeur de faire le remboursement d'un present que le Galand auroit estimé autant qu'il lui auroit plû. Je priai les trois Officiers de mes Amis qui étoient du secret de m'aider à remettre les Bijoux dans le Cabinet ou ils étoient auparavant , en jouant le même rôle que nous avions joué ; huit jours après ayant encore averti cette Demoiselle que nous

irions le lendemain boire le Caffé dans sa chambre, nous nous y rendîmes tous quatre. Nous observâmes les mêmes formalitez, & je remis la Cassette si adroitement dans son lieu, que le tout se passa sans que la Mere, & la Fille s'en aperçûssent. Je n'étois point si impatient à me retirer ce jour là que je l'avois été en faisant le larcin; J'étois de la meilleure humeur du monde, & je me faisois un plaisir secret d'avoir si bien brouillé les cartes, que je prévoyois la déroute de mon Rival. Enfin quelque tems aprés que nous nous fûmes retirez, on retrouva le fatal present dont la perte avoit dérangé toute la Maison, & causé des inquiétudes mortelles à la Mere & à la Fille. Elles se regarderent comme tombées des nuës à la vûë de la Cassette, sans savoir par quelle Avanture elle se retrouvoit dans le même lieu & dans le même état où elle avoit été auparavant, & sans que rien y manquât. Après l'orage la tranquilité revint dans le cœur de cette jeune Demoiselle; elle voyoit par là son amour & sa liberté degagez d'un peril qui étoit inévitable, & ne songeant plus qu'à son triomphe, elle profita de cet heureux moment pour se jetter aux pieds de son Pere & de sa Mere, en les conjurant de ne songer plus à ce mariage, & de rendre à un homme qu'elle n'aimoit pas des présens qui lui avoient si fort rompu la tête. Le Pere & la Mere attendris par les pres-

ſantes prieres qu'elle leur en fit, & conſiderant d'ailleurs qu'il étoit bien dificile de forcer ſon cœur, le lui promirent. Le Galand voyant une infinité d obſtacles qui avoient traverſé ſes amours, crut de bonne foi que le Diable s'en mêloit, & prit enfin la reſolution de ſe retirer, & de ne la plus voir. On peut juger des aplaudiſſemens que je donno's moi-même à la gloire que je m'étois aquiſe dans bette expedition. Je fus dans la ſuite l'Amant favori, & le paiſible poſſeſſeur de toute la tendreſſe de cette Demoiſelle; lui ayant fait le recit de tous les artifices dont je m'étois ſervi pour la dégager d'un ſi mauvais pas, elle ne me regardoit plus que par admiration, & tout le reproche qu'elle me faiſoit, c'étoit de me dire agreablement que par le larcin des Bijoux, je lui avois en même tems derobé ſon cœur.

Venons à la Campagne de 1692. que nous appellerons la Campagne du Dauphiné par l'Irruption que l'on fit dans cette Province, & qui fut en même tems celle qui fit le plus de peur à la France durant le cours de cette Guerre. Les Alliez ayant fait attention au peu de progrés, que les Armes du Duc de Savoye avoient fait la Campagne precedente, par la meſintelligence qui avoit regné entre les Generaux & parmi les Troupes, tâcherent d'y remedier autant qu'il fut poſſible. Pour encourager ce Prince, ils ne le laiſſerent manquer

de

de rien, afin que d'une part il rejettât toutes les grandes offres que la Cour de France lui faisoit, pour le détacher de l'Alliance, & que d'un autre il fut plus en état de se faire rédouter. Aprés avoir travaillé sur ce projet, on tâcha à le persuader qu'il étoit absolument nécessaire qu'il entrât en France; il se voïoit pour lors à la tête d'une Armée florissante de prés de cinquante mille hommes. Comme c'étoit un beau dessein tous les Géneraux se rendirent à Milan, & l'on y tint un grand Conseil de Guerre en présence de S.A. R. de Savoye, où toutes choses furent reglées pour cette grande expedition. La Cour de France attentive à toutes les démarches de ce Prince, n'oublia rien pour parer un coup qui lui alloit étre funeste, & qui dérangeoit en même tems le plan qu'elle avoit formé, pour porter le fort de la Guerre en Flandre, où le Roi devoit faire la Campagne, en personne. Pour détourner, Son A. R. de cette entreprise cette Cour renouvella ses instances, & lui fit faire par Mr. de Chanlai les plus belles offres du monde, si elle étoit d'humeur à se détacher de ses Alliez. Mais quoi qu'elle parut avoir quelque penchant à les écouter, les grandes obligations qu'elle avoit à l'Empereur, & aux autres Princes de la Ligue, la portérent à ne point donner les mains à une négociation qui auroit terni sa gloire. Ce Prince aima donc mieux hazarder encore quelques Cam-

pagnes, pour voir le tour que les affaires prendroient, & quoi qu'il parut déja dégoûté de la guerre, il se réserva pour lors à prendre son parti dans un autre tems. Le peu de réüssite, qu'eurent les tentatives de Mr. de Chanlai, porterent la Cour de France à mettre d'autres moïens en usage pour rendre le Duc de Savoïe odieux à tous les Princes d'Italie. Elle fit paroitre un Manifeste, où on lui attribuoit, *d'être l'unique Auteur de tous les malheurs de la guerre. Que la principale intention du Roi n'avoit été que de rétablir en Italie le calme que les Alliez y avoient interrompu; que pour faciliter un si génereux dessein, Sa Majesté avoit offert au Duc de Savoye la restitution de toutes les Places qu'elle lui avoit prises depuis qu'il étoit entré en Alliance avec ses Ennemis; qu'à la persuasion de l'Empereur & des Alliez, le Duc avoit rejetté des offres si avantageuses; & qu'ainsi l'Italie alloit indubitablement être exposée encore long-tems au malheurs d'une Guerre, dont les succès incertains ne pouvoient manquer de causer sa derniere ruine; Qu'au reste l'Empereur n'avoit point d'autre dessein que celui de désoler l'Italie, & de s'en rendre insensiblement le maitre, sous le specieux pretexte de secourir un Prince opprimé, & qui étoit déja plus qu'à demi ruiné.* Aprés cela on faisoit un tableau afreux des violences, &

dès excès que les Troupes Imperiales avoient commis, dans les quartiers d'hyver qu'on leur avoit donné dans le Montferrat & ailleurs ; on exageroit les sommes immenses qu'on avoit tirées des Princes Italiens par les contributions : Enfin à travers toutes ces disgraces, on faisoit l'éloge des soins que le Roi s'étoit donné pour en arrêter le cours. Le Duc de Savoye répondit, *que s'il avoit été obligé avec ses Alliez à prendre les armes ; la Couronne de France en avoit été la cause ; que c'étoit à elle qu'on devoit imputer tous les malheurs dont l'Italie étoit menacée, & qu'enfin les affaires étoient sur un tel pié, que sans l'avis, & le consentement des Alliez S. A. R. ne pouvoit rien conclure.* Les Manifestes ne furent pas les seuls endroits que la Cour de France chercha au Duc de Savoïe pour le rendre odieux, & lui attirer sur les bras tous les Princes d'Italie; elle envoïa Mr. de Rebenac dans les Cours de ces Princes pour les engager dans une Ligue, qui auroit été funeste à S. A. R. & à ses Alliez, si l'impuissance de plusieurs de ces Princes qu'on solicitoit pour y entrer, ne l'avoit détournée. Les Ducs de Parme, de Modene, & de Mantoüe étoient de ce nombre ; ils auroient eu de la bonne volonté pour faire tout au gré de la France, mais les forces leur manquoient. Le Pape qui avoit eu toute sa vie les inclina-

tions Françoises, auroit pû être le Chef de cette Ligue; & s'il avoit dépendu de l'éloquence de Mr.de Rebenac, car il lui fit des Harangues qui charment encore quand on les lit, Sa Sainteté auroit été bien tôt ébranlée; mais la crainte retenoit le Saint Pére; sur tout quand il vid que la Republique de Venise, & le Grand Duc de Toscane n'y vouloient point entrer. Enfin la Campagne commença, les Vaudois en firent l'ouverture. Ce peuple intrépide, étant sorti de la Vallée de Lucerne, passa à travers des montagnes presque inaccessibles, & il entra ensuite dans le Vivarêts où il fit de grands ravages, & remporta un butin très considerable; après cela, il fit une course dans la Vallée de Quieras qui lui fut trés-avantageuse. Ce prelude fut suivi de la marche de toute l'Armée vers la fin du mois de Juillet; si on en excepte quelques troupes qui furent laissées au Blocus de Cazal sous la conduite du Marquis de Pianeze, & à celui de Pignerol sous le commandement du General Palfi. Le Marechal de Catinat s'attendoit qu'on feroit le siége de Pignerol, parce que cette Forteresse tenoit en bride toute la Savoye, & le Piémont; mais il fut fort surpris quand il vid qu'on prenoit la route des montagnes pour entrer en Dauphiné. Comme ce Géneral étoit rempli de bonne opinion, sur la réputation qu'il s'étoit aquise

dans les Campagnes, qu'il avoit faites en Italie, il se flatoit qu'il auroit le plaisir de voir échouer les desseins des Alliez ; dans cette confiance il fit faire un compliment au Prince de Commerci digne de remarque. Il fit dire à ce Prince, [qu'ayant été informé que les Alliez vouloient aller en France, il leur faisoit offrir ses services, & en même tems qu'il leur souhaitoit un heureux voyage] Ce General s'imaginoit apparamment, que la France étoit impenetrable de ce côté-là, cependant il fut trompé comme l'experience l'a fait voir ; & comme il n'avoit que très peu de troupes, pour s'y opposer ; je crois qu'il ne s'est jamais vû dans un pareil embarras. Enfin l'Armée des Alliez parut devant Guillestre, qui est une petite Place sur la Durance. La Guarnison qui n'étoit composée que de quelques Irlandois, se rendit à discrétion. Delà on passa outre, & le Duc de Savoye fit un Détachement pour aller investir Ambrun qui est à trois lieuës de Guillestre. Je me trouvois parmi les Troupes de ce Détachement, en allant le long de la Durance, les gens du Pays nous firent remarquer un endroit entre Guillestre & St. Clement qui est un Village à deux heures de là, où il s'étoit commis depuis peu un Assassinat, qui est digne de remarque. Mais pour ne point interrompre le cours de nôtre marche, & de nos expéditions, je reserve à en faire le recit sur la fin de cette Campagne,

& je me persuade qu'il ne déplaira pas. Mr. de Larray qui campoit aux environs d'Ambrun avec un petit Camp volant se jetta dans cette Place à nôtre aproche, cela obligea S. A. R. à en faire le siége d'abord que toute l'Armée des Alliez fut arrivée. On somma Mr. de Larray de se rendre, & on lui fit savoir, que s'il le refusoit on ne lui feroit aucun quartier. Ce General répondit avec beaucoup de fierté qu'il avoit résolu de se défendre jusques à l'extrémité. Le Duc de Savoye se voyant obligé à attaquer cette Place avec toutes ses Troupes, envoya ordre au Duc de Schomberg qui commandoit un Corps séparé de Vaudois, & de Religionaires avec lequel il vouloit forcer le Château de Quieras, qui s'opiniâtroit à la defense, de le venir joindre incessamment, afin qu'ayant uni toutes ses forces, il pût après le siége d'Ambrun penetrer plus avant dans le Royaume. Cette Ville est Métropole des Alpes Maritimes, & a un Archevêché. On ouvrit la Tranchée le sixiéme d'Août en deux endroits diférent, les Aproches furent poussées avec tant de dilige ce, par la présence de S. A R. qui passoit les nuits dans la Tranchée avec les autres Generaux, que deux jours aprés on se trouva au pié de la Contrescarpe, malgré le feu continuel que faisoient les Ennemis. Le Prince de Commerci y fut blessé au visage d'un coup de Mousquet, & le Marquis de St. Michel

y fut blessé à mort. Le Duc de Schomberg étant arrivée on pressa le siége avec plus d'ardeur. On attaqua une Demi lune, qui fut défenduë avec beaucoup de courage & des fermeté. Le Comte de Lognasco Neveu du Marquis de Parelle, le General de las Torres, & Mr. du Quesne y furent dangereusement blessez ; cependant le gros Canon n'étant pas arrivé on n'étoit point encore en état de donner l'Assaut à cette Demi lune. Les Assiégez firent pour lors trois vigoureuses sorties, qui coûtérent bien du monde aux Alliez, & une partie de leurs aproches furent applanies; mais d'abord que le Canon commença à tirer, le Marquis de Larray fit battre la chamade, & demanda à capituler.

Après la prise d'Ambrun, j'entrai dans cette Ville avec quelques Officiers de mes Amis pour nous rafraîchir, & nous délasser des fatiques que nous avions soufertes pendant le siége, quoi qu'il n'eut pas été de longue durée. Nous visitâmes d'abord l'Archevêché qui est un très beau Bâtiment. On y voyoit un Séminaire où les jeunes Ecclésiastiques venoient étudier la Théologie, & la Controverse, pour se rendre habiles à la conversion des Protestans de cette Province suivant les ordres de la Cour. Le Roi qui faisoit pour lors toutes ses delices de n'avoir qu'une Religion dans son Royaume, avoit ordonné que ces jeunes Prêtres prêcheroient dans les Carre-

fours de la Ville fur les matiéres qui avoient donné lieu à la féparation des Proteftans. Nous nous premenâmes dans les Jardins de l'Archevêché qui font fur un Rocher d'une hauteur prodigieufe il n'y a rien de fi beau que la vûë des Payfages qu'on découvre de cet endroit, le long de la Durance qui coule dans une Plaine ornée de Prairies, & de beaux Jardins. Les Peintres qui étudient les beautez de la nature pour embelir leurs Tableaux, ne fauroient choifir de plus beaux Originaux De là nous allâmes au Couvent des Peres Jéfuites, dont le Collége eft affez beau pour un Pays de Montagues, & auffi ingrat que l'eft celui-là. Mais comme ces Meffieurs font de rufez politiques, ils ont toûjours foin de chercher ce qu'il y a de meilleur, quand même ils fe trouveroient dans les deferts de l'Arabie. La Ville ayant été obligée d'accorder quarante mille livres de contribution aux Alliez, ce fut aux R. Peres à les chercher, mais ils ne furent pas long-tems pour les trouver. En nous promenant vers les Capucins le long du Rocher fur lequel Ambrun eft bâti on nous fit remarquer l'endroit par où une Demoifelle de la premiére qualité s'étoit depuis peu précipitée, par un coup de defefpoir au fujet de la perte de fon Amant; il eft d'une hauteur fi prodigieufe, qu'on perd l'efprit en regardant du haut en bas. Cette Demoifelle, nous dit-on, paffoit

pour la premiéres Beauté du Pays, un Capitaine de Dragons du Regiment de la Lande en étant devenu amoureux à la folie, trouva le secret de s'en faire aimer. L'Amour & la fidelité regnerent pendant quelque tems entre ces deux Amans ; mais ils furent troublez par une revolution assez ordinaire dans ces sortes de commerces. Cette Demoiselle se trouvant enceinte, solicita son Amant à l'épouser, celui ci qui étoit un volage, & qui cherchoit à faire l'amour en homme de guerre sans engagement, fit tout au monde pour détourner une chose qui le menaçoit de la perte de sa liberté. Cependant quelqu'aversion qu'il eut naturellement pour le mariage, il se laissa enfin attendrir par les larmes que versoit une personne qu'il aimoit; il promit de l'épouser, mais il ne tint point sa parole ; cette Demoiselle à bon compte accouche d'un fils, & réytére ses pressantes solicitations auprès de son Amant parjure ; celui ci pour se délivrer d'un embarras, qui lui causoit de grandes inquiétudes, part & l'abandonne. Cette Demoiselle se voyant deshonorée, & abandonné par son infidéle Amant, entre dans un tel desespoir, qu'un jour elle prit ses plus beaux habits, & se para ni plus ni moins, que si ç'avoit été le jour de ses Nôces ; à onze heures de nuit elle se rend chez la Nourice où étoit son Enfant, & après lui avoir donné mille tendres baisers, qui devoient être les

derniers de sa vie, elle revint chez elle ; là elle se desabille & prend le plus beaux Linge qu'elle eut, elle sort vers la minuit en chemise de chez elle, court avec une vitesse inconcevable à travers d'une Plaine jusqu'au bord du rocher, & se precipite du haut en bas, triste & afreux spectacle de la vie humaine ! Comme c'étoit le tems de la moisson, les ouvriers qui couchoient sur ce Rocher pour battre le bled, voyant passer une personne avec tant de rapidité à une telle heure, & dans un tel état, la prirent pour un phantôme ; mais le jour étant venu ce fut un autre espectacle. On trouva le corps de cette infortunée étendu au bas du précipice, & percé de mille coups. On laissa à Ambrun pour Gouverneur Mr. de Montbrun avec quatre Regimens d Infanterie, dans le dessein de marcher avec toute l'Armée vers Gap qui étoit une assez jolie Ville sur la Frontiere de Provence. Le Commandement de l'Arvantgarde ayant été donné au Prince Eugene, il fut détaché pour prendre le devant. D'abord qu'il se presenta devant cette Ville, on lui en apporta les Clefs, & tout le Païs fut mis à contribution Mais les divisions qui commencerent à regner parmi les Generaux, & le tems que l'on perdit à prendre des Conseils, troublerent tous ces heureux commencemens, & furent funestes à toutes les entreprises qui furent formées depuis. Son Altesse Roya-

le ayant été informée que les Ennemis s'assembloient aux environs de Briançon, & du côté de Gap, on tint Conseil pour deliberer, si l'Armée iroit vers cette premiere Place; ou si elle continueroit sa marche vers Gap. Catinat s'étant emparé de tous les passages, on ne pouvoit conduire la grosse Artillerie du côté de Briançon, cette dificulté fit prendre l'autre parti. Neanmoins on détacha le Marquis de Léganez, & le Comte de Rabutin avec des detachemens pour retourner à Guillestre afin de conserver ce passage. Cela étant fait l'Armée passa la Durance sur un Pont qu on y fit jetter. Le Prince Eugene s'avança à deux lieuës de là pour reconnoitre un Corps de quelques mille chevaux ennemis, & le lendemain toute l'Armée des Alliez continua sa marche du côté de Savines; A l'aproche de l'Avangarde les François se retirerent. Cependant Son A. R. ayant été surprise d'une fievre violente, elle fut contrainte de garder le lit le lendemain,& même de se faire porter en litiere à Savines. La maladie inopinée de ce Prince aporta beaucoup de confusion dans l'Armée. Le General de Caprara fut cependant detaché pour aller reconnoître l'Armée Francoise, qui campoit proche de Charges, où elle faisoit mine de se vouloir opposer à nôtre passage. Le Marquis de Parelle ayant été aussi détaché s'empara du Château de Pontis, qui se trouve de l'au-

tre côté de la Durance. Le 29. du même mois, à deux heures aprés minuit l'Armée décampa prenant sa marche vers Charges, cependant la maladie de S. A. R. continuant toûjours, ce Prince ne voulut jamais s'arrêter, ce qui faisoit de grandes peines, & causoit beaucoup d'inquietude aux autres Generaux, & malgré que l'on en eut, il voulut toûjours suivre l'Armée, en se faisant porter en Litiere. Les Ennemis se trouvant dans un Camp avantageux, nous firent croire qu'ils vouloient disputer le passage à nôtre Armée ; nous voyant donc sur le point d'un combat, l'on envoya derriére tout le bagage, & l'on marcha en bataille ; mais à peine fûmes nous arrivez sur les hauteurs de Charges, que les François decamperent avec pricipitation, n'ayant laissé que quelques Escadrons, pour couvrir leur marche, qui prirent tout de même la fuite à nôtre aproche; quelques Regimens de Dragons furent detachez de nôtre Armée pour aller à leur poursuite ; mais un marais favorisa leur retraite, & les Dragons ne pûrent les joindre. Nous arrivâmes enfin à Gap que les habitans avoient abandonné ; on reduisit cette Ville en cendres aprés l'avoir pillee. L'ardeur de la fiévre qu'avoit S.A.R. ayans augmenté, au lieu de diminuer, elle fut contrainte de rester à Charges où les Medecins jugerent à propos de la faire saigner. Pour lors les Generaux ayant fait

con-

connoître à ce Prince, que dans l'état où il se trouvoit, sa presence embarrassoit extremement l'Armée, ils le persuadérent enfin de se faire porter à Ambrun, où les marques de la petite vérole commencérent à se manifester. D'abord que Madame la Duchesse apprit la maladie du Prince son Epoux, elle se rendit auprès de lui à Ambrun, de sorte que sa présence & les soins qu'elle prit contribuérent beaucoup au rétablissement de sa santé. Pendant tous ces mouvemens Monsieur de Catinat s'étant joint à Monsieur de Bachivilliers, donnoit tous ses soins pour tâcher de s'emparer des passages par où nôtre Armée pouvoit aller à Grenoble, & de là penetrer jusques au cœur de la France. Les Imperiaux brûloient d'ardeur de se signaler dans une si belle carriére, le desir de se vanger de tous les maux que les François leur avoient fait, les animoit ; mais les divisions & la mesintelligence ayant recommencé à regner dans nôtre Armée, tous les projets qu'on avoit formez s'évanouïrent, & l'on se retira tout à coup du Pays sans qu'on en sût la veritable raison. Les Espagnols commencérent la desunion, ils refusérent de rester plus long tems à l'Armée, & ne voulurent point non plus garder davantage le poste de Guillestre. On mit en usage tout ce qu'on crût être capable de les faire changer de résolution. Comme le Prince Eugene s'étoit aquis l'estime gene-

rale de toutes les Troupes, & qu'effectivement les Espagnols l'aimoient beaucoup, il fut prié de se rendre à leur Camp pour tâcher par sa presence à remédier à tous ces desordres. Le Marquis de Léganez qui les commandoit, lui fit toutes les honnêtetez imaginables, & entra même dans ses sentimens; mais les Troupes s'étant mises en tête de retourner dans leur Patrie, les Generaux n'en furent plus les maîtres; A travers tous ces demêlez. Le General de Caprara ayant pris poste près de St. Bonnet tira de tout le Païs d'alentour quelques contributions. Les peuples pour se garantir du ravage, & du pillage accouroient pour les païer. Cet exemple fait voir que si les Alliez avoient penetré plus avant dans le Païs, ils en seroient revenus chargez de Richesses, & auroient fait une des plus belles Campagnes, qui se soit faite depuis long-tems.

Aïant donc été résolu dans un Conseil de Guerre de finir la Campagne, & de se retirer, on ne songea plus qu'à ruiner le Païs qu'on abandonnoit. On ne vid plus que le feu & le pillage de tous côtez, à moins qu'on ne païât les contributions qu'on demandoit. Près de quarante Châteaux, Bourgs, Villes, ou Villages, furent réduits en cendres, & rien ne fut épargné, pas même les Couvens & les Eglises. Le beau Château de Tallard, dont Mr. le Maréchal de Tallard, porte le nom,

lequel on voïoit sur une éminence, au bout d'une vaste Plaine, lors que nôtre Armée marchoit vers Gap, eut le même sort. Je me trouvai parmi les Troupes, qui le réduisirent en cendres, & je m'étonnois qu'on ne respectât point un Château, qui appartenoit à un Géneral, qui étoit pour lors si avant dans la faveur de la Cour. Ce Maréchal en fut si vivement touché, qu'il en donna des marques de son ressentiment l'année suivante, après la Bataille d'Orbassan : car attribuant tous les chagrins qu'on lui avoit faits au Duc de Savoïe qui commandoit l'Armée en Chef, quoi que ce Prince fut porté à faire la Guerre avec plus de modération, il fit mettre le feu à la Vénerie, la plus belle des Maisons de plaisance de Son A. R. Cela étant fait l'Armée chargée de dépoüilles, & de butin ; & le Duc de Savoïe encore malade, on reprit le chemin des Monts, & on abandonna le Dauphiné. Mr. de Catinat atentif à cette marche auroit souhaité avec ardeur de donner sur l'Arriéregarde ; mais la dificulté des chemins, & le bon ordre que nos Géneraux y avoient mis l'en empécherent. D'abord que l'Armée fut arrivée en Piémont, on ne songea plus qu'au Quartiers d'hyver. Les Imperiaux, comme les plus éloignez de l'Italie, où ils devoient prendre le leur, partirent les premiers, & furent suivis des Espagnols; de sorte qu'avant la fin du mois d'Octobre toutes les Trou-

donnoient ; ses Ambassadeurs dans les Cours d'Italie, aussi bien que son General Mr. de Catinat avoient reçû le plan sur lequel ils se devoient régler à la mort prochaine de ce Prince Suivant les ordres qu'on leur avoit envoyé, ils devoient porter les esprits à la Paix afin qu'elle pût se conclurre immediatement après. Comme la Cour de France prévoyoit, que soit que Madame Royale accouchât d'un Prince, ou soit que la succession échût au jeune Prince de Carignan, la Régence tomberoit sans doute au Prince Eugéne, qui étoit entiérement dévoué à la Maison d'Autriche ; elle enveya des ordres à ses Ministres pour mettre tout en usage, afin que le Roi T. C. parût avoir disposé de la Regence en faveur du Prince Eugéne, dans la vûë d'atirer par des bienfaits, ce Prince dans ses intérêts. Mais ce qu'ils y a de plus remarquable dans toutes ces circonstances, c'est que le Roi T. C. étoit si prevenu sur la mort de Son Altesse Royale, qu'on commençoit déja à la Cour de France à régler la maniére dont on prendroit le deuil. Le Roi Monseigneur le Dauphin, le Duc d'Orleans, & les Enfans de France le devoient porter pendant six semaines; mais le Duc de Chartres, & Mademoiselle sa Sœur, comme plus proches parens de Madame Royale de Savoye, le devoient porter pendant un an. Ces bruits étoient devenus si publics à Paris, que les Marchands commençoient à

fe pourvoir de tout ce qui étoit nécessaire pour un si grand deuil. La Cour de France n'a jamais été si trompée qu'elle le fut par le rétablissement de la santé de Son A. R. cela l'engagea à prendre une autre route pour l'attirer dans ses intérêts. Des remarques que je viens de faire sur la Cour de France au sujet de la maladie du Duc de Savoye, je passe aux raisons que la Cour de Savoye publia dans le monde, pour se disculper du peu de progès que l'on fit cette Campagne. Comme tous les Princes, aussi bien que les autres hommes ont leurs amis, & leurs ennemis, il y en avoit parmi ces derniers qui publioient hautement que la maladie de S. A. R avoit été purement politique, & que ce n'avoit été qu'un tour d'esprit dont elle s'étoit servie pour complaire à la France en faisant sortir du Royaume les Troupes des Aliez. Pour soûtenir ce raisonnement, ils disoient, que si ce Prince avoit été véritablement attaqué que la petite Vérole, on ne l'auroit point vut entiérement guéri dans l'espece de huit jours, ce qui étoit, disoient ils, contre les régles & l'usage de la Medecine. On avoit d'ailleurs, disoit on, des preuves convainquantes des intelligences entre la Cour de Savoye, & de celle de France, qui faisoient croire qu'elles agissoient de concert pour tromper les Alliez. Mais s'il faut dire la vérité on faisoit injustice à ce Prin-

ce de le soubçonner pour lors capable d'une telle conduite, outre que ce ne fut qu'après la bataille d'Orbassan, comme nous le verrons dans la Campagne suivante, qu'il commença à entrer dans des engagemens avec la France, on doit faire atention sur la Fiévre qui fut une suite de sa maladie, qui le retint long tems au lit, & qui au raport des Medecins faillit lui faire perdre la vie, ce qui justifie assez, ce me semble, la droiture de ses intentions & de sa conduite. Aussi la Cour de Savoye, pour éfacer de l'esprit des Peuples toutes ces mauvaises impressions, se plaignit à son tour, en prémier lieu de ce que la Flote d'Espagne n'avoit fait aucune entreprises pour s'aprocher des côtes de Provence, pour mettre tout le Pays en allarme, comme elle l'avoit promis, ce qui fut cause que le Comte de Grignan qui commandoit les Troupes destinées à la garde des côtes, s'en éloigna voyant qu'il n'y avoit rien à craindre, & s'alla poster dans les endroits par où l'on pouvoit passer de Dauphiné en Provence. S. A. R. se plaignoit d'ailleurs du peu de respect que les Espagnols, qui se trouvoient dans l'Armée, avoient eu pour ses ordres. Elle leur reprochoit le refus qu'ils firent, sous prétexte que l'on n'avoit point de retraite de penetrer en France aussi avant qu'il auroit été possible ce qui avoit été agréé de tous les autres Generaux, mais quand on en cherchoit la véritable

raiſon, c'eſt qu'on n'avoit point voulu permettre qu'ils volaſſent, & qu'ils pillaſſent comme bon leur ſembloit; & comme ils commencérent la diviſion, ce fut auſſi par là que toutes les entrepriſes échouérent. La Cour de Savoye avançoit encore pour ſe juſtifier, la maladie inopiné de Son A. R. ce qui avoit empéché ce Prince de paroitre à la téte de l'Armée, pour l'encourager & la faire agir comme il l'auroit ſouhaité. Enfin outre ce que je viens de dire, on attribuoit tous les mauvais ſuccès de cette Campagne à la vigilence, & à l'activité de Monſieur de Catinat, qui avoit mis ſi bon ordre à tout, qu'il étoit abſolument impoſſible de penetrer plus avant dans le Royaume, témoin la conduite qu'il avoit tenuë auprès de Briançon, où il s'étoit ſi bien poſté avec le peu de troupes qu'il avoit qu'on n'auroit oſé hazarder de l'ataquer.

Je finirai cette Campagne par quelques Remarques. Lors que j'étois à Paris j'avois toujours eu la curioſité de voir le Dauphiné qui paſſoit pour lors pour une des plus belles Provincesde France mais la Guerre l a renduë ſi méconnoiſſable qu'elle n'eſt plus aujourd'hui ce qu'elle a été autrefois. Cette inclination s'accordoit avec celle que j'avois de voir l'Italie, comme je l'ai dit dans le commencement de ces Mémoires, & comme cette Province ſe trouve ſur la Frontiere je faiſois état

de la parcourir à mon retour d'Italie. La Guerre sans y songer me procura cet avantage ; & lors que nous entrâmes en Dauphiné avec l'Armée des Alliez, je me persuadois qu'on poufferoit les Conquêtes si avant que nous y ferions pour long-tems. Je me flatois pour lors de me dérober durant le quatier d'hyver pour voir tout ce qu'il y avoit de plus remarquable dans cette Province, & sur tout ce que l'on nomme les sept Merveilles du Dauphiné, j'avois tant entendu parler de [la Tour sans venin, de la Montagne inaccessible, de la Fontaine ardente, des Caves de Sassenage, des Pierres précieuses de la Montagne de Sassenage, de la Manne de Briançon, & de la Grotte de Nôtre Dame de la Balme,] que j'étois curieux de voir toutes ces belles choses ; mais le peu de séjour que nous y fîmes me priva de ce plaisir. Tout ce que je remarquai c'est que le Peuple en general y est fort civil & affable aux Etrangers, cette civilité va même jusques aux laboureurs qui quittent leur charue, pour montrer le chemin aux voyageurs qui se sont égarez, ce qu'on ne voit guere dans les autres Provinces de France ; les Peuples y aiment le Roi à peu près comme les Savoyards aiment leur Prince. Cette Province a une prérogative qui lui fait beaucoup d'honneur, qui est de voir porter son nom au Fils aîné de France, & présomprif Héritier de la Couronne. Elle vient de ce qu'Hu-

bert II. Prince Souverain du Dauphiné, n'ayant qu'un fils unique, qui étoit encore fort jeune, le prit un jour lors qu'il étoit dans son Château de Vienne entre ses bras pour jouër & badiner avec lui en faisant semblant de le vouloir jetter par la fenêtre, Cet enfant qui étoit fort vif, ayant glissé de ses mains tomba dans le Rhône, & fut enséveli dans les ondes de ce Fleuve. l'extréme déplaisir qu'il eut d'une perte si sensible, le porta pour lors à faire une donation de la Province de Dauphiné à Philippe de Valois Roi de France en 1349. à condition que les prémiers nez des Rois de France seroient appellez Dauphins pour toûjours.

Nous nous flations que l'Armée se seroit avancée jusqu'à Grenoble Capitale de la Province. Je me serois fait un plaisir de voir cette Ville, où l'on dit qu'il y a de très beau monde, que le Parlement qui est un des plus celebres du Royaume après celui de Paris, y attire de toutes parts. J'apris qu'il y a beaucoup de politesse parmi les Dames & les gens de qualité, ce qui fait que beaucoup d'Etrangers y viennent passer les hyvers. Les Suisses sur tout qui sont naturellement grossiers, les Génevois, & les Lionnois y envoyent leurs enfans pour les polir, & leur aprendre à vivre, & comme tout y est à beaucoup meilleur marché qu'à Paris, Grenoble leur épargne de grandes dépenses, & leur tient

lieu d'un petit Paris. Ceux de Lion ne s'occupent qu'au négoce, Quand un Lionnois vient à Grénoble l'esprit rempli de son commerce, on le regarde à peu près comme on fait à Paris les Etrangers que la curiosité y amene, c'est à dire comme des gens qui n'ayant jamais vû le monde y paroissent comme tombez des nues. Vous y avez le Palais du Duc de l'Ediguiéres qui est un superbe Bâtiment, le Jardin qui est à l'entrée est l'azile de tout le beau monde qui s'y va promener en Eté depuis les neuf heures du soir jusques après minuit pour prendre le frais, c'est là où les Fils des Conseillers au Parlement, les jeunes Avocats, & sur tout les jeunes Abbez, qu'on y voit en assez bon nombre donnent des Rendez vous à leurs Maitresses, celle-ci qui voulent toûjours passer pour prudes, malgré la médisance du siécle, y paroissent le masque au visage, & se déguisent si bien qu'on ne sauroit les reconnoitre, à moins que ce ne soit à leur air, & à leur taille. Quand on est fort avant dans la nuit, & qu'on est fatigue de la promenade & de faire l'amour, on fait venir de toute sorte de liqueurs rafraichissantes qui vous sont apportées par les Italiens qui ont leurs boutiques à la Porte de ce Jardin. Il se passe peu de soirée, qu'il n'y ait toûjours quelqu'Amant, qui régale sa Maitresse de quelque Concert, ou de quelque Serenade jouée par une Bande de

Violons, des plus habiles Muſiciens. Vous avez encore à Grenoble une autre Promenade, qui n'eſt guére moins agréable, & moins fréquentée, que celle du Jardin de Mr. le Duc, c'eſt le long de l'Iſére, qui paſſe à travers cette Ville, & dont les Eaux coulent avec beaucoup de tranquilité dans cet endroit. Quand les grandes chaleurs de l'Eté regnent, cette Promenade eſt pour lors la plus à la mode, à cauſe de l'air frais qu'on y reſpire Ceux qui ſe promenent en Caroſſe vont au Cours au de là de la porte de France. Un des Officiers de nôtre Regiment qui avoit fait quelque ſéjour à Grenoble me fit le recit d une choſe tout à fait ſurprenante & qu'il avoit vûë de ſes propres yeux. Un Conſeiller avec trois Dames s'étant allé un jour promener en Caroſſe au Cours, comme ils en revenoient les chevaux prirent le mords aux dents, & le cocher faiſant de ſon mieux pour les arrêter, tomba enfin à travers les rouës; les chevaux n'ayant plus de maitre commencérent à courir avec tant de viteſſe, que lors qu'ils furent arrivez ſur un Pont à pluſieurs Arcades qu'on avoit commencé à bâtir ſur l'Iſére ils ſe precipiterent du haut en bas. Il arriva par un eſpece de prodige, qu'un Bateau plat paſſant pour lors ſous une Arcade les chevaux & le Caroſſe tomberent pêle mêle dedans; ce qui ſauva la vie au Conſeiller & aux Dames qui étoient avec lui. Cependant cette chute, qui fut très

heureuſe

heureuse à un égard, eut de facheuses suites. Le Conseiller eut un bras cassé, une des Dames en eut une fausse couche, & une autre, se voulant faire saigner à son arrivée au logis, expira entre les mains du Chirurgien, de sorte que ces quatre personnes il n'y en eut qu'une qui conserva sa santé. Nos Dragons auroient été ravis d'aller visiter la grande Chartreuse qui est aux environs de Grenoble, quoi qu'on represente ce lieu comme un affreux Desert, cela ne les en auroit point degoûtez; Ces bons Peres auroient été assurément surpris de les voir. On dit qu'ils ont des apartemens differens, où tous ceux qui les viennent visiter de quelque Pays qu'ils soient sont logez splendidement. On voit écrit en Lettres d'or à l'entrée de ces apatemens le nom de chaque Nation; vous y étes pendant trois jours régalé en Prince de toute sorte de mets, & on y boit les vins les plus délicieux du Royaume, quoi qu'il n'y croisse que des ronces, & des sapins. Comme parmi nos Dragons il y en avoit de différentes Nations c'étoit justement là leur affaire, & on les y auroit placez sans confusion, & sans desordre. Rien n'auroit été si charmant pour nous & pour eux, qu'un pareil quartier d'hyver, si Mr. de Catinat nous avoit laissé faire.

L'Evéque de Grenoble Mr. le Camus élé depuis à la Pourpre, faisoit pour lors l'admiration des beaux Esprits. Pen-

dant le Carême, il prêchoit tous les jours avec tant de ferveur, & d'éloquence, qu'on ne pouvoit comprendre comment il pouvoit remplir une Chaire avec tant de facilité occupé d'ailleurs, comme il l'étoit à ses autres fonctions Pastorales. La Chaire de ce celebre Cardinal, étoit si suivie, qu'on avoit toutes les peines du monde pour trouver place dans l'Eglise. Il étoit si grand ennemi des Livres qui traitent de la superstition, de la Magie, ou des autres sciences secrétes, qu'il depensoit des sommes très considérables pour les faire acheter par tout où il s'en trouvoit, pour avoir la satisfaction de les brûler. On lui a vû donner jusques à trente louys pour un Agripa, & cinquante pour une Clavicule de Salomon; aussi la plûpart des curieux, les faisant venir des Pays Etrangers, où l'on les achetoit à bon marché, faisoient un espece de commerce de les revendre très chérement à cette Eminence: plusieurs Abbez libertins étoient de ce nombre, & se servoient de quelques Religieux pour les faire porter au Cardinal en lui disant qu'ils avoient eu le moyen de les tirer des mains de quelques Etrangers, qui ayant besoin d'argent, étoient bien aise de s'en défaire. Mr. le Camus après avoir loué leur zéle, leur faisoit donner l'argent qu'ils demandoient, moyennant quoi on lui apportoit les livres. Après avoir vû les qualitez Eminentes de Mr. le Camus, si j'en dois

croire un Officier Protestant de mes intimes amis, & qui étoit fort aimé du Duc de Schomberg, cette Eminence avoit un zéle tres-grand pour sa Religion, témoin l'histoire qu'il me fit, & dont je ferai le recit : Je veux dire par là, ou qu'il faloit que les débauches, auxquelle ce Cardinal s'étoit abandonné pendant sa jeunesse, & dont il prétendoit de faire par là penitence, ou le desir qu'il avoit de complaire au Roi, le portassent à faire ce qu'il fit, contre une personne de mérite qui n'étoit pas de sa Religion. Quand je parle ainsi je ne prétens point d'embrasser aucun parti ; quoi que je fasse profession de la méme créance que Mr. le Camus, j'ai toûjours fait gloire de rendre justice à la verité. Voici le fait. Dans le tems que le Roi T. C fit publier la révocation de l'Edit de Nantes, il y avoit à Grenoble parmi les Reformez un celeble Prédicateur, lequel se nommoit Railli ; il étoit bel homme, éloquent & agréable en chaire. Il ne préchoit jamais qu'il n'y eut dans son Auditoire, des Jésuites, des Peres de l'Oratoire, ou quelques autres Religieux des plus celebres dans tous les Ordres ; les uns y étoient attirez par les charmes de son éloquence, & les autres y venoient pour entendre les matiéres de Controverse. Mr. le Camus voïant que ce Ministre étoit un grand obstacle aux desseins du Roi qui n'avoit rien tant à cœur que de faire changer les Réformez

de Religion, forma le dessein de le perdre; pour cet effet il lui suscita une affaire des plus délicates, & des plus épineuses. Ce Railli voyoit le beau monde, & étoit bien venu auprès des Dames; comme il étoit bien fait de sa personne, agréable dans la Conversation, & beau parleur, outre les autres belles qualitez qu'il avoit pour la Chaire, cela le faisoit aimer de tout le monde Il n'y a rien là qui ne soit naturel, nous avons parmi nous des Savans & des habiles Prédicateurs qui quoi que Religieux frequente aussi bien les Dames, que le pouvoit faire Mr. Railli; si c'est une foiblesse, le défunt Archevéque de Paris, M. de Harlai, qui a tant fait parler de lui, le Pere la Chaize, le Pere Bourdalou, & plusieurs autres grands personnages, ne parloient ils pas aux Dames? quoi qu'il en soit Mr. le Camus prit occasion de le faire passer pour libertin & galand. Pour cet effet on trouva le secret de gagner une servante, qui servoit une Demoiselle chez qui Mr. Railli alloit souvent, & on publia dans le monde qu'il avoit eu des commerces illicites avec cette servante. Pour joüer cette scéne avec plus d'éclat, on prit le tems que Mr. Railli étoit absent de Grenoble. Il étoit pour lors en Bougogne, où il faisoit un voyage toutes les années pour régler quelques affaires qui concernoient les biens de sa Femme. La servante prit le tems de cette absence

pour dépofer, qu'un jour Mademoifelle de. . . . fa Maitreffe l ayant envoyée chez Mr. Railli avec une Corbeille pleine de fruits dont elle lui faifoit prefent;Mr. Railli étant dans fa Bibliothéque,ordonna qu'on la fit monter auprès de lui pour voir le prefent qu'elle lui aportoit,que là-deffus ayant fermé la porte de fon Cabinet, il la jetta fur un lit de repos; que depuis ce tems là fe trouvant dans un état de groffeffe elle dépofoit devant la Juftice, qu'elle n'avoit jamais connu d'autre homme, & que par conféquent, il étoit le Pere de fon enfant, & qu'elle demandoit d'ailleurs réparation d'honneur: les Confeillers de la Chambre de l'Edit qui étoient de la Religion, & des amis de Mr. Railli lui écrivirent tout auffi-tôt en Bourgogne,de revenir à Grenoble en diligence pour fe juftifier du fait odieux dont on l'accufoit; celui-ci fort furpris du tour que fes ennemis lui joüoient pour le perdre, prit la pofte; & revint à Grenoble. Il protefta d'abord de fon innocence fur le fait dont il étoit accufé par une impudique, qu'il n'avoit jamais connuë;Mr. le Camus, & quelques autres qui étoient les acteurs de cette fcéne, encourageant fous main cette fille, & lui promettant de faire tous le fraix du procées, la porterent à tenir ferme fur la dépofition qu'elle avoit faite. Voila d'abord un grand procés que Mr. Railli eut fur les bras, Trois Avocats des plus cele-

bres parurent au Parlement pour plaider la cause; les Présidens & les Conseillers de toutes les Chambres étoient présens. Il ne s'est jamais vû de pledoïé qui ait atiré tant d'Auditeurs,& de Spectateurs : La salle où l'on devoit plaider étoit si pleine de monde qu'on ne pouvoit se tourner.Les principaux du Clergé,& les plus celebres Religieux de tous les Ordres s'y étoient rendus,pour voir dégrader un homme qui avoit fait tant de bruit par ses beaux talens, & qui étoit consideré parmi les Protestans de Grenoble,cōme un second Calvin. Mr.Railli en consultant sesAvocats,& ses Amis,leur avoit proposé d'abord de plaider lui-même sa cause; il s'en seroit tiré avec honneur, & n'auroit pas manqué de se faire admirer par son éloquence;mais ceux-là voïant le péril auquel il se seroit exposé au milieu d'un nombre infini d'ennemis , auxquels le seul nom de MinistreProtestant étoit odieux,l'en dissuadérent. Le jour auquel on devoit plaider cette cause étant venu,les trois Avocats parurent le premier qui étoit celui qui devoit plaider pour l'enfant, representa d'abord ; *que cet enfant étant venu au monde,il faloit qu'il eut un Pére;que la Fille pour qui il plaidoit,aïant declaré sous serment,qu'elle n'avoit jamais eu aucun commerce d'hōme,qu'avec Mr. Railli, il faloit par conséquent,qu'il en fut le Pére.* Après cela,il s'étendit fort au long sur les circonstances de fait qui lui pouvoient favoriser sa cause. Il

fit le recit des careſſes tendres, qu'on lui avoit faites dans la Bibliothéque, & dans pluſieurs autres Rendez vous, que Mr. Railli lui avoit donné, & il n'y a point de rafinement en fait de Galanterie, qu'il ne raportât pour perſuader les Juges. Enfin il conclut; *à ce que ſa Partie fut condamnée à prendre l'enfant, à faire réparation d'honneur à cette Fille, lui donner un entretien convenable à ſon état, & à tous les fraix de la Juſtice*, &c. L'Avocat qui plaidoit pour la Fille commença ſon Exorde, par les ſoins que le Roi s'étoit donné pour ramener au giron de l'Egliſe ſes ſujets de la R. P. R. qui s'en étoient ſeparez, *qu'on pouvoit juger du libertinage de cette Religion*, diſoit-il, *par les débauches auxquelles s'abandonnoient ceux qui en étoient les Paſteurs, & le mauvais exemple qu'ils donnoient à leurs Brebis, témoin le fait, qui faiſoit la matiere de ſon Plaidoïé; que cependant comme tous les grands hommes étoient ſujets à des foibleſſes, auſſi bien que ceux qui n'avoient jamais étudié l'art de dompter leurs paſſions, on ne devoit pas trouver étrange qu'un homme qui avoit autant de mérite que Mr. Railli eut eu le malheur de ſuccomber à la tentation; qu'il n'y avoit point de Mer ſi pacifique, qui ne fut quelquefois troublée par des orages; Qu'il y avoit pluſieurs Exemples dans l'Egliſe, & même des Papes qui avoient eu de pareilles foibleſſe; que d'aimer le Séxe, ce*

n'étoit point une nouveauté pour Mr. Railli puis que n'étant encore que Proposant, sa vie avoit été fort dereglée, témoin diverses Maitresses qu'il entretenoit dans les Academies où il avoit fait ses études; que s'étant fait de cette inclination une habitude, il l'avoit toujours conservée quoi qu'il eut été élevé à la chaire de Pasteur; Que les Eglises de Nimes, Montpellier, & Usez, où il avoit été appellé scandalisées de ses debauches, ne l'avoient pû souffrir plus long-tems, & avoient été obligées de le congédier, comme indigne de remplir leur Chaire; qu'enfin il ne faloit point s'étonner que Mr. Railli ayãt épousé une vieille femme, appellât quelquefois la servante aupres de lui, à l'exemple de nos Patriarches dans l'Ancien Testament, &c. Cet Avocat conclut de la méme maniere qu'avoit fait l'Avocat qui avoit plaidé pour l'enfant Tous ceux qui entendirent ces deux Plaidoïez, commençoient à lever les épaules, croïant en effet que Mr. Railli étoit coupable du fait dont on l'accusoit, & comme ils étoient la plûpart de ses Ennemis, ils étoient dans l'impatience d'entendre prononcer sa Senteuce, dans la pensée que l'Avocat qui devoit plaider pour lui n'avoit rien de bon à repliquer. Mr. de Blanlus qui étoit l'Avocat qui devoit plaider pour l'Accusé, fit briller son savoir dans cette occasion Jamais l'éloquence du Bareau n'a été étalée avec plus d'éclat & de délicatesse qu'elle le fut dans la défense de

cette cause par ce celebre Avocat. Après avoir écouté d'un sens froid les des Plaidoïez dont j'ai parlé il fit une replique qui surprit tout le monde. On l'admiroit d'autant plus, que ne s'étant point peparé à tout ce que l'on avoit avancé, il fut obligé à donner sur le champ un nouveau tour à son plaidoïé. Il répondit par une raillerie fine sur les caresses tendres que l'Avocat, qui avoit plaidé pour l'enfant, prétendoit que Mr.Railli avoit faites à cette fille dans la Bibliothéque, ou dans plusieurs autres Rendez vous, & il ne desavoüoit pas que cet enfant ne dût avoir un pere; mais il renvoïoit en même tems Messieurs les Juges à l'exemple que Salomon avoit donné de sa Sagesse à peu près dans une pareille cause, pour découvrir qu'elle étoit la veritable mére d'un enfant qui avoit été étoufé; qu'il s'agissoit ici de savoir si Mr Railli étoit véritablement le pére de cet enfant, ou non. Il parcourut d'une maniere agréable, fine & respectueuse, tout ce que l'Avocat qui avoit plaidé pour la fille, avoit avancé des soins du Roi pour faire changers les Reformez de Religion, il loüa même le zéle infatigable de ce grand Monarque pour une entreprise qui étoit la plus bello & la plus d ficile de son Regne. Il tourna en ridicule tout ce que cet Avocat avoit avancé du libertinage de la R.P.R., par ce que les Pasteurs de cetteReligion donnoient un mauvais exemple aux gens de leur Com-

munion par leurs débauches. Il lui fit un reproche secret de la liberté qu'il se donnoit de mettre au jour les foiblesses que quelques Papes ; & autres grands hommes de sa Religion avoient euës pour le séxe, par le paralelle qu'il en faisoit avec Mr. Railli dont il défendoit l'innocence. Il fit voir par des témoignages autentiques que celui pour qui il plaidoit, & qu'on accusoit de libertinage, avoit mené une vie réglée pendant tout le cours de ses études dans les Academies, & par tout où il s'étoit trouvé; que les Eglises de Nîmes, &c. où il avoit preché, avoient été si édifiées de sa conduite, & de ses beaux talens pour la Chaire pendant tout le tems qu'il y avoit été que tout le monde avoit versé des larmes à son départ. Enfin il prouva d'une maniére claire & sans replique, que le jour auquel cette fille déposoit avoir été dans la Bibliotheque de M. Railli, elle s'étoit trouvée dans une maison de Campagne, où elle avoit couché avec le Valet d'un Seigneur de Grenoble, & quand aux autres Rendez-vous qu'elle avançoit, il en fit voir la fausseté par des preuves convainquantes. Après cela l'Avocat vint à ses conclusions, il pria Mrs. du Parlement *de declarer cette fille impudique, de l'obliger à demander pardon à la Partie offensée & à lui faire réparation d'honneur, qu'elle fut condamnée à un bannissement perpetuel, & à tous les fraix de*

la Justice, & qu'il laissoit d'ailleurs à la sagesse de Mrs les Juges à la faire punir avec plus de severité suivant l'exigence du cas, & la rigueur des Loix. Messieurs du Parlement voyant que Mr. le Camus s'étoit mêlé de toute cette intrigue, eurent plus de consideration pour ce Cardinal, qu'ils n'en eurent pour l'innocence de Mr. Railli Pour ne point trop mettre au jour un fait aussi odieux que celui là, ils se contenterent de condamner cette Fille à un bannissement, & aux fraix de la Justice, quoi qu'elle eut merité d'être foüettée publiquement sur l'Echafaut, & même à de plus grandes peines, si on avoit eû égard à la rigueur des loix. Voila comme vont les affaires dans le monde, les Grands sont protegez, & les petits sont presque toûjours leurs victimes malgré leur innocence, & la justice de leur cause.

J'ai parlé dans nôtre entrée dans le Dauphiné d'un assassinat qui avoit été commis auprés de la Durance entre Guillestere & un Village qui se nomme St. Clement, & j'ai dit que pour ne point interrompre le cours de nôtre marche, & de nos expéditions, je réservois à en faire le recit à la fin de cette Campagne. Voici le fait comme il se passa, & sans déguisement; les circonstances en sont si particulieres, & si remarquables que sans sortir trop de mon sujet, je les ai jugé dignes d'être inserées dans ces Memoires, par raport aux lieux où le meurtre se fit, & par où nous

avons passé. Cet assassinat fut commis en la personne d'un Armenien qui étoit Marchand Jouailler, lequel étant abordé à Marseille, prit la resolution de se rendre à la Cour de Savoye pour y debiter un grand nombre de Pierreries qu'il aportoit du Levant, c'étoit là son commerce. Il étoit d'abord parti de Smirne dans le dessein de se rendre à la Cour de France, mais ayant appris à Marseille qu'il feroit à Turin plus de fortune, à cause que la Guerre y avoit attiré plusieurs Princes, & que d'ailleurs les Dames Italiennes en font toutes leurs delices, cela le determina à prendre ce dernier parti. Comme il n'entendoit point la Langue Françoise, il se trouvoit fort embarassé dans les Auberges par où il passoit le long de la route. Pour remedier à ce defaut il payoit d'avance sans dire mot en jettant sur la table de l'argent dans les cabarets où il logeoit, & il laissoit à la discretion de ses hôtes à lui rendre, ce que bon leur sembloit. Il traversa ainsi la Provence & le Dauphiné, étant arrivé à Saint Clement qui est un Village prés de Guillestre, il entra dans une Auberge pour y dîner. Il se trouvoit pour lors dans ce Cabaret deux freres qui étoient Marchands de bled, ceux ci voyant un homme de bonne mine habillé à l'Armenienne, qui n'avoit pour tout équipage qu'un petit sac où étoient enfermez ses bijoux, & quelques drogues Aromatiques qui embaumoient toute la maison

maison, ils conçûrent de là qu'il faloit que ce fut un Marchand de conséquence. Par un esprit de curiosité ils entrerent en conversation avec lui, pour savoir où il alloit, & quel commerce il faisoit; l'Arménien le leur fit entendre soit par signe ou par quelques mots François qu'il avoit apris dans sa route. Les deux freres ravis de trouver une occasion où ils pouvoient faire leur fortune, offrirent de bonne grace leurs services à l'Arménien, & lui firent entendre, que comme ils alloient à Briancon pour y debiter leur bled qui étoit la route de l'Armenien, pour se rendre à Turin, ils se feroient un plaisir de l'accompagner & de lui montrer le chemin; celui-ci fut bien aise de leur Compagnie, & les remercia de leurs honnêtetez. Ils partent donc tous ensemble; d'abord qu'ils furent à une heure de S. Clement, les deux freres ayant projetté d'assassiner l'Arménien, le prierent d'abord de se décharger de son petit sac où étoient ses Pierreries, & voulurent à toute force qu'il le mit sur un de leurs Mulets chargé de bled, afin qu'il pût marcher avec eux avec moins d'embaras, ou plûtôt pour s'en saisir à bon compte. L'Arménien prenant cela pour une civilité y consentit, & leur remit son sac entre les mains qu'ils mirent d'abord sur un des Mulets. A l'entrée d'un bois, les deux freres ordonnerent à leur valet & à deux petits garcons qu'il avoit avec lui de pren-

dre le devant, & de faire marcher les Mulets avec plus de diligence, dans la vûë qu'il n'y eut point de témoins du meurtre qu'ils alloient commettre L'Arménien etant resté derriére avec les deux fréres ceux ci prirent leur tems pour faire leur coup lors qu'ils se trouverent au milieu du bois. Pour lors l'ainé de ces deux scelerats ayant tiré une corde de sa poche qu'il avoit toute préte, la glissa par derriére au cou de l'Arménien, qui ne pouvant résister à deux personnes robustes, fut en étranglé, après sa mort les Meurtriers trainant son corps jusques au bord de la Durance, le jettérent dans cette Riviére. Dieu ne voulant point permettre qu'un tel crime restât impuni il, permit que le Corps de cet Infortuné, au lieu d'être entrainé par la rapidité des eaux, fut au contraire jetté sur le sable d'un Isle; qui se forme par les deux branches de la Durance un peu au dessous du lieu où le meurtre venoit de se commettre. Après cette action les deux fréres rejoignirent le valet qui avoit pris le devant, & continuérent leur route jusques à Briançon, où ils vendirent comme si de rien n'étoit leur blez en plein marché; cela étant faits ils retournerent chez eux, qui est à un Village à environ une heure ou deux au dessous d'Ambrun. Ils enfermerent dans un coffre à leur arrivée le petit sac où étoient les Pierreries, & après avoir rechargé leurs Mulets, ils reprirent enco-

re la route de Briançon pour y aller vendre leur marchandise tout comme auparavant. Pendant ce tems-là le Corps de l'Arménien exposé sur le sable fut découvert par des Voyageurs La Justice en ayant pris connoissance se transporta sur les lieux & fit prendre le Corps, lequel étant porté à St Clement, l'hôte chez qui il avoit logé le reconnut d'abord à ses habits, & déposa en même tems qu'il étoit sorti de chez lui avec les deux fréres dont nous avont parlé. Sur cette déposition le Fiscal se rendit à Briançon en toute diligence pour les faire arréter. L'ainé des deux fréres s'étant échapée se retira dans les Terres du Duc de Savoye, le Cadet, le Valet, & les deux petits Garçons furent arrétez. On les transporta dans la Prison de l'Archevéché à Ambrun, & tout aussi tôt le Fiscal accompagné des Archers alla au Village où ils demeuroient; étant entrez dans leur Maison, ils reconnurent d'abord à l odeur du musc le coffre où les Pierreries avoient été enfermées, l'ayant forcé ils y trouvérent le sac de l'Arménien. Il n'en faloit pas davantage pour convaincre les Criminels du meurtre qu'ils avoient commis. Sur ces entrefaites il arriva dans le cours de la Justice une contestation tout à fait remarquable. l'Assassinat s'étoit commis sur les terres qui separent la Juridiction du Briançonnois de celle de l'Ambrunnois. La dessus le Fiscal de Briançon intenta procès

contre celui d'Ambrun, pretendant que cette cause lui apartenoit de droit. L'affaire fut évoquée au Parlement de Grenoble,& ces deux Messieurs entrerent dans un grand procès, pendant ce tems là les Criminels étoient toûjours enfermez dans les basses-fosses de la prison d'Ambrun, en attendand lequel des deux seroit leur Juge. Comme le Fiscal d'Ambrun avoit fait les premieres procedures, & qu'il avoit à bon compte entre ses mains toutes les richesses de l'Armenien, le Fiscal de Briancon, ne voulant point se confier entiérement à sa bonne foi, crut qu'il étoit de son interêt, d'obliger sa Partie à remettre les Pierreries entre les mains de la Justice, en attendant l'Arrêt du Parlement qui devoit decider de leur contestation. Celui là ayant été condamné à remettre ce dépôt entre les mains de la Justice, il remit donc le petit sac où étoient les bijoux. On en fit d'abord l'éxamen, & l'Inventaire, & au lieu de Pierreries, on n'y trouva que des Pierres fausses Le Fiscal de Brancon se récria là-dessus & dit hautement que sa Partie le trompoit, celui ci répondit qu'il rendoit le tout dans l'état où il l'avoit trouvé, & en appela à témoins les Archers qui l'avoient accompagné, en presence desquels, aprés avoir ouvert le sac, disoit-il, il n'y avoit trouvé autre chose que ce qu'il remettoit de bonne foi. Le Fiscal de Briançon n'étant point content de cet aveu,

chercha d'autres éclairciſſemens pour con-
vaincre ſa Partie Sans rien dire, il ſe
rendit *incognito* à Marſeille, étant-là, il
alla trouver au Bureau le maitre desDoüa-
nes, & le pria de lui communiquer ſes li-
vres de Compte. Il y trouva le jour que
l'Arménien étoit arrivé dans cette Ville,
le jour qu'il en étoit parti, & la liſte des
bijoux qu'il portoit avec lui; après cela
le Fiſcal paſſa plus outre, & ſuivant la rou-
te qu'avoit tenuë l'Aménien depuis Mar-
ſeille juſques au lieu où il avoit été aſſaſ-
ſiné, il prit dans tous les Bureaux de nou-
velles liſtes de ſes bijoux; ſelon l'eſtimation
qui en avoit été faite dans les Bureaux,
ils ſe montoient à plus de deux cens mille
livres. Le Fiſcal de Briancon s'étant ren-
du au Parlement de Grenoble avec toutes
ces preuves, il obtint le pouvoir de faire
arrêter les Archers qui avoient accompagné
l'autre Fiſcal lors qu'il ſe ſaiſit des Pierre-
ries dans la Maiſon des Aſſaſſins Les Ar-
chers ſe voyant arrêtez dépoſérent que le
Fiſcal d'Ambrun avoit volé le Roi, & la
Juſtice, qu'il avoit pris les véritables Pier-
reries,& en avoit mis de fauſſes à la pla-
ce: Que pour les obliger à garder le ſilen-
ce il leur avoit donné à chacun une certai-
ne reconpenſe. Sur cette dépoſition l'Avo-
cat General ſe joignant au Fiſcal préten-
dant,ſe déclara partie contre celui qui avoit
volé les Pierreries. Il fit voir que l'Armé-

rien étant étranger, & inconnu, s'étoit au Roi à qui elles apartenoient, sof les fraix de la Justice. Le parlement decreta tout aussi-tôt une prise de corps contre le Fiscal coupable, celui ci se trouvant pour lors chez son Avocat pour prendre ses conseils, ne songea plus qu'à s'évader. Son Avocat favorisa son évasion, & lui conseilla de se retirer à la Cour de Turin, quoi qu'il eut mérité un châtiment digne du crime qu'il avoit commis, en volant la Justice à l'éxemple des Archers ses complices qui furent condannez aux Galéres. Le Fiscal de Brancon ayant gagné son procès, mais non pas les Pierreries, ne songea plus qu'à faire faire l'éxécution des Criminels. Pendant le tems qu'on plaidoit à Grenoble sur la question dont j'ai parlé il arriva une chose tout à fait surprenante à l égard des Criminels ; ceux ci profitant du tems percérent les murailles de la Prison en étant sortis ils se trouverent sur les trois heures du matin dans la cour de l'Archevéché. Cette cour est fermée par une muraille de la hauteur de deux piques. Un des prisonniers qui étoit le valet décendit le prémier dans la ruë, l'autre prisonnier qui étoit un des deux fréres qui avoient commis le meurtre prenant par les bras les deux petits garçons l'un aprés l'autre leur aiya à décendre à mesure que le valet qui étoit au bas de la muraille les recevoit ; Quand ce fut son tour de décendre une pierre s'é-

tant détachée de la muraille, le pied lui glissa, pour lors il tomba dans la ruë avec tant de violence qu'il se cassa une Jambe: Les trois autres prirent tout aussi tôt la fuite, mais celui ci ne se pouvant remuer faisoit des cris si épouvantables, que tout le monde accourut pour voir ce que c'étoit; il fut tout aussi tôt remis dans la prison. La Cour de France ne voulant point laisser un tel crime impuni à l'égard de l'aîné des deux freres qui s'étoit sauvé dans les Terres du Duc de Savoye, fit prier S. A. R de permettre qu'on l'ârrétât; ce Prince y ayant consenti, le Criminel fut conduit à Briancon. Son frére qui étoit dans les Prisons d'Ambrun, ayant été mis sur un Brancart y fut en méme tems transporté On leur fit incessamment leur procès, après quoi ayant été conduits à Grenoble, ils furent rompus vifs dans la Place qui se nomme la Greiéte. Le Fiscal qui s'étoit retiré à Turin se mit dans les Gardes du Corps de Son Altesse Royale de Savoye pour étre en sûreté, & par le moïen de quelques présens qu'il fit à quelques Seigneurs de cette Cour, il se mit à l'abri de toutes les démarches que la Cour de France auroit faites pour le faire enlever, ou arréter. C étoit un grand homme bien fait qui vivoit agréablement aux dépens des bijoux du pauvre Arménien. Il se moquoit méme hautement de Mes-

sieurs de la Justice, qu'il avoit dupé, disoit-il, si finement dans cette affaire. Je l'ai connu particuliérement à la Cour de Savoye, & c'est de lui que j'ai appris toutes les particularitez de l'Assassinat, & du procès qu'on lui intenta au sujet des Pierreries. Voilà comment Mrs. de la Justice font souvent leur fortune aux dépens des malheureux.

Je viens à la Campagne de 1693. qui fut extrêmement favorable à la France, comme nous l'allons voir, par le recit que je ferai de ses principaux évenemens. Dans la Campagne precedente, nous avons vû que les grands desseins que le Roi T. C. avoit formez en Flandres furent la cause que Mr. de Catinat n'avoit eu tout au plus qu'une Armée de quinze à seize mille hommes, & que par conséquent il n'avoit pas été en état de s'opposer à l'irruption que nous fimes en Dauphiné. Le Roi voulant faire en personne le siége de l'importante Forteresse de Namur avoit besoin de toutes ses forces. C'étoit une entreprise d'éclat, & où ce Monarque vouloit faire briller sa puissance. En effet il se rendit maitre de cette Place, & de son Château dans l'espace de trente jours. Le Maréchal de Luxembourg eut beaucoup de part à cette expédition par son habileté. Je ne m'arrête point aux mouvemens qu'il fit faire à l'Armée Françoise pour favoriser ce siége, & éviter une bataille. Outre ce dessein la

Cour de France en avoit formé un autre qui n'étoit guérre moins surprenant, & qui faisoit en même tems l'attention de toute l'Europe. Le Roi Jaques étoit sur les côtes de Normandie prêt à faire une desente en Angleterre ; mais comme l'infortune suivoit ce Prince par tout, il vit échoüer son entreprise Les déplaisirs que le Duc de Savoye causa à S. M. T. C. en entrant en Dauhpiné diminuérent extrêmement la joye que la prise de Namur lui avoit causée, aussi pour s'en vanger cela fit prendre la résolution à ce Monarque, d'envoyer une puissante Armée en Savoye l'année suivante, qui causa à S. A. R. à son tour bien des chagrins, par la perte de la fameuse Bataille d'Orbassan, comme nous le verrons. La Cour de Turin prévoyoit très bien que le Roi de France auroit du ressentiment des ravages que les Troupes des Alliez avoient faits en Dauphiné, & que par conséquent il faloit soliciter l'Empereur, & les autres Princes Alliez à lui envoyer de nouveaux secours. Le Prince Eugéne qui se devoit rendre à la Cour de Vienne fut prié par S. A. R. de le representer à S. M. I. Je suivis ce Prince dans le dessein d'aller passer l'hyver à Vienne par le desir que j'avois de revoir les Amis que je m'étois faits dans cette Cour. Mademoiselle de Derringuen pour qui j'avois toûjours beaucoup d'estime fut ravie de me voir après une si longue absence.

Nos premiers entretiens roulérent sur le recit que je lui fis des Avantures que j'avois euës en Savoye ; après cela nous passâmes à d'autres amusemens que nous crûmes propres à nous divertir. Le Prince Loüis de Bade que l'Empereur avoit rapellé de Hongrie pour lui donner le commandement de l'Armée de l'Empire sur le Rhin, eut beaucoup de plaisir de revoir le Prince Eugene pour qui il avoit une estime toute particuliere. L'entrevûë de ces deux Princes fut d'autant plus agreable que le Prince Eugene apportoit au Prince de Bade un present d'une grande distinction, c'étoit le Collier de l'Ordre de la Toison d'Or, que le Roi d'Espagne lui envoyoit, au sujet de la gloire qu'il s'étoit aquise en Hongrie par sa valeur contre les Infideles. Pendant le sejour que nous fimes à la Cour de Vienne, l'Empereur fit trois Marechaux de Camp, qui furent le Prince Eugene de Savoye, & les Comtes Veterani, & Palfi. Le Prince Eugene reçût par là de nouvelles marques de l'affection que l'Empereur avoit pour sa prrsonne, qui lui témoigna en même tems combien il étoit satisfait de sa conduite, & de tout ce qu'il avoit fait à la Cour de Savoye pour son service, & par raport à ses Interêts. Enfin le tems de faire la Campagne étant venu. nous partimes de Vienne pour Turin, ou nous trouvâmes toutes les Troupes en mouvement. La Cour de France, avoit mis pendant

l'hyver deux Negociations sur le tapis, qui auroient porté les affaires bien loin de ce côté là à son avantage, si elles avoient réüssi ; d'une part elle tâchoit par des intrigues secretes à attirer son Altesse Royale dans ses interêts par une Paix particuliere; tentative qu'elle avoit déja fait plusieurs fois, & de l autre elle faisoit agir ses Ministres dans toutes les Cours d'Italie pour les porter à joindre leurs forces aux siennes, *pour chasser*, disoient-ils, *un Corps de Troupes qui n'étoit qu'un mélange de toute sorte de Sectes, qui n'avoient pour but que le renversement de la Religion Romaine.* La seconde Negociation rouloit sur une conspiration secrete, qui fut tramée avec les Mondovites Peuples portez à la revolte. On devoit surprendre Coni, & pour cet effet un certain nombre de François déguisez en Païsans se devoient saisir d'une Porte de cette Place un jour de marché, tandis qu'un autre Corps de Troupes qu'on auroit fait défiler par la Vallée d'Aoste se seroit emparé par surprise d'Yvrée, pour s'ouvrir par là le passage du Montferrat, ce qui auroit été suivi de la désolation generale de tout le Pays. Quelques soins que prit le Comte de Tessé pour tenir secrete cette conspiration, elle fut cependant découverte, & le Marquis de Montfort qui en passoit pour le Chef ayant été arrêté, fut mené à Turin avec plusieurs autres complices, On envoya tout aussi tôt des

Troupes dans Coni & dans Mondovi pour tenir dans le respect les habitans rebelles, & l'on fit châtier si severement ceux qui en avoient été les premiers auteurs, que l'on n'eut plus lieu de craindre les fâcheuses suites d'une si funeste entreprise.

Le Marquis de Leganez Gouverneur du Milanez fit l'ouverture de la Campagne par l'attaque du Château de S George qui se trouvoit prés de la Citadelle de Cazal. il fut investi le 28. du mois de Juin, & malgré le grand feu qe les François faisoient de la Citadelle, le Commandant fut contraint de se rendre à discretion six jours aprés. Par la prise de ce Château, & de trois autres Forts que les Alliez avoient fait élever au tour de Casal, la Garnison de cette Place se trouvoit si resserrée, qu'elle n'étoit plus en état de faire des courses dans le Pays. Mr. de Catinat apprehendant que l'Armée des Alliez n'entrât une seconde fois dans le Dauphiné, à quoi il n'étoit pas en état de s'opposer, puis que la plupart des Troupes tant Cavalerie qu'Infanterie qu'il avoit eu la derniére Campagne, se trouvoieut où en Catalogne, où en Allemagne, donna tous ses soins à fermer les passages, par où l'on pouvoit pénétrer dans le Royaume. Il se posta avec un Corps de Troupes vers le Col de Fenestrelles, fit attaquer par Mr de Larray la Vallée de Barcelonne, & fit occuper les autres passages par des Détachemens. Le Duc

Duc de Savoye, & ses Alliez prenoient plaisir de voir Catinat dans cette incertitude, & étoient bien aises de le voir occupé à se retrancher dans des endroits, où ils ne pretendoient point de le forcer. Le siége de Pignerol avoit été resolu, & on ne pouvoit commencer la Campagne par une entreprise de plus d'éclat; mais pour l'exécuter il ne faloit point perdre de tems, & profiter de l'absence des Troupes Françoises qui étoient occupées ailleurs, comme je l'ai dit: Pour cette effet toutes les Troupes eurent ordre de marcher. Les Espagnols sous la conduite du Marquis de Leganez passérent le quatorziéme de Juillet par Turin, & se rendirent aux environs de Pignerol; le General de Caprara & le Duc de Schomberg, qui commandoient, l'un les Troupes de l'Empire, & l'autre celles du Roi d'Angleterre, prirent leur route par Chiavene; le Prince Eugene & le Prince de Commerci à la téte d'un autre Corps défilerent par Cumiane. Le Duc de Savoye étant parti de Turin se rendit à Buriasque, où il fit la revûë de l'Armée, & donna aux Generaux les ordres qu'ils devoient suivre. Le Marechal de Catinat ne comprenoit rien d'abord à tous ces mouvemens; Il ne savoit si on en vouloit à Pignerol, ou à quelqu'autre Place. Son Altesse Royale pour lui donner le change fit d'abord mine de vouloir attaquer Suze, & marcha en effet de ce côté là avec une partie

de l'Armée. Catinat croyant que S. A. R. songeoit tout de bon à faire le siége de cette Place, tira de plusieurs postes, qui étoient aux environs de Pignerol, les Troupes qui les gardoient, & les fit marcher au secours de Suze; d'une autre part il se posta avantagesement sur la hauteur de Fenestrelles qu'ils étoit imposible de l'y attaquer. Le Duc de Savoye profitant de l'erreur du Marechal prit son tems pour faire occuper les postes qu'il avoit dégarnis aux environs de Pignerol, & fit en même tems investir cette Place. Ce fut le 26. de Juillet que cela se passa. Pour faire le siége de Pignerol il faloit auparavant se rendre maitre du Fort de Ste Brigide qui couvroit & défendoit la Citadelle, à laquelle il communiquoit par un chemin couvert, de maniére que la Garnison en pouvoit être relevée quand on vouloit. Ce Fort étoit à quatre Bations; le 30. de Juillet on en ouvrit la Tranchée, & les Attaques continuerent jusques au quinziéme d'Août, auquel tems les Assiégez voyant le Mineur attaché pour faire bréche, & appréhendant qu on ne donnât un Assaut general, l'abandonnerent après avoir mis le feu à une Mine pour faire sauter les Fortifications. Ils avoient auparavant transporté à Pignerol, par la ligne de communication la plûpart du canon, mortiers, & munitions de Guerre qui s'y trouvoient. Son Altesse Royale après s'être renduë

maitresse du Fort de Ste Brigide divisa son Armée en trois Corps, le premier eut ordre de s'avancer vers Suze, le second du côté de Pragelas dans la vûë de livrer combat à Catinat avant que son Armée fut renforcée par les secours qui lui venoient de France, & en même tems pour couper la communication de son Corps d'Armée d'avec celui de Mr. de Larray, & le troisiéme enfin fut destiné pour demeurer aux environs de Pignerol pour bombarder cette Place, & pour faire réparer les Fortifications de Ste Brigide. On trouva le Maréchal de Catinat si bien retranché dans son Camp, & si bien à couvert par des Défilez, qu'il étoit impossible de l'attaquer; ce qui fit prendre la résolution à S. A. R. de rassembler toutes ses Troupes, & leur fit en même tems occuper toutes les Montagnes entre Pignerol & Fenestrelle, pour empêcher Catinat d'en aprocher. Après cela tandis qu'on bombardoit Pignerol, elle ordonna qu'on fit le dégât aux environs de cette Place. Elle fit rompre les chemins, couper les arbres, arracher les Vignes, & mettre le feu aux Villages pour ôter toute sorte de subsistance aux Ennemis. Pignerol offrit quarante mille Louys d'or pour se garantir du bombardement; mais on rejetta cette proposition, & on n'accorda des passeports qu'aux Dames & aux Religieux pour en sortir. Le Maréchal de Catinat, qui avoit regardé d'un sens froid tout ce

qu'avoient fait les Alliez sans s'y pouvoir opposer, méditoit cependant quelque entreprise d'éclat pour se venger, à l'arrivée du puissant secours qui lui venoit de tous côtez ; il prétendoit par là de ne point finir la Campagne sans faire parler de lui. En effet ayant reçu tous les Renfort qu'il attendoit de Catalogne, des pays.Bas ; & du côté du Rhin, qui étoient toutes Troupes d'élite, il sorti pour lors de son Camp résolu de livrer Bataille aux Alliez. A l'aproche qe l'Armée Françoise, le Duc de Savoye assembla le Conseil de guerre, où tous les Generaux se trouverent. On y prir la résolution de faire sauter le Fort de Ste Brigide, & de decamper d'auprès de Pignerol. L'Armée s étant mise tout aussitôt en marche ; après avoir renvoyé dans quelques Places fortes, les munitions de guerre qui avoient été déstinées pour le bombardement, elle arriva enfin à Marsaille, où elle fut d'abord rangée en bataille. Les sentimens furent partagez ici, son Altesse Royale, suivant son ardeur naturelle, vouloit attendre les Ennemis, & vouloit combattre à quel prix que ce fut ; les autres Generaux n'étant point de ce sentiment remontroient à ce Prince le peril auquel il s'exposoit, par la supériorité & la bonté des Troupes Ennemies Le Duc de Schomberg fut un des prémiers qui tâchoit de l'en détourner, les autres Generaux de l'Empereur à l'éxemple du Prince

Eugene étoient du méme sentiment que le Duc de Schomberg ; ils pouvoient compter sur la bravoure des Troupes Imperiales, mais ils doutoient que les Italiens, & les Piémontois les secondassent avec la méme intrepidité. Cependant pour ne point donner lieu à des reproches qui auroient fait tort à leur gloire & à leur valeur, ils commencerent les premiers à se ranger en Bataille. Le Duc de Schomberg à l'éxemple des autres Generaux prit aussi le parti de s'accommoder au tems & de complaire au desir de S. A. R. Mais ce General ne voulant point avoir de commandement de distinction pour ce jour-là, le céda au Marquis de Leganez qui commanda en effet l'Aile Gauche; & lui se mit à la téte de son Regiment pour y combattre, comme simple Colonel, & non pas comme General. Ce Combat se donna près d'Orbassan, & fut un des plus sanglans qui se soit vû depuis long tems Après avoir vû diverses Rélations qui en furent publiées à Turin ; je n'en ai point trouvé de plus fidéle ni de plus éxacte que celle qu'un Ministre qui résidoit pour lors à la Cour de Savoye envoyà à Messieurs les Etats Generaux des Provinces Unies

Comme tout ce qui part d'un Ministres Public est circonspect a plus d'autorité, parce qu'il a consulté les Generaux qui se sont trouvez à l'action, je l'insérerai ici tout au

long, cela plaira peut-être plus que si je faisois le détail moi-même de ce que j'ai vû.

Je me suis donné l'honneur, disoit ce Ministre, d'écrire le 3. de ce mois à V. H. P. sous l'adresse de Mr le G. que l'infanterie de l'Armée commandée par S. A. R s'étoit mise le vendredi 2 dudi mois en marche de devant Pignerol pour se joindre à la Cavalerie; en effet elle la joignit le méme jour à Marsilia, après avoir au prealable fait sauter le Fort de Ste Brigide & mis le feu près de Piscina, à toutes les Munitions de guerre, que l'on n'avoit pû transporter. L'Armée fut aussi tôt rengée en Bataille, M. le Marquis de Leganez commandoit l'Aile gauche, composée des Troupes, tant Infanterie que Cavalerie, de Sa Majesté Catholique, & des Régimens de Taf, de Schrootenbagh & de Commerci, commandez par M. le Prince de ce nom. Son A. R. qui avoit sous elle le Comte de Caprara commandoit l'Aile droite, composée de la Cavalerie de Sa Majesté Imperiale, & de celle de Son Altesse Royale; & l'Infanterie de Sa Majesté Imperiale avec celle de Sa Majesté Britannique formoient le Corps de Bataille, que commandoit le Prince Eugéne, qui avoit sous lui M. le Marquis de Parelle, & le Comte de Las Torres.

l'Armée disposée en l'ordre susdit, se mit Samedi dernier en marche, & se rendit aux environs d'Orbassan, d'où on ap-

perçût l'Armée Ennemie, vers les hauteurs d'Orbassan & de Piosasque; l'Armée Ennemie nous voyant si avancez fit mine de vouloir venir à nous en ordre de Bataille; mais la nuit survenant les deux Armées s'éloignerent l une de l'autre, pour laisser reposer les Troupes. A minuit on fit retirer tous les Bagages, & on se mit de nôtre côté en état de recevoir les Ennemis, parce que nous apperçûmes par le terrain que leur Armée occupoit, qu'elle étoit beaucoup plus nombreuse que la nôtre. A la pointe du jour les Ennemis s'avancerent sur nous, profitant de l'avantage qu'ils avoient du terrain qui étoit plein de Bois & de Vignes. Ils jetterent quelques Dragons dans le Village de Piosasco, situé sur une hauteurs, afin de couvrir leur Aile droite, & commencerent à faire jouër toute leur Artillerie sur nôtre Aile gauche, & nous causerent par là quelque dommage; mais nôtre Canon étant aussi parfaitement bien posté, & bien servi, en fit un très-grand parmi leur Cavalerie. Sur les huit heures & demie ils se jetterent sur nôtre Aile gauche avec environ 20000. hommes, sans tirer un seul coup, ayant seulement la Bayonnette au bout du fusil & l'épée à la main, & ils furent repoussez & rechassez avec vigueur: ils recommencerent leur attaque & prirent de front & en flanc la Cavalerie Napolitaine & Milannoise, qui après avoir soûtenu courageuse-

Cette resistance & l'éffort de nôtre Cavalerie à l'Aîle droite rebuterent tout à fait les Ennemis ; mais comme ils étoient bien 10000 hommes plus que nous, & qu'ils reçûrent encore du renfort, ils attaquerent nos Troupes de nouveau ; de sorte que se trouvant environnées de leur Cavalerie, fort fatiguées, & sans esperance d'être secouruës par la nôtre, nous fumes obligez de nous retirer sur les quatre heures aprés midi, laissant le Champ de Bataille aux Ennemis, avec tous le bagages, & le Canon. On ordonna aux Troupes de se rallier à Montcalier, où sur le soir, la plûpart de l'Infanterie passa le Pô. Cette nuit & aujourd hui beaucoup de Soldats se sont assemblez ici,& les Ennemis n'ont pas fait le moindre semblant de nous poursuivre.

Toutes les Troupes se sont parfaitement bien batuës,& le tout s'est passé avec beaucoup de bravoure de part & d'autre. Entr'autres les Troupes de S.M B. qui étoient au Corps de Bataille, se sont bien distinguées,& M. le Duc de Schomberg, qui les devoit commander, a toûjours combatu à la tête de son Régiment, sans avoir voulu recevoir aucun autre commandement. M. le Comte de Las Torres le pria, aprés la troisiéme attaque des Ennemis, de se charger du commandement, & de vouloir faire faire la retraite auCorps de Bataille& à l'Aîle droite, qui n'avoient pas encore souffert grand dommage ; mais M. le Duc

de Schomberg lui dit qu'il faloit en avoir l'ordre de S. Altesse Royale, & que jusques à ce qu'on l'eût reçû, il faloit essuyer le feu de l Ennemi; *mais je vois bien*, continua t-il, *que les choses en sont venuës trop avant*, & *qu'il faut vaincre, ou mourir.* La valeur de ce Duc est tout à fait digne d'admiration; le malheur a pourtant voulu, qu'il ait été blessé à la cuisse. Son Homme de Chambre lui a sauvé la vie: le voyant tomber il courut & se jetta sur lui, criant quartier. Mais avant que de recevoir reponse il reçût un coup qui le renversa mort par terre. Le Duc fut aussi tôt fait Prisonnier; M. de Catinat l'a renvoyé ici sur sa parole, & il y est arrivé aujourd'hui. J'avois déja demandé un Trompette pour l'aller reclamer à S. A. R. qui arriva hier ici à cinq heures du soir.

Je ne peux pas encore dire au juste à V. H. P. combien il est resté de morts de nôtre côté. On juge que les Troupes Espagnolles ont fait le plus de perte, causée par nôtre Cavalerie Les Regimens de sa M.B. ont aussi beaucoup souffert, & il n'en est pas resté le tiers. Du Regiment de Schomberg il y a 18. Officiers de pris, entre lesquels il y en a beaucoup qui sont blessez à mort; & des autres à proportion. On n'a point encore de nouvelles du Colonel de Montauban. L'Isle Marais, Lieutenant-Colonel, est fait prisonnier; le Baron de Vicouse, Lieutenant-Colonel du Re-

giment de Schomberg eſt auſſi pris & bleſſé, de Loches, Lieutenant Colonel eſt tué ou pris, enſemble pluſieurs Capitaines. Il y en a deux ou trois de Miremont de tuez. Le Colonel Monbrun a quatre bleſſures fort dangereuſe; ſon Major eſt tué, ſon Lieutenant Colonel bleſſé, mort, ou priſonnier.

Parmi les Troupes de S. A. R. le Marquis de la Suſe, Lieutenant de ſes Gardes du Corps, eſt mort; le Comte de Chalois, Colonel du Regiment de Mondovi l'eſt auſſi; parmi celles de S. M. I. le Prince de Commerci eſt bleſſé à l'épaule, & le Fils du Comte de Palfi tué.

La perte des Ennemis n'eſt pas ſi grande que la nôtre, & ce n'eſt qu'à leur nombre qu'on doit attribuer la Victoire. Nous avons de priſonniers dés leurs le Colonel Montrevel, Marechal de Logis de Cavalerie; le Marquis de Montmorenci, Colonel, & autres Officiers & Capitaines, auſſi bien que beaucoup de Soldats. Nous avons auſſi gagné pluſieurs enſeignes, Etandarts & Timballes; & excepté à l'Aîle gauche, l'avantage a été de nôtre côté preſque juſques à la fin. Les Troupes, dont la plus grande partie ſe ſont raſſemblées ici, ont ordre de reſter les unes à Montcalier, & les autres doivent venir camper devant cette Ville. Les Ennemis n'ont fait aucun mouvement depuis leur Victoire, & ſont encore dans leur Camp; ils ont ſeulement

brûlé quelques maisons près de Bainasco. On a aujourd'hui amené ici de Ville-Franche, par le Pô, la grosse Artillerie dont on s'est servi devant Pignerol. On apprehendoit que les Ennemis ne fissent un detachement pour s'en aller saisir, avant qu'elle fut embarquée. Tout le Bagage qu'on a aussi fait partir de Ville-Franche, a été débarqué à Montcalier. Comme je suis prêt à fermer cette Lettre, j'apprens que le Colonel de Montauban vient d'arriver ici avec environ cinq cens Maîtres qu'il a raliez, & conduits de Ville-Franche, le long du Pô pour couvrir l'Artillerie dont je viens de parler. Je suis, Hauts & Puissants Seigneurs, &c.

Après avoir vû cette Relation de la part des Alliez, on sera peut-être bien aise de voir celle qui fut publiée à Paris de la part de la France. Ceux qui aiment la gloire du Roi auront le plaisir d'y voir louër le bonheur de son Regne, l'habileté de ses Generaux, & l'intrepidité de ses Troupes. Voici la Relation dont je parle qui paroit avoir plus du vrai-semblable.

Après tant de glorieux succès, dont il a plut à Dieu de benir les armes du Roi durant le cours de la Campagne, il ne restoit plus rien à desirer pour le bonheur de la France, que de forcer l'Armée des Confederez en Piemont d'en venir à une batai-

le,qui pût ouvrir le chemin à tous les Princes d'Italie,pour les delivrer de l'oppréssion où la violence des troupes Imperiale les à reduits. Comme Sa Majesté avoit donné tous les ordres necessaires pour fortifier son Armée sous le commandement de Mr. de Catinat, en sorte qu'elle ne fût pas inferieure à celle des Alliez,ce Marechal partit le 3. de ce mois, du Camp de Rivalte pour aller, suivant les ordres de Sa Majesté, combattre les Ennemis. Ils étoient campez à la Marsaille,ils avoient leur gauche à la montagne, & leur droite dans la plaine ; ayant la petite riviére de Chisole devant eux.

Mr. de Catinat ayant reconnu la disposition de leur Armée, s'apperçût qu'ils avoient passé la Chisole : & jugeant qu'il étoit necessaire de se saisir de la hauteur du Château de Piosasque, d'ou on découvroit tous leurs mouvemens, il fit avancer pour cet effet, les Régimens de Peysac & de Fontboisard ; qu'il fit soûtenir par les brigades du Perche, de Grancei & de Vendôme;voyant que les ennemis qui connoissoient l'Importance du poste y faisoient aussi marcher plusieurs Bataillons : mais ils changérent de dessein lors qu'ils apperçûrent qu'ils avoient été prévenus

Pendant tout le reste du jour,les deux Armées parurent occupées du soin de se mettre en Bataille : & quoi qu'elles fussent fort proches, elles ne se crurent pas en état, ni

l'une, ni l'autre, de donner commencement à une grande action: les pays étant couvert de vignes & de bois ; & demandant la precaution de connoitre le terrain devant soi, & les moyens de marcher en avant.

Pendant la nuit, Mr. de Catinant fut averti que les ennemis changeoient leur ordre de Bataille, & qu'ils fortifioient leur droite pour faire leurs principaux efforts sur la gauche de l'Armée du Roi : ce qui lui fit prendre la resolution de faire passer à l'Aile gauche, la Gendarmerie qui fut remplacée à la draite par le Regimens de Cavalerie de la Reine & de S. Maurice. Le terrain par où la droite devoit marcher étant rempli de vignes, la Brigade d Infanterie de Feuquiéres fut distribuée dans la droite de la premiere ligne de la Cavalerie: & l'Aile gauche de l'Armée étant aussi ressérrée par son terrain, de maniere qu'on n'avoit pû y placer toute la Cavalerie de la premiére Ligne, on fit marcher la brigade de Vaubecourt sur la gauche de la Gendarmerie, pour percer en avant le pays rempli de vignes & de broussailles. Les Dragons de Senecterre & de Bretagne sur la gauche de la brigade de Vaubecourt, les Carabiniers & le Regiment de Robin doublerent sur la Ligne, d'abord que le terrain pût le permettre. Le canon fut placé à droite & à gauche, & dans le centre de l'Infanterie. C'est dans cet ordre que l'Armée du Roi marcha aux ennemis le 4. de ce

mois, sur les neuf heures du matin; trois quarts d'heures aprés, le canon commença à tirer des deux côtez. Mr. de Catinat s'étant mis à la tête de l'Aîle droite, fit avertir le Duc de Vendôme Lieutenant General & les autres Officiers Generaux qui étoient à la gauche, qu'il alloit faire charger: & toute la Ligne s'étant ébranlée en même tems, marcha dans un trés bel ordre, & avec une telle furie qu'elle enfonça tout ce qu'elle trouva devant elle. L'Infanterie ne fit aucune décharge, & les Soldats ayant mis leurs bayonnettes au bout des fusils, la droite renversa les ennemis qui avoient mêlé des Escadrons de distance en distance sur tout leur front de bandiere. Les Troupes qu'ils avoient opposées à la gauche de l'Armée du Roi firent plus de resistance, & vinrent plusieurs fois à la charge Mais la Gendarmerie soûtint leurs efforts avec tant de valeur qu'elles furent entiérement mises en déroute, & la Victoire étant compléte de tous côtez, les ennemis furent poursuivis jusqu'auprès de Turin.

On compte que la perte qu'ils y ont faite monte au moins à huit mille hommes tuez sur la place, parmi lesquels il y a beaucoup d'Officiers. Les Regimens des Religionnaires ont presques tous été défaits Ceux des Cuirassiers de l'Empereur & toute l'Infanterie Allemande y ont été taillez en piéces. Le reste de l'Armée des enne-

mis est dans un si pitoyable état qu'on ne croyoit pas qu'ils pussent assembler plus de six mille hommes après cette défaite.

Ils y ont perdu tout leur canon ; & Mr. de Catinat a envoyé à S M. quatre-vingt dix neuf drapeaux & quatre étendarts. Le nombre des prisonniers monte à deux mille hommes, parmi lesquels il y a plusieurs Officiers de marque, dont les principaux sont le Duc de Schomberg qu'on dit être mort depuis de ses blessures, le Marquis de Carailles Capitaine des Gardes du Corps du Duc de Savoye, & plusieurs autres. Enfin cette grande Action n'a couté à Sa Majesté que quinze cens ou deux mille hommes tuez ou blessez.

Il n'est pas possible de raporter ici toutes les preuves de valeur extraordinaires que tous les Officiers, même les Cavaliers & Soldats ont données dans cette grande journée, mais on ne peut s'empêcher de dire que le Duc de Vendôme qui étoit à la gauche de l'Armée du Roi, y a fait des actions surprenantes, ayant chargé les ennemis jusqu à quatre fois.

Le Chevalier de Vendôme Grand Prieur de France, Lieutenant General s'y est aussi fort distingué & quoi que blessé d'un coup qui lui traverse la cuisse, il n'a pas laissé de continuer : & ne s'est retiré qu'après que l'affaire a été consommée. Le Marquis de Vins Lieutenant General, Capitaine Lieutenant de la seconde Com-

pagnie des Mousquetaires, y a chargé les ennemis avec son intrepidité ordinaire, & avec tout le succès qu'on en pouvoit desirer. Le Sr. de la Hoguette aussi Lieutenant General & Capitaine-Lieutenant de la premiére Compagie des Mousquetaires a fait à la tête de la premiére Ligne, tout ce qu'on pouvoit attendre d'un homme de son courage & de sa conduite ; mais il est mort de la blessure qu'il y a reçûë. Le Marquis de Larray Lieutenant-General a Conduit l'Aîle droite de la seconde ligne avec tant de prudence & avec tant de vigueur qu'il y a fait tuer de sa part plus de trois mille hommes des Ennemis. Le Comte d'Usson Marechal de Camp, qui étoit dans le cendre de la seconde Ligne, l'a si bien conduite qu'elle n'a pas peu contribué au gain de la Bataille. Le Marquis de Varennes Maréchal de Camp, qui étoit avec le Marquis de Larray, y a fait des merveilles : & on ne peut assez louër la maniére dont le Sieur de Bacheveilliers Maréchal de Camp a mené la Cavalerie. Le Comte de Medavy à fait des actions extraordinaires à la tête des Dragons du Roi & de la Reine d'Angleterre : où il a toujour été jusqu'au moment que la blessure qu'il a reçûë au travers du corps l'a mise hors de combat. Le Sieur de Vvachop Brigadier & Colonel de Dragons,

le Sieur Maxwel, Major General des Armées du Roi de la Grande Bretagne, & Brigadier de Dragons des Armées du moi, & le Sieur de Carolle Colonel des Dragons de la Reine d'Angleterre ont été tuez après s'être signalez par les actions qu'ils ont faites dans cette journée, où les Irlandois ont combattu avec une extrême valeur. On a perdu aussi les Sieurs Robin, Monbas & Marin Colonels de Cavalerie, le Chevalier de Druys Major de la Gendarmerie, & le Chevalier de Beauvau, Major du Régiment de Bretagne.

Je pourois encore ajoûter à cette Relation la Lettre que le Roi T. C. écrivit à l'Archevêque de Paris pour faire rendre à Dieu des Actions des graces sur la prospérité de ses armes. *Aprés avoir avec succès*, disoit ce grand Monarque, *empêché l'execution des diverses Entreprises que mes Ennemis avoient formées sur Pignerol, & les avoir obligez de les abandonner : Mon Cousin Mr. de Catinat à qui j'avois donné ordre de les combatre en quelqu'endroit qu'il pût les rencontrer, les joignit enfin le quatriéme de ce mois près de Turin dans la Plaine de la Marsaille, & les y attaqua. Neuf ou dix mille des Ennemis tuez sur la place, près de deux mille faits prisonniers, trente-quatre piéces de Canon, & cent six Drapeaux ou Etendarts pris sur eux, le desordre avec lequel les restes de leur Armée*

dispersée, se sont retirez en differens endroits, ne laissent rien à desirer à l'éclat de cette Victoire. J'espere qu'elle ne sera pas moins avantageuse par les suites & par les nouveaux projets qu'elle me donne occasion de former. Toutes ces considerations m'engagent à rendre à Dieu les actions de graces qui lui sont dûës, comme à celui seul à qui je reconnois devoir tout le bonheur qui accompagne la justice de mes Armes. Je vous écris à cet effet, pour vous dire que je desire que vous fassiez chanter le Te Deum *dans l'Eglise Cathedrale de ma bonne Ville de Paris, au jour & à l'heure que le Grand Maitre, ou le Maitre des Cérémonies vous dira de ma part, & je donne ordre aux Cours d'y assister en la maniere accoûtumée. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait, mon Cousin, en sa sainte & digne garde, &c.*

Je ne m'arrêterai point ici à faire l'éxamen des diférentes Relations qui ont paru de part & d'autre au sujet de cette Bataile. Quoi qu'il en soit la Cour de France crût qu'elle se devoit servir de cet échec pour faire au Duc de Savoye de nouvelles Ouvertures de Paix. Le Roi T. C. se flatant toûjours de pouvoir détacher ses Alliez, lui fit enccore écrire une Lettre par le Duc d'Orleans la plus obligeante du mõde & lui fit faire en même tems de nouvelles offres tout à fait avantageuses. Outre la Lettre du Duc d'Orléans Sa Ma-

jesté en écrivit une autre de sa propre main à Mr. de Catinat sur le même sujet, dont voici la Copie.

Mon Cousin, les succès de mes Armes, sur lesquelles on voit continuer les benedictions de Dieu, n'ont pas effacé le désir que j'ai toujours eu pour faire une bonne Paix. Je ne parle pas maintenant de la Generale, parce que la Charge qui vous a été confiée pour mon service, ne regarde que l'Italie, à laquelle j'ai toûjours souhaité de donner le repos. Et vous savez bien que ce n'est pas ma faute, de ce que mon Frere le Duc de Savoye n'a pas contribué à cette Paix, que je recherche de nouveau; parce que Dieu, nonobstant ce qui s'est passé, me fait la grace de lui conserver les inclinations que vous savez. Voila pourquoi mon desir est, que par le moyẽ que vous jugerez le plus à propos, vous lui donniez à entẽdre le Parti avantageux que je lui veux offrir & à toute l'Italie; & que je suis prêt de lui donner des marques effectives de mon amitié laquelle a repris son ancienne place. Et cõme il ne dépend que de moi de mettre la plus grande partie de ces Païs-là en un état tout à fait digne de compassion, c'est pourquoi mon intention est que vous lui fassiez savoir; que pour lui donner occasion d'embrasser le Parti que je juge lui étre convenable, je vous ai ordonné de ne point brûler les Villes de Saluzze, Fossane, & autres; Et afin d'enseigner à mon dit Frere le Duc de S. le moien de faire les reflexiõs convenables

qui s'acordent avec l'état auquel je pourrois réduire son Païs ; vous lui ferez savoir que ma volonté est que vous rameniez mon Armée en France , & fassiez entendre en même tems à mon dit Frere le Duc de Savoye, que s'il laisse échaper cette occasion, par laquelle je fais voir à lui & à toute l'Italie, des marques de la véritable inclination que j'ai de contribuer à leur repos ; je prendrai toutes les mesures que je jugerai les plus propres pour faire sentir à ce Prince le grand tort qu'il a de ne pas concourir au bonheur de ses Peuples, de ses Etats, & de toute l'Italie. A Versailles le 25. Nov. 1693.

Ce tour de Politique fit dire pour lors par raillerie à quelques Seigneurs de la Cour que le Roi ne manqueroit pas de réüssir à ce coup, puis qu'il avoit pour lui le Pape , & les douze Apôtres , en faisant allusion aux douze Pieces de Canon que François I. perdit devant Pavie , dont chacune portoit le nom d'un Apôtre , & que l'on disoit en France avoir été prises dans le Combat , près d'Orbassan. Quoi que les Alliez eussent été obligez d'abandonner le Champ de Bataille aux François , leur Armée fut cependant ralliée six jours aprés & alla camper sous le Canon de Turin. En aïant fait la revûë, on la trouva encore forte de douze mille hommes d'Infanterie , & de sept mille chevaux tous en état de servir. Après cette revûë on alla camper à Montcallier , où l'on prit toutes les mesures necessaires , pour éviter un se-

cond engagement. Catinat décampa aussi, pour être plus à portée de faire payer les Contributions, ce fut là le seul avantage qu'il tira de la Bataille qu'il venoit de gagner. Il est vrai qu'il témoignoit ne vouloir finir la Campagne que par le siége de quelqu'importante Place, & suivant les mouvemens qu'il fit, il sembloit qu'il en vouloit à Coni; Il avoit même détaché le Comte d'Usson avec un Corps de Troupes pour se rendre maitre de Busco qui n'est qu'à deux milles de Coni, & faisoit état de suivre avec toute son Armée, mais étant en marche il reçût un contr'ordre de la Cour, par la Lettre que le Roi lui écrivit, comme nous venons de voir. Il auroit souhaité avec empressement de faire prendre à ses Troupes le Quartier d'hyver en Piémont, mais Coni lui étoit absolument necessaire pour cela: cependant le Roi ne jugeant pas à propos qu'il entreprit un siége de cette importance dans un saison si avancée, lui envoya ordre de faire repasser les Monts à son Armée avant que les néges lui en eussent fermé le passage. Mr. de Carinat se mit en état d'obéyr à cet ordre, il fit repasser le Pô à ses Troupes proche de Salusses, & les fit défiler par les Vallées de la Pérouse, & de Pragelas, elles souffrirent beaucoup durant cette marche. Sa Cavalerie qui avoit pris sa route par Malanaga pour passer les Monts les trouva chargez de neige, com-

me si on avoit été au cœur de l'hyver, ce qui fit crever un grand nombre de chevaux. Ce ne fut pas là cependant la fin des incommoditez, que son Armée eut à souffrir; les Paysans du Piémont aigris contre ces Troupes ne firent quartier à personne; & tous ceux qui tomboient dans leurs Ambuscades, furent les victimes de leur ressentiment & de leur vangeance.

J'ai dit que les Armes du ROI T. C. eurent par tout beaucoup de bonheur cette Campagne: En effet le Marechal de Luxembourg qui commandoit en Brabant y avoit déja remporté une Victoire signalée à Nervvinde sur la fin du moins de Juillet. Ce Maréchal après s'étre rendu maitre de la Ville & du Château de Huy, alla reconnoitre les Retranchemens que les Alliez avoient faits devant Liége, comme s'il avoit eu le dessein de les attaquer. Le Roi d'Angleterre, & l'Electeur de Baviére qui campoient entre la petite Riviére de Géete, & le Ruisseau de Lande Ferme, détachérent promptement dix Bataillons pour renforcer la Garnison de cette Place, ce qui affoiblit leur Armée qui étoit déja de beaucoup inférieure à celle de France. Le Duc de Luxembourg à qui le Roi avoit donné ordre de combattre, pris pour lors sont tems. Il commanda aux Troupes, pour mieux ouvrir son dessein, de faire une fort grande quantité de Fascines, comme s'il eut résolu de marcher à Liége. Le 28.

de Juillet sur les cinq heures du matin il décampa de Hellich, éloigné de sept lieuës de l'Armée des Alliez, & marchant sur quatre Colonnes, l'Infanterie au milieu, & la Cavalerie sur les aîles, alla passer le Jarr. En arrivant au Moulin de Warem, il aprit par ses partis que l'Armée des Alliez étoit encore dans le même Camp. Il se mit pour lors à la tête de la Maison du Roi, & se hâta d'arriver à leur vûë, dans le dessein, ou de les contenir dans leur Camp, ou de charger leur Arriére-garde, s'ils prenoient le parti de repasser la Riviére, & laissa le soin aux autres Generaux de le suivre avec le gros de l'Armée. Il arriva, sur les quatre heures après midi à la vûë du Camp des Alliez. Lors que ses Troupes parurent, le Roi d'Angleterre & le Duc de Baviere, persuadez que le Duc de Luxembourg en vouloit à Liége, ne pûrent croire, que c'étoit toute l'Armée de France qui venoit à eux, mais seulement un Détachement, que le Maréchal avoit envoyé pour leur cacher sa marche. Cependant le Roi d'Angleterre, & le Duc de Baviére étant montez à cheval, reconnurent bientôt la vérité, & sans perte de tems, firent ranger leurs Toupes en Bataille à la tête de leur Camp. Le Duc de Luxembourg considerant qu'il étoit trop tard pour engager le Combat, se contenta de faire la disposition de ses Troupes, & leur fit occuper à droite & à gauche les postes qui lui étoient

étoient avantageux. Toutes les Toupes qui composoient son Armée étant enfin arrivées, il les disposa au Combat pour le lendemain matin, & leur fit passer la nuit en ordre de Bataille. Cependant le Roi d'Angleterre & le Duc de Baviére ne demeuroient pas oisifs, ils firent travailler avec toute la digence possible à de bons Retranchemens, & le lendemain à la pointe du jour, le Duc de Luxembourg decouvrit leur Armée en Bataille, ayant la droite du côté des Villages de Laer & de Neervvinde, qu'ils avoient retranchez, & où ils avoient jetté beaucoup d'Infanterie; leur gauche s'étendoit jusques au Ruisseau de Landen, & se réplioit le long de ce Ruisseau, en descendant du côté de Levve. Ils avoient tiré devant eux un grand Retranchement, en suivant les hauteurs depuis le Village de Bas Landen, jusqu'à Neervvinden. Derriére ce Retranchement, bordé de quatrevingt Piéces de Canon, étoit leur Infanterie, soûtenuë de deux Lignes de Cavalerie. Ils avoient de plus à leur droite depuis le Retranchement jusques à la Géete, trois autres Lignes de Cavalerie, qui faisoient face aux Villages de Laer, & de Neervvinde.

Sur les quatres heures & demie du matin le Canon commenca à tirer de part & d'autre, & ne discontinua que presque sur la fin du Combat de la part des Alliez par un contr'ordre, qui leur causa la perte de

la Bataille. Le Maréchal de Luxembourg ayant reconnu la disposition de l'Armée des Alliez, jugea qu'avant toutes choses, il faloit se rendre maître des Vilages de Laer, & de Neervvinde, & que delà dépendoit tout le succès de la Bataille. Il fit donc attaquer à huit heures ce dernier Village qui fut emporté avec beaucoup de vigueur; mais les Alliez étant revenus avec des Troupes nouvelles, le regagnérent après un long & sanglant Combat. Le Duc de Luxembourg le fit encore attaquer; & le reprit en repoussant les Troupes qui le défendoient jusqu'à la Plaine où étoit leur Canon; mais le Roi d'Angleterre, envoyant incessament de nouveaux Détachemens, & faisant les derniers efforts pour reprendre ce Poste qui étoit de la derniére importance, les François furent obligez de se retirer jusques aux derniéres hayes du Village, & la même chose arriva à leurs autres Troupes qui avoient occupé celui de Laer. Le Duc de Luxembourg qui étoit allé à la droite pour donner ses ordres, prit la Brigade des Gardes, en revenant à la gauche, & la mena au Village de Neervvinde, où il résolut de faire un dernier effort; le Prince de Conti se mit à la téte de cette Brigade, & pendant que celle de Zurbek & de Zurlaube rentroient par la gauche du Village, il le força par la droite, & s'y maintint malgré les efforts que les Alliez firent pour y ren-

trer. Les cinq Brigades de Piémont, du Roi, de Cruſſol, de Guiche, & d'Orleans, s'étant ralliées en même tems entrérent auſſi dans le Village. Pour lors le Duc de Luxembourg alla reconnoître le Retranchement qui étoit à la droite. Il y trouva une barriére où il ne pouvoit paſſer de front que deux Cavaliers. Le Duc de Villeroi ſe chargea d'y faire paſſer la Cavalerie, qui étoit ſous ſes ordres, tandis que le Duc de Luxembourg alloit à la gauche pour y chercher encore d'autres paſſages. Le Duc de Villeroi fit avancer avec toute la diligence poſſible, cinq Eſcadrons de la Maiſon du Roi, qui défilant par leur gauche, & marchant par Colonne renverſée, entrerent dans le Retranchement; les Chevaux legers les prémiers, puis les Gens d'armes, & enſuite trois Eſcadrons des Gardes du Corps. Les Troupes du Roi d'Angleterre étoient ſi proche, que ces cinq Eſcadrons trouvérent à peine du terrain pour ſe former, en s'étendant un peu ſur la gauche, étant venus à la charge, ils ſe trouvérent accablez par toute la ligne des Alliez, qui les debordoit, & furent obligez de venir ſe rallier ſous le feu de l'Infanterie. Le Duc de Chartres, qui avoit chargé a leur tête fut envelopé, & eut beaucoup de peine à ſe dégager du péril, ayant eu pluſieurs de ſes gens tuez ou bleſſez à ſes côtez. Dans le même tems le Duc de Luxembourg ayant

trouvé des passages, entre la Brigade du Roi, & celle de Zurbek, lui & le Prince de Conti, avec le Comte de Marsin, entrérent aussi dans la plaine, à la tête des Carabiniers, & de plusieurs autres Régimens; pendant que le Maréchal de Joyeuse, & le Duc de Boubon qui étoient venus se mettre à son Aîle de Cavalerie, passoient avec le Comte de Nassau entre les Villages de Neervvinde, & celui de Laer avec les Brigades du Mètre de Camp, du Royal Roussillon, & des Cuirassiers. Le Sieur de Ximenez, le Comte de Guiscard, le Chevalier de Bezons, & le Sieur de Bracontal passérent sur leur gauche le long des Hayes du Village de Laer avec une partie de la seconde Ligne, & avec la réserve. Le Marquis d'Harcourt, qui au bruit du Canon étoit parti des environs de Hui avec les vingt deux Escadrons qui étoient sous ses ordres, étant arrivé, fit mettre pied à terre à une partie de ses Dragons, qui ayant chargé les Troupes qui étoient dans le Village de Laer, y entrérent, & penetrerent jusques aux Marais qui le separent de la Géete. Les choses se passoient à la droite de Neervvinde avec un égal succès pour les Troupes de France, malgré la valeur & l intrepidité des Troupes Alli es, qui faiso ent un feu continuel sur elles Les Brigades de Vermandois, de Nice, de Roussillon, & de la Sarre, ayant rasé une partie des Retranchemens, dont elles s'é-

roient emparées, le Duc de Villeroi y fit passer le reste des Troupes de la Maison du Roi. A sa droite, le Duc d'Elbeuf entra avec la Brigade de Bolen suivi d'une partie de la seconde ligne de la droite, qui se forma à ses côtez. Le Duc de Montmorenci, qui après avoir suivi le Maréchal de Luxembourg son pere dans toute l'action, reprit alors son poste de Maréchal de Camp, se mit à la tête d'une partie des Brigades de Rottembourg, & de Presle, avec lesquelles il chargea plusieurs Escadrons, & entr'autres les Regiment de Gallowai qui fit des merveilles dans cette action. On assure que le Roi d'Angleterre combattoit en personne à la tête de ce Regiment. Toute la Cavalerie Françoise étant passée, il se fit plusieurs charges de part & d'autre, avec beaucoup de courage, & d'opiniâtreté: Le Duc de Luxembourg se portant incessamment de la droite à la gauche formoit lui même la plûpart des Escadrons, & les menoit à la charge. La droite des Alliez étant rompuë fut renversée dans la Géete, qui en plusieurs endroits fut comblée d'un nombre infini d'hommes & de chevaux tuez ou noyez. La gauche ne fit pas une plus longue resistance, & ce ne fut plus par tout qu'une déroute. Le Roi d'Angleterre qui étoit un Prince né pour la guerre fit dans ce Combat des prodiges de valeur. Il mit pié à terre quatre fois pour ramener les Batail-

lons au Combat, & lors que la Cavalerie Françoise entra dans les Retranchemens ; il chagea lui méme à la téte du Régiment de Gallovvai, comme je l'ai dit. L'Exemple de ce Prince contribua beaucoup à encourager les Troupes & les autres Genéraux qui combatoient sous lui, ce qui fit que jamais Victoire n'a été si fort dispu-tée. Comme ce Prince connoissoit parfaitement le mérite, il rendit aussi après la Bataille la justice qui étoit dûë à tous ceux qui s'étoient signalez. On le vid pour lors décendre de cheval pour remercier les Officiers qui avoient donné des marques éclatantes de leur valeur, temoin les compliment honnéte & obligeant qu'il fit au Duc de Vvirtemberg qui commande aujourd'hui les Troupes Danoises en Chef, sur ce qu'il s'étoit extrémement distingué à la téte de son Régiment. Enfin tous ceux qui firent bien dans cette journée furent aussi remerciez par ce Prince.

On ne fut point surpris du tour que les François donnerent à ce qui venoit de se passer à la Bataille de Neervvinde. Le Roi lui méme prevenu de sa grande prospérité faisoit gloire d'étre dans les mémes sentiment, voici la Lettre quelle écrivit à l'Archevéque de Paris au sujet de cette Bataille. *Mon Cousin l'Armée que mes Ennemis avoient en Flandres composé de l'Elite de leurs Troupes, & commandée par le Prince d'Orange en personne, fut attaquée*

dans son Camp le vingt-neuf du mois dernier par mon Cousin le Maréchal de Luxembourg, à qui j'avois donné les Ordres : Les ennemis qui avoient prevû son dessein n'oublierent rien pour s'en garentir, & quoi que leur Camp fut deja très avantageux par sa situation, ils l'avoient encore fortifié par des retranchemens redoutables & avec un travail incroyables ; cependant ils y furent forcez & mis en deroute ; une partie est demeurée sur la place, une autre s'est noyée en fuyant, le reste a été dispersé, plusieurs de leurs Officiers Generaux & un grand nombre d'autres tuez ou pris prisonniers ; soixante-seize pieces de Canon, huit Mortiers, neuf Pontons laissez sur le Champ de Bataille, douze paires de Timbales, soixante Etandars & vingt deux Drapeaux enportez par force ou abandonnez par les mourans. Il n'y a rien que mes ennemis ne doivent craindre après une si terrible defaite. Il n'y a rien qus je ne sois en droit d'esperer, mais je borne tous mes vœux au bonheur de mes Peuples & pour tous fruits d'une Victoire si éclatente, je ne desire rien tant que de voir mes Ennemis ouvrir enfin les yeux, devenir attentifs à leurs veritables intérets & entrer dans les sentimens d'une Paix solide & durable, que je leur ai toûjours offerte au milieu de mes plus grandes prosperitez : C'est pour la demander à Dieu & pour le remercier de tant de graces, que je desire

Picardie, se disposa à ouvrir la Tranchée M. de Melac s'étant emparé de la Redoute dõt j'ai parlé, fit d'abord tirer quelques coups de canon sur la Ville, mais voyant qu'on ne lui répondoit point, crut que la Garnison n'appréhendoit rien, & que les intelligences qu'on y avoit pratiquées étoient découvertes. Le 21. toute l'Armée s'étant avancée, on somma le Commandement de rendre la Place, mais les Generaux François n'ayant pas reçû une réponse favorable, commencérent à faire jouër leur Artillerie. Les Assiégez se voyant pressez, & enveloppez par les Bateries abandonnérent la téte du Faubourg, on les poussa jusques à la porte de la Ville qu'ils fermérent. Les Grenadiers de Picardie l'enfoncérent dans un moment à coups de haches, & poussérent les Assiegez jusques à la Porte du Château, qu'ils fermerent avec tant de précipitation qu'ils laisserent dehors environ six cens cinquante de leurs Soldats, dont la plûpart furent passez au fil de l'épée. Pendant que ces choses se passoient, d'autres Troupes qui étoient à une fausse Attaque entrerent dans la Ville, & Mr. de Melac s'étant rendu maître du Fort de l'Etoile, les Troupes entrerent par trois endroits dans la Place au nombre de trente mille hommes. La Ville fut tout aussi tôt mise au pillage & saccagée. Le Gouverneur du Château craignant d'avoir une destinée pareille à celle de la Ville, envoya un Ca-

pucin au Maréchal de Lorges, pour lui faires des propositions par lesquelles il demandoit à écrire au Prince de Bade l'état où il étoit reduit, mais le Capucin ne fut point écouté, si bien que le Gouverneur se voyant en péril d'étre pris par Assaut, accepta la Capitulation telle qu'elle fut proposée par les François. D'abord que la Garnison fut sortie il commencerent à démolir & à brûler le Château, & la Ville; Ils en chasserent generalement tous les habitans après les avoir mis tous nuds, sans épargner âge, ni séxe. Mr. le Dauphin, qui étoit venu sur le Rhin pour aquétir de la gloire, voulut se signaler à son tour. Le projet que ce Prince avoit formé décidoit du destin de toute l'Allemegne, il s'agissoit de livrer Combat au General qui commandoit l'Armée de l'Empire dans son propre Camp; & pour encourager les Troupes Françoises, & leur inspirer plus d'ardeur, on leur avoit promis de bonne grace tout le butint qui se trouveroit sur le Champ de Bataille, si on remportoit la Victoire sur le Prince de Bade. Celui ci qui étoit habile à bien conduire une Armée, & qui ne faisoit que d'arriver de Hongrie où il s'étoit aquis une grande reputation par sa valeur, ayant appris le dessein de Mr le Dauphin prit soin de se retrancher avantageusement, resolut d'attendre ce Prince, qui avoit une grande supériorité sur lui. Si le Prince de Bade avoit

eu pour lors toutes les Troupes qui devoient composer son Armée, je me persüade qu'il auroit épargné à Mr. le Dauphin la peine qu'il se donnoit de le venir visiter; mais cela n'étant point il fut obligé d'agréer l'honneur qu'un si grand Prince lui faisoit. Suivant ce projet Mr. le Dauphin passa le Neker le 29 de Juillet & s'avanca à quatre heures de l'Armée du Prince de Bade. Il fit rapeller tous les Detachemens afin que son Armée étant plus forte, il pût fraper un plus grand coup. Le 30. il s'avanca si fort que l'Avantgarde des Alliez fut obligée de rentrer au Camp. Le 31. le Prince de Bade apprit par des deserteurs que le dessein de l'attaquer avoit été formé, & que le lendemain on lui devoit livrer Bataille. En effet ce méme jour les Francois s'étant avancez avec toute leur Cavalerie, & quatre mille Grenadiers, ayant dressé quelques Bateries, ils se mirent en devoir de forcer les Retranchemens: & entourérent l'Aîle gauche du Camp. Pour lors le Prince de Bade envoya le General Soyer avec huit Escadrons dans la Vallée du Vveinsberg pour en disputer le passage aux Ennemis. Le 2. on crut sur le midi que la Bataille s'alloit donner; mais les Francois ayant reconnu qu'il étoit impossible de réüssir dans cette entreprise sans risquer de perdre la Bataille, ils se retirerent après quelques Escarmouches & repasserent ansin le Neker. Mr.

le Dauphin voyant qu'il étoit tout à fait impossible d'attaquer le P. de Bade dans son Camp, forma le dessein de l'en tirer, en assiégeant Ulm, ou Heilbron; ou en faisant le dégât bien avant dans le Pays. On étoit si fort persuadé de la part des François qu'il y auroit combat sur le Rhin, que l'on avoit fait des prieres publiques dans toutes les Eglises de Strasbourg, & dans les autres Places voisines pour la conservation de la personne de Mr le Dauphin, & pour la prosperité de ses armes; mais ce Prince n'ayant pû obliger les Alliez à quitter leur Camp, prit enfin la résolution de quitter l'Armée, après avoir fait deux detachemens, l'un de douze mille hommes, où se trouvoit la petite Gendarmerie; qui prirent la route du Piémont, & qui se trouverent à la Bataille d'Orbassan, & l'autre de dix mille pour les Pays-Bas. Après cela ce Prince partit avec une Escorte de deux mille chevaux pour se rendre à Nanci, & delà à la Cour. Je reviens aux affaire d'Italie, & au Prince Eugene, qui fait le principal sujet de ces Memoires.

On commença à reconnoitre cette Campagne que les soins que la Cour de France s'étoit donnez pour porter le Duc de Savoye à faire sa Paix particuliere, n'avoient pas été innutiles. En effet pour en être persuadé il n'y avoit qu'à jetter les yeux sur la conduite que tint ce Prince d'u-

ne

ne part, & Mr. de Catinat de l'autre, pendant tout le cours de la Campagne. Le Prince Eugene qui étoit allé à Cour de Vienne dès le commencement de l'hyver & qui avoit extrêmement à cœur les Intérêts de Son Altessa Royale, n'avoit rien oublié pour porter l'Empereur à lui donner de nouveaux secours Comme ce Prince devoit commander les Troupes Impériales en la place du General Caprara, qui s'étoit dégoûté de l'Italie, faisoit état de donner un autre tour aux affaires. Il s'agissoit de sa gloire, & de la defense d'un Prince Souverain qui lui étoit étroitement allié, que n'auroit il donc pas fait pour réparer les pertes qu'on avoit faites à la Bataille d'Orbassan. Cependant à son retour de la Cour de Vienne il trouva bien du changement. Mais tout étoit si secret dans le Cabinet de Son Altesse Royale, qu'on ne pouvoit encore juger de rien que sur les apparence. Ce Prince malgré les revers de fortune qui étoient arrivez sur la fin de l'autre Campagne, avoit paru dans une si grande fermeté, qu'on auroit dit que rien n'étoit capable de l'ébranler; se voyant à la veille de perdre le reste de ses Etats, par les prodigieux préparatifs que les François faisoient, pour le venir assiéger dans sa Capitale, il sembloit déja se consoler dans son adversité, par l'espérance qu'après avoir tout perdu, l'Empereur le recevroit sur le même pied, qu'il avoit reçû autrefois le

Duc de Lorraine qui avoit été depouillé de ses Etats. Nous avons vû la Lettre que le Roi T. C. écrivit à de Mr de Catinat; ce General pour complaire à la Cour de France fit de nouvelles tentatives auprès de Son Altesse Royale ; comme cette Lettre peignoit les malheurs qui arriveroient à ce Prince, & les sentimens de tendresse que Sa Majesté avoit toûjours conservé pour sa Personne, pour ne lui pas faire tout le mal qu'elle auroit pu, le Maréchal crût qu'il feroit bien de la lui faire lire; il trouva le moyen de la faire passer dans les mains d'un de ses prémiers Ministres; la lecture de cette Lettre, & de tant d'autres que le Duc d'Orleans lui avoit écrites, sans parler de toutes les Negociations secretes dont on s'étoit servi, ébranlerent enfin sa constance, & le porterent à devenir plus favorable aux ingenieuses caresses qu'on lui faisoit. Après ce coup, il ne songea plus qu'à faire un bon usage de sa Politique, qui avoit sauvé plus d'une fois ses Etats; & pour cet effet il faloit qu'il tint la conduite que nous allons voir tant à l'égard de la France qui le menaçoit d'une ruine inévitable, qu'à l'égard des Alliez dont il devoit appréhender le ressentiment. Pour ce qui est de la France, il écouta d'abord toutes les offres qu'on lui faisoit, mais qui ne furent jamais de son goût, tandis qu'on ne parloit point de lui remettre Cazal & Pignerol, en quoi

S. A. R. 'avoit raison, puis que ces deux Forteresses la rendoient esclave de cette Couronne; aussi prit-il la résolution de n'entrer dans aucune Negociation, si la Cour de France ne consentoit à la cession de ces deux Places. On lui offrit enfin de faire demolir Cazal, & de lui rendre d'ailleurs tout ce qu'on lui avoit pris pendant la Guerre; mais pour ce qui est de Pignerol le Roi n'en voulut point entendre parler. Ce Prélimenaire fit un acheminement à la Paix; mais elle ne fut point conclüë pour lors, on convint cependant qu'on continueroit à la négocier, & que les deux Cours donneroient les mains à une Negociation secretet pour ne la point troubler, & la faire avec plus de tranquilité, on convint d'une Tréve, ou d'une suspension d'armes; & ce qui est de plus surprenant, c'est que Son Altesse Royale toute environnée qu'elle étoit, de Troupes, de Generaux, & de Ministres Etrangers, se conduisit dans cette affaire avec tant de ménagement, que son Conseil fut toûjours inpenetrable, & qu'on ne sût rien de tout ce qu'elle faisoit que lors qu'elle le voulut bien. Par cette Tréve secrete le Roi T. C. s'engageoit *à faire sortir de Piémont toutes ses Troupes, excepté quelques petits Corps, qui occuperoient les passages des Montagnes sous la conduite du Maréchal de Catinat*. Son Altesse Royale de sa part pro-

mettoit, *de ne point sortir de la Plaine avec son Armée, de ne rien entreprendre contre les interêts de la France, & de chercher les moiens de faire avorter tous les projets que les Généraux des Alliez avoient conçûs*. On passa la Campagne suivant ce Preliminaire. Monsieur de Catinat vint camper à Fenestrelle, de-là il fit passer quinze Bataillons à la Pérouse, quelques autres dans le Comté de Nice, & un détachement de Cavalerie, & de Dragons du côté de Fréjus pour garder les passages de Provence, & s'opposer aux tentatives que les Alliez auroient pû faire de ce côté-là. Cependant les autres Troupes que le Roi avoit destinées pour l'Italie, si le Duc ne s'étoit point accommodé, avoient été envoyées en Catalogne, en Provence, ou sur le Rhin. Les Alliez voïant que Monsieur de Catinat n'avoit qu'une poignée de gens, solicitoient S. A. R. d'entreprendre quelque siége d'eclat, en profitant de la foiblesse de leur Ennemi; mais ce Prince aïant ses vûës détournoit adroitement toutes les Entreprises, & observoit par là fidélement ce qu'il avoit promis à la France au préjudice des interêts de ses Aliez. On peut juger du chagrin que les Géneraux Etrangers avoient d'une conduite qui tendoit à la ruine du Parti, & qui étoit d'ailleurs si peu conforme à l'usage de la guerre. Cette Campagne ne fut proprement qu'une Campagne de marches, & de contre-marches, & si on en ex-

cepte le Château S. George devant Cazal que l'on réprit, on vécut avec autant de tranquilité, que si on avoit été dans une profonde Paix. L'Armée étant divisée en plusieurs Corps, on ne songeoit qu'à consumer les fourages, & à passer la vie agréablement. Cette tranquilité convenoit parfaitement bien aux Troupes, qui auroient pû être emploïées ailleurs avec plus d'utilité. Les Vaudois ne vécurent point dans cette nonchalance, ils furent les plus redoutables ennemis que Monsieur le Marechal de Catinat eut pour lors sur les bras, & de quelque côté qu'il s'y prit il ne pût s'oposer à leurs courses, & se garantir de quelque butin qu'ils firent pendant cette Campagne.

Le Duc de Savoïe voulut donner à ses Religionaires des marques éclatantes de sa clémence, & de l'estime qu'il faisoit de leur Valeur Il leur accorda un Edit par lequel ils étoient rapellez dans leurs Vallées pour y joüir des mêmes Privileges dont ils avoient joüi, avant l'Edit qui fut publié contr'eux en l'année 1686. Son Altesse Roïale eut dans cette occasion pour le Roi d'Angleterre & les Etats Généraux des Provinces-Unies, qui l'en avoient solicitée, une complaisance qui lui attira de grands démêlez avec la Cour de Rome. On s'étonnoit pour lors que ce Prince, étant sur le point d'abandonner l'Alliance, fit une démarche qui l'alloit si fort broüiller avec deux des plus puissantes Cours de l'Europe, qui

étoient la Cour de Rome & celle de France. Cependant la suite du tems a fait voir que ce fut un tour d'une fine Politique, si on en doit croire le sentiment de quelques personnes éclairées. Car par là, disoit-on, Son Altesse Roïale, pour mieux déguiser ses véritables sentimens, qui étoient de faire sa Paix particuliere, paroissoit donner aux Alliez, de nouvelles preuves de sa sincerité, & du dessein qu'elle avoit de continuer la guerre, en encourageant ses Religionnaires par de nouveaux bienfaits. comme cet Edit, & le Decret de l'Inquisition de Rome qui le revoquoit m'ont paru deux Pieces qui meritent d'être lûës, j'ai cru que je ne pouvois me dispenser de les inserer dans ces Mémoires.

Edit de S. A. R. en faveur des Vaudois.

VIctor Amedée II. par la grace de Dieu Duc de Savoïe, &c. Aïant été obligé par les pressantes instances à diverses fois reïterées d'une Puissance Etrangere, de publier en l'année 1686 l'Edit du 31. Janvier, & celui du 9 Avril suivant, contre nos fidelles sujets & Religionaires des Vallées de Lucerne, la Perouse, S. Martin, & les Places circonvoisines, comme Prarusino, S. Barthelemi, & Roccapiata; & étant induits à les reprendre en grace, portez à ce la par les preuves de fidelité, & les marques autentiques de l'affection qu'ils ont té-

moignée & qu'ils témoignent continuellement pour nôtre service ; D'ailleurs, y aïant été sollicitez par le R. de la Grande Bretagne, & leurs Hautes Puissances, les Etat Generaux des Provinces-Unies des Païs Bas ; Nous avons trouvé à propos par tous ces motifs de ne tarder pas plus long-tems à les remettre entiérement en nôtre grace, afin de les encourager par ce moïen encore davantage à se rendre plus Valeureux contre nos ennemis. Nous voulons donc par ces presentes, lesquelles nous prétendons avoir force d'Edit, de nôtre certaine science, pleine Puissance, & Autorité Souveraine, du consentement de nôtre Conseil, revoquer & annuler, comme nous revoquons & annulōs les susdits Edits du 31. Janvier, & 9. Avril 1686. & enterinement d'iceux, avec tous les autres Expressions d'Amendes, Peines, Sentences, Ordonnances, Actes & Ordres faits en haine des susnommez Religionnaires: tellement que les susdits Edits seront à l'avenir nuls & sans effet, comme s'ils n'avoient jamais été donnez. Acordant auxdits Religionaires une ample grace, & une entiére remission, absolution, & abolition, entant que de besoin sera, à l'égard des contraventions des susdits Edits, & de toutes sortes d'excès par eux faits, de quelque nature ; & qualité qu'ils soient, & quelques énormes qu'ils puissent être specifiez : Les restituant & les remettant, tant

en general, qu'en particulier, dans leur premier honneur, & en nôtre grace, comme ils y étoient avant la contravention, savoir nos dits Religionnaires, & tous coux qui les auront aidez tant de leurs conseils que de leurs secours, & voulant aussi que tous les prisonniers soient incessament relâchez, & que tous les enfans, sans distinction d'âge, ni de sexe, & en quelqu'endroit de nos Etats qu'ils soient, soient de même incessamment restituez sans être obligez à aucuns fraix, & mis en pleine libertez, afin qu'il puissent retourner vers leurs Parens dans leurs Vallées. & y professer leur Religion, sans y être molestez, ni inquitez tant dans lesdites Vallées que dans aucun autre lieu de nôtre Domination. Et à l'égard du culte qu'ils rendent à Dieu, & de l'abjuration forcée qu'ils peuvent avoir faite ici & ailleurs, eux ou leurs Ayeuls; defendons à cet égard par lesdits Presentes à un chacun de leur faire aucun empêchement, ni la moindre peine dans leur retour dans les Vallées. Defendons pareillement audits Religionaires de faire à leur tour aucune peine à ceux qui voudront demeurer dans nôtre Etat, & continuer d'y vivre dans la profession de la Religion Chatholique; Voulant, à cet effet, que nos Gouverneurs & Juges des Places soient obligez de veiller à l'execution de ce qui a été dit, & que les susdits Religionnaires de l'un, & de l'autre

sexe, ne soient forcez à prendre aucun parti particulier, afin qu'en ceci ils agissent selon leur franche volonté & entiere liberté, pour pouvoir retourner aux susdites Vallées, y retablissant lesdits Religionnaires, pour y être maintenus, eux & leurs enfans, & ceux qui sont encore à naitre, en possession de toutes leurs anciennes Justices, Droits. Edits, Coûtumes, Usages, comme aussi de tous leurs Priviléges concernant l'utilité de leurs demeures, Negoce, Commerce, Exercice & Profession de leur Religion, & generalement de toutes les autres choses qui les concernent sans en excepter aucune, comme ils ont été ci-devant par les Edits donnez en leur faveur: le retablissant dans la paisible iouïssance de leurs demeures, & dans le possession & usage de tous leurs effets, fonds, maisons, héritages, noms, actes, credit, & en toutes les autres choses qui pourront survenir, sous quelque titre de bien, ou effets qu'ils puissent être, comme les susdits Religionnaires les ont auparavant possedez, remettant le tout dans la même situation où les choses étoient auparavant, & leur en laissant le libre usage & la paisible possession, sans les molester ni chagriner en aucune maniere, ni sous quelque pretexte que ce puisse être, soit à present ou à l'avenir. Nous nous engageons à eux & à leurs adherans pour le present & pour l'avenir, qu'ils ne seront nullement in-

quietez au sujet desdites contraventions annexes, connexes, & dependances; & defendons à nos Magistrats Juges, Officiers Fiscaux, & à un chacun en particulier de leur faire aucun tort, ni réellement, ni personnellement, ni de permettre qu'il leur en soit fait. En un mot nous leur promettons qu'ils ne seront jamais plus actionnez ou recherchez en général ni en particulier, ni molestez en quelque maniere que ce puisse être, ni en leurs personnes, ni en leurs biens, ni en leurs effets pour la cause desdites Contreventions, ni par aucun autre Acte de service qu'ils rendent à Dieu, ni pour les abjurations qu'ils ont faites, parce qu'elles ont été forcées. Et pour cette cause, à l'exemple de nos Predecesseurs en pareilles occasions, nous imposons à nos Fiscaux & à un chacun en particulier un éternele silence sur cette matiere, declarant dés a present, être de nulle valeur ce qui arrivera au contraire, promettant nôtre Protection à tous ceux qui seront molestez contre les deffences contenues en nôtre dite Déclaration. Permettons, en outre, à toutes les personnes qui sont nées dans la même Religion & qui la professent, de la pouvoir exercer librement dans les susdittes Vallées & d'y demeurer, pourvû qu'elles fassent, comme auparavant, entre les mains de nostre Grand Chancelier les fermens de fidelité requis & accoûtumez, d'y vivre comme nos bons & obéissans

Sujets, & d'être fidelles à nous, à nos Successeurs, & à la Couronne, pendant le tems qu'elles demeureront dans lesdites Vallées, où elles pourront jouir des fonds jusqu'aux limites specifiez, & de tous les privileges & perogarives, sans aucune exception, qui sont accordées aux Religionnaires nez au pays, (excepté les François,) en faveur desquels cette concession s'étendra indifferemment pendant le court de cette guerre, aprés la fin de laquelle, elle ne servira que pour ceux qui serons sortis de Erance pour cause de Religion, & qui n'y auront pas été retablis. Et à l'égard des habitans des Vallées de Pragelas & de la Perouse qui professent la méme Religion, la presente Concession n'aura lieu que pour le tems de dix ans aprés la Paix; Declarant, de plus que tous ceux desdites Vallées de Pragelas & de la Perouse qui auront occasion de s'habituer dans celle de Lucerne, & autres dependances de nos Etats entre les susnommées dans le present Edit, soit à cause de quelqu héritage, de quelque substitution, ou Mariage, le pourront faire en tout tems pourvû qu'ils prennent ces lieux pour leur demeure fixe, & qu'ils abandonnent leurs residences dans les Vallées de Pragelas & de la Perouse; Voulant & entendant que les habitans établis dans lesdites Vallées n'ayent à molester en aucune maniere, ni sous quelque pretexte que ce puisse être les Catholiques

Originaires, ou étrangers qui voudront s'y aller établir. En outre, permettons auxdits Religionnaires habitans dans nos susdites Vallées, d'acheter & d'aquerir de qui que ce puisse être sans nul empêchement, pourvû que ce soit dans les formes requises, toutes sortes de Biens, Meubles, Immeubles situez dans les limites de nosdites Vallées. Pour cet effet, ordonnons & commandons à nos Magistrats, Officiers, & à un chacun en particulier, que les Presentes soient immuables, & qu'ils ayent à les faire observer, & laisser observer inviolablement; Et au Conseil & à nôtre Chambre de Piemont de les approuver en toutes choses, comme il sera trouvé requis, sans y apporter aucune difficulté ou contradiction soit affichée & publiée selon la maniere accoûtumée aux places des susdites Vallées & par tout où besoin sera, afin que personne n'en pretende cause d'ignorance, & que les Copies de nôtre Imprimeur Valecta soient regardées comme l'Original, car tel est nôtre bon plaisir. *Fait* à Turin, le 23. Mai 1694. Paraphé, V. AMEDE'E., Plus bas signé, *V. Bellegarde*, *Reg. Gallinati*. Et plus bas encore, D. S. *Thomas*.

Voici le Decret de l'Inquisition de Rome qui cassoit & reprouvoit cet Edit.

DAns la Congregation Generale de la Sainte Romaine & Universelle Inquisition, tenuë au Palais Apostolique du Mont Quirinal, en presence de N. S. Innocent XII. & des Eminentissimes & Revendissimes Cardinaux Inquisiteurs Generaux, Deputez du S Siége Apostolique dans toute la Republique Chrétienne contre la perversité Heretique. Nôtre Trés-Saint Innocent XII. ayant apris par le raport de quelques personnes pieuses, qu'il étoit à craindre que le Serenissime Seigneur Victor Amedée II. Duc de Savoye, incité par les continuelles & importunes suggestions des Etats & Princes Heretiques, ne laissât enfin porter son esprit, d'ailleurs religieux, à abroger les Loix si dignes de louange qu'il avoit faites en faveur de la Religion Catholique, & contre ses Sujets Heretiques des Vallées de Lucerne, la Perouse, & S. Martin, & dans les lieux voisins de Prathelemi & Rocheplate. Sa Sainteté dans un peril si évident de la foi ortodoxe en fit aussi-tôt ses admonitions Maternelles au Seigneur Duc, après en avoir parlé plusieurs fois au Resident de Savoye, & ensuite par ses Lettres Apostoliques au Nonce & à l'Inquisiteur de Turin. Ces

avertissemens Paternels ne furent pas sans effet pour quelque tems. Mais peu de mois après l'avis étant venu que la fermeté du Duc commençoit à se laisser ébranler par mêmes instances des Puissances Heretiques ; Sa Sainteté mit tout en œuvre pour le porter à rejetter tout Traité, ou Accord, où il pouroit être entré avec les Heretiques, à l'offense de Dieu, au scandale de tous les Fidelles, & à la subversion des Peuples voisins. Cependant, après tant de travaux & d'admonitions Apostoliques ; enfin contre l'attente de Sa Sainteté & de tous les Catholiques, ce même Duc par un Edit Public signé de sa main le 23. Mai 1694. non seulement a abrogé les Loix ci dessus, mais ce qui ne se peut dire sans larmes, il a expressément permis que les enfans des Heretiques qui étoient alaitez de la vraie foi fussent rendus à leurs parens Heretiques avec l'évidente damnation de leurs ames ; & que ceux qui avoient abjuré, & depuis étoient devenus relaps, retournassent à leurs demeures sans y être molestez, accordant à tous Heretiques qui viendront s'y établier, qu'ils ne fussent troublez dans l'exercice de leur Religion condamnée C'est pourquoi Sa Sainteté par le zele de la Maison de Dieu, & par le devoir de la Charge Pastorale qui lui a été commise d'enhaut, après avoir entendu plusieurs fois les Eminentissimes & Reverendissimes Cardinaux, Inquisi-

teurs, &c. A annulé, cassé, invalidé, & reprouvé, comme par le present Decret, elle annule, casse, invalide, & reprouve, l'Edit ci-dessus mentionné, & toutes les choses qu'il contient, comme énormes, impies, detestables, contraires aux Preceptes du Seigneur, aux Sacrez Canons, & aux Constitutions Apostoliques; de laquelle nullité comme ci-dessus, Sa Sainteté proteste devant Dieu, se reservant la faculté d'y pourvoir à l'avenir, comme elle avisera bon être devant Dieu. Ordonnant en outre que cet Edit avec tout son contenu soit reputé, comme non fait & avenu; enjoignant en vertu de Sainte Obedience à tous Archevêques, Evêques, Inquisiteurs, qu'ils ayent à proceder contre tous les Heretiques, ou suspects d'Hérefie, comme ils ont fait ci devant sans aucun égard pour l'Edit, ou autre privilege, ou grace, qui sont censez & déclarez abrogez en vertu du présent Decret, lequel sera publié, deposé soigneusement conservé dans leurs Chancelleries & Archives pour en garder toûjours la memoire. Signé, *JOSEPH BARTOLUS*, Notaire de la Ste Romaine & Universelle Inquisition. Afiché & publié à Rome le 19. d'Août 1694.

Tout le monde sait que ce fut la Cour de France qui porta Son Altesse Royale à chasser les Religionaires de leurs Vallées.

Le Roi C. T. lui envoya même un Corps de ses meilleures Troupes pour ce sujet ; la raison de cela, c'est qu'on aprehendoit en France que la plûpart de ceux, qui après la revocation de l'Edit de Nantes, étoient sortis du Royaume, n'allassent chercher un azile auprès d'un Peuple qui étoit de leur Religion, & que de là ils ne fissent irrupion dans le Dauphiné pour faire revolter cette Province. La Cour de France pour prevenir une pareille revolution, au cas qu'elle entrât en guerre avec le Duc de Savoye, se servit pour lors de l'ascendant qu'elle avoit sur ce Prince, pour se defaire de si redoutables Ennemis. Après cela on peut juger de quelle maniére cet Edit fut reçû dans cette même Cour ; d'abord qu'il parut on le fit imprimer à Paris, & debiter publiquement, on en fit de même à l'egard du Decret de l Inquisition. D'ailleurs il n i a point d'intrigue qu'on ne mit en usage à la Cour de Rome, pour rendre par là le Duc Savoye odieux. Les Princes Protestans ont toûjours protegé cet infortuné Peuple, & sur tous les Rois, & les Parlemens d'Angleterre. Cromvvel même fit de son tems toutes les demarches possibles pour porter les Duc de Savoye à les laisser vivre en repos. En l'année 1655. lors que Christine de Bourbon Duchesse de Savoye, sœur de Louys XIII. à la persuasion des Moines, & du Marquis de Pianezze, eut fait passer par le fil de l'épé, on

fait mourir cruellement de divers genres de ſuplices plus de cinq mille perſonne de cette Nation. Cromwel en écrivit lui-même au Duc de Savoye, & cette Lettre fit une telle impreſſion ſur l'eſprit de ce Prince, que les Vaudois eurent la Paix. Les ſolicitations preſſentes du Roi d'Angleterre, & des Etats Generaux leur procurerent le même bonheur cette Campagne.

Fin du Tome Premier.



